

RELATIONS
INTER- ET INTRA-
PRÉDICATIVES

Cahiers de l'ILSL N° 3

Ont déjà paru dans cette série

Stratégies d'apprentissage (1985)
Littérature et linguistique (1986)
La Représentation de l'espace (1986)
Le Sujet et son énonciation (1987)
La Traduction (1987)
La Lecture (1988)
La Construction de la référence (1988)
Langage en confrontation :
langages scientifiques — langages communs (1989)
La Lecture : difficultés spécifiques d'acquisition (1990)
Logique et sciences humaines (1991)
Langue, littérature et altérité (1992)

Comité de rédaction

Anne-Claude Berthoud, présidente
Marie-Jeanne Borel
Lorenza Mondada
Patrick Sériot

Responsable de publication

Nathalie Janz
Dominique Vernaud

RELATIONS
INTER- ET INTRA-
PRÉDICATIVES

LINGUISTIQUE SLAVE
ET LINGUISTIQUE GÉNÉRALE

édité par Patrick Sériot

Cahiers de l'ILSL N° 3, 1993

Les cahiers de l'ILSL
sont une publication de l'Institut de Linguistique et
des Sciences du Langage de l'Université de Lausanne
(Faculté des lettres ; Faculté des sciences sociales et politiques ;
Division spécialisée de neuro-psychologie, CHUV)
avec la collaboration de l'EPFL

Ce numéro a été réalisé grâce à l'aide de
la Société Académique Vaudoise et de
la Fondation du 450^e anniversaire de l'Université de Lausanne

Copyright © Université de Lausanne 1993

ISSN 1019-9446

Institut de Linguistique et des Sciences du Langage
Faculté des lettres
Bâtiment des Facultés de Sciences Humaines 2
Université de Lausanne
CH-1015 Lausanne

SOMMAIRE

P. Sériot : Avant-propos	1
N. D. Arutjunova : Vérité et éthique	5
V. V. Bogdanov : Les niveaux de prédicativité en russe moderne	21
A. Bogusławski : Hiérarchie des concepts épistémiques et nature des "arguments propositionnels"	39
V. Du Feu : Actions et actants dans les expressions modales en russe	65
J. Fontaine : Sur la syntaxe des propositions relatives en russe contemporain	77
V. G. Gak : Les relations prédicatives à la lumière de l'asymétrie linguistique	91
P. Garde : Le faux parallélisme du complément circonstantiel et de la proposition circonstancielle	107
F. Fici Giusti : Perception, conceptualisation et connaissance	127
M. Guiraud-Weber : Un type de relation intra-prédicative en russe: la relation copule attribut	146
A. Kreisberg : Les nominalisations catégorielles et non-catégorielles en polonais	167
E. V. Padučeva : Les noms verbaux et leur définition lexicographique	185
D. Paillard : Le simple et le complexe: prédication et énonciation	203
J. Panevová : Considérations sur la co-référence	223
P. Sériot : La grande partition: enchâssement syntaxique, stratification énonciative et mémoire du texte	235
J. S. Stepanov : Les relations inter- et intra-prédicatives sont-elles sémantiquement identiques? Le problème des champs de signification	261
D. Weiss : Причем - одна или две ситуации?	277

AVANT-PROPOS

Continu ou discontinu ?

*Rien que la grammaire, la moins
nécessaire des sciences, pourtant, suffit
à tourmenter un homme toute sa vie.*

(Erasmus, *Eloge de la folie*)

Il est des certitudes qui ont la vie dure. Par exemple celle que les noms renvoient à des objets, et que les propositions renvoient à des événements ou à des "états de choses" (B. Russell). Ou bien celle-ci, que les noms ne savent faire que nommer, et les propositions dire. Ou encore qu'une expression ne peut être que soit catégorématique, soit syncatégorématique.

Non pas, certes, que l'on ne connaisse d'autres logiques que la logique bivalente. Mais, curieusement, en linguistique l'héritage aristotélicien prévaut largement, empêchant de penser qu'il puisse y avoir autre chose que l'alternative *vrai / faux*, ou *oui / non*.

Si des chercheurs venus d'Europe de l'Ouest et d'Europe de l'Est se sont réunis à Lausanne pour discuter de la différence entre *noms* et *propositions*, c'est que la comparaison entre langues slaves et langues romanes, et, peut-être encore plus entre traditions linguistiques d'Europe de l'Ouest et d'Europe de l'Est pouvait ouvrir des voies vers de nouvelles explorations d'un problème aux apparences si triviales. Le but de ce colloque¹, ainsi, n'était pas de chercher une quelconque unanimité, mais d'explicitier les divergences, occasion de découvrir des objets auxquels on ne pensait pas auparavant.

Tous les participants, en effet, avaient, à un moment de leur travail, abordé, chacun à sa manière, le problème des relations inter- et intra-prédicatives. Mais parlions-nous des mêmes choses ?

Peut-on dire qu'il y a, en gros, deux types d'approche : pragmatico-logique d'une part, énonciativo-discursive de

¹ Lausanne, 20-22 juin 1991.

l'autre ? Mais alors quelle est la place de la sémantique ? Est-ce la même chose de dire *la production augmente* et *l'augmentation de la production*, *proizvodstvo rastet* et *rost proizvodstva* ? Est-ce la différence de sens qui entraîne la différence de forme, ou le contraire ? L'opposition entre ces deux expressions est-elle continue ou discontinue ?

Le contraste entre langues, parfois, permet d'éclairer des questions qui resteraient bien obscures si l'on s'en tenait à une approche interne. La pratique de la traduction entre langues slaves et romanes, par exemple, nous a depuis longtemps appris que souvent ce qui est un nom dans une langue sera rendu par une proposition dans une autre, et inversement. Mais aussi qu'entre les noms et les propositions existe toute une série de situations intermédiaires, par exemple les "formes nominales du verbe", dont le spectre varie d'une langue à l'autre.

A condition, comme le fait remarquer J. Fontaine, de ne pas utiliser la traduction comme un filtre naïf qui ferait prendre la langue d'arrivée comme métalangage, faisant oublier la dimension propre, idiosyncrasique, de chaque langue. Ainsi M. Guiraud-Weber a-t-elle préféré analyser un type de rapports intra-prédicatifs à l'intérieur d'une seule langue.

Prendre au sérieux l'interrogation sur le rapport entre noms et propositions a permis de découvrir des objets nouveaux et de contester l'existence de *faux objets*. Ainsi P. Garde a-t-il montré que ce qui est communément appelé "complément *circonstanciel* de cause" n'est autre qu'un *actant*, devant rentrer dans la catégorie des rapports intra-prédicatifs, ou J. Fontaine que les relatives ne sont pas des subordonnées de phrase mais, si l'on prend en compte la dimension textuelle, des "culs-de-sac prédicatifs". De même F. Fici Giusti s'interroge sur l'étonnante propriété de la négation à n'être pas symétrique de l'affirmation lorsqu'elle est placée devant un verbe d'attitude propositionnelle, et V. Gak établit que le complément du verbe d'un prédicat analytique n'est autre qu'un "faux actant", qui ne représente pas un argument du prédicat, mais une partie du prédicat lui-même.

De même a-t-on pu voir que la notion de prédicativité pouvait recevoir des interprétations extrêmement variées (N. Arutjunova la lie intrinsèquement à la notion de vérité), et qu'il était bon d'essayer d'y mettre quelque semblant d'ordre. Une des voies d'accès à cette notion de prédicativité a été, de façon privilégiée, le problème de la nature des "*arguments propositionnels*" en

fonction du verbe introducteur (A. Bogusławski, F. Fici Giusti). Parmi ces arguments propositionnels la nominalisation a occupé une place de choix, vue sous l'angle de la (co)référence (J. Panevová), des "relations catégorielles" (A. Kreisberg), de l'alternative lexicaliste / transformationnaliste (E. Padučeva) ou des espaces subjectifs (P. Sériot).

La leçon la plus intéressante de ce colloque est sans doute que tous les intervenants se sont accordés, chacun à sa manière, à constater qu'il existait un *passage graduel* et non discontinu entre le nom et la proposition. C'est l'essentiel de la communication de V. Bogdanov, qui propose la notion de "relation prédicative secondaire", ou de V. Gak, qui parle de "lignes de démarcation incertaines entre une seule prédicativité et deux prédicativités dont l'une est latente". J. Panevová et D. Weiss parlent de "frontières floues", et Ju. Stepanov de "classification graduelle". P. Sériot propose différentes métaphores, de la division cellulaire à la théorie des catastrophes, pour rendre compte du fait étonnant qu'entre "un" et "deux" il existe des situations intermédiaires qui ne peuvent être ramenées à une progression continue, ce que montre également D. Weiss à partir de l'analyse de *pričem* en russe, ou V. Du Feu sur les différentes réalisations en langue d'une situation extra-linguistique plus ou moins identique. La remise en cause de la notion de "dénombrable" est également au centre de la contribution de D. Paillard et de celle de V. Bogdanov.

On pourra alors se poser une question, moins innocente qu'il n'y paraît: *pourquoi y a-t-il des formes intermédiaires entre nom et proposition?*, non pas pour se demander à *quoi ça sert* (problèmes d'économie, de stylistique ou d'esthétique), mais *comment se fait-il qu'une chose pareille existe?*

L'incertitude sur le passage (continu, graduel, flou, incertain) entre noms et propositions, entre une ou deux relations prédicatives, s'il n'était envisagé que sur le plan syntaxique, risquerait de concentrer l'attention sur des problèmes de description ou de méthodologie. Il découle, pourtant, de ce phénomène, des conséquences bien plus importantes, impliquant une prise en compte de la dimension énonciative: il existe un rapport entre enchâssement syntaxique et décrochage, ou dénivellement énonciatif. Cette notion d'intrication complexe du prédicatif et de l'énonciatif, qui va à l'encontre de l'idée Benvenistienne qu'il existe un rapport simple entre les deux, a pris naissance dans le travail d'A. Culioli. Elle peut alors

déboucher sur le thème de l'*altérité*, qu'explorent, chacun à sa façon, P. Sériot et D. Paillard, ce dernier insistant en outre sur un point fondamental, à savoir que le simple n'est pas premier, mais secondaire par rapport au complexe. On peut y voir un bouleversement dans les modèles anthropologiques spontanés des grammairiens, et l'on va quitter le "sujet" comme héros romantique solitaire et premier pour entrer dans un monde où c'est la relation qui fait naître le sujet. C'est là que repose l'opposition entre V. Bogdanov, pour qui ces dénivellements sont "contrôlables", et P. Sériot qui insiste sur l'impossibilité pour le sujet de tirer toutes les ficelles de ces décalages et dénivellements. Dans une autre terminologie, et en s'appuyant sur une étude historique de l'apparition d'"enchaînements syntaxiques linéaires de plus en plus longs, de structures intra-prédicatives vers des structures inter-prédicatives" dans les langues indo-européennes, Ju. Stepanov étudie le rapport qui lie ce décalage syntaxique et la répartition du *nouveau* et du *connu*, aussi bien au niveau d'un texte que d'une culture en général.

La plupart des articles ont pu être traduits, ce qui a posé des problèmes de normalisation d'une terminologie. Partout où c'était possible, *slovoščetanie* a été traduit par "syntagme" et *priznak* par "caractéristique".

Nous espérons que d'autres rencontres seront possibles à Lausanne entre des linguistes des deux parties de l'Europe, qui acceptent le risque de la confrontation entre des traditions et des terminologies suffisamment proches pour être comparables et suffisamment différentes pour faire voir des choses auparavant invisibles. On peut rêver de l'Europe linguistique des années vingt et trente, celle de Jakobson, de l'époque où un livre conçu entre Vienne et Prague était imprimé à La Haye ou à Berlin, où les frontières n'avaient pas d'incidence sur le travail scientifique. Il faut rattraper le temps perdu et retrouver une véritable communauté intellectuelle européenne, où de véritables projets de recherche puissent se faire en commun, où l'information circule d'un bout à l'autre de l'Europe, avant tout par le biais de traductions massives. Les slavistes occidentaux ont, à l'évidence, une mission particulière à remplir en ce domaine.

P. SÉRIOT

VÉRITÉ ET ÉTHIQUE

par

Nina Davidovna Arutjunova

Institut de linguistique

Académie des sciences

Moscou

I

La prédicativité est inséparable de la notion de vérité. Ces deux catégories indiquent une relation du jugement à la réalité. La réalité, par rapport à laquelle se vérifie un jugement, est hétérogène. La langue russe l'exprime dans la répartition du sens de "vérité" entre les prédicats *vérité-pravda* et *vérité-istina*. La *vérité-istina* est établie dans sa relation au monde en tant qu'il est objet de foi et de science, la *vérité-pravda*, elle, l'est dans sa relation à la vie des gens. Un texte narrant les faits humains ne peut être uniquement descriptif. D'une façon ou d'une autre il s'y exprime un rapport à la norme et, partant, au jugement éthique. Lorsque nous disons "il n'y a que la vérité qui blesse" (*pravda glaza kolet*), nous entendons par *vérité-pravda* non la parole blessante, mais le jugement réprobateur lancé de plein fouet à la face du destinataire.

Dans la majorité des jugements ayant trait à la vie et aux mœurs des gens, l'appréciation de véracité côtoie l'appréciation éthique ou utilitaire. La relation d'un énoncé à la réalité et la relation de la réalité à la norme s'établissent en même temps. La modalité aléthique est comme fondue dans la modalité déontique. Lorsque nous disons "cette personne a commis un vol" (*ètot čelovek soveršil kražu*), nous constatons le fait d'appropriation du bien d'autrui par le sujet (modalité aléthique), mais nous soulignons aussi la non-conformité de cet acte en regard de la norme, son caractère inadmissible (modalité déontique). La relation à la norme est insérée dans la nomination de l'action (signification du prédicat). Dans le cas où l'appropriation du bien d'autrui ne transgresse pas

l'interdit éthique (par exemple, lorsqu'il est question de trouvaille et d'appropriation d'un objet égaré par autrui), l'expression *commettre un vol* n'est pas adéquate. La sémantique lexicale s'oriente dans une large mesure vers la désignation de manifestations extraordinaires et anormales, considérées dans leur relation à la norme.

La norme est un jugement général déontique, souvent formulé comme négation de l'anomalie. Cela distingue les normes déontiques des prescriptions et instructions qui régissent les actes pratiques et le comportement social des êtres humains. La majeure partie des commandements sont rendus par la négation :

“Tu n’auras pas d’autres dieux en face de Moi ! Tu ne feras pas d’idole ! Tu ne prononceras pas en vain le nom de Dieu ! Tu ne tueras point ! Tu ne commettras pas d’adultère ! Tu ne voleras point ! Tu ne déposeras pas de faux témoignage contre ton prochain ! Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain et tu ne désireras pas la maison de ton prochain !”

Ce sont des interdictions.

Le jugement des actions humaines entre en corrélation à la fois avec la réalité et la formulation des commandements. Le jugement de vérité et le jugement éthique peuvent concorder ou ne pas concorder. Si l'action correspond à la norme (ne transgresse pas l'interdit) et que le jugement véridique est vrai, nous obtenons alors la série suivante : *il n'a pas tué* (action) — *il n'a pas tué* (jugement de vérité sur l'action) — *tu ne tueras point* (norme éthique, interdiction). La négation traverse la série d'un bout à l'autre. Elle peut être interne : *respecter les commandements* (*les droits de l'homme, la loi, les règles*), signifie “ne pas les transgresser”, comme *arriver à temps* signifie “ne pas arriver en retard”. Ne pas transgresser les règles ou les commandements dans les conditions de la vie courante, ce n'est pas faire d'action. Du point de vue de la langue, la norme est improductive. On ne porte pas un jugement sur une non-action, pas plus qu'on ne juge pour une non-action. Elle n'est pas, à l'ordinaire, matière à discours. Elle est souvent dépourvue de désignation directe. Elle n'a ni accomplissement, ni motifs, ni fins. Un énoncé à son sujet rentre difficilement dans un texte.

La norme, c'est le point de départ; elle est difficile à cerner. A. P. Tchekhov a écrit :

“La norme m’est inconnue et nul ne la connaît ; chacun sait ce qu’est un acte malhonnête mais tous nous ignorons ce qu’est l’honneur.”

Le respect des normes satisfait aux exigences d’une éthique faible.

Dans la vie pratique, la conformité du jugement à la réalité s’accompagne régulièrement de son écart par rapport à la norme : l’information courante et les conversations usuelles (à propos des actions et événements humains) concernent avant tout des actes et des événements insolites. Les propos sur la norme ne sont pas davantage encouragés dans la littérature. Même F. Dostoïevski, ayant entrevu le royaume de la vérité-istina par les yeux d’un homme ridicule (“Le songe d’un homme ridicule”), n’en a jamais parlé dans ses œuvres. Selon l’expression de V. V. Nabokov, l’écrivain Dostoïevski “voyait la vérité créée par le sang et les larmes, l’hystérie et la sueur”. Il nous a dépeint la vérité-pravda de la vie.

Dans les conditions de la vie *normale*, on porte des jugements sur les actions et les événements qui sortent du cadre de la norme : *il a tué* (action) - “*il a tué*” (jugement sur l’action) - “*tu ne tueras point*” (commandement). Le jugement sur une action normative a souvent une forme négative : *il n’a pas transgressé, commis de délit, volé, convoité, dénoncé, calomnié, commis d’infraction*, etc. Le jugement sur un acte anomal ou un événement insolite a la forme d’une affirmation. L’affirmation se transforme facilement en un texte. De constatative elle devient descriptive, explicative ou appréciative : à “quoi” s’ajoutent le “comment” et le “pourquoi”, “dans quelles conditions”, “à quelle fin”, “dans quel état”, “qui a contribué” ou “fait obstacle”, “quelles ont été les conséquences”, etc. Grâce à diverses caractéristiques complémentaires, les classes d’actions anormales commencent à se diviser en genres.

Dans les conditions d’une vie *anormale*, on donne au contraire des informations sur la sujétion à la norme éthique : *il n’a pas trahi* (action) - “*il n’a pas trahi*” (jugement de l’action) - “*tu ne trahiras point*” (commandement).

Une ferme sujétion à la norme est dans ce cas comprise comme un écart par rapport au comportement standard, la non-action comme une action et l’interdiction comme une

prescription, un impératif. La négation devient à nouveau transparente. Elle ne fait pas obstacle au développement du jugement par la réalisation de valences concessives et circonstanciées. Ainsi, les rapports dans la série susmentionnée se sont unifiés grâce à la non-harmonie de la vie sur le fond de laquelle une éthique faible se transforme en éthique forte et des interdits sont remplacés par des impératifs.

La présence de la négation dans les commandements ouvre la voie à la constatation du fait. Pour ce faire, il suffit de l'éliminer et de remplacer la modalité déontique par la modalité aléthique : *tu ne voleras point - il a volé*. L'absence de la négation dans les jugements sur les actions anormales ouvre la voie à la taxonomie.

La norme est une, la relation à la norme est binaire : elle peut se réaliser ou ne pas se réaliser. Les écarts par rapport à la norme sont légion. L'ensemble des actions non-normatives se divise en sous-ensembles. L'acte de jugement (constatation du fait) devient acte de taxonomie. La négation de la concordance de l'acte à la norme s'effectue par l'affirmation de son appartenance à une catégorie définie d'anomalies. Ainsi, l'appropriation du bien personnel d'autrui peut être qualifiée de *vol* (usurpation discrète de la propriété d'autrui), de *cambriolage* (usurpation à découvert du bien d'autrui), de *brigandage* (action de ravir le bien d'autrui par la violence, dangereuse pour la vie et la santé de la victime), d'*escroquerie* (mainmise sur la propriété d'autrui par tromperie ou par abus de confiance), d'*extorsion* (mainmise sur la propriété d'autrui sous menace de violence ou par voie de chantage). Tous ces types d'actes criminels se divisent en catégories diverses, selon leur mode d'accomplissement (avec préméditation et l'aide de complices, en causant des blessures corporelles), selon l'acteur (débutant ou récidiviste), etc. Les principes de classification des actions anormales, dont le nombre est indéfini, comportent des facteurs psychologiques (le degré de contrôle psychique, de préméditation de l'acte), les motifs et les fins de ces actions, les moyens d'exécution, les circonstances, etc. Les sous-classes d'anomalies n'ont pas la même valeur ; à chacune peut être donné un certain équivalent quantitatif. Leur hiérarchie est mesurable d'après une échelle évaluant l'écart par rapport à la norme, dont la distance est prise en compte au moment de prononcer un verdict. Le jugement de vérité exclut toute échelle de grandeur, le

jugement éthique la suppose. Cette échelle s'établit ainsi : à la mesure de l'écart correspond la mesure de répression.

Un commandement est préétabli ; c'est une catégorie suprahumaine, une Loi. Les genres d'anomalies et leur écart par rapport à la norme (équivalent quantitatif) se définissent "d'entente". La question de la transgression (jugement de vérité) se pose au même titre que la question de la mesure de violation (degré de culpabilité), à savoir de son jugement éthique. Le choix du terme désignant une action anormale (sa taxonomie) dépend considérablement des acteurs de la situation. En relation directe avec la question "Qui est coupable ?", il faut se demander : "Mais qui sont les juges ? La vérité-istina ne dépend pas de l'être humain, le jugement éthique est porté par "l'homme historique".

Le jugement de vérité et le jugement éthique sont réunis dans le concept de vérité-pravda. Dans la sémantique du nom *vérité-pravda*, l'action réciproque de la relation du jugement sur la réalité et de la relation de l'action à la norme se manifeste de diverses façons et dans différents contextes.

En premier lieu, il convient de noter que le sens même du mot *vérité-pravda* hésite entre les frontières définies par ces deux catégories de relations. Dans la phrase "*ceci est la vérité*" [*èto — pravda*], on désigne la conformité de l'énonciation à la réalité, mais dans l'expression "*vivre conformément à la vérité*" [*žit' po pravde*], on indique la conformité du comportement à la norme éthique. Au premier sens, on oppose la vérité au mensonge [*nepravda = ložnost'*], au second, l'iniquité, l'injustice [*nepravda = bezzakonie, nepravednost'*]. Comparons les locutions "*dire un mensonge*" [*govorit' nepravdu*] et "*commettre une injustice*" [*tvorit' nepravdu*]. A l'ordinaire, la déloyauté dont font acte les gens fait valoir la vérité sur la vie. La distorsion de la première relation engendre les faux bruits, celle de la seconde, l'injustice.

Le croisement du jugement de vérité et du jugement éthique survient pratiquement à chaque fois qu'il est question du comportement des gens et des faits s'y rapportant. Le récit de la vie d'un homme se construit selon le principe des débats judiciaires : il exige la vérification des jugements concernant la perpétration d'actes et leur jugement éthique (qualifications). Il ressemble à un baromètre dont l'aiguille s'incline tantôt vers le bien, tantôt vers le mal.

Nous allons examiner ci-après les rapports entre l'éthique et la vérité-istina dans deux cadres différents :

1) en relation aux actes de conduite discursive formulés par le concept de vérité et partiellement en relation aux actes d'"énonciation de vérité" (*govorenija pravdy*);

2) en relation à un texte dont le sujet est la vie des gens, leurs comportements; nous le nommerons "texte de vérité" (*tekst pravdy*). Dans le premier cas, l'appréciation éthique est portée sur un acte de conduite discursive et le jugement de vérité sur le jugement contenu en lui. Dans le second cas, le jugement de vérité du texte et l'appréciation éthique du matériau vivant qui lui correspond dépend de la quantité et de la variété de l'information qui est incluse dans le texte.

II

Quoique la catégorie de véridicité semble extrêmement éloignée des actions des partenaires de la communication, elle réunit néanmoins autour d'elle un grand groupe d'actes de conduite discursive orientés vers un but.

Les actes de conduite discursive sont objets de jugement de vérité comme de jugement moral. Ce dernier porte sur les actes et ceux qui les accomplissent. Les jugements qui constituent le contenu des énonciations sont soumis, eux, au jugement de vérité. Leur authenticité ou leur fausseté influent sur le jugement éthique du comportement discursif. Dans la nomination d'actes de conduite discursive, le jugement de vérité de leurs contenus est uni au jugement éthique d'un comportement ainsi qu'à d'autres caractéristiques de la pragmatique communicationnelle.

La signification de la fausseté d'une communication peut être complétée par la désignation de la préméditation du mensonge (*mentir*) ou par son absence d'intention (*se fourvoyer, se tromper*), par la désignation d'une mauvaise intention visant à diffamer autrui (*calomnier, diffamer, porter une fausse accusation*), celle visant à désorienter la partie adverse (*tromper, induire en erreur*), celle tenant du feu de l'imagination (*inventer*) ou encore du mélange de vérité et de mensonge (*exagérer, broder, amplifier*). Les actes de conduite discursive représentés par ces prédicats composent la majeure partie des déviations discursives.

La signification de la véridicité s'adjoit avec autant de liberté les caractéristiques de l'acte de conduite discursive. On peut parler en toute franchise [*pravda prjamoty*] ou dire à quelqu'un ses vérités [*pravda v glaza, v lico*], dire la vérité "toute crue", en dehors de toute considération de personne [*pravda nevziraja na lica*] - on découpe [*režut*] ou hache [*rubjat*] une telle vérité, on peut désigner la vérité de la sincérité et celle de l'aveu [*pravda otkrovennosti, priznanija*], la vérité confessée [*ispovedal'naja pravda*], dite dans le dos de quelqu'un [*pravda za glaza*], à découvert [*pravda otkrytosti*], signifier la vérité de la confiance [*pravda doverija*], la vérité sous secret [*pravda po sekretu*] — ordinairement, un mensonge n'est pas divulgué en secret, — entre quatre yeux [*pravda c glazu na glaz*] ou mentionner la vérité du cœur [*pravda izlijanija*]. En supposant que le contenu des diverses catégories d'énonciation de vérité varie à l'infini, il demeure cependant principalement centré sur l'homme et les relations entre les gens. La sincérité, l'aveu, la confession et l'épanchement contiennent la vérité du locuteur; dire à quelqu'un ses vérités contient celle du destinataire; parler dans le dos de quelqu'un suppose des tiers. La vérité sur l'homme est une vérité très spécifique. L'homme n'est pas uniquement objet de vérité mais aussi son détenteur et l'interprète de sa "propre" vérité (la vérité de l'homme).

Jusqu'ici, notre discours a surtout traité de la vérité-pravda pour elle-même. Elle est proférée volontairement selon son sentiment du devoir, selon des exigences intérieures, par penchant pour l'autoanalyse et la connaissance de soi, par acquis de conscience, justification personnelle ou par sacrifice, à des fins didactiques.

Pourtant, il existe une multitude d'actes de conduite discursive reflétant une lutte d'intérêts entre le détenteur de l'information et le demandeur. Si l'on plonge dans le contexte de la lutte, la vérité-pravda (l'information authentique) profite à d'aucuns tandis qu'elle menace les autres. Il en résulte une peur face à la vérité. Voici comment, dans son roman intitulé "Les valeurs imaginaires", N. Narokov décrit l'état de "peur de la vérité" [*pravdobojazn'*] :

"Le formulaire demandait tranquillement: "En quelle année êtes-vous né?" Mais à la seule vue de cette ligne, l'homme fut

pris d'un trouble et en perdit la faculté de dire la vérité. Car il savait que toute vérité est comme ce pas imprudent qui frôle une embûche tendue d'un piège mortel. Et l'homme se mit à penser nerveusement : «Indiquer un an plus tard ou un an plus tôt ? Quel est le plus sûr ?» Bien sûr, le mensonge était grossier et n'avait aucun sens, mais la vérité était néfaste parce qu'elle était la vérité”.

Face à la vérité, la peur développe d'une part une technique de dissimulation, et de l'autre, une technique d'extraction. La forme la plus évidente du “jeu de vérité” est le scénario de l'enquête professionnelle. Les actes de conduite discursive qui l'organisent visent à manipuler le destinataire. Les prédicats lui correspondant peuvent être divisés en désignations des manœuvres du chercheur de l'information (*démasquer, convaincre, surprendre, acculer, etc.*) et des manœuvres ou des erreurs de calcul de son détenteur (*taire, éluder, communiquer une vérité partielle, arranger les faits, broder, passer aux aveux, laisser échapper un secret, etc.*). D'une façon ou d'une autre, ces prédicats sont tous liés à la catégorie de véridicité. Mais en même temps ils dénotent des coups tactiques dans le jeu discursif. La dualité de signification des conduites discursives se manifeste parfois dans le fait qu'elles peuvent “passer” aussi bien sur la proposition que sur le locuteur : cf. *le mensonge et le menteur, le commérage et la commère, l'invention et l'inventeur*. Bien que le jugement éthique et le jugement de vérité aient des objets différents, ils n'en demeurent pas moins étroitement liés. On juge du locuteur par sa manière d'aborder la vérité-istina. Les variétés d'énoncés dans leurs relations à la vérité, se divisent selon la conformité à l'un ou à l'autre type de conduites discursives du locuteur ; par exemple lorsqu'il s'agit de *mensonge, bobard, cancan, fausse accusation, calomnie, fantaisie, délire, etc.*

Il convient d'examiner l'inter-relation des jugements éthique et de vérité dans l'usage de l'expression *dire la vérité* [*govorit' pravdu*]. Elle dévoile bien la dualité des relations dans lesquelles s'insère le nom vérité-pravda : relations de l'action à la norme et relations du jugement à la réalité. Dans la proposition *il dit (a dit) la vérité*, contrairement à la proposition *il sait (savait) la vérité*, sont réunis deux jugements. L'un est un jugement d'appréciation de vérité : “ce qu'il dit

est vrai”. C’est un jugement au second degré (jugement d’un jugement). L’autre exprime le jugement éthique du locuteur d’après sa conduite discursive (sa manière d’aborder la vérité-istina). C’est un jugement au premier degré.

Dans le premier cas, le sujet du prédicat *vérité* est le jugement (l’énoncé). Dans le second, l’expression *dire la vérité* prise comme un tout caractérise le sujet personnel. En situation réelle de communication, on met au premier plan soit le jugement de l’action, soit la qualité du jugement. Parfois, cette différence est signifiée en russe par l’accentuation. Par exemple : *il dit la vérité [on pravdu govorit]*, *il a dit la vérité [on skazal pravdu]*, *il t’a dit la vérité [on skazal tebe pravdu]* et *il t’a dit la vérité [on skazal tebe pravdu]*.

Les jugements généraux tels *je dis toujours la vérité, il ne dit jamais de mensonge* dénotent une caractéristique de l’individu. En eux, le jugement éthique se rapporte à un sujet concret tandis que le jugement de vérité est lié à une classe ouverte d’énoncés d’un individu donné, contenant l’ensemble des actes de parole potentiels. Les jugements qui ont trait aux faits de la vie et au “paysage de l’âme” s’insèrent le plus souvent dans l’extensionnalité de la *vérité-pravda*. Dans le cas du “paysage de l’âme”, on peut parler de *vérité de la bonne foi*.

Le jugement éthique est décisif dans les actes de parole des “énonciations de vérité”. Ceux-ci forment un “groupe à risques” au sein de la communication : dire la vérité signifie “ne pas mentir”, lorsque la pression de la vie rend vraisemblable le mensonge. L’énonciation de la vérité répond à l’exigence d’une éthique forte.

L’expression *dire la vérité* peut se rapporter à une information négative par son contenu mais non à un acte de parole blâmable. On ne peut appliquer l’expression *dire la vérité* à la trahison, à la délation, l’abus de confiance, la découverte du secret d’autrui, etc. Même le délateur (ou son commanditaire) peut se justifier en invoquant qu’il a agi “non pour la vérité-istina, mais au nom de la vérité-pravda”; le jugement de conscience, pourtant, n’y prête pas attention.

Le lien unissant des actes de conduite discursive à l’éthique s’inscrit dans leur orbite (celle d’une “figure de silence”) lorsque la personne aurait dû communiquer à son destinataire

une information concrète mais ne l'a pas communiquée. On entend d'habitude par là la dissimulation de renseignements d'importance vitale pour le destinataire.

Le recours à des actes de silence laisse percer l'influence des jugements éthiques sur les relations logico-sémantiques entre les significations des conduites discursives. Si *dire la vérité* et *mentir* sont des antonymes ayant une relation contradictoire, peut-on en déduire que *dire la vérité* et *ne pas mentir* sont des synonymes? La symétrie de cette paire est détruite par le fait que dans l'extensionnalité de la forme *ne pas mentir*, en plus de la communication d'une information véridique, peuvent être inclus des actes de non-communication (actes de dissimulation, de passer sous silence). Dans le premier cas, l'accent est mis sur la véridicité, dans le second, sur la réalisation (précisément sur la non-réalisation) d'un acte de parole. Autrement dit, dans la sphère d'action de la négation peuvent entrer soit l'acte de jugement, soit l'acte d'énonciation. Prenons la division de ces significations appliquée à l'expression *dire la vérité*: *dire un mensonge* et *ne pas dire la vérité*. Toutes les expressions examinées se rapportent à des situations de contraste entre la connaissance et la communication : *il savait et l'a dit*; *il savait mais ne l'a pas dit*. C'est précisément ce conflit qui fait des actes de conduite discursive correspondants l'objet d'un jugement éthique. Les distinctions dans les critères de jugement produisent les sens contradictoires de la forme *ne pas mentir*; cf. *j'ai dit la vérité et n'ai pas menti* et *je n'ai pas dit la vérité mais n'ai pas menti non plus*.

En accord avec la logique commune (à laquelle correspond un système d'éthique faible), faire acte de silence signifie ne rien communiquer, c'est-à-dire ne dire ni la vérité ni un mensonge. La logique commune repose sur une base purement pragmatique. Face aux questions désagréables et directes, soit on se tait (ou on recourt à l'ignorance), soit on ment. C'est pourquoi on perçoit le silence comme une alternative au mensonge, c'est à dire qu'on l'assimile au non-mensonge [*ne-lož'*]. Cette logique a un défaut : *l'acte de faire silence* sous-entend uniquement la non-communication de l'information véridique : *faire silence* veut dire "ne pas communiquer la vérité"; même en admettant la proximité entre *se taire* et *ne pas mentir*, il est clair que jamais nous ne rappro-

chons *ne pas se taire et mentir*.

Le caractère contradictoire dans l'interprétation de la forme *ne pas mentir* tient au fait qu'il peut être introduit aussi bien dans un système d'éthique faible que dans celui d'une éthique forte. Dans le premier cas c'est une interdiction, dans le second, une prescription. L'interdiction *ne mentez pas!* exige la réalisation de nécessités communicationnelles (de normes de communication, en particulier d'une maxime de qualité). La prescription "ne mentez pas !" est assimilée à la réalisation de la norme éthique et se rapproche de l'exigence comprise dans *vivre sans mentir [žit' ne po lži]*. L'acte de faire silence n'est mis en relief que dans le système des obligations morales. Si, au cours du dialogue, le silence a transgressé une convention communicationnelle, on dira de l'interlocuteur qu'il *a gardé le silence [promolčal], s'est tu [smolčal], n'a pas répondu [ne otvetil]*. A la différence du verbe *se taire [umolčat']*, ces prédicats n'impliquent pas une information concrète. Le dialogue quotidien ne suppose pas nécessairement de jugement éthique des actes de parole qui le fondent. L'enquête et ses nombreuses formes analogues dans le quotidien, abordant le destin des gens et touchant leurs intérêts, sont composées d'actes de conduite discursive soumis à un jugement éthique. Ce dernier ressort d'une éthique forte qui assimile le silence au mensonge. L. Tolstoï a écrit dans son "Journal" de 1853 :

"Il ne suffit pas de ne pas mentir ouvertement, encore faut-il s'appliquer à ne pas mentir négativement — en se taisant".

Une éthique forte affirme que *dissimuler la vérité et mentir* font un, et *faire silence*, c'est le mensonge du silence.

Une éthique faible, exigeant le respect des normes et des règles communicationnelles (la maxime de qualité, les règles de politesse, l'étiquette verbale) rétorquera à cela *je me suis tu mais n'ai pas menti, se taire ne signifie pas mentir, peut-être avons-nous tu quelque chose mais nous n'avons pas menti*. L'éthique de la prescription blâme ou accuse, l'éthique des conventions communicatives disculpe. La première considère le silence comme un mensonge, non la seconde. L'éthique forte et l'étiquette verbale (en tant que variété de l'éthique faible) s'adressent aux diverses formes de la vie qui néanmoins entretiennent des liens de réciprocité solides et permanents.

III

On trouve dans le langage du droit de très originales relations entre le jugement de vérité et le jugement éthique. On exige des individus appelés à comparaître *la vérité, toute la vérité, rien que la vérité-pravda*. Le juge d'instruction se doit d'établir la vérité-istina. La justice est rendue en fonction de la vérité-pravda. La procédure judiciaire suit l'itinéraire suivant : "vérité-pravda / vérité-istina / vérité-pravda". Durant la première étape, l'enquête exige des prévenus la vérité-pravda au cours des interrogations et confrontations, cependant que les actes de silence sont tenus pour des mensonges. Les prévenus ont pour devoir moral de dire toute la vérité. Accomplir ce devoir est une promesse d'allègement d'un verdict, alors que le faux témoignage et le silence appellent le châtement. Dans la mesure où le coupable "en vérité-pravda" ne fait qu'un avec le sujet de l'énonciation de la vérité, une loi de compensation entre en jeu sous la forme de la récompense ou du châtement. Il faut au juge d'instruction "les faits, tous les faits, rien que les faits". Pour lui c'est le jugement de vérité-istina qui compte. L'acte de conduite discursive de l'inculpé qui communique les faits prend la valeur d'un acte soumis à un jugement éthique : un aveu venant du cœur. En donnant sa conclusion sur l'affaire, le juge d'instruction assimile les événements de la vie humaine aux événements du Grand monde et les énonce en termes de faits. Quand vient le moment de juger, l'idée morale reprend force à nouveau. Cette fois, la vérité (le jugement d'après la vérité [*po pravde*]) n'est plus exigé de l'accusé, mais du juge et des jurés. Les faits (la vérité-istina d'après l'enquête) ne suffisent pas à un jugement d'après la vérité-pravda : la vérité-pravda sur un homme n'est pas semblable à la vérité-pravda de l'homme. La première recense des éléments biographiques et fait de l'homme un objet de savoir ; la seconde l'aborde comme objet de compréhension. La vérité sur l'homme est froide, la vérité de l'homme a "la chaleur du corps" [*teplokrovna*]. Mentionnons, en guise d'illustration, les paroles d'Aglaïa adressées au prince Mychkine dans *L'Idiot* de F. Dostoïevski :

"A vous regarder, je trouve que tout ceci est très mal, parce qu'il est très grossier de regarder et de juger ainsi l'âme d'un homme, comme vous jugez Hyppolite. Chez vous, la tendresse est absente : à y vivre seule, la vérité en est devenue injuste".

Dans cet usage, le nom vérité-pravda équivaut au prédicat de jugement de vérité-istina et sous-entend uniquement la vérité-pravda sur l'homme. L'exemple qui va suivre présente, au contraire, la vérité-pravda opposée à la vérité-istina ; elle s'associe au jugement éthique et sous-entend "la vérité de l'homme". En 1921, André Belyj écrivait à sa précédente épouse Asja Turgeneva, qui refusait de l'aider à un moment difficile de sa vie :

"La "légende" que tu me contes, celle de ta relation à moi, tenait de la "vérité-istina", non de la "vérité-pravda". Et la vérité-istina, c'est le mensonge de la vérité-pravda, une vérité-pravda étendue raide morte. Car la vérité-istina est une situation abstraite (...) et la vérité-istina est toujours une vérité paralysée. Et voici que de cette vérité-istina sincère et paralysée tu m'atteins en plein cœur".

IV

La vérité de l'homme fonde le texte de morale. Recourir à celle-ci permet de passer du problème du rapport de la vérité et de l'éthique (tel qu'appliqué dans les actes de conduite discursive) à l'interrelation de ces catégories dans le contenu du texte. La relation "homme / vérité-pravda" devient la relation "texte / vérité-pravda".

La teneur du texte peut être présentée comme une information. S'il lui est donné un jugement de vérité positif, l'information est qualifiée d'*authentique, vérifiée, confirmée*, etc. Lorsque le contenu du texte se rapporte à la vie des gens (un tel texte marque toujours une tendance au jugement), on n'en parle plus en termes de vérité-istina et de sûreté, mais en termes de vérité-pravda. Il ne s'agit pas de la véridicité d'affirmations séparées, mais de la vérité-pravda globale, couvrant l'espace du texte.

Le jugement de vérité du texte pris comme un tout tient compte de la quantité d'information, sa sélection et son organisation. La quantité d'information influe directement sur la qualité de la vérité-pravda. Pour être véridique, le texte doit embrasser "toute la vérité-pravda" sur tel ou tel fragment de vie. La quantité de vérité est donnée par son thème : *vérité-pravda sur la guerre, vérité sur un accident, vérité sur la vie de village*. Le thème de la vérité-pravda peut être large ou

pointu. C'est au minimum un cas unique interprété dans le contexte d'une vie, au maximum il englobe divers peuples et époques : *la vérité sur notre temps, sur les actions d'Ivan le Terrible*. Nous nommerons *panoramique* cette vérité à large spectre.

La vérité est en principe inépuisable car c'est la vie. Bien qu'on dise que "la vérité est à prendre ou à laisser" (littéralement : "on ne passe pas la vérité au tamis" [*pravdu ne sitom sejat'*]), dans la pratique on la trie du façon ou d'une autre. Le choix des informations livré dans "toute la vérité" est orienté. La connaissance de la vérité-pravda est indispensable non au raisonnement correct et à la déduction logique mais à l'appréciation pratique et correcte des événements de la vie, à un jugement équitable. Le discours sur la vérité historique est orienté vers le jugement de l'histoire, non vers la déduction des lois objectives de développement de la société. La vérité-pravda a un but, la vérité-istina est elle-même un but.

"Toute la vérité-pravda" étant nécessaire à la formation d'un jugement de valeur, il en découle qu'elle est structurée selon le principe du raisonnement pratique qui établit la corrélation du "pour" et du "contre". La vérité-pravda ne peut être unilatérale. On ne saurait limiter la vérité sur la guerre aux victoires remportées, sans mentionner les pertes subies. Il ne suffit pas de parts, de miettes ou d'onces de vérité pour apprécier des événements de façon adéquate. Les parts de vérité tournent en *vérité partielle*, et la vérité partielle n'est qu'une *demi-vérité*. Une petite quantité de vérité devient sur-le-champ une vérité de mauvaise qualité. La demi-vérité ouvre la voie au mensonge (souvenons-nous, par exemple, de l'article de V. Xodasevič se rapportant aux *Mémoires* d'A. Belyj intitulé "De la demi-vérité au mensonge") [*Ot polupravdy k nepravde*].

L'entière vérité doit éclairer tous les aspects d'un phénomène, non seulement pour l'estimer de manière adéquate, mais aussi pour l'interpréter correctement. L'interprétation suppose, de pair avec la sélection des faits, leur cohérence. Les miettes et grains de vérité ne sont pas diffus. La vérité comprend les relations causales entre les faits et les événements, les motifs des actions, leurs buts et leurs intentions. Les faits inclus dans le texte de vérité peuvent être nus, mais non décousus. Les faits constituent un objet de connaissance,

tandis que leurs relations réciproques sont plutôt un objet de compréhension. “Toute la vérité” réunit l’un et l’autre. C’est pourquoi on peut non seulement connaître la vérité mais aussi la *saisir*.

Les faits inclus dans le texte de vérité-pravda sont réunis par des relations et déployés dans le temps. Il en va ainsi, en particulier, des relations causales. C’est la raison pour laquelle la sélection des informations se produit sous l’angle de vue des événements futurs : est inscrit dans le texte de vérité ce qui portait à conséquence. L’appréciation et l’interprétation des événements dépendent de leurs réflexes lointains et immédiats ainsi que d’associations et de parallèles avec les événements de la vie contemporaine. Celle que l’on nomme vérité historique ou vérité de l’histoire est instable. La raison n’en est pas tant dans la seule découverte de faits nouveaux que dans le changement de la perspective historique.

De cette façon, le texte de vérité comporte une structure en deux plans : en premier lieu doit être maintenue la proportion des aspects négatifs et positifs d’un phénomène. En second lieu, les faits introduits doivent être organisés en un tableau uni. Si ces conditions sont respectées, le *texte de vérité* tourne en *vérité du texte*. La vérité-pravda du texte dépend de la vérité-istina des informations qui s’y trouvent, mais n’est pas équivalente à elle. La vérité-pravda partielle cesse d’être la vérité. L’information incomplète, si elle est authentique, conserve tout de même une vérité-istina. Pour devenir vérité-pravda, l’information contenue dans le texte doit satisfaire aux exigences suivantes : 1) comporter un thème en rapport à l’espace de la vie ; 2) être vraie [*istinnoj*] ; 3) comporter un caractère factuel (concret) ; 4) former un texte organisé ; 5) inclure tous les faits pertinents pour proférer un jugement de valeur et former une opinion, y compris les renseignements sur les événements et actions anomaux.

(traduit par Lise Garcia)

LES NIVEAUX DE PRÉDICATIVITÉ EN RUSSE MODERNE

par

Valentin Vasilevič Bogdanov
Université de Saint Pétersbourg

Dans la littérature spécialisée, les notions de prédication et de prédicativité reçoivent les interprétations les plus diverses. C'est dans la linguistique descriptive et en grammaire transformationnelle que la relation prédicative est traitée de la façon la plus simple. Elle est envisagée entre les constituants NP et VP (ou PrPh) de la phrase, dans laquelle le groupe, ou constituant NP est interprété habituellement comme sujet (logique ou grammatical) et le constituant VP (ou PrPh) comme prédicat (logique ou grammatical). Selon J. Lyons : "the distinction between nominals and verbals is intrinsically connected with the distinction between subject and predicate" (LYONS-86, 2:432).

Dans les études de russe en URSS, selon une tradition qui remonte à V. V. Vinogradov, la prédicativité est définie comme la relation du contenu de la proposition à la réalité, relation exprimée dans les catégories de la modalité et du temps (cf. GSRLJa-70:542 ; RG-80:85-86).

Le problème de la prédicativité, dans le domaine des langues indo-européennes contemporaines, a été spécialement étudié lors d'une conférence sur les problèmes théoriques de la syntaxe, qui a eu lieu à Léninegrad en 1971 (cf. TPSSIIJa-75). Certains auteurs développaient, dans ses grandes lignes, la thèse de Vinogradov tout en ajoutant aux catégories de modalité et de temps celle de personne (G. A. Zolotova et S. G. Il'enko), ou bien proposaient d'appliquer la définition de Vinogradov non à la proposition, mais à l'énoncé, attribuant ainsi la propriété de prédicativité aux énoncés incomplets et elliptiques, c'est à dire aux énoncés ne présentant pas de partition binaire (S. N. Cejtlin). A dire vrai, semblable

point de vue se trouvait déjà dans la Grammaire de l'Académie de 1954, où il était indiqué que “la prédicativité ne s'exprime pas toujours dans le lien prédicatif entre les parties ou membres de la proposition”, elle “peut être inhérente à la proposition elle-même, sans entraîner sa partition” (GRJa-54:87). Cela se comprend aisément : si l'on définit la prédicativité en suivant strictement Vinogradov, la nécessité de la partition disparaît.

On a également proposé de caractériser la prédicativité par la catégorie d'existence (*bytijnost'*) (I. P. Susov, S. A. Šubik). D'autres propositions ont été faites, concernant des questions plus particulières.

Ces dernières années certaines idées nouvelles sont apparues dans les théories de la prédication et de la prédicativité. Ainsi, par exemple, à la différence de la conception qui lie directement la prédicativité avec la catégorie du temps (cf. RG-80:85-86), Ju. S. Stepanov considère que “la prédication est l'affirmation d'un lien atemporel des caractéristiques”. Selon lui, le syntagme non prédicatif “*belyj dom*” [*la maison blanche*] ne peut devenir un énoncé “que dans un acte de désignation *hic et nunc*, obligatoirement accompagné d'une certaine intonation, parfois aussi d'un geste”, alors que “*Dom belyj*” [*La maison est blanche*] est l'affirmation du trait “*toujours*” (STEPANOV-75:134). Quant à la proposition verbale, elle est considérée comme secondaire par rapport à la proposition nominale, dont elle est un l'élargissement. Ici, “à la *prédication* comme affirmation d'un lien atemporel de deux caractéristiques vient s'ajouter la *nomination* du mode d'être... et la *catégorie du temps*” (ib.:135).

Dans les travaux de N. D. Arutjunova une attention toute particulière est prêtée au lien de sens de divers types — dénotatif et significatif — dans la relation prédicative, ce lien étant établi au moyen de la copule. “La proposition, écrit-elle, réunit trois éléments : le sujet, qui réalise le sens dénotatif, le prédicat, qui porte un sens de type significatif, et la copule, qui exprime la valeur de vérité. Par cela même la copule unit des entités hétérogènes : le dénoté et le signifié (l'objet et le concept, le monde et l'homme)” (ARUTJUNOVA-80:358). Dans un autre travail, N. D. Arutjunova ajoute à la fonction de contenu de la copule, c'est à dire à la fonction d'affirmation de la vérité du jugement, qui repose sur les

catégories de temps et de modalité, une fonction formelle, fonction d'expression du lien syntagmatique entre le sujet et le prédicat, qui repose sur les catégories de personne, de nombre, d'indice de classe et de marque d'accord (cf. ARUTJUNOVA-88:148).

Cette caractéristique, dans une plus grande mesure, concerne également la phrase nominale, du fait que les trois composantes susmentionnées y sont manifestement présentes. De surcroît, dans ce cas, on trouve en dehors des limites de la prédication les propositions d'identité, dans lesquelles ce ne sont pas le sujet et le prédicat qui sont distingués, mais le thème et le rhème, qui réalisent tous les deux des sens dénotatifs (cf. ARUTJUNOVA-76:300-325). En fait, c'est précisément ce genre de propositions qui infirme le point de vue de M. I. Steblin-Kamenskij selon lequel les notions de prédication et de proposition sont équivalents (cf. STEBLIN-KAMENSKIJ-74:131-140).

Récemment un autre point de vue a été formulé dans la linguistique soviétique, qui considère la prédicativité comme une caractéristique non de la phrase ou de l'énoncé, mais de la proposition logique (propozicija). Il s'agit du travail de V. B. Kasevič, qui écrit: "La prédicativité, dans l'acception sémantique de ce terme, n'est pas autre chose que la mise en présence (sopostavlennost') d'un prédicat avec ses arguments: là où il y a proposition, il y a prédicativité" (KASEVIČ-88:69).

Il est ainsi proposé de parler de prédicat non seulement comme de quelque chose dont l'unique valence est un sujet (sub"ekt) mais également de ce qui peut être prédiqué de n'importe quel argument faisant partie de la proposition. Pour ne pas mélanger les différentes acceptions du mot prédicat, ce qui est largement répandu dans la linguistique contemporaine, J. Lyons appelle "prédicateur" le prédicat dans le second sens, et il explique la double interprétation de la prédicativité par l'influence de la logique aristotélicienne dans le premier cas, et de la logique symbolique dans le second (cf. LYONS-86, 2:434).

La revue des opinions que nous venons de présenter montre que la notion de prédicativité est loin de faire l'unanimité parmi les différents auteurs. Les uns, comme par exemple V. V. Vinogradov et ses continuateurs, lorsqu'ils parlent de

prédicativité entendent en fait la référence de l'énoncé, pour les autres, comme, par exemple, V. B. Kasevič, la propriété fondamentale de la prédicativité est son caractère de foncteur. D'autres encore, par exemple N. D. Arutjunova, voient la spécificité de la prédicativité dans son hétérogénéité logique. Deux facteurs, néanmoins, sont à noter, qu'on retrouve dans presque tous les points de vue. Ils se ramènent à ceci. La présence d'une relation prédicative est envisagée uniquement au niveau de la proposition ou de ses analogues propositionnels. En général aucune prédicativité n'est envisagée à un niveau inférieur à la proposition. Un second point, qui est habituellement laissé en dehors de toute investigation, est le fait que toute prédication sert à recevoir un certain savoir nouveau. Cette particularité de la prédication a été notée par G. P. Mel'nikov (cf. MEL'NIKOV-89:30). Cette idée découle logiquement aussi de la conception de N. D. Arutjunova, qui écrit: "Le mot qui occupe une position de sujet grammatical nomme un objet. Le prédicat sert à transmettre une information pertinente pour la communication" (ARUTJUNOVA-76:372). Il est bien évident que le fait de transmettre une information pertinente pour la communication ne peut qu'amener à recevoir certains savoirs nouveaux.

A notre avis il ne convient pas de limiter la prédication et la relation prédicative au seul niveau de la proposition. On peut les observer également à des niveaux inférieurs, pour peu que certaines conditions soient observées.

Nous ferons une distinction entre prédication et prédicativité, ou relation prédicative. Par prédication nous désignerons l'opération sémantique par laquelle le sens d'une caractéristique est attribué au sens d'une chose ou d'une autre caractéristique. La prédicativité est la relation qui résulte d'une telle opération. Il est clair que pour effectuer semblable opération et établir semblable relation l'unité linguistique, ou structure linguistique, dans le cadre de laquelle cette relation est établie, doit présenter une division binaire.

La prédication au niveau de la proposition n'est identique ni à l'acte illocutoire en général, ni à un quelconque acte illocutoire particulier. C'est pourquoi il nous semble erroné de mettre la prédication en regard d'un seul acte illocutoire, à savoir l'assertion. Néanmoins la prédication au niveau de la proposition accompagne toujours tel ou tel acte illocutoire :

elle n'a pas d'existence en dehors de lui, sans pour autant être un acte illocutoire. J. Searle écrit à ce sujet : "Predication ... is not a separate speech act at all. This can be illustrated by considering the following examples: *You are going to leave, Leave!, Will you leave?, I suggest that you leave*". An utterance of each of these sentences predicates *leave* of *you* in a variety of different illocutionary acts... The different force indicating devices determine, as it were, the mode in which *leave* is predicated of *you*" (SEARLE-84:122).

La prédication selon Searle n'est pas un acte à part, mais une partie d'un acte illocutoire formant un tout, plus précisément, c'est "that portion of the total illocutionary act which determines the content applied to the object referred to by the subject expression, leaving aside the illocutionary mode in which that content is applied" (SEARLE-84:123).

La prédication et l'acte illocutoire s'accomplissent dans la proposition-énoncé au même moment, mais leur statut, semble-t-il, n'est pas rigoureusement identique. En effet la prédication doit préparer les conditions pour que l'acte illocutoire puisse se réaliser. Si ces conditions viennent à manquer, l'acte illocutoire sera sans objet.

La relation prédicative existe également au niveau des syntagmes. Par exemple, dans le groupe *belyj dom* [*maison blanche*] (ex. de Ju. S. Stepanov), *dom* [*maison*] désigne une chose (un objet), et *belyj* [*blanc*] la caractéristique attribué à cette chose. Dans le syntagme *črezvyčajno vysokij* [*extrêmement haut*], le mot *vysokij* [*haut*] désigne une caractéristique, et *črezvyčajno* [*extrêmement*] une autre caractéristique, attribuée à la première caractéristique. Ainsi, on a bien ici une relation prédicative, mais, en tant que condition préalable à l'illocution, elle est préparée à l'avance, comme le dit V. G. Gak "avant cet acte de parole et de pensée" (GAK-86:51). Du reste on peut ne pas se demander où et quand elle a été préparée : l'essentiel est qu'elle l'ait été.

Cependant dans les syntagmes qui viennent d'être présentés, l'illocution est absente. Cela est naturel, puisque les syntagmes, en tant qu'unités de langue ne peuvent pas devenir des énoncés (unités de paroles), car ils n'ont pas de force illocutoire. Du point de vue de la prédicativité, la proposition *Dom belyj* et le syntagme *belyj dom* sont identiques, mais ils ne le sont pas du point de vue illocutoire. *Dom belyj* en tant

que proposition à deux éléments de type nominal peut être un énoncé de type assertif, affirmant la présence de la caractéristique de blancheur dans l'objet *dom*, ou un énoncé de type directif (la question *Dom belyj?*), à l'aide duquel on établit s'il est possible d'attribuer à l'objet *dom* la caractéristique de la blancheur. En revanche, dans le cas du syntagme *belyj dom*, qui, au niveau de l'énoncé, se trouve être une proposition à un élément, il est peu vraisemblable, voire franchement impossible, de l'utiliser en tant qu'assertion sur la présence de la caractéristique de blancheur dans l'objet *dom*, ou en tant qu'interrogation sur la possibilité ou l'impossibilité d'attribuer une telle caractéristique au dit objet. Un tel énoncé à un élément peut être un acte illocutoire de constatation ou d'interrogation sur la présence ou l'absence d'un événement ou d'un acte. En ce sens nous sommes pleinement d'accord avec le point de vue de P. Sériot, qui a également attiré l'attention sur la différence entre prédication et assertion : "Entre les deux expressions suivantes : *proizvodstvo rastet* [la production augmente] et *rost proizvodstva* [l'augmentation de la production], nous pensons qu'il faut voir une **même relation** entre les notions (*proizvodstvo / rasti*), et que cette relation est prédicative dans les deux cas. Qu'est-ce qui alors les différencie ? Ce n'est pas la présence ou l'absence de **prédication**, mais la présence ou l'absence d'**assertion**, ou prise en charge de la relation prédicative par le sujet de l'énonciation, acte qui engage le locuteur" (SÉRIOT-88 :131-132). Mais "un acte qui engage le locuteur", c'est bien une illocution, ou une actualisation accompagnée d'une illocution.

On appelle parfois attributive la relation entre les composantes du syntagme *belyj dom*, et prédicative celle qui existe entre les composantes de la proposition *Dom belyj*. Pourtant, du point de vue de la propriété que nous considérons comme déterminante pour la relation prédicative, il n'y a pratiquement aucune différence entre les deux. Selon S. D. Kacnel'son, "malgré toute leur différence, le prédicat et l'épithète ont une chose en commun : ils possèdent tous deux la capacité de **caractériser** des sens exprimant une substance. Les épithètes caractérisent un déterminé, et les prédicat des sujets" (KACNEL'SON-72 :181). C'est pourquoi nous ne voyons pas de raison qui empêcherait de considérer comme prédicative la relation entre les composantes du syntagme *belyj dom*.

Mais nous nous permettrons d'aller encore plus loin, et d'affirmer qu'il peut y avoir relation prédicative même au niveau morphématique. Par exemple, dans le mot "*stolik*" [*tablette, petite table*], le radical *stol-* a un sens d'objet, et le suffixe *-ik* a le sens de la caractéristique qui lui est attribuée (= *petit*). Dans le mot *krasnovatyj* [*rougeâtre*], la caractéristique d'incomplétude de la qualité, exprimée par le suffixe *ovat-*, est prédiqué d'une autre caractéristique (*rouge*), exprimée par le radical *krasn-*. Il est vrai que si, à partir des composantes du syntagme *belyj dom*, on peut construire, par exemple, la proposition affirmative *Dom belyj*, on ne peut pas en faire de même avec des morphèmes, c'est pourquoi il est impossible d'attribuer une affirmation illocutoire à de tels mots, même si l'on peut y déceler une prédication. Du reste, on ne peut parler ici de prédication qu'en un sens diachronique, dans la mesure où le lien entre le radical prédiqué et l'affixe prédiquant se trouve, pour utiliser une nouvelle fois l'expression de V. G. Gak, "déjà donné". Mais cette fois il est donné historiquement et fixé dans le mot pour toujours, du moins jusqu'à l'apparition d'une éventuelle consolidation en un seul morphème¹. Semblable relation prédicative n'est jamais actualisée, c'est pourquoi au niveau de la proposition elle ne peut fonctionner.

Nous appellerons "prédication actuelle" une prédication actualisée par un acte illocutoire (le plus souvent un acte d'assertion). Cette prédication est possible dans le cadre d'une proposition indépendante, contenant un sujet et un prédicat. En russe elle est habituellement exprimée dans les catégories grammaticales de la modalité, du temps et de la personne, le sujet et le prédicat pouvant être soit exprimés l'un et l'autre explicitement, soit l'un d'entre eux étant implicite. Lorsque le sujet et le prédicat en russe sont exprimés explicitement, ils peuvent se présenter sous plusieurs formes :

1) standard : le sujet logique est exprimé par un sujet grammatical au nominatif, et le prédicat logique par un

¹ En russe: "oproščenie", terminologie de Bogorodickij (N. du t.)

prédicat grammatical verbal ou nominal², par exemple *Devočka igraet* [La petite fille joue], *Gora vysoka* [La montagne est haute];

2) sujet non standard : le sujet logique est exprimé par un nom à un cas oblique : *Ivanu nezdorovitsja* [Ivan (Dat.) ne se sent pas bien], *Ivana tošnit* [Ivan (Acc.) a la nausée];

3) prédicat non standard : le prédicat logique est exprimé, par exemple, par des formes non personnelles du verbe, ex : *I carica xoxotat', i plečami požimat'* [Et la Tsarine d'éclater de rire et de lever les épaules] (A. Pouchkine).

4) sujet et prédicat non standards, ex.: *Ne nagnat' tebe bešenoj trojki* [Tu (Dat.) ne rattraperas jamais une troïka emballée] (N. A. Nekrasov). Bien entendu, on trouverait beaucoup plus de sujet et de prédicats non standards en tenant compte des différentes parties du discours utilisées dans ce but. Leurs types possibles en russe sont présentés, par exemple, dans le livre de G. A. Zolotova "Kommunikativnye aspekty russkogo sintaksisa" (ZOLOTOVA-82:133-155).

De nombreux linguistes russes n'admettent l'existence de sujets et de prédicats grammaticaux que pour les exemples du type 1), c'est à dire dans le cas d'une expression standard. Voici ce qu'écrit, par exemple, Ju. S. Stepanov : "Le sujet grammatical est un cas particulier du sujet logique : le sujet grammatical est le sujet d'une proposition nominative, le plus souvent d'une proposition verbale nominative, exprimé par un substantif au nominatif ou à un autre cas 'de sujet'" (STEPANOV-81:178).

D'autres auteurs cependant ne font aucune différence entre les termes de "sujet logique" (*sub"ekt*) et "sujet grammatical" (*podlezaščee*). On peut citer pour exemple S. D. Kacnel'son, qui utilisait ces deux termes comme de parfaits synonymes (cf. KACNEL'SON-74:106).

Le problème de la prédication et de la prédicativité se complique considérablement lorsqu'on aborde les phrases com-

² Nous traduisons "predikat" par "prédicat logique" et "skazuemoe" par "prédicat grammatical", tout en étant bien conscient que cette convention ne résoud guère le problème des grandes divergences entre les terminologies grammaticales du russe et du français. (N. du t.)

plexes³. Il faut alors distinguer la prédicativité primaire de la prédicativité secondaire. Nous considèrerons qu'il y a *prédicativité primaire* dans chacune des parties d'une phrase complexe ou dans une proposition principale, et que cette prédicativité primaire a des modes d'expression standards et non standards, typiques des propositions indépendantes. Mais dans les subordinées, les tournures infinitives et les syntagmes nominaux avec un nom déadjectival ou déverbatif (les "nominalisations"), ainsi que dans les tournures participiales et gérondivales on a affaire à une *prédication secondaire*. Les structures à prédication secondaire possèdent un statut référentiel non pas assertif, mais présupposé ou inasserté.

Le thèse selon laquelle il y a dans la phrase complexe autant de prédications qu'il y a de propositions simples est ambiguë. Ainsi E. V. Padučeva écrit à ce sujet: "Il n'est pas facile de dire s'il y a une ou deux modalités assertives dans un groupe de propositions coordonnées en une phrase complexe" (PADUČEVA-74:202). Mais s'il est difficile de dire combien il y a de modalités assertives, c'est à dire d'actes illocutoires d'assertion, il n'est pas plus facile de dire combien il y a de prédications. Ce problème n'est pas trivial. Effectivement, qu'est-ce qui, au juste, est asserté dans une phrase complexe à coordination? Une conjonction d'événements ou de faits, chacun étant exprimé par une proposition simple avec un statut référentiel présupposé, ou bien chaque proposition simple, ce qui ferait alors que nous aurions autant d'assertions qu'il y a de propositions simples dans l'ensemble de la phrase complexe? Si l'on part uniquement de la forme syntaxique, il faut opter pour la seconde solution (il y a autant d'assertions qu'il y a de propositions simples dans l'ensemble de la phrase complexe). Mais cela ne sera vrai que pour le russe et les langues qui lui sont semblables. En japonais en revanche la phrase complexe à coordination ne se distingue pas structurellement de la phrase complexe à subordination. Dans la phrase complexe à coordination seule la dernière

³ Il s'agit ici de l'ensemble "proposition principale + proposition subordinée", ou "ensemble de propositions coordonnées", qui n'a pas de dénomination spécifique dans la terminologie française (N. du t.).

proposition simple a une forme verbale de prédicat, alors que les autres propositions ont une forme participiale. Ex.: *Fue-ga natte, densia-no tobira-ga shimatta* [Le sifflet retentit et les portes du train se refermèrent]. Cette propriété des propositions non terminales est appelée "non-conclusion syntaxique" par I. V. Golovin, et les formes participiales du type *natte* (du verbe *naru* - [devenir]) sont considérées par lui comme non-prédicatives ou, dans notre terminologie, comme une relation prédicative secondaire (cf. GOLOVIN-86:167-174).

Le même problème concernant l'assertion et la présupposition se rencontre dans la phrase complexe à subordination. Qu'est-ce qui est, à proprement parler, affirmé dans une phrase du type *Kogda mal'čik vernulsja iz školy, ego vstretila babuška* [Quand le petit garçon est rentré de l'école, il a été accueilli par sa grand-mère] ? Les uns disent qu'ici n'est affirmée que l'accueil du garçon par sa grand-mère, et que son retour de l'école n'est que présupposé. Les autres pensent qu'on affirme la simultanéité des deux événements : le retour de garçon de l'école et l'accueil de sa grand-mère. Mais les adversaires de cette interprétation déclarent qu'il y aurait eu assertion de la simultanéité des deux événements si on avait transformé cette phrase complexe en phrase simple avec des membres de même rang, par exemple : *Vozvraščenie mal'čika iz školy i ego vstreča s babuškoj proizošli odnoremnenno* [Le retour du garçon de l'école et son accueil par sa grand-mère se sont déroulés simultanément]. On peut dans ce cas considérer comme présupposés les syntagmes nominaux de même rang. Pourtant il est clair que des phrase simples de ce type s'utilisent rarement, si bien que la simultanéité ou la non simultanéité d'événements s'expriment d'une façon plus simple et plus habituelle, à savoir à l'aide des conjonctions de subordination.

Nous nous en tiendrons au point de vue traditionnel sur la prédication, considérant que la prédication primaire se réalise dans chaque proposition simple entrant dans une phrase complexe à coordination, ainsi que dans la principale d'une phrase complexe à subordination. La prédication secondaire n'a pas pour condition un acte illocutoire, mais seulement la présence d'une prédication primaire dans la principale. C'est pourquoi des relations prédicatives primaires et secondaires peuvent se présenter sous une forme syntaxique absolument

identique, bien que leur statut référentiel soit différent. Cf. *Ne nagnat' tebe bešenoj trojki [Tu (Dat.) ne pourras pas rattrapper une troïka emballée]*: prédication primaire, statut assertif; *Prepodavatel' predložil studentam zakončit' rabotu ko vtorniku [L'enseignant a proposé aux étudiants (Dat.) de terminer leur travail pour mardi]*: prédication secondaire, statut neutre (inasserté).

Il est naturel, cependant, qu'on se pose la question de savoir quelle est, précisément, la spécificité de la prédication que nous appelons secondaire. A notre avis, il s'agit d'une prédication de type réduit, dans laquelle sont neutralisées de nombreuses marques grammaticales typiques de la prédication primaire, par exemple la personne, le temps, la modalité. Cela est vrai pour le russe. Dans d'autres langues ce sont d'autres marques qui sont neutralisées. De plus le degré de réduction diffère selon les structures à prédication secondaire. Les chercheurs qui ont étudié ce phénomène ont noté la gradation de cette prédicativité. Ainsi, V. G. Gak oppose la semi-prédicativité, présente, par exemple, dans les tournures participiales et infinitives, et une prédicativité cachée de deux types : réduite, et proprement cachée. Dans le premier cas elle est exprimée par un substantif de procès, dans le second, par un mot non processuel en fonction circonstantielle (GAK-86:53-54). Nous considérons qu'il y a relation prédicative même dans certains syntagmes nominaux qui n'incluent pas des substantifs de procès et qui ne se trouvent pas en position circonstantielle, par exemple dans des syntagmes du type *dom otca [la maison du père]*, bien que cette prédication soit implicite et ne se reflète pas dans la structure prédicative générale de la phrase.

Tout en reconnaissant la gradation de la prédication secondaire nous utiliserons la notion de prédication secondaire comme non graduée, pour la simplicité de l'exposé.

Les structures à prédication secondaire peuvent être enchâssées (*vključennye*) ou ajoutées (*podključennye*). Dans le premier cas elles occupent une position d'actants, dans le second, une position de circonstants. Les structures enchâssées ont des propriétés verbales et nominales, les structures ajoutées des propriétés verbales et adverbiales.

Dans le cas de l'enchâssement le verbe fini a les qualités les plus verbales, le nom de qualité ou d'action a les qualités

les plus nominales. Dans l'intervalle entre eux se trouve la construction infinitive (cf. BOGDANOV-74:22).

Au niveau de la langue en général le passage verbe-nom peut être considéré comme continu ou quasi continu au vu de la grande variété des prédicats enchâssés dans les langues du monde. Cependant dans chaque langue ce passage ne peut se faire que par à-coups, à cause du nombre limité de formes que peuvent prendre ces prédicats dans chaque langue. Selon P. Sériot, il n'y a "ni continuité, ni rupture, le passage de V à N est un passage chaotique, par à-coups" (SÉRIOT-90:152).

La présence de relations prédictives primaires et secondaires est un fait de langue et fait partie des universaux linguistiques. Mais les types de structures à prédication secondaire et la façon dont elles sont employées sont propres à chaque langue en particulier. Les structures à prédication secondaire permettent de décharger la phrase, en la débarrassant d'une information grammaticale redondante, qui est déjà contenue dans la composante principale, dominante. Et l'information neutralisée dans les nominalisations est totalement déterminée par la composante principale, par exemple la proposition principale d'une phrase complexe à subordination. C'est pourquoi la nominalisation, qui réalise une prédication secondaire, comme le remarque avec justesse V. G. Gak, "n'entraîne nullement un appauvrissement du contenu" (GAK-86:169).

Cette propriété des nominalisations en fait un facteur important d'organisation d'un texte suivi. En effet dans un texte l'influence contextuelle des différents composants et segments les uns sur les autres joue un rôle particulièrement important. Cette influence réciproque fait qu'il n'est pas besoin de développer chaque contenu propositionnel (propozicija) en une proposition grammaticale (predloženie) et de lui conférer une fonction illocutoire et une relation prédictive primaire. On peut même, en principe, introduire dans un texte suivi des énoncés dépourvus de toute prédictivité, tant primaire que secondaire. Il s'agit, par exemple, des "parcellats" (parcelljaty), c'est à dire des composants de ce qu'on appelle les énoncés parcellaires. Par exemple: *Oni často čitali. Odnu i tu že knigu [Ils lisaient souvent. Toujours le même livre].* Ici le second énoncé est un "parcellat", qui dépend entièrement de la proposition de base

qui le précède, et qui, sans elle, est incomplet du point de vue du contenu. Ce parcellat ne possède aucune prédicativité.

La structure prédicative primaire est nécessaire pour introduire dans l'énoncé une quelconque fonction illocutoire (que ce soit une assertion, une question, une injonction, une promesse, une salutation, etc.), et la structure prédicative secondaire sert à apporter une information complémentaire à la proposition fondamentale, qui se présente, elle, sous la forme d'une prédication primaire. Cette complémentation n'a pas besoin de la dimension illocutoire, puisque elle remplit des fonctions uniquement informatives. En d'autres termes, si on considère le contenu d'un énoncé comme une représentation sémantico-pragmatique (cf. PADUČEVA-85:29-34), les structures prédicatives secondaires neaturent que la partie sémantique de cette représentation et ne s'étendent pas à sa partie pragmatique. Pour ce qui est du texte suivi, surtout s'il est de nature monologique, c'est la partie sémantique qui est la plus importante, puisque pratiquement tout le texte, ou, du moins, sa plus grande partie, reçoit habituellement une fonction illocutoire. Ainsi les comptages qui ont été pratiqués avec des textes scientifiques et techniques ont montré que plus de 95% des phrases de ces textes sont de nature assertive (il s'agit d'affirmations, de constatations, de caractérisations, de suppositions, etc.), et seulement une faible proportion ont une autre forme illocutoire (la plupart du temps sous une forme directive: recommandations, conseils, propositions, etc., ou "commissive", par exemple dans une garantie de fabricant). C'est sans doute ainsi que s'explique le fait que, lorsqu'il s'agit d'indiquer le statut référentiel qui caractérise la prédicativité primaire, c'est l'assertion qui est habituellement citée.

Bien que les structures prédicatives secondaires soient par nature propositionnelles, c'est à dire des objets sémantiques, leur poids spécifique dans un texte est une indication importante sur le type fonctionnel de ce texte, les styles et genres de langue, ainsi que les styles individuels. Par exemple, les textes argumentatifs et descriptifs se marquent par un emploi plus large des structures prédicatives secondaires que les textes narratifs. La prédicativité secondaire dans les textes scientifiques ou à caractère pratique est présente plus largement que dans le style parlé. Selon nos décomptes, pour

une proposition d'un texte scientifique (on a analysé des textes de linguistique) en moyenne on trouve de 1,5 à 2 structures prédicatives secondaires, alors que dans les textes dramaturgiques qui présentent un style parlé familier, pour dix propositions on trouve en moyenne une nominalisation, plus précisément une structure prédicative secondaire (on a analysé des pièces de Tchekhov), enfin, dans les textes oraux authentiques (d'après les matériaux du recueil "Russkaja razgovornaja reč'. Teksty", Moscou, 1978), on ne trouve une structure prédicative secondaire que pour 15 à 17 propositions.

La fréquence de la prédicativité secondaire caractérise également le style individuel des auteurs. Ainsi, dans les "Récits de Belkine" de Pouchkine, pour une proposition on trouve en moyenne 0,7 structures prédicatives secondaires, alors que dans les "Récits de Sébastopol" de L. Tolstoï il y en a deux fois plus, c'est à dire 1,4 prédications secondaires pour une proposition.

Aucun texte de taille importante n'est possible sans structures prédicatives secondaires, bien qu'il ne puisse consister exclusivement en ces structures. Les structures prédicatives secondaires sont un moyen commode de déploiement (razvertyvanie) du texte. La prédicativité primaire reflète la dynamique du discours, la prédicativité secondaire sa statique (cf. BOGDANOV-81).

Ainsi la présence d'une prédicativité principale ou dépendante, dominante ou dominée, primaire ou secondaire, n'a rien de fortuit. Elle suit avant tout les principes de construction du texte suivi. Bien que, comme l'a montré P. Sériot, les structures prédicatives secondaires permettent d'introduire dans un texte différents "voix", créant le phénomène d'"hétérogénéité énonciative" (SÉRIOT-87:158), ou d'"hétérotopie" (SÉRIOT-86:48) reflétant ainsi "le résultat de certaines opérations effectuées 'avant' la réalisation matérielle du texte (SÉRIOT-85:82) et créant des "traces de la mémoire du texte" (SÉRIOT-86:33), les fonctions illocutoires de ces voix, si l'on tente de les reconstituer, sont toujours soumises à un contrôle: elles n'apparaissent qu'à travers le prisme de la fonction illocutoire du locuteur. C'est précisément l'auteur du texte qui détermine pour ces "voix" le statut communicatif dans le texte qu'il crée. Ces voix ne peuvent pas apparaître

sans que l'auteur du texte ne le sache, et ne peuvent se comporter de façon indépendante dans le texte. L'auteur du texte, à l'aide des nominalisations et des autres structures prédicatives secondaires n'introduit dans son texte ces "voix" que s'il le juge nécessaire. Néanmoins l'auteur lui-même n'est pas affranchi des lois de construction d'un texte suivi et dépend des ressources que procure pour cela la langue.

(traduit par P. Sériot)

BIBLIOGRAPHIE

— ARUTJUNOVA N. D. (1976): **Predloženie i ego smysl**, Moscou. [*La proposition et son sens*]

— ARUTJUNOVA N. D. (1980): "Sokrovennaja svjazka (k probleme predikativnogo otnošenija), in **Izvestija AN SSSR, Ser. lit. i jaz.**, n°4. [*La copule cachée (le problème de la relation prédicative)*]

— ARUTJUNOVA N. D. (1988): **Tipy jazykovyx značenij. Ocenka, sobytie, fakt**, Moscou. [*Les types de significations linguistiques. Jugement de valeur, événement, fait*]

— BOGDANOV V. V. (1974): "Priroda vključennyx predikatov", in **Lingvističeskie issledovanija**, Leningrad. [*La nature des prédicats enchâssés*]

— BOGDANOV V. V. (1974): "Rol' vtoričnoj predikativnosti v postroenii svjaznogo teksta", in **Semantika i pragmatika sintaksičeskih edinic**, Kaliningrad. [*Le rôle de la prédicativité secondaire dans la construction du texte suivi*]

— GAK V. G. (1986): **Teoretičeskaja grammatika francuzskogo jazyka. Sintaksis**, Moscou. [*Grammaire théorique du français*]

— GOLOVIN I. V. (1986): **Grammatika sovremennogo japonskogo jazyka**, Moscou. [*Grammaire du japonais moderne*]

— GRJa: **Grammatika russkogo jazyka**, 1954, t. 2, 1ère partie, Moscou. [*Grammaire du russe*]

— GSRLJa: **Grammatika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka**, 1970, Moscou. [*Grammaire du russe normatif moderne*]

— KASEVIČ V. B. (1988): **Semantika. Sintaksis. Morfologija**, Moscou. [*Sémantique. Syntaxe. Morphologie*]

— KACNEL'SON S. D. (1972): **Tipologija jazyka i rečevoe myšlenie**, Leningrad. [*Typologie des langues et pensée verbale*]

— KACNEL'SON S. D. (1974): "O kategorii sub"ekta predloženiija", in **Universalii i tipologičeskie issledovanija. Meščaninovskie čtenija**, Moscou. [*La catégorie de sujet de la proposition*]

— LYONS J. (1986): **Semantics**, vol. 2, Cambridge, etc.

— MEL'NIKOV G. P. (1989): **Principy i metody sistemnoj tipologii jazykov** (Compte-rendu de thèse de doctorat), Moscou. [*Principes et méthodes de typologie systématique des langues*]

— PADUČEVA E. V. (1974): **O semantike sintaksisa**, Moscou. [*La sémantique de la syntaxe*]

— PADUČEVA E. V. (1985): **Vyskazyvanie i ego sootnesennost' s dejstvitel'nost'ju**, Moscou. [*L'énoncé et son rapport à la réalité*]

— **RG: Russkaja grammatika**, 1980. 2e partie (Syntaxe), Moscou. [*Syntaxe russe*]

— SEARLE J. (1984): **Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language**, Cambridge.

— SÉRIOT P. (1987): "How to do Sentences with Nouns? (Analysing Nominalizations in Soviet Political Discourse)", dans **Russian Linguistics**, Dordrecht, Reidel, vol. X, p.33-52.

— SÉRIOT P. (1987). 1985. "Et le Verbe se fit Nom...", dans **Travaux du Cercle linguistique d'Aix-en-Provence**, N°3, pp. 77-103.

— SÉRIOT P. (1987). "L'anaphore et le fil du discours (sur l'interprétation des nominalisations en français et en russe)", IVE Colloque international de linguistique slavo-romane, Copenhague, in **Opérateurs syntaxiques et cohésion discursive**, Nyt Nordisk Forlag Arnold Busck, Copenhague, pp. 147-160.

— SÉRIOT P. (1988): "A propos de la prédication secondaire en russe", Xe Congrès International des Slavistes, Sofia, sept. 1988, **Revue des Etudes slaves**, Paris, LX/1, pp. 129-137.

— SÉRIOT P. (1990): "Les formes nominales du verbe peuvent-elles avoir un sujet?", **Problemi di morfosintassi delle lingue slave**, Bologna, Pitagora Editrice, pp. 141-154.

— STEBLIN-KAMENSKIJ M.I. (1974): "Nazvanie i poznanie v teorii grammatiki", in **Spornoe v jazykoznanii**, Leningrad. [*Nomination et connaissance dans la théorie de la grammaire*]

— STEPANOV Ju. S. (1975): **Osnovy obščego jazykoznanija**, Moscou. [*Fondements de linguistique générale*]

— STEPANOV Ju. S. (1981): **Imena. Predikaty. Predloženiya**, Moscou. [*Noms. Prédicats. Propositions*]

— TPSSIJa: **Teoretičeskie problemy sintaksisa sovremennyx indoevropskix jazykov**, Leningrad, 1975. [*Problèmes théoriques de la syntaxe des langues indo-européennes modernes*]

— ZOLOTOVA G. A. (1982): **Kommunikativnye aspekty russkogo sintaksisa**, Moscou. [*Aspects communicatifs de la syntaxe russe*]

HIÉRARCHIE DES CONCEPTS ÉPISTÉMIQUES ET NATURE DES “ARGUMENTS PROPOSITIONNELS”

par

Andrzej Bogusławski
Université de Varsovie

Ma réflexion portera sur le vieux problème de la structure sémantique des constructions formées à l'aide des verbes de connaissance (constructions épistémiques) et des verbes de volonté (constructions volitives). Je laisse de côté les propositions contenant les *verba dicendi*, malgré leur proximité avec les expressions épistémiques.

L'interprétation la plus courante de ces constructions, comme on sait, voit en elles un mode de transmission d'une relation déterminée entre d'une part un sujet et d'autre part un objet abstrait correspondant à une proposition subordonnée “explicative” ou à sa transformée, telle que, par exemple, la construction infinitive (cf. *I know that she is ill; I know her to be ill*). Cet objet abstrait est soit une “construction propositionnelle”¹, c'est-à-dire une relation munie de ses termes (dont la relation monovalente ou propriété), soit un “sens” correspondant au *Sinn* de la théorie de Frege, soit une “signification structurée” de la subordonnée au sens où l'entendent Creswell et Stechow [CRESWELL, STECHOW-82; CRESWELL-85], soit encore une “situation” au sens de Barwise et Perry [BARWISE, PERRY-83]; soit enfin quelque autre objet conçu de manière analogue.

Il faut reconnaître que cette présentation a de quoi séduire. Elle fait dépendre la valeur de vérité de toute la proposition épistémique ou volitive de la réalisation positive de la forme cognitive des expressions telles que *il sait que, il estime que, il veut que*, etc., relativement à deux objets : premièrement le

¹ Nous traduisons ainsi *propozicija*, réservant le mot *proposition* au russe *predloženie*. (N. du T.).

sujet, deuxièmement ce qui constitue l'aspect fonctionnel du reste de la proposition ; cela lui confère une grande simplicité et lui assure une adéquation directe au principe frégeen de compositionnalité, qui reste dans l'ensemble indiscuté. En outre, les valences syntaxiques trouvent ici leur reflet direct dans les propriétés sémantiques.

Le grand avantage de cette présentation, rappelons-le, a été formulé par Frege (1892). Celui-ci a fait valoir que quand on change les arguments à référent identique dans la subordonnée, on peut modifier la valeur de vérité de la proposition épistémique tout entière. L'exemple célèbre de Frege peut se traduire ainsi :

(1) *Jean pense que l'étoile du matin est l'étoile du matin.*

(2) *Jean pense que l'étoile du matin est l'étoile du soir.*

Ici, les deux subordonnées ont en elles-mêmes la même valeur de vérité, valeur qu'elles ont nécessairement dès lors qu'on suppose que *l'étoile du matin* et *l'étoile du soir* désignent la même planète — Vénus. Les propositions épistémiques (1) et (2) dans leur ensemble peuvent néanmoins, selon Frege, se distinguer logiquement : (1) est, selon Frege, incontestablement vraie, alors que (2) peut être fausse si l'on suppose que Jean n'a jamais rencontré le nom *étoile du soir* ou toute autre dénomination de Vénus autre que *étoile du matin*. Si l'on admet cette différence et si l'on considère d'autre part que celle-ci ne peut pas être imputée ni au verbe épistémique, ni au sujet, ni à la valeur de vérité des propositions subordonnées elles-mêmes (toutes ces grandeurs sont identiques dans les deux cas), on est bien forcé de supposer que (1) et (2) possèdent des arguments "seconds" différents, qui assument la différence entre les valeurs de vérité de (1) et de (2). Ces arguments doivent avoir une nature particulière : Frege a introduit le concept de "sens" des subordonnées en qualité d'argument, sens qui se construit en outre à partir du sens des constituants de ces subordonnées, constituants qui, notons-le, sont différents dans les différentes subordonnées qui nous intéressent (même des noms propres peuvent avoir des "sens" particuliers).

Les propositions d'identité employées en (1) et (2) possèdent des propriétés qui peuvent embarrasser notre argumenta-

tion. Ainsi, (1) produit une impression étrange si l'on assigne à l'expression *l'étoile du matin* un référent identique et si l'on considère que *penser* y implique l'ignorance. On aboutit pourtant à des conclusions analogues en partant de propositions qui ne contiennent pas de subordonnées d'identité. Prenons un exemple que nous obtenons en remaniant l'un des nombreux exemples analysés dans la littérature spécialisée :

(3) *Jean pense que Superman vole.*

(4) *Jean pense que Clark Kent vole.*

On estime généralement que (3) peut être vraie, alors que (4) est jugée fautive, uniquement parce que Jean ne sait pas que Clark Kent est Superman. Certains en concluent qu'on a là deux choses différentes, correspondant à des subordonnées différentes en (3) et en (4), qui font que (4) est fautive et que (3) est vraie, en dépit de l'identité du verbe épistémique, de l'identité du verbe de la subordonnée, de l'identité du sujet de l'état intellectuel, de l'identité de l'individu concerné par les subordonnées et de l'identité de la propriété qu'elles décrivent. Leur différence se réduit exclusivement à la différence de **désignation** de la même personne dans les subordonnées, mais cette différence est considérée comme fondant deux objets "propositionnels" distincts.

Le tableau du fonctionnement cognitif des propositions épistémiques et volitives que nous venons de tracer, globalement frégéen, n'est pas le seul qui soit. Mais le cadre de cette étude ne me permet pas d'entreprendre la confrontation de l'ensemble des opinions, des arguments et des contre-arguments existants. Je mentionnerai, comme exemple d'approche différente, l'important article d'Ajdukiewicz (1961) et, parmi les travaux récents, les réflexions de Schiffer (1990) ou de Salmon (1990), qui travaille dans la ligne de Mill (avec son idée d'une corrélation immédiate entre les noms propres et les objets correspondants, qui par eux-mêmes représenteraient la valeur cognitive de ces noms).

Je voudrais quant à moi formuler quelques considérations qui se rattachent, d'une certaine manière, à ces approches moins classiques.

Je partirai d'une conséquence de la doctrine de Frege pour les propositions **volitives**, qui doit, certainement, nous alerter.

Le fait est que, si l'on accepte le "sens" de la subordonnée comme argument de la relation, et aussi toutes les autres idées de Frege, nous aboutissons dans certains cas à une conclusion qui contredit notre intuition profonde: cette conclusion serait la possibilité pour une seule et même personne de souhaiter un état de choses contradictoire.

Examinons les propositions suivantes.

(5) *Jean veut que Nina vienne.*

(6) *Jean veut que Nina ne vienne pas (Jean ne veut pas que Nina vienne).*

Ces relations volitives peuvent coexister chez une même personne au même moment; les hommes, comme on sait, peuvent éprouver des désirs contradictoires. Il n'en découle pourtant pas qu'ils désirent un état de choses contradictoire (c'est-à-dire nul); la proposition :

(7) *Jean veut que Nina vienne et ne vienne pas.*

dans son interprétation littérale (avec une localisation identique de l'arrivée de Nina dans le temps et dans l'espace) n'est pas pensable. La proposition (7) ne peut être interprétée que comme la transcription syntaxique d'un contenu que l'on exprimera plus explicitement comme suit :

(8) *Jean veut que Nina vienne, et veut que Nina ne vienne pas (... et ne veut pas que Nina vienne).*

ou, plus explicitement encore, sous la forme suivante :

(9) *S'agissant de Jean, aucune des expressions suivantes n'est fausse: "veut que Nina vienne", "veut que Nina ne vienne pas".*

Cependant, si l'on s'appuie sur les déclarations de Frege (1966) au sujet des "pensées" et d'un genre particulier d'entre elles, à savoir les "combinaisons de pensées" (Gedankengefügen), et plus particulièrement encore au sujet de la **conjonction** en tant que type premier et principal des "combinaisons de pensées", nous obtenons justement pour la proposition (7) une interprétation qui voit une "relation optative" de Jean envers le "sens" "*Nina viendra et ne viendra pas*".

Cette conclusion se fonde sur ceci : pour Frege, la “pensée” *Nina viendra* équivaut à la “pensée” *Il est vrai que Nina viendra*.. Aussi pouvons-nous remplacer les propositions (5) et (6) par, respectivement :

(10) *Jean veut qu’il soit vrai que Nina vienne.*

(11) *Jean veut qu’il soit vrai que Nina ne vienne pas.*

Or, selon Frege, *il est vrai que A, il est vrai que B* équivaut à la formule *il est vrai que (A et B)* . En fait, le sens de *et* pour Frege doit être interprété comme “chacun des éléments suivants : A, B, est vrai” ou, ce qui revient au même (mais dans une transcription plus élémentaire à mon point de vue) : “parmi les éléments suivants A, B, il n’existe pas d’élément faux”. Si l’on applique à présent le principe évident (selon toute apparence) suivant :

$$(12) \quad \begin{array}{ccc} \wedge & \wedge & \wedge \\ e/v \in E/V & x \in S & \alpha \in A \end{array}$$

$$[e/v(x, \alpha') \wedge e/v(x, \alpha'')] \longleftrightarrow e/v(x, \alpha' \vee \alpha'')$$

où *e/v* désigne la relation épistémique ou volitive, *S* le sujet, α la pensée ou le contenu propositionnel, \wedge la combinaison (conjonction), on doit reconnaître que si une personne veut en même temps une chose et la négation de cette chose, alors sa “relation optative” embrasse aussi une “combinaison de pensées” fondée sur la conjonction et **comprenant** à la fois la pensée en question et sa négation.

Mais c’est bien ce qu’on ne saurait admettre : un être rationnel n’accepte pas et ne désire pas un état de choses contradictoire. Or, finalement, cette conception inacceptable se fonde bien sur la conception frégréenne des relations épistémiques ou volitives avec ces êtres distincts indépendants que l’auteur de ladite conception a appelés “sens”.

Il convient de souligner que l’effet décrit apparaît précisément dans la relation volitive, et non dans la relation épistémique. C’est la raison pour laquelle j’ai utilisé un exemple contenant le verbe *vouloir*. Il est, de fait, plus difficile d’obtenir un effet aussi fâcheux avec les expressions épistémiques. C’est que l’objet contradictoire analogue, avec un verbe comme (*il*) *pense que* est rejeté par avance comme

absurde ; et des propositions du type suivant font l'objet d'un rejet d'examen pur et simple :

(13) *Jean pense que l'étoile du matin est l'étoile du soir, et en même temps que l'étoile du matin n'est pas l'étoile du soir.*

ou encore :

(14) *Jean pense que l'étoile du matin est l'étoile du soir, et pense en même temps que l'étoile du matin n'est pas l'étoile du soir.*

La seule situation possible est celle que l'on peut décrire dans les propositions suivantes, issues d'un exemple (remanié) de Quine [QUINE-56:179]:

(15) *Jean pense que l'homme au chapeau brun est un espion.*

(16) *Jean pense que l'homme qu'il a vu hier de loin sur la plage n'est pas un espion.*

où, dans les deux subordonnées, il s'agit de la même personne, ce que, toutefois, Jean ignore. Ici, la "combinaison de pensées", selon Frege, est possible, mais elle n'est pas contradictoire, parce que les "sens" qui entrent dans sa composition sont différents, en raison des descriptions différentes de l'espion présumé.

Ces contraintes restent toutefois inopérantes avec les verbes de souhait. La même personne ou le même animal peuvent avoir d'un objet une connaissance identique et désirer néanmoins de cet objet une chose, mais aussi une autre incompatible avec la première (comme l'âne de Buridan qui voulait manger en même temps aux deux mangeoires entre lesquelles il se trouvait). Et pourtant cette personne ou cet animal ne désirent pas un état de choses contradictoire, c'est-à-dire un état de choses impossible. Or, à suivre Frege, il apparaît qu'elles le désirent.

Si ce point de sa doctrine est fragile, ce n'est pas en vertu de considérations ontologiques générales qui viseraient à réfuter le bien-fondé de certaines entités nouvelles jugées inutiles ("propositions", "sens"), mais bien parce qu'il s'agit là des conséquences tangibles, concrètes, internes, découlant des formulations mêmes de Frege.

Encore une fois, il faut bien voir que ce qui est irrecevable dans la situation décrite est directement lié à cette conception qui voit l'objet de la relation épistémique ou volitive comme un être abstrait, **contenant** entre autres choses un certain "sens" correspondant aux **formulations des arguments**.

Qu'avons-nous à opposer à cette conception ?

Il faut d'abord bien mesurer une chose : quand il choisit sa formulation des arguments, le locuteur n'est influencé qu'indirectement, purement pragmatiquement, par la manière dont il imagine que le sujet épistémique ou volitif dont il parle aurait pu caractériser l'objet en question.

A vrai dire, conformément à l'ordre des choses le plus naturel, dans la plupart des cas, tous les participants concernés emploient pratiquement, s'appliquant aux objets en question, les mêmes formulations pour exprimer les arguments. Cela induit un stéréotype de la nomination, qui fait que l'on attend de la formulation des arguments qu'elle s'accorde non seulement avec la représentation du locuteur, mais aussi avec celle du sujet épistémique/volitif dont il est question, et aussi, peut-on ajouter, avec celle de l'allocutaire.

Pour cette raison, la proposition suivante **paraît** exceptionnellement fautive, si nous acceptons (15) :

(17) *Jean pense que l'homme qu'il a vu hier de loin sur la plage est un espion.*

et si à la question :

(18) — *Jean, l'homme que tu as vu hier de loin sur la plage est-il ou non un espion ?*

Jean répond négativement. Toutefois il suffit de complexifier (17) comme suit :

(19) *Jean pense que l'homme qu'il a vu hier de loin sur la plage est un espion parce que c'est le même homme que l'homme au chapeau brun.*

pour que la proposition nouvelle (19) soit vraie. Sa vérité entraîne nécessairement la vérité de la proposition (17), car le foncteur *parce que* implique la vérité des membres de la proposition, si la proposition dans son ensemble est vraie.

Cela montre que le choix de la formulation des arguments par le locuteur est en fin de compte **sémantiquement** (contrairement à l'aspect pragmatique) indépendant : **en ce sens** il

ne dépend ni de l'expression du prédicat de l'argument dit "propositionnel", ni des formulations d'arguments que le sujet épistémique/volitif serait prêt à employer. Et cette situation n'est en rien limitée aux constructions dites *de re* (*savoir de... que...*, etc.). Elle vaut aussi pour la formulation des arguments contenues dans la subordonnée.

On peut même voir une vérité élémentaire dans le fait que c'est le locuteur qui prend totalement en charge les formulations des arguments, même si celles-ci s'appliquent aux jugements d'un autre sujet qui est seulement objet de discours, et dans le fait aussi que ces formulations doivent être appréciées séparément et indépendamment du degré d'adéquation des expressions prédicatives employées. Cette vérité peut être montrée de différentes manières. Et elle mérite de l'être, ne serait-ce que parce qu'on a étrangement tendance à l'oublier dans le cours des considérations sur les propositions épistémiques et volitives.

Le cas le plus simple et le plus évident de cette indépendance est l'emploi des pronoms personnels et démonstratifs. Il est parfaitement clair, par exemple, que le sujet épistémique de la proposition :

(20) *Il te considère comme un imbécile.*

a pu ne jamais s'adresser à l'allocutaire du locuteur, que celui-ci appelle *tu*. Il est tout aussi clair que dans la proposition :

(21) *Le tsar veut que cet homme soit fusillé immédiatement.*

"cet homme" a pu être décrit d'une manière quelconque par le tsar, mais non montré par lui.

Si nous revenons à notre exemple :

(5) *Jean veut que Nina vienne.*

on voit de manière incontestable que cette proposition est irréprochable sous tous rapports si le locuteur informe une personne qui sait qui est Nina, même si Ivan lui-même ne connaît "Nina" que par description ou s'il la désigne par un autre nom.

Il est intéressant d'observer que c'est dans le cas inverse, c'est-à-dire quand le sujet épistémique/volitif appelle justement "Nina" *Nina*, sans qu'elle soit identifiée par le locu-

teur (il ne connaît aucune Nina susceptible de convenir), que le locuteur construit une nomination personnelle, plus complexe. On peut alors s'attendre à des énoncés du type :

(22) *Jean veut qu'une certaine Nina vienne.*

ou encore :

(23) *Jean veut que vienne une femme qu'il appelle "Nina".*

Prenons encore un exemple. La brigade de protection qui veille à la sécurité du Président de la République vient d'être informée qu'un homme sait que le Président a un grain de beauté à l'aisselle. Cet homme a découvert ce détail lorsqu'il se trouvait au sauna, où le Président aime à se rendre incognito. Cependant, il continue d'ignorer qui il avait alors en face de lui. Supposons en outre que, pour une raison quelconque, la diffusion de cette information sur l'anatomie intime du Président soit extrêmement dangereuse. Les vigiles du Président peuvent formuler une précieuse généralisation existentielle :

(24) *Quelqu'un sait que le président a un grain de beauté à l'aisselle.*

Supposons à présent que l'on identifie le sujet épistémique : il s'agit de Jean, dont on sait toutefois qu'il ignore avoir eu affaire au Président. Peut-on alors, à quelque degré que ce soit, rejeter le passage de la proposition (24) à la proposition suivante :

(25) *Jean sait que le Président a un grain de beauté à l'aisselle.*

Il est vrai que **hors contexte** la même proposition, pour les raisons pragmatiques susdites, est effectivement perçue comme **sous-entendant** que Jean savait que l'objet de son examen était le Président et nous induit donc en erreur. Mais le "sous-entendu" n'est pas une propriété sémantique au sens exact. Dire que ce que sait Jean **d'après la proposition (25)** suppose qu'il pense que le personnage qu'il a examiné au sauna occupe la fonction de Président revient à confirmer une fois de plus que nos jugements sur les expressions épistémiques sont beaucoup trop influencés par des observations et des impressions superficielles, globales, qui, coupées du contexte réel de la communication, et opérant à partir de situa-

tions "amputées", artificielles, déforment le tableau de la réalité.

Un dernier exemple. Supposons que le maître de la chienne Noisette s'approche de son domicile après s'être déguisé et outrageusement parfumé. On peut avoir les deux propositions suivantes, absolument recevables et authentiques, mais à première vue contradictoires :

(26) *Noisette sait que son maître s'approche.*

(27) *Noisette ne sait pas qu'il y a son maître qui s'approche.*

(Je recours exprès à un exemple qui met en scène un animal, parce que ce genre d'exemples diminue fortement la tentation d'analyser les subordonnées comme du discours direct ou quai-direct).

A partir de ce dernier exemple, j'esquisserai sans plus attendre comment je conçois les propriétés structurales des propositions de connaissance et de volition.

Notons que la possibilité de vérité en (26) comme en (27) est associée directement à la situation de polysémie (les expressions polysémiques peuvent être vraies et fausses simultanément ou conduire, dans certains emplois, à la vérité, et dans d'autres à la fausseté). Cependant, dans le cas d'une paire telle que (26) et (27), il ne saurait être question de polysémie : l'unique différence entre ces deux propositions (outre l'opposition sur la présence/absence de la négation) se réduit à la différence de distribution du thème et du rhème dans la subordonnée. En tout cas, dans les déclaratives particulières auxquelles nous avons affaire avec *son maître s'approche* et *c'est son maître qui s'approche*, la différence dans la distribution du thème et du rhème, comme c'est la règle, ne change pas les conditions de vérité (la première expression est toujours aussi vraie ou aussi fausse que la seconde). Ajoutons que *c'est son maître qui s'approche* peut s'interpréter comme "il y a son maître qui s'approche", c'est-à-dire comme transmettant non pas l'affirmation d'une identité, mais la caractérisation de cette personne, en faisant en sorte que (27) soit totalement parallèle à (26) où *s'approche* est une caractérisation ; or, ce mode d'interprétation ne change en rien les propriétés de vérité/fausseté qui nous occupent.

Par conséquent, les propositions de la paire (26) - (27) (et, avec elles, de nombreux autres contextes dits intensionnels)

forment un paradoxe : dans ces deux séquences qui, pour les conditions de vérité, ne se distinguent en rien l'une de l'autre, on peut ajouter la négation à l'une d'entre elles sans pour autant, contrairement à la propriété normale, fondamentale, de la négation, opposer les propositions l'une à l'autre sous le rapport de la valeur de vérité.

Ce paradoxe, que la polysémie n'est pas en mesure de lever, parce qu'il n'y a pas de polysémie ici, se résoud à mon avis en affirmant de manière générale la forme logique des propositions épistémiques et volitives.

Cette affirmation pose que :

1. Les propositions épistémiques et volitives sont construites sur des **prédicats complexes**, qui comprennent, d'une part, une expression épistémique ou volitive, et d'autre part une expression prédicative complémentaire terminée par une expression non épistémique et non volitive (qui peut aussi s'étendre au complément tout entier). En outre, ces prédicats complexes dénotent les relations unissant les objets habituels concernés, depuis le sujet épistémique ou volitif initial jusqu'à tous les autres arguments nécessaires.

2. Les expressions qui permettent d'orienter l'auditeur sur les objets correspondants (arguments) et que choisit le locuteur à partir de considérations particulières, constituent des lieux isolés de la structure logique de la proposition entière et sont sémantiquement totalement indépendants des expressions qui jouent ensemble le rôle des prédicats complexes cités ci-dessus.

3. Syntactiquement, les parties des expressions de chacun des types mentionnés peuvent constituer des unités nouvelles avec les parties d'expressions relevant d'un autre type. L'isomorphisme entre la structure syntaxique et la structure sémantique (logique) n'est donc pas obligatoire. Au contraire, dans la plupart des cas, on constate différents types d'intersections entre ce qui relève de la structure sémantique et ce qui concerne la structure syntaxique.

Ces positions fondamentales doivent être complétées par l'observation suivante.

Les arguments de prédicats complexes dont il a été question peuvent être aussi bien extralinguistiques que linguistiques ; autrement dit, ils peuvent être aussi bien des expressions que des concepts. Expressions et concepts, en vertu de la nécessité logique qu'a dégagée le logicien tchèque Reach (1938), doivent être **cités**, et non notés à l'aide de noms arbitraires et conventionnels.

Ceci s'applique à la seule vraie polysémie à caractère général (c'est-à-dire celle qui ne concerne pas les expressions particulières) que l'on trouve dans les propositions épistémiques. Ce que l'on peut montrer sur l'exemple suivant :

(28) *Jean sait que l'auteur d'Eugène Onéguine pouvait ne pas avoir écrit Eugène Onéguine et que l'auteur d'Eugène Onéguine ne pouvait pas ne pas avoir écrit Eugène Onéguine.*

On n'a ici aucune contradiction. D'une part, à propos d'une personne donnée, Jean sait qu'on peut lui attribuer la caractérisation **non contradictoire** "n'a pas écrit *Eugène Onéguine*" et, d'autre part, au sujet de l'**expression** "auteur d'*Eugène Onéguine*", Jean sait avec la même certitude que celle-ci entre en contradiction avec l'expression "n'a pas écrit *Eugène Onéguine*" lorsque toutes deux sont coréférentes.

A coup sûr, les principales difficultés et les paradoxes que nous rencontrons dans les contextes intensionnels sont liés à la ressemblance extérieure (inévitable !) entre des structures totalement différentes : les structures qui se rapportent aux objets non linguistiques et celles qui se rapportent aux objets linguistiques. Si je dis :

(29) *Jean estime que le premier homme qui se posera sur Vénus sera américain.*

je peux employer le prédicat complexe "estime... que... américain" au sujet d'une personne concrète, mais je peux employer aussi un prédicat complexe tout différent : "estime que n'existe pas" relativement au concept "le premier homme qui se posera sur Vénus, et qui en même temps n'est pas un Américain" (je laisse de côté la présomption d'existence de l'homme qui se posera sur Vénus, présomption que la proposition (29) attribue à Jean). Dans les deux cas, la réalisation phonique est la même. On peut résoudre de manière analogue le problème de Jean qui, estimant que Superman vole, pense

en même temps que Clark Kent ne vole pas, c'est-à-dire paraît ne pas penser que Clark Kent vole: Jean doute simplement de l'existence de quelqu'un à qui se rapporterait à la fois le **nom** de *Clark Kent* (tel qu'il l'emploie) et le prédicat *voler*. Nous pensons de même qu'il est possible de résoudre les paradoxes les plus épineux présentés par les propositions d'identité, si nous tenons compte de la présence des objets aussi bien ordinaires que linguistiques dont il est question dans ces propositions (mais c'est là un sujet difficile qu'on doit examiner spécialement).

Illustrons à présent par quelques exemples nos principales thèses concernant la structure sémantique des propositions épistémiques et volitives.

Commençons par les propositions (26) et (27). En (26), nous avons affaire au prédicat "sait que s'approche". Ses arguments sont: la chienne Noisette, son maître (je néglige un troisième argument implicite qui serait la maison, et, une fois encore, Noisette). En (27), nous avons le prédicat "sait que c'est son maître". Ses arguments sont: Noisette, son maître qui est pour elle, au moment considéré, la personne qui s'approche. En outre, là aussi, Noisette figure comme argument présupposé par le constituant prédicatif *maître* et représenté ici par le pronom *son*. Notons que, dans cette approche, la possibilité de vérité de (26), comme aussi de (27), cesse d'être paradoxale pour devenir triviale: en (27) est nié un prédicat différent de celui qui fonde la proposition (26).

Quant à l'"argument propositionnel" contradictoire — et irrecevable — qui apparaît quand nous appliquons la doctrine de Frege aux propositions comprenant *vouloir que Fx* et *vouloir que non-Fx*, expressions se rapportant à un seul et même sujet dans un même temps, nous pouvons affirmer que notre présentation à nous n'est pas menacée par un résultat aussi gênant. Nous supposons que nous avons affaire aux prédicats complexes "*vouloir que F*" et "*vouloir que non F*", dont chacun en particulier demande un argument déterminé (un ensemble d'arguments) pour *F* et pour *non-F* et un argument déterminé pour toute l'expression dans son ensemble. Ces arguments peuvent être dans les deux cas identiques sans aucun effet de contradiction logique: telle est la nature du prédicat "vouloir". Seule la construction *veut que Fx et*

(simultanément) $non-Fx$ avec le même sujet souffrirait effectivement d'une contradiction logique, mais notre construction n'envisage pas ce cas.

Dans le cas des prédicats épistémiques, F et $non-F$ sont effectivement irrecevables avec l'argument x , se rapportant aussi bien à F qu'à $non-F$, et avec le même sujet. Et irrecevables, ils le sont en vertu d'un axiome général. Cet axiome concerne finalement le prédicat de base "savoir que" dont nous parlerons plus loin, et se ramène à ce que, pour un seul et même sujet, les prédicats "sait que F " et "sait que $non-F$ " ne sont recevables que lorsque chacun d'eux s'applique, pour sa part F ou pour sa part $non-F$, à un argument **non identique**. Ainsi, comme on le verra plus loin, on peut penser que cette formulation sauvegarde pratiquement aussi ce qui est envisagé par le principe de non-contradiction ($\sim (p \wedge \sim p)$).

Il convient encore de s'arrêter sur la manière dont, à notre point de vue, nous abordons l'exemple de Quine (17)². De cette proposition on ne saurait dire qu'elle est en elle-même vraie ou fausse. Il faut ici relativiser. On ne peut pas considérer (17) comme fausse si nous l'interprétons comme "*Jean ne serait pas étonné que la personne en question soit un espion*" (personne que le locuteur désigne à l'aide de la description *l'homme que Jean a vu de loin sur la plage*, mais qu'il faudrait identifier de manière autonome comme étant Bernard J. Ortcutt que Jean, à un moment donné, a vu coiffé d'un chapeau brun. Il faut la considérer au contraire comme vraie, de même que la proposition (19). Mais si nous interprétons (17) comme "Jean ne serait pas étonné si une personne quelconque justifiait la description *Jean a vu hier cette personne de loin sur la plage et elle est un espion*", alors, et alors seulement, la proposition (17) devra être tenue pour fausse, et non pour vraie. Une analyse analogue fait interpréter la proposition (16) comme vraie.

Finalement, on observe que la différence en valeur de vérité entre les propositions épistémiques portant sur l'identité, dont les premières sont construites sur " $a = a$ " et les se-

² Les exemples de Quine [cf. Bibliographie, p.178] sont:
 "Ralph believes that the man in the brown hat is a spy" et :
 "Ralph does not believe that the man seen at the beach is a spy". (N. du T.)

condes sur “ $a = b$ ”, n’est pas du tout garantie, même si un sujet donné connaît un objet dénommé a , alors qu’il ignore totalement le nom et le rôle de b . C’est bien pourquoi la remarque suivante est parfaitement possible et correcte :

(30) *Attends, Jean ne sait pas que Nina est Nina.*

dès lors que Jean entend parler d’une personne portant le nom de *Nina*, mais sans comprendre pour autant qu’il s’agit bien de *sa* Nina, et qu’il fait à ce sujet des remarques incongrues (il demande, par exemple, où elle habite). Il faut garder à l’esprit que les propositions d’identité emploient une structure prédicative assez complexe ayant trait à l’existence (absence de l’identité) ou à l’inexistence (présence de l’identité) de différents éléments de la connaissance possible se rapportant à **ce dont** on sait quelque chose, mais, en même temps, aux différentes désignations pertinentes. Cette structure concerne l’ensemble des **arguments**, qui comprend des **expressions** ayant en outre une sphère d’emploi sous-entendue (comme dans le dernier exemple cité). Tant que ces arguments ne sont pas précisés, la vérité/fausseté de la proposition ne peut pas être établie.

Notre thèse centrale est que les propositions épistémiques et volitives se fondent sur des prédicats complexes, qui contiennent des concepts tels que “savoir de ... que ... “ (que je noterai dorénavant de manière simplifiée “savoir que”) et “vouloir que ...” et leurs compléments, qui sont le plus souvent les prédicats des propositions dites subordonnées. Il importe de souligner que l’idée de ces formations conceptuelles n’a rien de contingent; elle n’a pas été inventée à seule fin de résoudre un problème unique et actuel (autrement dit, elle n’est pas une idée *ad hoc*). Ce type de formations conceptuelles se retrouve en effet ailleurs. En guise d’exemple, je citerai le parallèle étonnant fourni par les prédicats ingressifs. Examinons les propositions du type :

(31) *Le saucisson verdit. /Le saucisson devient vert.*

Il serait artificiel de voir dans “*devenir*” un prédicat muni des deux arguments que seraient, dans notre exemple, “*saucisson*” et “*vert*”. Le concept “*devenir*” a visiblement une nature particulière. Il forme un “*affixe*” prédicatif original qui demande un complément sous la forme d’un prédicat; et un

prédicat (“*vert*”, par exemple) qui ne demande en outre lui-même aucun complément de type “*devenir*” ou quelque autre élément commutant avec “*devenir*”. Seul l’ensemble syntaxique reçoit son argument (ou son ensemble d’arguments, s’il en faut davantage). Dans notre exemple, cet argument est “*le saucisson*”.

Il en va exactement de même avec les expressions épistémiques et volitives : elles ne se suffisent manifestement pas à elles-mêmes, elles ne sont pas fermées sur elles-mêmes ; elles demandent des compléments prédicatifs ou au moins leurs substituts pronominaux.

Il existe toutefois une différence entre les prédicats du type “*devenir*” et les prédicats épistémiques, différence extrêmement importante pour le problème central posé par la structure sémantique des propositions épistémiques.

Il ne suffit pas, en effet, de dire que les prédicats épistémiques construisent leurs expansions à l’aide d’autres expressions prédicatives (comme le verbe “*devenir*”) et qu’en ce sens, ils dépendent de celles-là. La dépendance va aussi dans l’autre sens : on peut apparemment montrer que tous les concepts (y compris les prédicats complexes et, parmi eux, les prédicats avec *devenir* ou ses correspondants dans les autres langues) se rattachent à un concept épistémique unique, à savoir le concept “*savoir de ... que ...*”. Si cela est vrai, il faut reconnaître l’existence d’une dépendance **bilatérale**, dépendance reliant d’une part les concepts en général et, d’autre part, les concepts épistémiques et, finalement, le concept de connaissance.

L’examen du lien de dépendance entre un vaste groupe d’expressions prédicatives et le concept épistémique “*savoir que*” trouve sa justification dans les faits de ce qu’on appelle l’ “*implication épistémique*”, implication que Hintikka (1962 :79) a décrite après avoir démontré son existence.

On peut rendre compte de ces faits de la manière suivante. Toute proposition déclarative non hypothétique, non introduite par la phrase *je sais que* (ou son équivalent dans une autre langue), c’est-à-dire toute proposition que l’on peut raisonnablement considérer comme “*basique*” par rapport à la langue dans son ensemble, peut recevoir une expansion au moyen de l’expression *je sais que* (ou son équivalent dans une autre langue) et cela, sans changer l’essence de l’information

que reçoit l'auditeur, qui est incontestablement le personnage principal de la théorie du langage.

Au fond, l'absence de *je sais que* devant une *p* quelconque n'empêche pas le moins du monde l'auditeur de penser (même s'il est le seul dans ce cas) que le locuteur sait que *p*, alors que la présence de l'expression *je sais que* ne suffit pas pour convaincre l'auditeur que le locuteur sait que *p*, qu'il ne ment pas ou ne se trompe pas, si l'auditeur a sur ce point des soupçons ou même une certitude. La présence de *je sais que* a deux effets. Elle peut faire du fait même que le locuteur connaît *p*, et non de *p* seule, l'objet de la réponse à une question centrale de l'auditeur ; c'est ce qui se passe dans le cas plus fréquent où l'expression *je sais que* porte l'accent de phrase (cf. *Il est malade. — Je sais qu'il est malade.*). Elle peut aussi suggérer à l'auditeur la pensée que des faits non cités, mais néanmoins importants au moment considéré (faits autres que *p*) ne sont pas connus du locuteur ou ont peu de chances de l'être. C'est le cas, plus rare, où l'expression *je sais que* ne porte pas l'accent de phrase ; cf. *Il est malade. — Je sais qu'il est malade.*

L'auditeur qui reçoit une proposition contenant ou non l'expression *je sais que*, construit généralement deux types d'alternatives :

Première alternative :

- (32) - Ou bien l'on peut savoir (il est vrai) de *a* que *F*,
- ou bien il est impossible de savoir (il est faux) de *a* que *F*.

Deuxième alternative :

- (33) - Ou bien l'on peut savoir (il est vrai) du locuteur qu'il sait de *a* que *F*,
- ou bien il est impossible de savoir (il est faux) du locuteur qu'il sait de *a* que *F*.

Dans le cas de la proposition avec *je sais que*, l'alternative (33) est promue au premier plan. On peut affirmer que ce qu'a dit le locuteur est la caractérisation de lui-même comme sachant *F* au sujet de *a*. Dans le cas de la proposition sans *je sais que*, c'est l'alternative (32) qui apparaît au premier plan. On peut affirmer que ce qu'a dit le locuteur est la caractérisation de *a* comme possédant la qualité *F*.

Toutefois, même en l'absence de *je sais que*, la pensée que le locuteur sait que *p* se présente inévitablement à l'auditeur.

Si nous attribuons expérimentalement au locuteur l'affirmation que sont vrais à la fois p et le fait qu'il ne sait pas que p , nous obtiendrions une contradiction : le locuteur se présenterait comme sachant que p , et en même temps comme ne sachant pas que p . Par conséquent, pour le locuteur, seule l'affirmation *je sais que p* s'accorde avec son affirmation que p . Mais dans la mesure où ce que le locuteur assure à l'auditeur n'est pas garanti contre l'erreur, l'auditeur, dans le cas général, ne retient que l'alternative (33) énoncée plus haut.

D'autre part, dans le cas de la proposition avec *je sais que*, l'alternative (32) est inévitable : à partir de *je sais que p* découle logiquement *on peut savoir que p* . Mais, comme la vérité de la proposition *je sais que p* n'est à nouveau pas garantie dans le cas général, l'auditeur ne retient que l'alternative (32).

A cela s'ajoute une circonstance importante. On a tout lieu de penser que la simple itération coréférentielle de *savoir que* (*x sait que x sait que...*) n'apporte aucune information autonome : les expressions correspondantes peuvent jouer le rôle de variantes étranges, anormales, d'un *savoir que* à occurrence unique. Je ne reprendrai pas, au sujet de cette thèse, l'argumentation que j'ai exposée en détail dans mon article de 1986.

Mais si cette thèse est juste, la description du schéma général de l'information reçue par l'auditeur ne saurait dépasser les alternatives susdites (32) et (33). Cela signifie que pour les propositions en *je sais que*, on ne peut pas construire une "alternative de l'auditeur" de type :

- (34) - *Ou bien on peut savoir au sujet du locuteur qu'il sait qu'il sait de a que F ,*
 - *ou bien il est impossible de savoir au sujet du locuteur qu'il sait qu'il sait de a que F .*

Autrement dit, on ne peut pas construire une alternative qui réaliserait strictement le modèle (33), c'est-à-dire qui insérerait un second *le locuteur sait* comme correspondant du *je sais que* explicite de l'énoncé considéré, et qui présenterait cette expression comme une partie du matériau lexical variable (F), au même titre que d'autres expressions comme *Jean dortt, Nina sait que*, etc.

Ainsi, en admettant la non-itérativité de l'expression *savoir que*, nous devons conclure au statut absolument particulier de *je sais que* en tête de proposition : cette expression peut précéder n'importe quelle proposition affirmative non hypothétique, à l'exception des propositions qui commencent justement par *je sais que*. Si l'expression *je sais que* est absente, son contenu est pris en charge par la formule de l'"alternative de l'auditeur" (33); si elle est effectivement présente, elle est "absorbée" par cette formule, où son contenu joue le rôle d'un constituant permanent. En tout cas, notre expression transcende les limites de tout le matériau lexical **variable** des propositions (symbolisé par F dans la formule (33)).

Cette thèse, qui postule la position unique de l'expression *je sais que* dans la structure des propositions, se heurte, certes, à une difficulté. Il se trouve en effet qu'outre les propositions déclaratives non hypothétiques, il existe une quantité d'autres propositions : ce sont, d'une part, les propositions hypothétiques formées à l'aide d'expressions comme *je pense que, il me semble que, sans doute, probablement, etc.*, et d'autre part des propositions non déclaratives, par exemple les propositions injonctives. Aucune d'elles n'est introduite ni ne peut être introduite par l'expression *je sais que*. On peut observer en revanche que celle-ci, dans les propositions déclaratives, **commute** avec les expressions *je pense que, etc.*

Ce genre d'alternance, comme on sait, est souvent liée à la structure sémantique multicomponentielle des expressions ; ce qui conduit à penser que les expressions elles-mêmes *je sais que, je pense que, etc.*, forment en fait des prédicats complexes et que *savoir que* en tant qu'unité ne possède aucun statut particulier.

Compte tenu de cette observation, une solution consisterait à traiter le concept "savoir que" comme une structure prédictive complexe, construite sur quelques concepts primitifs, et à promouvoir justement une autre expression épistémique comme représentante de ce concept primitif. On pourrait penser, par exemple, au verbe *supposer*. En ce cas, le concept "savoir que" ne pourrait pas prétendre au rôle privilégié évoqué plus haut. Disons que ce type de solution s'accorde avec l'approche traditionnelle dominante des concepts épisté-

miques : dans la représentation la plus courante, "savoir que" est un composé de "conviction", de "vérité de ce dont quelqu'un est convaincu" et de "bien-fondé de cette conviction".

On peut toutefois proposer une solution toute différente, celle qui envisagerait l'interprétation des concepts épistémiques autres que *savoir que* comme des prédicats complexes construits sur le concept "savoir que" qui, quant à lui, se verrait réserver le rang de concept primitif, et formés d'autres "atomes" sémantiques combinés d'une certaine façon.

La place manque ici pour examiner cette question en détail. Je me contenterai de déclarer que je fais mien ce dernier point de vue. Il a pour lui d'abord la faiblesse des définitions componentielles traditionnelles du savoir, faiblesse mise en évidence par Gettier dont l'étude de 1963 marque, à ce sujet, un tournant. Dans certains de mes articles, je me suis tout particulièrement efforcé de fonder la primarité du concept "savoir que" (BOGUSŁAWSKI-81, 89, 92).

Précisons que la "preuve" essentielle de la primarité de ce concept et de la non-primarité des autres expressions épistémiques est le caractère non-marqué de l'expression *je sais que*, caractère que nous avons évoqué plus haut. Cette absence de marque se traduit par le fait que c'est justement l'expression *je sais que* comme introducteur de la proposition déclarative qui, au contraire des autres expressions épistémiques, peut être effacée sans entraîner de modifications importantes au niveau de la réception par le locuteur.

Mais s'il est vrai que le prédicat *penser que*, par exemple, est une structure complexe dans laquelle le foncteur principal est "savoir que", et si l'on peut analyser de manière analogue les autres expressions épistémiques, alors les propositions qui commencent par *je pense que*, *je suppose que*, etc., sont en fin de compte elles aussi "dominées" par le contenu de l'expression *je sais que*.

On doit supposer que même les autres structures sémantiques, les structures des propositions non déclaratives, ne s'opposent pas non plus à la reconnaissance du statut privilégié, universel, du concept "savoir que", ainsi que de la position spéciale occupée par le contenu de "je sais que". Le fait que, par exemple, on ne puisse pas commencer les propositions injonctives par l'expression *je sais que* trouve son

fondement dans leurs propriétés syntaxiques ; mais celles-ci transmettent incontestablement un contenu auquel l'auditeur a le droit d'ajouter sa propre pensée sur ce que l'on peut savoir de la connaissance du locuteur, conformément à l'alternative (33) (dans le cas des propositions impératives, la charpente principale de ce contenu peut être formulée comme étant *je veux que tu...* : il est clair que *je sais que je veux...* est une construction tout à fait correcte, même si elle présente peu d'intérêt au plan de l'information).

Ce qui précède confirme la place très particulière, unique, qu'occupe la grandeur "je sais que" dans la structure sémantique de toute proposition, ainsi que sa présence nécessaire dans cette structure.

Ce caractère unique est à son tour essentiel, comme nous l'avons dit, pour fonder la primarité du concept "savoir que". A cette place unique qu'occupe le contenu de l'expression *je sais que*, introductrice des propositions, la primarité du concept correspondant est garantie par le simple fait que lorsqu'il s'agit de tout autre concept, sa segmentation s'obtient en faisant simplement commuter les parties dudit concept à la place qu'il occupe dans la structure phrastique ; en revanche, la place **unique** dont nous parlons, en tant que réservée, précisément, au concept "savoir que", n'admet aucune commutation de ce type. Le *je sais que* initial ne saurait à la rigueur s'opposer qu'au contenu "je ne sais pas si *p* " ; mais cette dernière expression est vraisemblablement une combinaison formée à l'aide de *je sais que*, d'un complément prédicatif particulier (j'ai écrit sur ce sujet in: BOGUSŁAWSKI-86a) et d'un autre concept **primaire**, le concept de négation (cf. *ne...pas* dans *je ne sais pas si p*). Cette combinaison s'oppose à la construction affirmative correspondante "je sais si *p* " , qui est la dérivée logique de notre expression primitive *je sais que p* .

Finalement, la grandeur sémantique "je sais que", à la place particulière qui est la sienne, peut être considérée comme le "cadre modal" véritable — et, qui plus est, universel — que tant d'autres avant moi ont recherché obstinément et qui a été souvent aperçu dans d'autres concepts, effectivement complexes, introduisant des éléments sémantiques complémentaires tout à fait particuliers, concepts modifiant fortement l'information transmise par les expressions auxquelles ils

s'adjoignent, concepts tels que "je pense que" ou "je suppose que".

On peut aussi apercevoir dans le *je sais que* initial une incarnation du *Urteilen* frégéen, ou assertion nécessaire pour pouvoir passer de la "compréhension" (*Fassen*) de la "pensée" frégéenne ("contenu propositionnel") à la proposition ou au jugement réels. Il est vrai, comme l'a indiqué Frege (1966 : 35-36), qu'il n'y a pas d'expression **garantissant** la présence de l'assertion. Ainsi, dans la proposition :

(35) *Il demande si le soleil brille ou non.*

ou encore :

(36) *Il dit que je sais que Tegucigalpa est la capitale du Honduras.*

les expressions *le soleil brille* et *je sais que Tegucigalpa est la capitale du Honduras* ont bien la même réalisation phonique que les propositions correspondantes, mais il n'en demeure pas moins qu'elles sont différentes parce qu'elles peuvent seulement se prononcer, alors qu'elles ne sont pas ce qui est **dit**, c'est-à-dire, justement, des propositions. Le statut de proposition n'est finalement marqué que par un certain achèvement (difficile à décrire) de l'expression, au niveau de l'intonation et aussi de sa structure interne. Il n'en reste pas moins vrai que cet achèvement de l'expression est corrélé avec, précisément, la faculté de faire précéder soit ladite expression en tant que telle, soit l'une de ses paraphrases, par ce préambule unique en son genre qu'est *je sais que*.

Cette dépendance **réci-proque** entre les prédicats-concepts en général et le concept "savoir que", dépendance dont l'existence découle de notre réflexion, demeurerait incontestable même si le "cadre" *je sais que* n'était pas aussi universel qu'il apparaît dans notre représentation. Il suffit de prendre en considération le fait que les emplois primitifs, c'est-à-dire les emplois de base de tous les concepts quels qu'ils soient, emplois sans lesquels ils ne seraient jamais devenus **les concepts que nous connaissons**, sont les emplois au sein de propositions simples, déclaratives non hypothétiques, dans lesquelles la présence de notre "cadre" ne fait pas de doute (si l'on tient compte du phénomène de l'"implication épistémique" et qu'on interprète les énoncés du point de vue de l'allocutaire).

Revenons, pour conclure, à notre thèse fondamentale qui pose que les prédicats épistémiques ne relient pas les sujets à des “arguments propositionnels” comme structures des sens d’une part des expressions désignant les arguments et, d’autre part, des autres expressions, mais se combinent avec d’autres concepts (d’autres prédicats), pour former avec eux des prédicats complexes qui ne font qu’unir les arguments ordinaires en nombre requis (le locuteur est l’un d’eux); les expressions désignant les arguments, quant à elles, ont un fonctionnement particulier.

La réflexion qui suit permettra de mieux asseoir cette thèse.

Supposons que nous ayons affaire à l’énoncé suivant prononcé par Jean à propos d’André :

(37) *Andreas est malade.*

Cet énoncé est reçu par Pierre, qui ignore totalement l’expression *Andreas*, mais qui comprend parfaitement que Jean parle d’André, c’est-à-dire d’un homme auquel lui, Pierre, rattache le prénom *André*.

Les tenants de la doctrine des “arguments propositionnels” ne décèleront dans la proposition (37) aucun prédicat épistémique et n’auront aucune hésitation pour interpréter la compréhension de (37), de la part de Pierre aussi, comme consistant en ceci qu’en (37) la qualité “malade” est assignée à une personne précise à laquelle Jean applique, peut-être pour la première et la dernière fois, le nom bizarre *Andreas*, personne que Pierre et lui appellent habituellement *André*.

Mais cette interprétation de (37) est indissolublement liée à la possibilité pour Jean d’énoncer :

(38) *Je sais qu’Andreas est malade.*

S’il en était autrement, on ne pourrait pas dire que “la qualité ‘malade’ est assignée à André”. En l’occurrence, cependant, les tenants de cette doctrine prendront la chose par un autre biais et déclareront que dans le cas présent la relation de “savoir” est assignée au couple formé par le locuteur lui-même (Jean) et par la grandeur particulière “Andreas est malade”.

Il est pourtant clair que l’expression *Andreas* dans la proposition (37) ne se distingue en rien de la même expression dans la proposition possible (38). Qui plus est, l’expres-

sion *Andreas est malade*, précisément sous cette forme-là, (à la différence de *André est malade*), ne corrèle pour Pierre et d'autres observateurs avec rien de fixe. Cette corrélation n'est propre qu'aux expressions *malade* et *André*.

Ainsi, tout porte à considérer (38) de la même façon que (37). Il faudrait donc dire que si en (37) la caractérisation "malade" est assignée à André, en (38) la caractérisation "... sait que ... est malade" est assignée au couple "Jean, André" avec une distribution respective des membres de ce couple dans les parties de l'expression. Et dans la mesure où, en (37), on sous-entend *je sais...*, il faudrait, en fin de compte, en dire autant de (38).

D'autre part, étant donné que le prédicat "savoir que" issu du cadre *je sais que* ne peut pas ne pas être identifié avec le prédicat que l'on a dans les formes "il sait, nous savons, etc.", la cohérence logique veut que nous passions de la représentation proposée de (38) à une représentation analogue des énoncés tels que :

(39) *Jean sait qu'Andreas est malade.*

Autrement dit, ici aussi nous avons affaire à la relation "... sait que ... est malade", mais cette fois les places des arguments sont occupées, respectivement, par Jean et par André (on peut ajouter ici la relation "... sait que ... sait que ... est malade", en reliant l'un avec l'autre l'auteur de (39), Jean et André).

Encore une remarque.

Si les "arguments propositionnels" suivants existaient :

le dernier secrétaire général du PCUS savait que 1991 était la dernière année de l'Union soviétique

et

le Président de l'Union soviétique savait que 1991 était la dernière année de l'Union soviétique,

alors les propositions :

(40) *Le dernier secrétaire général du PCUS savait que le Président de l'Union soviétique savait que 1991 était la dernière année de l'Union soviétique.*

et

(41) *Le Président de l'Union soviétique savait que le dernier secrétaire général du PCUS savait que 1991 était la dernière année de l'Union soviétique.*

seraient tout d'abord parfaitement recevables et raisonnables pour l'auditeur qui s'avise que le dernier secrétaire général du PCUS et le Président de l'Union soviétique sont une seule et même personne. Elles décriraient ensuite des relations différentes, et en particulier la relation épistémique déterminée d'un seul et même sujet envers différents "arguments propositionnels".

En fait, cependant, l'absence d'itérativité coréférentielle du prédicat *savoir que* fait que ces propositions ne peuvent être construites qu'en manière de plaisanterie. Toutes deux, pour notre auditeur, seraient aussi anomales que la proposition :

(42) *Le 10 décembre 1991 à 24 heures, Gorbatchev savait déjà que le 10 décembre 1991 à 24 heures, Gorbatchev savait déjà que 1991 était la dernière année de l'Union soviétique.*

(traduit par Jean Breuillard)

BIBLIOGRAPHIE

— AJDUKIEWICZ K. (1961): "A Method of Eliminating Intensional Sentences and Sentential Formulae", **Atti del XII Congresso Internazionale di Filosofia**, vol. V, Firenze, pp. 17-24.

— BARWISE J., PERRY J. (1981): **Situations and Attitudes**, Cambridge (Mass.), MIT Press.

— BOGUSŁAWSKI A. (1981): "Wissen, Wahrheit, Glauben : zur semantischen Beschaffenheit des kognitiven Vokabulars", BUNGARTEN T. (éd.), **Wissenschaftssprache. Beiträge zur Methodologie, theoretischen Fundierung und Deskription**, München, W. Fink, pp. 54-84.

— BOGUSŁAWSKI A. (1986): "You Can Never Know that you Know", **Semantikos**, 10, 1-2, pp. 1-44.

— BOGUSŁAWSKI A. (1986a): "Know if and Know that", JOHANSEN J.D., SONNE H. (éd.): **Pragmatics and Linguistics**, Odense, University Press, pp. 37-48.

— BOGUSŁAWSKI A. (1989): "Knowledge is the Lack of Lack of Knowledge, but what is that Lack Lack of? On Ziff's Coherence Theory of Knowledge", **Quaderni di semantica**, 1, pp. 15-31.

— BOGUSŁAWSKI A. (1992): "Savoir que p implique-t-il un autre état mental?", KAROLAK S., SERIOT P. (éd) (à paraître).

— CRESSWELL M. J. (1985): **Structured Meanings: the Semantics of Propositional Attitudes**, Cambridge (Mass.), MIT Press.

— CRESSWELL M. J., von STECHOW A. (1982): "De re Belief Generalized", **Linguistic and Philosophy**, 5, pp. 503-535.

— FREGE G. (1892): "Über Sinn und Bedeutung", **Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik**, pp. 25-50.

— FREGE G. (1966): **Logische Untersuchungen**, Göttingen, Vandenhoeck, Ruprecht.

— GETTIER E. L. (1963): "Is Justified True Belief Knowledge", **Analysis**, 23, pp. 121-123.

— HINTIKKA J. (1962): **Knowledge and Belief**, Ithaca, Cornell University Press.

— QUINE W. V. (1956): "Quantifiers and Propositional Attitudes", **The Journal of Philosophy**, 53, pp. 177-187.

— REACH K. (1938): "The Name Relation and the Logical Antinomies", **Journal of Symbolic Logic**, September.

— SALMON N. (1990): "A Millian Heir Rejects the Wages of *Sinn*", ANDERSON C.A., OWENS J. (éd.): **Propositional Attitudes. The Role of Content in Logic, Language and Mind**, Stanford, CSLI, pp. 215-247.

— SCHIFFER S. (1990): "The Mode-of-Presentation Problem", ANDERSON C.A., OWENS J. (éd.): **Propositional Attitudes. The Role of Content in Logic, Language and Mind**, Stanford, CSLI, pp. 249-268.

ACTIONS ET ACTANTS DANS LES EXPRESSIONS MODALES EN RUSSE*

par

Veronica Du Feu
Université de Cambridge, UK

I. LES PARAMÈTRES

La modalité est une notion qui comprend les relations entre le sujet parlant et sa proposition, ou bien entre le sujet parlant et son interlocuteur, ou bien un mélange des deux. Les paramètres qu'on utilise pour distinguer les différentes relations que peut embrasser la notion de *modalité* ont été fort discutés : les traditionalistes ont été influencés pour la plupart par la série imposante de verbes modaux dans les langues germaniques (PALMER-86); d'autre part les logiciens, surtout ceux de l'école polonaise nous ont emmenés dans un véritable dédale de "modalités", d'où les linguistes sont sortis par des voies diverses : à l'aide du fil offert par la sémantique formelle ; en se fondant sur les métatypes illocutoires (MATTHEWS-91), pour ne mentionner que deux possibilités.

Dans les pages qui suivent je ne parlerai pas de la modalité en général, mais seulement de la modalité dans les phrases inter- et intra-prédicatives. Je prendrai un cadre assez simple : \pm Volition, \pm Nécessité, \pm Réalisation, \pm Distance, \pm Status.

Le paramètre de *réalisation* comprend la possibilité et la probabilité. Celui de *nécessité* comprend aussi l'obligation. La *volition* comprend les ordres et les souhaits. La notion de *status* se rapporte aux relations inter-personnelles. La notion de *distance* touche aussi bien la distance objective que la distance voulue. C'est un paramètre qui a été établi pour le bulgare et le macédonien parmi les langues slaves. Il a dans ces deux langues une expression morphologique régulière — le

* Je voudrais remercier profondément l'éditeur de ce volume, le Professeur P. Sériot, de tout le travail et des soins qu'il a eus pour mon texte.

temps dit “*preizkazano*”, mais c’est un paramètre qui s’avère fort général et fort utile pour l’analyse de beaucoup d’autres langues ; Matthews (1991) considère même toute la question de la modalité comme en effet une question de “mondes lointains” (*remoter worlds*).

II. À LA RECHERCHE DE L’ACTANT DANS LES EXPRESSIONS DITES “IMPERSONNELLES”

Toute tentative pour définir la notion de “phrase impersonnelle” risque d’être peu satisfaisante. C’est un terme sémantique qu’on est obligé de définir structurellement : il s’agit des phrases où il n’y a pas d’expression grammaticale de l’actant, ou bien où l’actant ne s’exprime pas sous la forme du sujet grammatical. Pour dégager les contrastes entre l’inter- et l’intra-prédication dans le cadre de la modalité il faut avoir en vue surtout ce qu’Adamec nomme modalité non primaire (ADAMEC-78:11-22). Il y a deux types de structures. Le premier comprend les modalités que nous avons dans les paramètres dont il a été question plus haut. Par exemple *Brat možet priexat’ = Vozmožno, čtoby brat priexal*. L’actant est le sujet parlant qui constate une possibilité. De même :

Esli by on vernulsja ! = mečtaju o tom, čtoby on vernulsja :

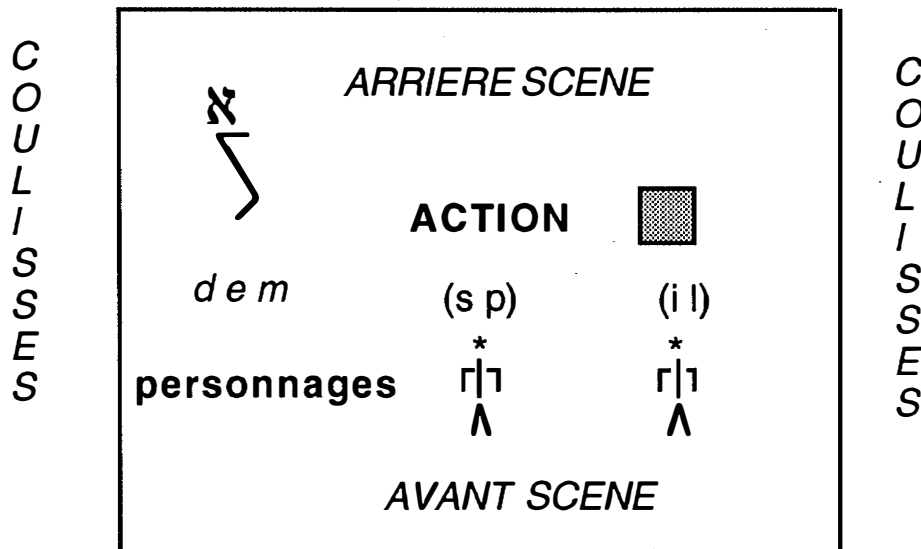
l’actant exprime son désir dans la version inter-prédicative, alors que dans la version intra-prédicative il reste en dehors de l’action.

Le deuxième type est la “présentation”. Il s’agit des changements de ce que les linguistes de Prague ont appelé FSP (*functional sentence perspective*), c’est à dire des façons diverses de voir des actions qui peuvent être considérées comme identiques référentiellement. Par exemple : *Ol’ga interesuetsja baletom*, qui s’oppose à *Ol’gu interesuet balet*, ou encore *Ja ne ponimaju tvoju točku zrenija / Mne ne ponjatna tvoja točka zrenija* (exemples d’Adamec, op. cit.). Ce deuxième type, qui reste dans le cadre du paramètre de la distance, n’entre pas en jeu ici. C’est le premier type qui nous intéresse.

III. LE SCÉNARIO

Pour présenter les actants et les actions, il faut envisager un scénario, avec toute la mise en scène : les personnages

(sujet parlant et interlocuteur(s), l'avant-scène (le présent), l'arrière-scène (le futur et le passé), le décor (le contexte), les coulisses (où se passent les actions dont on parle) et même un *deus ex machina* (les choses imprévues) :



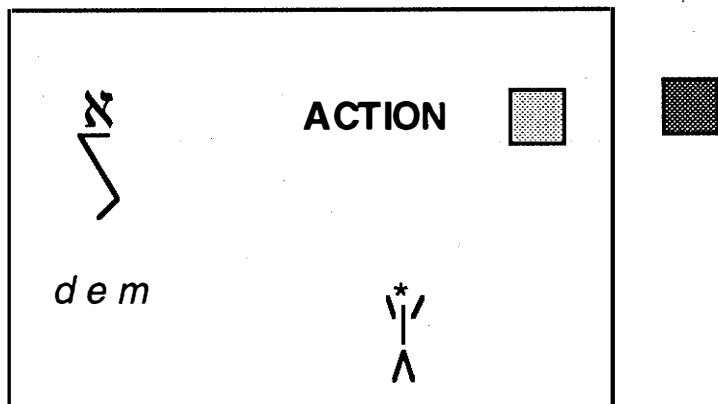
Nous allons suivre le jeu des modalités.

IV . ± VOLITION

Le fait même que la plupart des langues possèdent des formes spéciales pour exprimer la volition toute simple : un ordre, indique une modalité fondamentale. D'autre part les degrés de volition exprimée sont extrêmement nombreux.

Nous pouvons débiter avec le soliloque, qui nous permet de voir un scénario très simple :

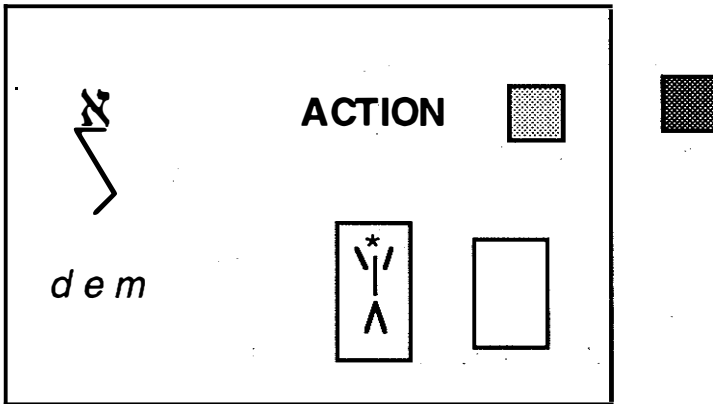
(1) *Xot' by na minutku pomolčali !*



Invisible — du bruit, bien évidemment, pour le sujet parlant qui ne s'adresse pas nécessairement à un interlocuteur ; il reste à l'intérieur de l'action — c'est une structure intrapredicative. Quant à la modalité, il veut que le bruit cesse (+V), mais la possibilité de la réalisation de son désir (une action en arrière scène) est minime, l'image de l'action est donc fort pâle (5%R) — à moins de l'intervention divine, encore moins probable (2% R).

Notre malheureux pourrait tout aussi bien dire :

(2) *Ja by xotel, čtoby pomolčali xot' na minutku.*



La scène a changé. Il est vrai que le bruit est toujours là ; le désir de quelques moments de silence aussi ; mais déjà l'actant est plus calme, il se tient en avant scène, un peu détaché ; il se nomme avec le pronom de première personne, donc il s'adresse à autrui — qu'un interlocuteur soit présent ou non en réalité, de toute façon ce n'est plus un vrai soliloque ; par cette externalisation il met une certaine distance entre lui et les tapageurs et malgré cela on pourrait croire que la possibilité de réalisation a un peu remonté (10% R ?), car il ne s'adresse plus à un pouvoir divin, mais à son semblable. Peut-être vont-ils agir.

On n'a pas encore parlé des autres actants — ceux qui font le bruit, l'autre action. Une deuxième action est inséparable de la notion de *volition*: le fait de souhaiter est déjà une action ; ce qu'on souhaite est la deuxième action, éventuellement le deuxième état. Nous avons déjà noté cette "présupposition sémantique" qui attache aux expressions modales le fait qu'elles créent nécessairement d'autres mondes ("world-creating predicates" de McCawley, 1981:326-328). Ceci est également le cas même quand le sujet parlant veut quelque chose pour lui-même :

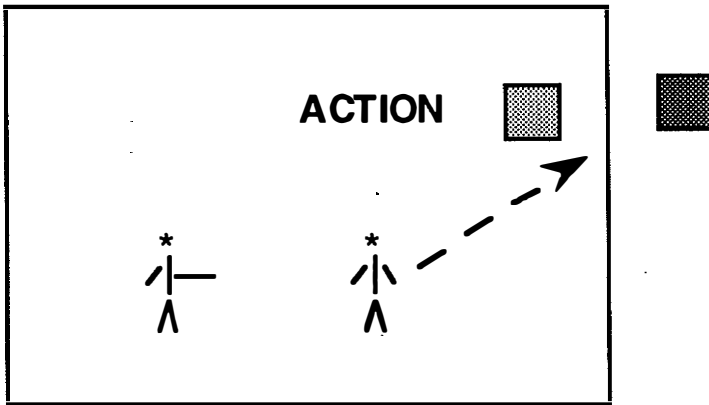
(3) *Xot' by na nedelju na jug!*

(4) *Ja by xotel poexat' na nedelju na jug.*

On a toujours deux actions — le sujet parlant se projette hors de lui-même, comme s'il s'agissait d'une autre personne.

L'impératif est aussi une expression de volition, mais alors il y a au moins deux acteurs sur scène; il y a +V de la part du sujet parlant; le degré de réalisation dépend jusqu'à un certain point du paramètre de Status, l'autorité que le sujet parlant exerce sur son interlocuteur, autorité qui pourrait être telle que l'ordre devient une nécessité pour l'interlocuteur.

(5) *Molčat'!*



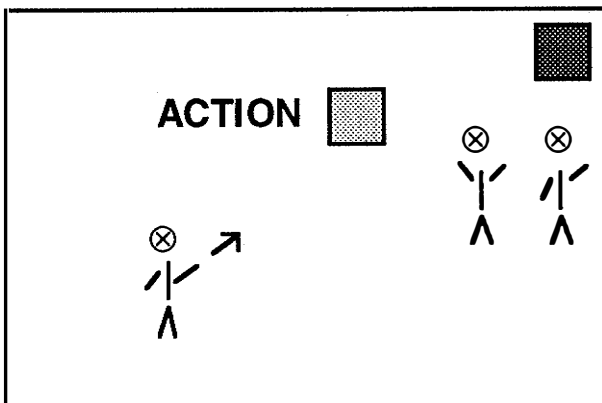
On suppose que le status du sujet parlant est tel que l'ordre va être exécuté. Si l'impératif était moins fort :

(6) *Pomolčite nemnožko !*

la réalisation serait moins sûre.

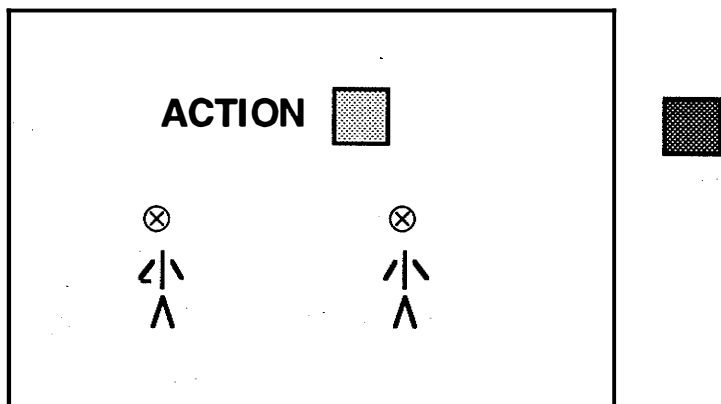
La forme inter-prédicative de l'ordre donne encore moins d'espoir de silence; c'est plutôt une conversation :

(7) *Prikazyvaju vam, čtoby vy pomolčali.*



Typiquement impersonnels en russe sont les verbes réflexifs de sensation, y compris *xočetsja* qui est modal, une expression de volition atténuée (60% V). La possibilité de réalisation est assez faible (10% R). Si donc le bruit ne fait qu'ennuier notre actant plutôt que l'enrager, il dira :

(8) *Mne xočetsja, čtoby pomolčali nemnožko.*



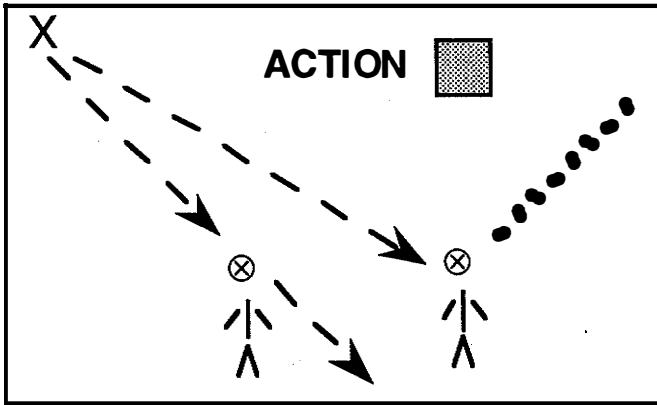
Nous voyons donc en ce qui concerne le paramètre de la volition que les structures intra-prédicatives, c'est-à-dire les structures où la prédication est sous-entendue dans l'expression modale, sont plus directes et plus sensibles et plus efficaces que les inter-prédicatives, qui mettent une distance entre l'action modale (la volition de la part de l'actant) et l'action qu'il désire.

V. ± NÉCESSITÉ

Le russe a bien des moyens pour exprimer ce paramètre. La nécessité peut être imposée par le sujet parlant ou par le contexte socio-économique reconnu, ou enfin par des personnes connues dont on parle globalement.

Si l'autorité reste du côté du sujet parlant, qui a donc un +S, mais qui fait appel, peut-être, à des contraintes reconnues des deux interlocuteurs, on a un scénario tel que :

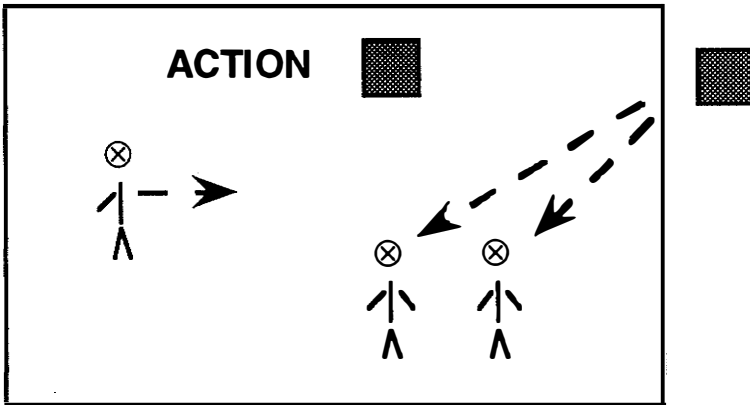
(9) *Tebe by poexat'!*



Dès que la force de l'autorité augmente, l'image change et l'expression linguistique utilise des expressions plus précises.

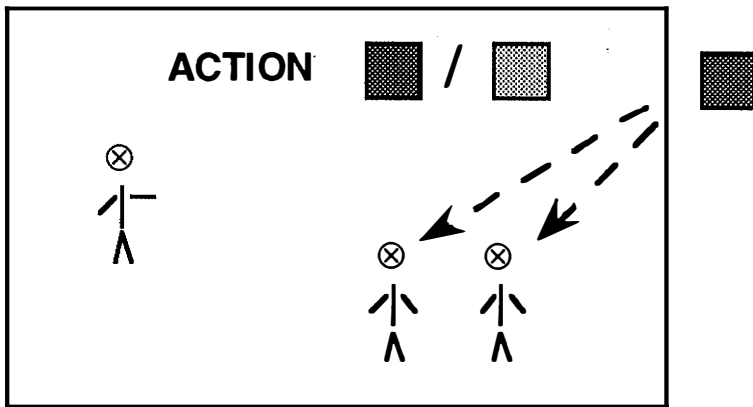
(10) *Vam nado poexat'.*

(11) *Ved' vy ne tak sidite.*



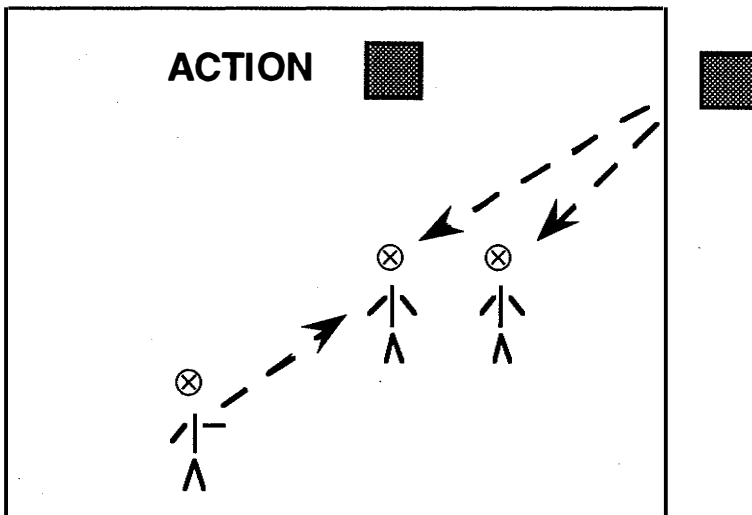
Tout le monde sait ce qu'il faut faire, le sujet parlant le rappelle à ses interlocuteurs et il s'associe à l'imposition de cette obligation. Parfois il y a obligation reconnue, mais le sujet parlant ne s'y associe pas; il ne fait que la rappeler, et il s'attend à ce que l'action ait lieu — (95% R) — s'il le dit avec une intonation de constatation. Si, au contraire, il dit la phrase avec une intonation de continuation, il y a des doutes — il n'est pas tout à fait d'accord avec la nécessité ou il ne croit pas que son interlocuteur l'accepte.

(12) *Vy dolžny poexat'.*



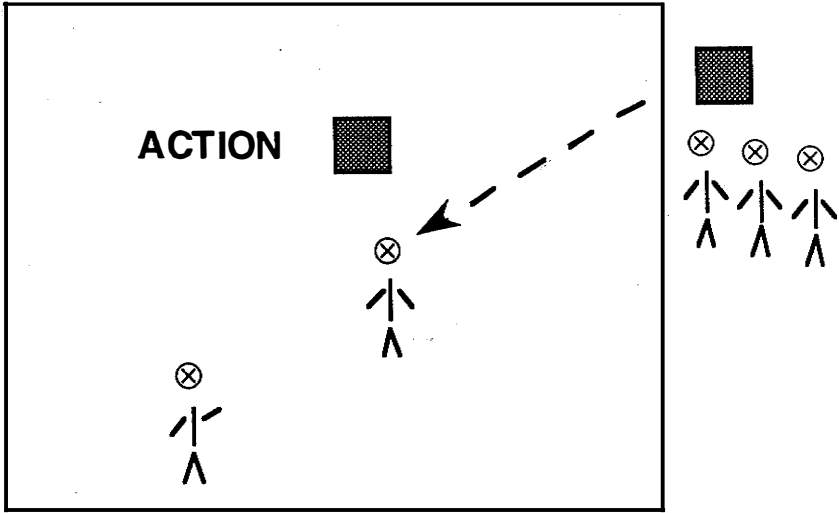
L'expression de la nécessité avec *neobxodimo* est fort semblable: le sujet parlant s'associe dans une certaine mesure à l'autorité qui s'impose mais en même temps il se place vers l'avant-scène; c'est déjà le type inter-prédicatif.

(13) *Neobxodimo, čtoby vy poexali.*



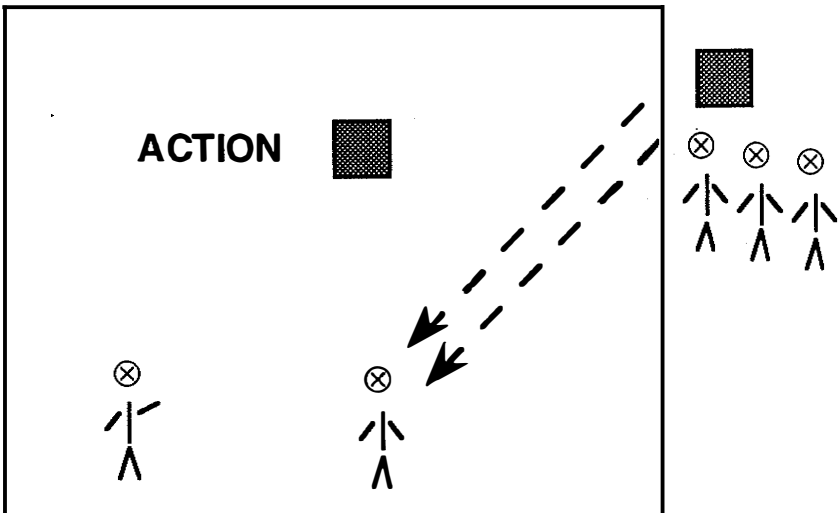
Les prédicats qui indiquent une nécessité "impersonnelle" au moyen de la 3ème personne du pluriel, tels que *veleli*, *trebovali* montrent une autre structure inter-prédicative:

(14) *Trebovali, čtoby vy poexali tuda.*



La forme neutre du participe passé passif du même groupe sémantique — *prikazat'*, *velet'*, etc., s'emploie aussi comme "impersonnel". De tels structures sont très proches du type avec *nado*, seulement ici il ne s'agit pas d'une nécessité socio-économique, mais d'un ordre de la part de personnes qui restent anonymes. De plus, la personne qui doit agir selon cette nécessité est indiquée au Datif, ou bien peut toujours être identifiée d'après le contexte.

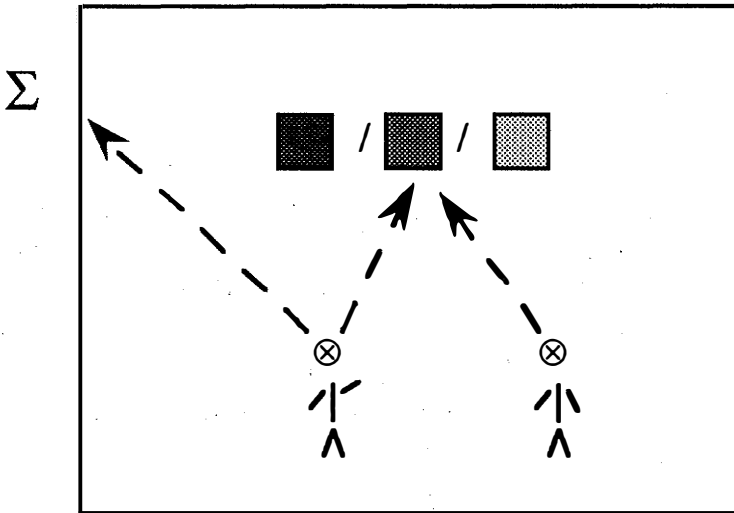
(15) *Ermolaju bylo prikazano dostavit' teterevej...*



VI. RÉALISATION

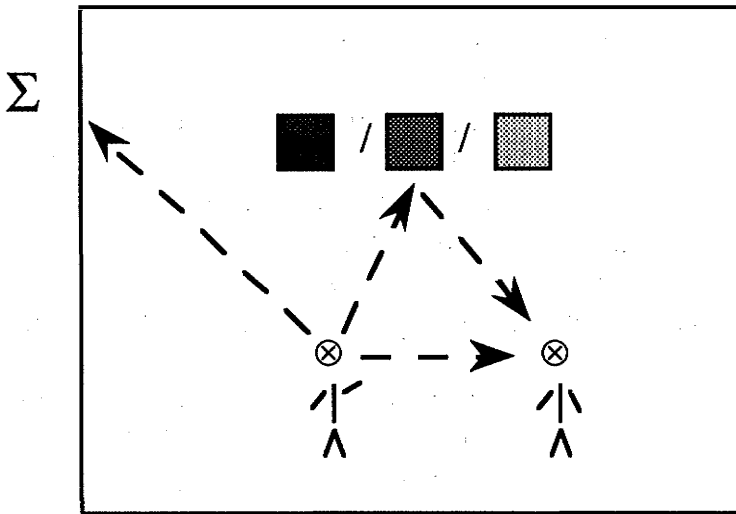
La pleine réalisation est exprimée par une simple constatation ; la modalité y met un degré de non-réalisation. La réalisation supposée, mais non affirmée, peut être indiquée par *dolžno byt'*. Le degré de réalisation dépend du contexte et, dans la langue parlée, de l'intonation. Si la phrase modale porte un ton nucléaire enchâssé de pauses, on a $50\% > R$; tandis que si la phrase est énoncée sans pauses, et avec un seul ton nucléaire, la réalisation est beaucoup plus grande, jusqu'à 90%.

(16) *On, dolžno byt', uže priexal.*



Le sujet parlant connaît la somme des circonstances (Σ) qui l'amène à constater, non sans réserves, que la personne est arrivée.

Une version inter-prédicative de cet acte de communication montre un rôle dominant pour le sujet parlant.

(17) *Uverjaju tebjja, što on uže priexal.*

Les particules sont souvent plus précises quant au degré de réalisation. Par exemple, *podj* affirme que c'est très probable, tandis que *požaluj* indique que c'est seulement possible. Beaucoup des particules magistralement analysées par Švedova (1960) servent à indiquer des gradations très fines dans les calculs de réalisation. Par exemple: *ono* renforce la vérité de la constatation: *Ono, kažetsja, strašno žit' v takix uslovijax. A im bylo ničego* (ŠVEDOVA-60:208) \cong *Pravda, što strašno...*, etc.

VII. \pm STATUS

En analysant les différentes scènes nous avons pu nous convaincre de l'importance de ce paramètre. On le voit dans les scènes intra-prédicatives surtout là où l'égalité ou l'intimité des actants — le sujet parlant et son interlocuteur — n'exige pas que le sujet parlant s'identifie. D'autre part, quand il existe un très grand écart entre les actants comme pour la scène *Molčat'*, le sujet parlant ne daigne pas s'identifier.

VIII. \pm DISTANCE

Il a été très souvent question de la position surtout du sujet parlant. Dans les structures inter-prédicatives il se tient sur l'avant-scène, tout comme le chœur dans la tragédie grecque, il fait le commentaire.

CONCLUSION

1) Les expressions intra-prédicatives s'emploient quand le "status" entre le sujet parlant et l'interlocuteur est marqué, ou bien par la proximité — des amis, des égaux — ou bien par un grand écart, voulu ou imposé par les structures sociales.

Les expressions inter-prédicatives s'emploient quand le sujet parlant se met en avant-scène et fait une constatation de sa volonté, plutôt que donner un ordre.

2) C'est donc le paramètre de "distance" entre les actants et entre le sujet parlant et l'action qui joue un rôle fondamental pour faire la distinction sémantique : les intra-prédicatives reflètent une distance moyenne — les émotions qui sont les modalités avec déplacement par l'intermédiaire de la raison.

3) En ce qui concerne les expressions modales en russe les différences entre les phrases intra-prédicatives et les phrases inter-prédicatives semblent bien se trouver dans les paramètres de status et de distance ; le status marqué et la distance réduite correspondent aux phrases intra-prédicatives ; un status neutre, formel et une distance marquée correspondent aux phrases inter-prédicatives. Il faut souligner aussi que les formes de ces deux paramètres jouent un rôle dans la réalisation et la volition — l'intra-prédicative s'avère plus efficace.

BIBLIOGRAPHIE

— ADAMEC P., 1978: **Obrazovanie predložnij iz proposicij v sovremennom russkom jazyke**, Praha, Universita Karlova [*La formation des phrases à partir de propositions en russe contemporain*].

— FOUGERON I., 1989: **Prosodie et organisation du message: analyse de la phrase assertive en russe contemporain**, Paris, Klincksieck.

— McCAWLEY J. D., 1981: **Everything that Linguists have Always Wanted to Know about Logic but Were Ashamed to Ask**, Oxford, Blackwell.

— MATTHEWS R., 1991: **Words and Worlds. On the linguistic analysis of modality**, Frankfurt, Peter Lang.

— PALMER F. R., 1986: **Mood and Modality**, CUP.

— ŠVEDOVA N. Ju., 1960: **Očerki po sintaksisu ruskoj razgovornoj reči**, Moscou, AN [*Essais sur la syntaxe du russe parlé*].

SUR LA SYNTAXE DES PROPOSITIONS RELATIVES EN RUSSE CONTEMPORAIN

par

Jacqueline Fontaine
Université de Paris -VIII

Les relatives sont des déterminatives, c'est-à-dire qu'elles déterminent un nom substantif dit *antécédent* qui figure dans une autre proposition que la relative.

En conclusion à son article sur la phrase relative, E. Benveniste écrit : "on a pu montrer [...] que la phrase relative, de quelque manière qu'elle soit rattachée à l'antécédent (par un pronom, une particule, etc.) se comporte comme un 'adjectif syntaxique' déterminé, de même que le pronom relatif joue le rôle d'un 'article syntaxique déterminatif'"¹. P. Guiraud propose une autre formulation : "la relative détermine le nom ; elle a donc une fonction d'adjectif ; *le chien qui aboie dans la cour (le chien aboyant dans la cour)*, le relatif *qui* adjectivise le verbe sans troubler son assiette"². L. Tesnière, quant à lui, aura fait clairement apparaître dans son analyse non seulement l'aspect de détermination, mais aussi celui d'anaphore : le pronom relatif est un mot variable, "de nature double, composé de deux éléments syntaxiques fondus ensemble" : un élément translatif proprement dit, "celui qui confère à la subordonnée la valeur d'adjectif [...]" et "un élément subordonné au verbe de la proposition transférée [...], [qui] ne diffère en rien d'un substantif personnel. C'est un anaphorique"³. Plus loin : "comme tout adjectif-épithète, la subordonnée adjectivale a pour régissant un substantif", l'antécédent, qui est antécédent de l'élément anaphorique du pronom⁴.

¹ "La phrase relative", in *Problèmes de linguistique générale* I, P., Gallimard, 1966, p. 222.

² *La syntaxe du français* P., PUF, Que sais-je?, 3e éd., 1967, p. 83.

³ *Éléments de syntaxe structurale*, P., Klincksieck, 2e éd., 1966, p. 561.

⁴ *Ibid.*, p. 577.

Double fonction donc du pronom relatif, de détermination et d'anaphore, que ce soit en français ou en russe, où *kotoryj* se trouve en concurrence parfois avec *kakoj*. L'énoncé suivant fournit un exemple où *kakoj* cède la place à *takoj*, qui, lui, ne marque pas la subordination, donc l'anaphore, mais assure, asyndétiquement, la détermination, puisqu'il a pour référent le substantif *krynka* de la première proposition :

- *Stojala krynka s toplenym molokom, goršok s tvorogom. Krynka byla s zelenovatoj polivoj, takie Losev smutno pomnil s detstva i potom izredka videl v gluxix derevnjax.* (D. Granin, Kartina)

Il est remarquable que la grammaire classique, héritière de Port-Royal, ne prenne en considération que les cas où le prédicat de la relative a la forme d'un verbe être + attribut du sujet (relative de forme nominale). C'est cette distinction qu'a reprise N. Chomsky dans la "Linguistique cartésienne"⁵: d'un côté, les déterminatives ou restrictives (*un corps qui est transparent*) et, de l'autre, les explicatives ou non restrictives, appositives (*l'homme, qui est mortel*)⁶.

Cette position de la grammaire classique a certainement contribué à ce qu'on ne prête pas d'attention particulière aux

⁵ Cartesian Linguistics, N.-Y., 1966; trad.: *La linguistique cartésienne*, P., Seuil, 1969, p.65.

⁶ A noter qu'en français il existe une proposition relative de forme verbale, mais de valeur quasi nominale, c'est la relative avec un verbe au subjonctif: *je cherche quelqu'un qui puisse faire ce travail difficile*. Ici, en effet, la perte des temps du subjonctif contribue encore à la détemporalisation du procès; un équivalent de cette relative serait: *susceptible de faire ce travail difficile*. La différence entre valeur verbale (= localisation temporelle du procès) et valeur nominale (= atemporalité) apparaît mieux quand on compare l'énoncé cité avec celui obtenu en substituant au subjonctif le conditionnel : *je cherche quelqu'un qui pourrait faire ce travail difficile*. Avec le conditionnel, la relative trouve sa valeur pleinement verbale (le conditionnel représente une variante d'indicatif).

Le russe possède un pronom relatif qui, se référant bien à un antécédent désignant un individu, permet de passer dans la relative au genre dont cet individu est un exemplaire: *kakoj*, parfois accordé au pluriel, alors que l'antécédent est au singulier:

Takoj èto byl tertyj-peretertyj parenek, kakix možno uvidet' v ljubom meste strany. (V. Aksenov, Pora moj drug, pora)

formes aspecto-temporelles des relatives, aux rapports qu'elles entretiennent avec celles qui se trouvent dans les principales. C'est précisément à ces relatives de valeur pleinement verbale, c'est-à-dire dont le prédicat est un verbe signifiant un procès et pourvu d'une marque temporelle, que nous accorderons toute notre attention, parce qu'elles offrent, selon nous, un point de vue nouveau pour observer le jeu des relations aspecto-temporelles.

Une question permanente se pose pour ces relatives : qu'en est-il de la détermination qu'elles impliquent, alors qu'elles sont constituées par une relation de prédicativité ?⁷

Une première approche de ce problème nous avait été inspirée par une remarque comparative que livrait V. Gak dans son ouvrage *Russkij jazyk v sopostavlenii s francuzskim jazykom* (1975). Reprenant la distinction classique entre relative explicative (*pojasnitel'noe*) et relative déterminative (*opredelitel'noe*), le linguiste soviétique faisait remarquer que la première présentait un cas particulier qu'il caractérisait ainsi : "quand la relative ne détermine pas le substantif auquel elle se rapporte, mais communique des informations complémentaires à propos de l'objet désigné par ce substantif"; il faisait observer que la traduction en russe l'évitait et lui "substituait" une principale coordonnée. Voici deux des énoncés par lequel il illustre le cas particulier des relatives explicatives :

⁷ Ce problème a été l'objet d'un débat anciennement, au Cercle linguistique de Prague. Dans le *Système du verbe russe* paru en 1927, écrit en 1923 et 1924, S. Karcevski prônait, dans son étude sur la syntaxe, la suprématie du rapport de détermination sur tous les rapports existant dans les syntagmes : un syntagme peut se définir comme "toute combinaison binaire dont les termes se rapportent comme déterminant T' à déterminé T": *veter duet* aussi bien que *belyj dom* avec, comme seule réserve à l'assimilation, que les syntagmes prédicatifs sont des syntagmes externes dont le rapport entre les termes est établi "par l'intervention de la personne parlante". N. Troubetzkoy, dans un article intitulé "Les rapports entre le déterminé, le déterminant et le défini" (*Mélanges Bally*, 1939), fit la critique de cette position, montrant que les syntagmes prédicatifs étaient différents par nature morphologique des syntagmes déterminatifs.

- p.148: *Abel sauta sur le lit qui faillit s'effondrer.*
(A. Lanoux)
Abel' prygnul na krovat', i ona čut' bylo pod nim ne tresnula.
- p.149: *Il tira une lettre et la présenta délicatement à Charles, qui s'accouda sur l'oreiller pour la lire.*
(G. Flaubert)
Vynuv pis'mo, on počitel'no protjanul ego Šarlju i tot, oblokotivšis' na podušku, načal čitat'.

Il est à noter que la traduction en russe met en relief la fonction anaphorique de ce qui était une relative en français en utilisant la conjonction *i* devant le pronom, soit *ona* dans le premier exemple et *tot* (emploi ordinaire de ce pronom quand son référent, personnel, est complément de quelque sorte que ce soit dans la proposition précédente).

Cette observation, qui se vérifie dans un certain nombre de cas sans qu'on puisse en faire une règle, posait une question fondamentale: en quoi le type de subordination qu'implique la relative rend-il difficile la "coordination" des deux procès, celui de la principale et celui de la relative? Ceci, pour un aspectologue, revient à poser le problème sous la forme suivante: qu'en est-il des interrelations aspectuelles entre verbe de la principale et verbe de la relative?

Coordination a été écrit entre guillemets, car il paraît clair, une fois de plus, que le terme n'est pas pris au sens logique, mais bien au sens chronologique, c'est-à-dire par le biais du recours à la référence extra-linguistique. Autrement dit, ce qui ne serait pas possible, c'est d'interpréter comme deux étapes qui se succèdent dans le temps les procès figurant dans les deux propositions, — ce qui va de soi, sans doute pour la majorité des grammairiens, — que doivent signifier deux verbes au passé perfectif dans des propositions coordonnées.

Si l'on veut apprécier la spécificité de la subordonnée qu'est la relative, un détour s'impose par un rappel du comportement des relations aspecto-temporelles au sein des différentes configurations qui mettent en œuvre la subordination. Subordonnées parmi les subordonnées, introduites par un pronom relatif comme d'autres le sont par une conjonction, libre ou imposée par la réaction d'un verbe, les relatives demandent d'abord à être étudiées par différence avec ces autres subordonnées.

Par différence avec les complétives, en premier lieu. Les relatives ont en commun avec les complétives qu'elles ne sont pas des subordinées libres, dites encore subordinées de phrase : les complétives complètent un verbe dont elles représentent la réaction et les relatives déterminent un nom.

Le fonctionnement des formes aspecto-temporelles dans les complétives constitue un petit système fermé tendant à se fermer sur lui-même. En français et dans d'autres langues, le choix des temps de la complétive se fait selon le principe de concordance, qui est de nature double : de localisation temporelle relative (antériorité, simultanéité, postériorité) par rapport au verbe principal et de correspondance de formes spécifiques selon le temps de la principale. En russe, le principe est de nature simple : seule la chronologie relative est retenue ; il n'y a pas de sélection de formes particulières en séquence obligatoire avec les différents temps de la principale.

Dans le système du russe, des formes aspecto-temporelles se figent dans des valeurs "temporelles" qu'elles peuvent connaître ailleurs, dans d'autres configurations morphosyntaxiques, mais sans cette rigidité exclusive. Le présent perfectif ne peut, en effet, signifier que la postériorité de l'action de la complétive par rapport à celle de la principale, alors que c'est la signification d'éventualité qui s'attache à cette forme pour l'ensemble de son fonctionnement⁸. Le présent imperfectif signifie la simultanéité et l'omnitemporalité. Les passés imperfectif et perfectif signifient l'antériorité, mais en se spécialisant, le premier dans l'antériorité simple, indéterminée, le second dans une antériorité qui implique l'articulation du procès de la complétive sur le procès de la principale.

Cerner la différence du comportement aspecto-temporel des relatives avec celui des gérondivales, subordinées de phrase, est d'autant plus intéressant que les propositions complexes comportant des gérondivales ont la même structure que des

⁸ Cette valeur de futur attribuée au présent perfectif se distingue de celle qui revient de droit à la forme du futur (*budu* + infinitif imperfectif) en ce qu'elle s'utilise pour une action articulée sur l'action de la principale, alors que le futur signifie une action simplement postérieure, sans cette indication.

suites de propositions principales, à la seule réserve que la forme du gérondif attribue au verbe qui la prend un statut subordonné à celui du verbe principal, c'est-à-dire moins d'importance au fait désigné par le gérondif, le gérondif n'ayant pas d'autre fonction que de marquer la subordination. Soit une suite de principales se rangeant parmi les séquences que nous appelons aspectuellement homogènes, d'abord perfectives :

- *Izumlenno gljadja emu v ščeku, ona vyterla ruki fartukom i skazala tonko, na odnom dyxanii :*
— *Pobrilsja, potoropilsja, porezalsja.*
(I. Grekova, Na ispytanijax)

Chacun des procès désignés par les passés perfectifs de la série est articulé immédiatement sur celui qui le suit dans le texte. Cette articulation est de l'ordre d'une logique intratextuelle et, si elle peut se prêter à différentes gloses sémantiques, comme le met souvent en évidence la traduction, c'est que précisément, en tant que structure, elle leur est, par nature, étrangère.

Dans une proposition complexe avec gérondivale où la séquence est aussi perfective, comme :

- *Groxnuv stul'jami, vstali oficery : èto v konce stola podnjalsja polkovnik s rjumkoj v mjasistoj ruke.* (G. Baklanov, Druz'ja),

la relation d'articulation immédiate entre le verbe principal au passé perfectif et le gérondif perfectif est la même, à la seule différence que le procès désigné par le gérondif signifie un événement secondaire dans l'ordre du récit.

Lorsque la séquence aspectuellement homogène est de variété imperfective, dans une suite de principales, il y a mise en relation arbitraire, par le locuteur, en dehors de la logique du texte, de deux faits qui suivent des lignes différentes :

- *A na soveščanii Nastju vybrali v prezidium. Šla čerez ves' zal na scenu, a na nee smotreli : Nespanova-Syroegina iz Zagar'ja, ne šuti.* (V. Tendrjakov, Podenka - den' korotkij)

Si la séquence imperfective s'inscrit dans une proposition complexe comportant une gérondivale, on constate la même mise en rapport des deux procès de l'extérieur du texte, à la différence près que le procès désigné par le gérondif est

présenté comme d'importance secondaire dans la trame de la narration :

- *Odnaždy, želaja dat' emu vozmožnost' zarabotat', znakomye ugovorili Bunina vystupit' s čteniem svoego novogo, ešče neizvestnogo v Odesse rasskaza "Sny canga". On dolgo otkazyvalsja, uverjaja, što èto rešitel'no nikomu ne interesno.* (V. Kataev, Trava zabvenija)

Que se passe-t-il dans le cas des séquences aspectuellement hétérogènes ?

1. le verbe principal est perfectif, le gérondif est imperfectif :

- — *Kak žizn', rabočij klass ? - sprosil Nekrasov, rezkim dviženiem rasstegivaja na kurtke molniju.* (V. Koneckij, Kto smotrit na oblaka)

La progression aoristique du récit est maintenue, mais la relation d'articulation immédiate entre le verbe principal et le gérondif est impossible à cause de la non-correspondance aspectuelle : le gérondif s'en trouve isolé et tend à devenir une sorte de circonstant plus ou moins stéréotypé.

2. le verbe principal est imperfectif et le gérondif est perfectif :

- *Ja le žal, utknuvšis' v podušku.* (V. Vojnovič, Dva tovarišča)

Très souvent, dans cette combinaison, le procès à la forme du gérondif relève du registre particulier des mouvements corporels. L'isolement syntaxique bloque la signification du perfectif en une valeur dite traditionnellement de parfait, c'est-à-dire désignant l'attitude qui résulte du mouvement qui l'induit. A nouveau, les gérondivales de ce type fournissent des circonstants dont on pourrait, facilement, à cause du peu d'étendue du champ lexical, dresser des listes.

Ainsi, comme toujours lorsque, dans un texte, il y a changement de plan d'énonciation marqué par une disparité aspectuelle, l'élément étranger à la dominante du texte est frappé de figement, coupé des relations avec les autres éléments, tendant à se dégrammaticaliser pour se lexicaliser.

L'enseignement des gérondivales nous intéresse d'autant que les propositions complexes dans lesquelles elles entrent offrent des combinaisons aspectuellement hétérogènes, tout comme, nous le verrons, les relatives.

Nous dirons peu de choses ici des subordinées conjonctives, parentes syntaxiques des gérondivales, puisque, comme

celles-ci, elles sont des subordinées de phrase qui peuvent adopter le schéma des séquences aspectuellement hétérogènes. Insistons seulement sur le fait que la conjonction qui introduit la subordinée, quelle qu'elle soit, ne fait qu'interpréter, sémantiquement, le donné syntaxique que représente la distribution des formes aspecto-temporelles figurant dans les propositions, principale et subordinée. La conjonction travaille sur cette structure fondamentale en exploitant, conformément à sa sémantique lexicale propre (conjonctions de temps, de condition, de conséquence etc.), le rapport aspecto-temporel qui se présente à elle :

- *Vsjakoe prikosnovenie - bol' . A žizn' sostoit iz prikosnovenij, potomu što - tysjači nitej i každaja vydiraetsja iz živogo, iz rany. Vnačale dumala : kogda vse niti, samye kroxotnye i tončajščie, perervutsja, togda nastupit pokoj.* (Ju. Trifonov, *Drugaja žizn'*)
- *Esli Slava ujdet v masterskuju k Tarasovu ili Glazunovu, ja ujdu vmeste s nim.* (S. Esin, *Imitator*)
- *Ona sxvatila za ruku sidjaščego rjedom basketbolista tak, što ee pal'cy sošlis' na ego ruke.* (V. Tokareva, *Meždu nebom i zemlej*)

C'est pourquoi les propositions asyndétiques sont une manifestation syntaxique si intéressante : ce ne sont pas des propositions qu'une absence de conjonction rendrait infirmes, privées de marques qu'il faudrait restituer, mais elles sont, au niveau morphosyntaxique, l'illustration la plus dépouillée de la structure. Pas de marque morphologique, cela signifie toutes les possibilités d'interprétation sémantique ; certes, un traducteur choisira parmi ces dernières celle qui lui paraîtra le mieux convenir, mais sans que rien de tel soit indiqué dans la structure syntaxique au sens de la syntaxe textuelle. Le choix de l'interprétation sémantique ne s'impose que lorsque la proposition complexe est faite de deux propositions constituantes reliées par une conjonction⁹.

A la fin de cet indispensable détour destiné à nous mettre en mémoire le tableau des rapports aspecto-temporels à

⁹ De la même façon, les gérondifs, en soi, n'ont qu'une fonction morphosyntaxique ignorante des choix sémantiques que des gloses linguistiquement inconsidérées leur attribuent souvent.

l'intérieur des propositions complexes autres que celles comportant des relatives, nous évoquerons le cas particulier de ce qu'il faudrait appeler les propositions participiales, c'est-à-dire quand les participes, actifs ou passifs, sont épithètes.

Les participes actifs, en particulier, se comportent comme de véritables propositions, comme en témoigne le fonctionnement des pronoms réflexifs :

- — *Potom?* — *Čepurin potjanulsja k pačke "Belomora", ležavšej rjedom s nim na trave, raskuril papirosu i vypustil dymnyj bublik, celjas' im v lunu.* (E. Nosov, Šumit lugovaja ovsjanica)

Pour justifier l'emploi du non réflexif *s nim*, alors qu'il fait référence au sujet formel de la proposition *Čepurin*, il faut bien expliquer le traitement du pronom par une restitution grammaticale en terme de sujet à ce qui lui en tient lieu, à savoir son déterminé¹⁰.

A cause de la nature du participe qui est double (forme verbale dans le plein sens, prédicatif, du terme et forme nominale aussi), les contraintes pesant sur la prédicativité du participe vont être très fortes : elles le seront pour le participe passif qui ne connaît que deux formes, selon l'aspect : participe imperfectif et participe perfectif dont les valeurs vont se figer au maximum¹¹; elles le seront également pour les participes actifs qui offrent un jeu de trois formes, deux imperfectives, l'une passée, l'autre présente et une perfective. Les deux premières, si le verbe de la principale est au passé, se spécialisent, celle au passé dans une simple mention de l'action et celle au présent soit dans la valeur "actuelle" (en acte) de l'action qu'elle désigne, soit dans la valeur générique confinant, par le biais de l'omnitemporalité, à l'adjectivation. La forme perfective se spécialise dans la valeur de parfait, comme elle le faisait dans la structure des complétives.

C'est donc une certaine stabilité des valeurs des participes actifs qui se constate, même si on ne peut considérer comme indifférent l'aspect du verbe principal.

¹⁰ C'est ce que fait apparaître le recours à la "transformation" du syntagme participial en une relative [*pačka, kotoraja ležala rjedom s nim...*].

¹¹ Il n'y a participe que s'il y a rection. Le figement est quasi absolu en l'absence de rection, mais alors, morphosyntaxiquement, il faut parler d'adjectif.

Comment caractériser la spécificité des relatives au milieu de ces différents types de subordonnées ?

Comme nous l'avons vu à travers l'examen du système des complétives, la détermination n'est pas la rection, même si l'une et l'autre apparaissent comme une sorte de complément d'un membre particulier (nom dans un cas, verbe dans l'autre) d'une proposition, de ce qu'on appelait une partie du discours.

Même si elles partagent avec les gérondivales et les subordonnées conjonctives la liberté qu'implique une structure propositionnelle avec sujet et prédicat explicites, "formels", les relatives ne sont pas non plus des subordonnées de phrase. A la différence des subordonnées libres, elles sont accrochées à l'endroit d'un substantif, sortes de culs-de-sac prédicatifs, éclatant à partir de la ligne principale du texte.

Par rapport aux participiales qui sont, elles aussi, des déterminatives, les relatives ne sont pas prisonnières du conditionnement morphosyntaxique de la nominalisation. C'est pourquoi elles ne connaissent pas de valeurs aussi stabilisées pour les relations aspecto-temporelles qu'elles entretiennent avec leurs principales.

Ainsi, les rapports aspecto-temporels dans les propositions complexes où entrent des relatives paraissent compliqués, voire originaux, à première vue, mais, si l'on veille à les analyser à l'intérieur du système du russe, sans préjugés importés d'une autre langue, le tableau d'ensemble obtenu en fin d'examen, évoquera beaucoup ce qu'il est pour les principales, au point que nous concluons que les relatives sont des variantes de principales.

Retrouvons maintenant les notations de V. Gak dont nous avons fait part au début de cet article¹². Répétons que la méthode qui consiste à mettre des phrases produites dans une langue en regard de phrases qui leur servent de traductions n'est pas, si elle est de bonne guerre pédagogique, fondée linguistiquement : elle ne conduit pas à une description qui a reconnu son objet. Les deux exemples prélevés par nous au titre de ce que nous appellerons les relatives *de postériorité* pourraient, sans doute, être une illustration d'un fait gram-

¹² Cf. p. 78.

matical du français, mais pour lui reconnaître ce statut il serait indispensable de l'étudier dans le cadre aspecto-temporel de cette langue.

En revanche, ce qui est la réalité du système aspecto-temporel russe est illustré par les énoncés suivants :

- *Starpom ušel. Basargin vytaščil iz-pod stola butylku, kotoruju sprjatal, kogda uvidel botinki starpoma, nalil sebe i srazu vypil.* (V. Koneckij, Kto smotrit na oblaka)
- *Uvidev v vitrine ètu fotografiju, ja pobežal domoj i počti so slezami vymolil u teti rubl', kotoryj s menja zaprosil bezdarnyj, no xitryj fotograf.* (V. Kataev, Trava zabvenija)

Dans le premier énoncé, les passés perfectifs se distribuent en verbes principaux (*ušel, vytaščil, nalil, vypil*) et en verbes subordonnés (dans la relative : *sprjatal*; dans la conjonctive temporelle dépendant de la relative : *uvidel*). La signification de cette suite de passés perfectifs est toujours la même, aoristique, c'est-à-dire d'articulation immédiate des procès les uns sur les autres avec la mise en ordre qu'implique le jeu du relatif et de la conjonction au milieu des principales. Peu importe que le français ait recours pour cet énoncé à un plus-que-parfait pour traduire *sprjatal*. Dédire qu'il y a "expression" de l'antériorité dans la relative parce qu'il y a un plus-que-parfait (du même coup en créditant ce temps du verbe français d'une signification qui reste à prouver), c'est faire bon marché de l'étanchéité définitoire des systèmes.

C'est ce que montre, en forme de contre-exemple, le second énoncé. Celui-ci, en effet, est constitué, comme le premier, d'une suite de passés perfectifs : principaux (*pobežal, vymolil*), gérondif (*uvidev*), subordonné dans la relative (*zaprosil*). Même schéma donc que pour le premier énoncé. Pourtant, en français, le recours à l'imparfait sera le plus attendu pour traduire le verbe de la relative. Les tenants du "chronologisme" contesteraient-ils qu'il y ait antériorité de l'action de la relative par rapport à celle de la principale ?

Poursuivons :

- *V ètu minutu v kabinet vernulsja sekretar', molodoj čelovek v sinem bostonovom kostjume, kotorigo Saša prinjal za posetitlja.* (A. Rybakov, Deti Arbata)
- *V ponedel'nik utrom kapitan javilsja na rabotu, kak vseгда minuta v minutu. Ot pročix ljudej kapitana Miljagu otličalo to, čto on vseгда ulybalsja.*

- *Vot i sejčas, ulybajas', pozdorovalsja s Kapoj i s ulybkoj obratilsja k Svincovu, kotoryj pri ego pojavlenii oprokinul stul i vytjanulsja u dverej.* (Vojnovič, Špion)

Dans les deux énoncés précédents, le schéma est encore aoristique. Dans le premier, l'articulation logique supporte la traduction par un passé simple ; dans le second aussi, avec une nuance d'immédiateté temporelle, de simultanéité qui est apportée lexicalement par le circonstant *pri ego pojavlenii*, comme, ailleurs, la même structure aspectuelle pourrait véhiculer une autre interprétation sémantique lexicale.

Qu'observe-t-on dans l'énoncé qui suit ? Les tenants du chronologisme seraient tentés d'y voir de la postériorité, mais ils seraient gênés, peut-être par *tut že*, sans doute par *odnim (vzgljadom)*:

- *Vse èto Klava razgljadela s čistoj ženskoj bystrotoj, odnim vzgljadom, kotoryj tut že uperla v stol.* (B. Vasil'ev, Zila-byla Klavočka)

Que diraient-ils de l'énoncé suivant où *priexal* se traduira normalement par un plus-que-parfait, alors que la simultanéité du verbe principal (*pojavilsja*) et celui de la relative (*priexal*) paraît aller de soi ?

- *Ja tože sobralsja vyxodit' vmeste s Sidorkinym, no v èto vremja pojavilsja Ermošin, kotoryj priexal na samosvale.* (V. Vojnovič, Xoču byt' čestnym)

La perplexité serait la même pour l'énoncé qui suit :

- *Vzjatyj v plen pod Oršej, on osvobodilsja liš' za dva goda do smerti, kotoruju vstretil poslušnikom v Troice-Sergievom monastyre.* (Ju. Nagibin, Knjaz' Ju. Golicyn)

Nous avons consacré ici notre développement aux seules séquences de passés perfectifs, mais la critique devrait être menée également à partir des séquences d'imperfectifs. Nous y montrerions que la survenue dans un texte d'un imperfectif implique la rupture de l'articulation immédiate avec le verbe précédent. Dans :

- *S trudom podnjavšis', on stojal pered kapitanom i deržalsja za nos, iz kotorogo dejstvitel'no padali na pol bol'šie krasnye kapli.* (V. Vojnovič, Špion),

la relation imperfective marque la disjonction entre deux plans, celui de la principale et celui de la relative, qui sont mis en présence dans le discours par l'intervention du locuteur.

Dans les séquences hétérogènes, un effet d'antériorité peut apparaître, sans qu'il soit constant. Ainsi, pour une séquence "imperfectif dans la principale — perfectif dans la relative", un effet d'antériorité de l'ordre du parfait :

- *Den'gi, kotorye mne ostavila moja podrug, podxodili k koncu. Pora bylo postupat' na rabotu.* (I. Grékova, Vdovij paroxod)

Mais rien de tel dans :

- *U Loseva nepodvižnaja usmeška povisla na gubax. On smotrel na Roginskogo, kotoryj, ne podnimaja glaz, skazal so značením :*
—*Ja dumaju, što Sergej Stepanovič vse ravno otkazalsja by.* (D. Granin, Kartina)

Dans une séquence "perfectif dans la principale - imperfectif dans la relative" un effet d'antériorité simple, d'ancienneté proche :

- *I vot nastupil ètot den', kotorogo vse ždali v našem upravlenii* (V. Vojnovič, Xoču byt' čestnym)

ou lointaine :

- *I Svistunov opjat' byl prav : glotovskuju kazenku ne tol'ko ne zakryli, no daže ni odnim slovom ne otvetili na prošenie, kotoroe my pisali s takim staraniem.* (M. Isakovskij, Na El'ninskoj zemle)

Notre étude des propositions relatives en russe contemporain, dont l'analyse demande à être poursuivie, nous conduit d'abord à souligner les dommages causés par un usage aveugle de la traduction, c'est-à-dire sans l'assurance d'une base linguistique, conjugué avec une vision naïve de la conception du temps dans la langue.

Les relatives *de postériorité* ne sont pas identifiables en russe, parce que le cadre aspecto-temporel de cette langue ne leur accorde pas le statut d'objet de description. L'idée en est importée d'une autre structure, celle du français. On peut d'ailleurs s'interroger sur la pertinence de cet objet pour cette dernière langue. Ne serait-ce pas encore une illusion projetée par une conception du temps en langue qui serait tributaire d'une représentation de la langue comme reflet du monde ? En tout cas, la question devrait être examinée à l'occasion d'analyses du système des temps du verbe français.

Ce qu'apporte l'examen des relatives dans l'ensemble des variétés de leurs rapports aspecto-temporels avec les principales permet de conclure à une certaine originalité de ces subordonnées. Par comparaison avec les autres sur lesquelles pèsent des contraintes assez fortes, les relatives constituent une amorce d'autonomie qui les rapproche des principales (variantes de principales, avons-nous dit). Incluses au milieu d'autres propositions, elles ont un caractère de parenthèses, parce qu'elles se ferment sur elles-mêmes, alors qu'en finale de proposition, elles s'ouvrent, sans se fermer, vers une autre direction d'énoncé.

Le mouvement du texte voit son ordre déjoué du fait de la relative qui trouve son origine dans l'antécédent, figurant dans une autre proposition, qui, repris dans la relative, participe à une nouvelle prédication. La grande complexité du jeu des aspects et des temps dans les relatives vient précisément de cette disjonction, strictement morphologisée, d'avec le fil principal du texte. Les formes aspecto-temporelles dans les relatives ignorent le caractère d'inscription obligatoire à une place "préattribuée" dans l'enchaînement des procès, comme cela existe pour les propositions coordonnées, mais aussi pour les gérondivales et les conjonctives, de même que, bien sûr, pour les complétives.

LES RELATIONS PRÉDICATIVES À LA LUMIÈRE DE L'ASYMÉTRIE LINGUISTIQUE

par

Vladimir Grigorevič Gak
Moscou

Avant de procéder à la discussion du problème, il importe de faire deux précisions dont l'une concerne les niveaux de l'analyse de l'énoncé et l'autre, la terminologie employée.

La structure de l'énoncé est caractérisée par l'interpénétration et l'interdépendance de trois niveaux : logico-sémantique, logico-communicatif et syntaxico-structural.

Au niveau sémantique, on distingue le sujet sémantique, ou l'agent, et le prédicat sémantique, qui exprime le processus (l'action ou l'état liés à l'agent). A ce niveau la phrase répond à la question : de quoi la phrase parle-t-elle ? qu'est-ce qu'il y est dit ?

Au niveau logico-communicatif, on distingue le sujet logique, ou thème, et le prédicat logique, ou rhème. Ces deux éléments reflètent la valeur informationnelle de la phrase ; on répond ici à la question : pourquoi, dans quel but la phrase est-elle dite ?

Au niveau syntaxique, on distingue le sujet et le prédicat syntaxiques, les deux termes principaux de sa structure. A ce niveau, l'analyse montre comment la phrase est faite. *Quoi*, *pourquoi* et *comment* sont les trois symboles des trois niveaux de l'organisation de l'énoncé.

Dans les phrases noyaux et, en général, dans la majorité des phrases, ces trois niveaux coïncident, on est en présence d'une parfaite symétrie de ces trois plans, et l'analyse ne présente guère de difficultés. C'est ainsi, par exemple, que dans la phrase *Le train est arrivé*, le mot *train* est l'agent, le thème et le sujet syntaxique à la fois, tandis que *est arrivé* exprime l'action, le rhème et le prédicat grammatical. Mais dans l'énoncé *Il est arrivé un train* on voit déjà un décalage entre les trois plans de la structure : *un train* représente le sujet sémantique (ou l'agent), le pronom impersonnel *il* sym-

bolise le sujet grammatical, alors que le thème est véhiculé par *Il arrive*. L'énoncé *Nous attendons l'arrivée du train* a un seul sujet grammatical (*Nous*) et un seul prédicat grammatical (*attendons*), mais deux actions (*attendons* et *l'arrivée*), chacune avec son agent (*nous* et *du train*). Dans cette analyse, on laissera de côté le plan communicatif, pour étudier le rapport entre les structures sémantique et syntaxique de l'énoncé.

Pour ce qui est de la terminologie, il faut constater que le russe a l'avantage de posséder deux séries de termes relatifs à l'analyse logico-grammaticale de la phrase. La première série, formée par la traduction littérale des termes latins, concerne la grammaire proprement dite. Ce sont *predloženie*, *podležaščee*, *skazuemoe* (calqués respectivement sur les termes latins *propositio*, *subjectum*, *praedicatum*). La seconde série, adaptation des termes latins correspondants : *propozicija*, *sub'ekt*, *predikat*, appartient au domaine de la logique. Bien que les limites entre la grammaire et la logique ne soient pas bien nettes, et qu'entre ces sœurs siamoises il se fasse une circulation intense de notions et de termes, cette double terminologie permet en russe, mieux qu'en français, de distinguer entre les plans mentionnés de la structure de l'énoncé. On réservera donc le terme de *proposition* (en précisant : *proposition sémantique* en français) au niveau logico-sémantique. La proposition sémantique représentera donc l'invariant sémantique, le dénominateur commun de toutes les variantes grammaticales relatives à la même réalité, ce dont on parle, le *dictum* de Ch. Bally. Ainsi, les séquences

- *Le train arrive,*
- *l'arrivée du train,*
- *on voit le train arriver,*
- *nous attendons que le train arrive*

ont la même proposition sémantique (*propozicija*) :

le train + arriver.

Le terme *proposition* tout court (*predloženie*) sera appliqué au niveau syntaxique (*structural*) de l'énoncé. De la même façon, on distinguera la *propositionnalité* (*propozicional'nost'*), qui recouvre la relation entre le sujet et le prédicat sémantique (l'agent et le processus) quelle que soit leur forme linguistique, et la *prédicativité* (*predikativnost'*), qui constitue l'ossature grammaticale de la phrase, et qui relie le sujet

et le prédicat grammaticaux (**podležaščee** et **skazuemoe**) et qui se traduit dans les catégories du temps et du mode, catégories constitutives de l'énoncé. En principe, la propositionnalité et la prédicativité coïncident, mais, comme la relation prédicative est une forme logico-grammaticale de la phrase, elle peut acquérir un certain degré d'indépendance, de sorte qu'elle cesse de correspondre aux rapports entre agent et processus. Entre ces deux plans — logico-sémantique et syntaxico-structural — peuvent s'établir des rapports de symétrie, si l'agent et le sujet grammatical coïncident, ou d'asymétrie, si ces deux entités divergent.

L'asymétrie des deux plans est provoquée par les modifications structurales de la phrase. Celles-ci sont de deux types : transposition et omission (modification qualitative ou quantitative). La transposition consiste à exprimer le processus par une partie du discours autre que le verbe, le plus souvent par un substantif. Toute nominalisation aboutit à l'asymétrie logico-grammaticale qui se manifeste dans les relations intra-prédicatives aussi bien que dans les relations inter-prédicatives.

Nous allons examiner d'abord les incidences de la nominalisation sur les relations intra-prédicatives pour passer ensuite aux relations inter-prédicatives.

En ce qui concerne les *relations intra-prédicatives* à l'intérieur d'une phrase, il y a lieu de distinguer deux types principaux de nominalisation selon la fonction que le terme nominalisé remplit dans la structure syntaxique de la phrase : la nominalisation *objectivale*, où le terme nominalisé joue le rôle de l'objet grammatical du verbe, et la nominalisation *subjectivale*, où ce terme fait fonction de sujet grammatical de la phrase. A cette dernière vient s'ajouter le cas où le terme nominalisé se trouve à la place de l'attribut après le verbe *être*.

Dans les deux cas on assiste à une complication de la structure de la phrase : un terme est remplacé par un syntagme, de sorte que les rapports prédicatifs ne s'établissent pas entre le sujet et le prédicat sémantique en entier, mais entre le sujet et une partie du prédicat, ou bien entre deux parties de celui-ci.

Le terme nominalisé peut être obtenu par une nominalisation suffixale directe (*traduire* → *traduction* ; *arriver* → *arrivée*) ou par une supplétion, s'il provient d'un autre radical (*tomber* ↔ *chute* ; *dire* ↔ *mot, parole*).

La nominalisation objective consiste à remplacer le verbe par un syntagme verbo-nominal comprenant un verbe opérateur appelé à exprimer les catégories verbales (temps, mode, voix, etc.) et un substantif, correspondant sémantique du verbe nominalisé :

- *Pierre a traduit un roman russe* → *Pierre a fait la traduction d'un roman russe.*

On voit bien l'asymétrie : sur le plan sémantique les relations prédicatives s'établissent entre *Pierre* et *traduire*, alors que sur le plan formel elles réunissent le sujet (*Pierre*) et une partie seulement du prédicat (*a fait*), tandis que la partie proprement sémantique du prédicat, décrivant l'action même, est présentée comme l'objet grammatical. Le terme *traduction* tient la place d'un actant, mais c'est un faux actant, parce qu'il ne représente pas un argument du prédicat, mais, sémantiquement, le prédicat lui-même. C'est ce qu'on voit dans les schémas suivants (le signe = symbolise les relations intra-prédicatives grammaticales) :

Relations symétriques : *Pierre* = *a traduit*

Relations asymétriques : *Pierre* = *a fait* — *la traduction*

La nominalisation objective n'est pas un phénomène caractéristique seulement de la langue littéraire, du style scientifique ou administratif. Elle est propre à tous les styles et à toutes les époques. La comparaison des textes en ancien français avec leur traduction dans la langue moderne montre bien qu'à côté des substitutions multiples des formes analytiques aux verbes simples, il y a beaucoup de cas contraires où un syntagme verbo-nominal se voit remplacé par un verbe simple. Par exemple :

- *Li Grieu lor firent une assaillie* (Villehardouin).
- *Les Grecs les attaquèrent* (traduction de G. Paris).

On constate la même chose en confrontant les textes vieux-russes avec leurs traductions modernes (les exemples et les traductions sont prises dans "Izbornik", M., 1969) :

- *Tut zivot" svoj skonča* → *Tut i umer.*
- *Vojny mnogo tvorjaše* → *Mnogo voeval*

- *Tvorjat' kuplju* → *Torgujut*
- *Lovy dějal* → *Oxotilsja*.

La nominalisation objectivale est très fréquente en russe familier et populaire (les exemples sont pris dans "Le Don paisible" de Cholokhov) :

- *Ty svoemu kuren'ju golova, s toboj ja i razgovor imeju* (= *ja i razgovarivaju*).

Le verbe *byt'* (*être*) qui exige une construction prépositionnelle du "faux actant", s'omet généralement au présent :

- *Ty nikak s pokupkoj?* (= *Ty čto-to kupil?*).

La nominalisation subjectivale consiste également à remplacer le verbe par un syntagme analytique verbo-nominal, mais à condition d'attribuer au terme nominalisé la fonction du sujet de la phrase. Le prédicat sémantique se trouve ainsi disloqué en deux parties dont l'une (partie sémantique) forme le sujet grammatical, et l'autre, constituée par un verbe opérateur, forme le prédicat grammatical de la phrase en exprimant les catégories de temps, de mode, etc. De cette façon, les relations intra-prédicatives syntaxiques réunissent deux parties du même prédicat sémantique. L'asymétrie est plus profonde que dans la nominalisation objectivale :

Relations symétriques : (*On*) = *travaille (toujours)*

Relations asymétriques : *Le travail* = *se poursuit*

Dans la dernière structure la place du sujet est occupée par le mot qui exprime le prédicat sémantique, le processus lui-même (*le travail*), alors que celle du prédicat grammatical est tenue par le verbe opérateur (*se poursuivre*), qui ne fait que verbaliser le substantif en exprimant les catégories prédicatives (temps, mode) ainsi que certaines modalités de l'action (ici : la continuation et l'action). En tant que verbes opérateurs, on utilise les verbes à sens généralisé (*être*), les verbes de mouvement et autres, susceptibles de désigner le processus ou sa phase.

Le sujet sémantique (l'agent) est exprimé par un possessif, par un pronom personnel aux cas obliques ou bien par le géni-

tif du nom. Mais cette construction est surtout employée en russe pour éliminer le sujet ou pour exprimer un processus à sujet indéterminé ou absent. Pour cela, elle est souvent l'équivalent des propositions françaises avec les pronoms *on* ou *il* impersonnel :

- *Il pleut* — *Dožd' idët* ;
- *On travaille avec succès* — *Rabota idët uspešno*.

Les nominalisations subjectivales sont propres à toutes les langues, mais en russe elles sont beaucoup plus fréquentes qu'en français, surtout dans la langue familière ou populaire. En voici quelques exemples, toujours tirés de Cholokhov :

- *Ne vidat' tebe Griški! Vot moj skaz!* [Tu ne verras plus Grichka. C'est ce que je te dis !]
- *Net u ej žizni.* [Elle ne peut plus vivre]
- *Moči moej net.* [Je n'en peux plus]
- *Snu net. Son ot menja otxodit.* [Je ne peux pas m'endormir]

A la forme négative la phrase prend une forme impersonnelle. Le dernier exemple montre les possibilités de variation de ces constructions. Il n'est pas rare que la nominalisation suive une phrase synonymique ordinaire pour varier et, partant, renforcer l'expression :

- *Ne mogu zasnut'. Son nejdet.* [Je ne peux pas m'endormir]

L'indication du sujet (*u menja, moj, etc.*) s'omet souvent :

- *Nužda est' — ko mne prišel by* (= *esli ty nuždaeš'sja v čem-libo*) [Si tu as besoin de quelque chose, tu peux toujours venir me voir].

La nominalisation permet d'obtenir une proposition impersonnelle où le terme nominalisé joue le rôle du complément, et non pas du sujet :

- *S rabotoj u menja nynče ne zaladilos'* (= *Rabota u menja nynče ne kleitsja*) (Je ne peux pas bien travailler aujourd'hui).

En tant que verbe nominalisé, on peut employer non seulement un nom verbal, mais aussi un substantif dénommant n'importe quel actant du verbe, l'instrument, la partie du corps, une manifestation de l'action en question, par exemple :

- *Il marchait lourdement* → *Sa démarche était lourde* → *Ses pas étaient lourds*.

Ici le mot *pas* correspond au verbe *marcher*. Ou bien :

- *Sleza ego prošibla. [Il se mit à pleurer].*

Le substantif *sleza* [*larme*] est une correspondance nominalisée du verbe *pleurer*.

A côté du nom d'agent, tous les autres noms actantiels, tels que les noms d'objet, de destinataire, d'instrument, de lieu, etc, peuvent être utilisés pour la nominalisation du prédicat. Voici un exemple de nominalisation réalisé avec un nom d'agent (tiré de R. Rolland) : *On dansait sur la place du village... Anna et Christophe s'assirent et regardèrent les danseurs*. Le nom d'agents *danseurs* représente un prédicat enchâssé dans la seconde phrase (*ils regardèrent les gens qui dansaient*).

Le prédicat composé comprenant un verbe modal et l'infinitif du verbe principal permet d'obtenir plusieurs nominalisations différentes, la coupure prédicative pouvant s'intercaler dans divers endroits de la structure de la phrase. Par exemple, dans

- *On (=) xotel (=) učit'sja*

il est possible de constituer la relation intra-prédicative entre le premier et le second élément de l'énoncé :

- *U nego bylo = zelanie ucit'sja*

ou bien entre le second et le troisième élément :

- *Ego zelanie = bylo ucit'sja.*

La dernière variante s'emploie surtout quand il s'agit d'une attitude subjective de l'agent, de l'expression du modus :

- *On mečtaet pobrvat' v Krymu → Ego mečta — pobrvat' v Krymu [Il rêve d'aller en Crimée → Son rêve est d'aller en Crimée]*
- *Moj vam sovet (= ja vam sovetuju) potoropit'sja [Je vous conseille de vous dépêcher];*

ou avec omission de l'agent :

- *Esli est' somnenie — (= esli ty somnevaeš'sja) vozderžis'. [Si tu hésites, abstiens-toi].*

On pourrait parler longuement des facteurs qui stimulent l'emploi des structures nominalisées et de leurs effets sémanco-stylistiques. Bornons-nous à en signaler quelques-uns. La nominalisation permet de varier l'expression, tous les types de nominalisation rendent la phrase plus souple, augmentant

ses possibilités transformationnelles. Par exemple l'énoncé *On otoropel [Il resta stupéfait]* ne peut subir par lui-même une passivation, qui devient pourtant possible avec une nominalisation subjectivale: *Otorop' ego vzjala [litt: La stupeur le saisit]*.

Pour ce qui est de la nominalisation subjectivale, il est à noter qu'elle est employée souvent en russe pour dépersonnaliser l'énoncé, pour estomper le locuteur ou l'agent. Pour cela elle se rencontre souvent dans les énoncés qu'on adresse à des supérieurs. En témoigne l'exemple suivant, pris dans le roman de Simonov "On ne naît pas soldat" (un soldat s'adresse à son officier):

- *A kak vy sčitaete, tovarišč kapitan, — pomolčav sprosil pervyj, — budet nam, naprimer, segodnja nagrada? (= my budem nagraždeny?)*

ou bien :

- *Kak, budet ot vas starsine prikazanie nam pered otboem dvojnju porciju davat'? = vy prikazete starsine...).*

Il est significatif que dans la traduction française on trouve des formes non nominalisées avec un sujet grammatical agent: *Est-ce que nous allons tous être comme qui dirait récompensés aujourd'hui; Est-ce que vous allez nous faire distribuer...*

Avec l'élimination du sujet et l'omission des marques redondantes de la personne, l'expression devient plus abstraite, ce qui la rend généralement plus catégorique. Il est significatif que les structures nominalisées terminent souvent les répliques comme le prouvent d'ailleurs les exemples cités ci-dessus (*Vot moj skaz, etc.*).

La nominalisation subjectivale, plus encore que la nominalisation objectivale, représente une sorte de métaphore grammaticale doublée d'une métaphore lexicale. La métaphorisation grammaticale consiste à employer le mot désignant une action en fonction syntaxique de sujet de l'action; la métaphorisation lexicale se manifeste dans l'emploi des verbes au sens figuré, par exemple, des verbes de mouvement pour désigner la processualité en général, etc.

Les *relations inter-prédicatives* peuvent également être symétriques ou asymétriques, selon la corrélation entre la prédicativité grammaticale et la prédicativité sémantique (la

proposition). On a symétrie si une prédicativité grammaticale correspond à une proposition sémantique. Ainsi, parmi les énoncés du texte de présentation du Colloque : *Ja uslyšal ego* a une structure symétrique, parce que cet énoncé renferme une seule prédicativité et une seule proposition sémantique (*ja = uslyšal*). Il en est de même du second énoncé :

- *Ja uslyšal o tom, čto on priexal.*

qui en contient deux (*ja = uslyšal* et *on = priexal*). En revanche le dernier énoncé :

- *Ja uslyšal o ego priezde*

est nettement asymétrique parce qu'il comprend deux propositions sémantiques (*ja + uslyšat'* et *on + priexat'*), mais une seule prédicativité grammaticale (*ja = uslyšal*).

Ainsi on peut constater que sont symétriques les structures monoprédicatives et monopropositionnelles, ou polyprédicatives ou polypropositionnelles. Sont asymétriques, en revanche, les structures polypropositionnelles mais monoprédicatives. C'est ce qu'on peut voir dans le tableau suivant :

aspect sémantique (proposition sémantique)	aspect grammatical (proposition grammaticale)	
	polyprédicativité	monoprédicativité
polypropositionnalité	(1) phrase complexe	(2) semi-prédicativité (3) prédicativité réduite (4) prédicativité latente
monopropositionnalité	∅	(5) proposition simple

On voit deux pôles de symétrie : (1) et (5), ainsi que des formes intermédiaires asymétriques : (2), (3), (4). On trouve ici cinq paliers entre lesquels il n'existe pas de lignes de démarcation bien nettes. Chaque palier comprenant toute une gamme de formes, le passage de la proposition simple à la phrase complexe est continu et graduel. Analysons maintenant ces structures.

(1). Les structures **polyprédicatives** et **polypropositionnelles**. Elles renferment deux prédicativités grammaticales et deux propositions sémantiques, à chaque proposition sémantique correspondant sa proposition grammaticale. C'est le cas des phrases juxtaposées et complexes. Les liens syntaxiques ne sont pas rigides. On trouve ici tout un éventail de formes toujours plus condensées (on prendra les rapports de cause) :

a) Deux propositions indépendantes :

• *Pierre est tombé malade.*

• *Le travail s'est arrêté.*

b) Deux propositions juxtaposées (construction asyndétique) :

• *Pierre est tombé malade. Le travail s'est arrêté.*

c) Coordination :

• *Pierre est tombé malade et le travail s'est arrêté.*

d) Subordination :

• *Comme Pierre est tombé malade, le travail s'est arrêté.*

2) Les phrases dites "**complexifiées**" (*osložnennye predloženiya* de la grammaire russe). Elles constituent un énoncé polypropositionnel, mais monoprédicatif. Une des deux propositions sémantiques est représentée par le verbe fini à prédicativité pleine, l'autre par une forme verbale non-personnelle, syntaxiquement dépendante du verbe fini, et qui ne possède pas toutes les catégories du prédicat. C'est le cas des constructions infinitives, gérondives, participiales, de certaines mises en détachement avec omission du verbe. Comme les formes non-personnelles ne possèdent pas toutes les catégories prédicatives (elles n'ont pas de mode, ne possèdent que le temps relatif), ce type de prédicativité s'appelle semi-prédicativité. Les liens syntaxiques sont plus rigides que dans les cas précédents, mais il est possible de distinguer, à l'intérieur du groupe, une gradation des formes :

a) Sont plus proches de la catégorie (1) les structures absolues qui ont un sujet indépendant de la partie principale :

• *Le travail s'est arrêté, Pierre étant tombé malade.*

C'est aussi le cas des "propositions infinitives" :

• *Je vois Pierre travailler.*

b) L'infinitif objectival, où le sujet de la proposition enchâssée ne coïncide pas avec celui de la phrase matrice, constitue un pas de plus dans la condensation de la structure :

- *Jean a ordonné à Pierre de travailler.*

c) L'infinitif subjectival et les autres formes non-personnelles ayant le même sujet que la phrase matrice :

- *Pierre dit pouvoir travailler demain.*

ou :

- *Etant malade, il a arrêté son travail.*

d) La mise en séparation obtenue par l'omission du verbe :

- *Malade, Pierre a arrêté son travail.*

On reviendra plus loin aux constructions infinitives.

3) Les énoncés à **prédicativité réduite** (*svernutaja predikativnost'* en russe). Ces énoncés sont également polypropositionnels, mais monoprédicatifs, parce que deux ou plusieurs propositions sémantiques sont embrassées par une seule prédicativité grammaticale. Les relations inter-prédicatives y sont transformées en relations intra-prédicatives. C'est le cas des nominalisations. L'élément enchâssé, tout en gardant son sémantisme processuel, voit ses catégories prédicatives réduites à zéro. Les liens syntaxiques sont encore plus rigides. A la différence de l'infinitif, qui se réfère à la même personne que le verbe fini (sauf indication contraire); cf.

- *Il veut liquider cette affaire*

(= c'est lui même qui s'en chargerait), le nom verbal perd cette possibilité, et le vrai sujet ne peut qu'être suggéré par la situation :

- *Il veut la liquidation de cette affaire*

(on ne sait pas si le sujet mettra la main à la pâte ou laissera agir les autres). Les catégories de mode et de temps peuvent être exprimées seulement à l'aide de moyens lexicaux :

- *son éventuel voyage à Paris*

- *son récent voyage*

etc.

Les traces de prédicativité ne sont maintenues dans un terme nominalisé qu'au niveau sémantique, grâce à sa corrélation avec le verbe.

Les traces de la prédicativité originelle s'estompent de plus en plus, en passant d'une structure à l'autre.

a) Le terme nominalisé introduit par une préposition garde plus d'autonomie et de traces prédicatives :

• *Le travail s'est arrêté à cause de la maladie de Pierre.*

b) Le même terme s'intègre davantage dans la structure de la phrase matrice. Les deux propositions sémantiques se soudent davantage :

• *Sa maladie a empêché Pierre de travailler.*

c) Le terme nominalisé en fonction de complément du verbe constitue un cas à part, difficile à cerner. En mainte occasion, il peut alterner avec l'infinitif :

• *Mexanizm zarabotal / On načal rabotat' / On načal rabotu.*

[*Il s'est mis à travailler / Il commença à travailler / Il commença le (son) travail*]

On sent que dans le premier cas (en russe) la modalité de l'action (le commencement), exprimée par un affixe, est inséparable de l'action elle-même. Dans le second, la soudure entre l'action et sa modification est moins forte, mais le verbe fini exprime toujours la modification de l'action véhiculée par l'infinitif. Enfin, dans le troisième cas, les deux éléments sont plus indépendants l'un de l'autre, un substantif ayant plus d'autonomie par rapport au verbe qu'un infinitif.

La construction *Il commença à travailler* est asymétrique en elle-même, parce que l'idée principale est exprimée par le terme régi (infinitif), alors que l'idée secondaire l'est par le terme régissant. Formellement, l'action elle-même est représentée comme l'actant d'un autre verbe.

Les verbes pouvant avoir des actants prédicatifs appartiennent à quatre groupes sémantiques. Ils expriment :

a) les particularités de l'action — la phase (*commencer*), le rythme (*se dépêcher de*), la continuation (*poursuivre*), la possibilité de réalisation (*réussir*), l'intensité (*se tuer à faire quelque chose*);

b) l'attitude de l'agent envers l'action, toutes sortes de significations modales (*vouloir, pouvoir, savoir, croire, s'étonner de*, etc.);

c) le rapport entre deux actions (*finir par*);

d) l'attitude d'un autre sujet envers l'action en question (*aider, empêcher*).

Il y a donc deux possibilités de considérer les constructions *verbe fini + infinitif*: le verbe avec son actant, exprimé par l'infinitif (dans ce cas on a une structure asymétrique à deux propositions sémantiques), ou bien l'action, exprimée par l'infinitif, et modifiée seulement par la forme finie. Dans ce dernier cas, on a une structure symétrique (une prédicativité et une proposition sémantique), dont le noyau prédicatif est pourtant asymétrique: la caractéristique de l'action est exprimée par le terme régissant (cf.

• *Il s'obstine à travailler → Il travaille avec obstination ;*
la seconde formule est libre de cette asymétrie).

4) Les énoncés à **prédicativité latente** (*skrytaja predikacija*). Ce type de prédicativité, qu'on trouve au palier suivant, peut être deviné seulement, parce que ses traces sont véhiculées par un terme non-processuel: substantif concret ou adjectif. Par exemple :

- *Le travail s'est arrêté à cause de Pierre.*

Ce type de nominalisation peut être appelé indirecte, car elle est obtenue non par la transposition du verbe, mais par son omission, de sorte que la proposition sémantique enchâssée est représentée au sein de la phrase matrice par un actant qui symbolise toute la situation. Seuls le contexte ou la situation permettent de restaurer le verbe omis (ici: *être malade*).

Le prédicat latent est représenté par un adjectif, si c'est le verbe *être* qui est omis :

- *Ces bêtes sauvages sont dangereuses (= comme ces bêtes sont sauvages, elles sont ...),*

ou bien :

- *Semejnomu človeku trudno prožit' na ètu zarplatu (= esli človek imeet sem'ju...).*

La possibilité d'une prédicativité latente rend ardue l'analyse de l'énoncé, surtout si celui-ci contient un verbe qui peut s'attacher un actant prédicatif (cf. le point précédent). Si dans

- *On končil čitat' (pisat') knigu*

on voit deux propositions sémantiques, on doit en trouver deux également dans

- *On končil knihu.*

De la même façon, la phrase

- *Ja slyšal o něm*

peut être interprétée comme un énoncé asymétrique, contenant deux propositions sémantiques :

- *Ja slyšal, čto on za čelovek*

ou :

- *Ja slyšal, gde on.*

Enfin, l'énoncé cité au début de cet article

- *Ja uslyšal ego*

peut avoir également deux interprétations : une seule proposition sémantique, si on le fait remonter, par exemple, à

- *Ja uslyšal ego golos,*

ou deux, si on le déduit de :

- *Ja uslyšal, kak on govoril / kak on pel.*

Dans ce cas, l'énoncé doit être envisagé comme asymétrique. Pourtant, si l'on voit dans *golos* une manifestation du processus "chanter", "parler", etc., on considérera ce complètement verbal comme processus et les deux interprétations se rejoignent. La grammaire transformationnelle admet différentes interprétations d'une même structure en fonction de son histoire transformationnelle. On peut croire que tous les actants-objets des verbes de ce groupe représentent une proposition.

Mieux encore, tous les éléments anaphoriques peuvent être interprétés comme des résidus des prédicativités encadrées : *Je sais cela = je sais ce qui s'est passé ; Je le vois = je vois l'homme dont tu parles, etc.* Ceci rend encore plus incertaines les lignes de démarcation entre une seule prédicativité et deux prédicativités dont une est latente.

Le prédicat a deux composantes : grammaticale, qui consiste à exprimer les catégories prédicatives : temps, mode, etc., et lexicale, qui reflète le caractère processuel du signifié, ce qui est exprimé de préférence par un verbe ou un substantif déverbatif.

En passant d'un palier à un autre, on voit s'estomper la composante grammaticale d'abord, la composante lexicale ensuite, l'élément prédicatif faisant place peu à peu à un élément non-prédicatif.

structures	composantes	
	grammaticales	lexicales
(1)	+	+
(2)	(+)	+
(3)	-	+
(4)	-	-

Dans la structure (1), le prédicat, exprimé par un lexème processuel, possède aussi toutes les catégories prédicatives. La structure (2), tout en conservant intact le lexème verbal, n'a pas toutes les catégories prédicatives. Dans la structure (3) le côté lexical est maintenu, le substantif étant dérivé du verbe, alors que les catégories verbales sont totalement absentes. Enfin, dans la structure (4), non seulement les catégories verbales, mais le lexème processuel lui-même ne se retrouvent plus.

5) Les énoncés **monoprédicatifs** et **monopropositionnels** nous renvoient à la *symétrie* de structure :

• *Pierre est tombé malade*

ou

• *Le travail s'est arrêté.*

Les structures symétriques ne présentent aucune difficulté d'analyse quant à leur nature prédicative. Mais chaque fois que l'on se trouve en présence d'un décalage du plan de l'expression et du plan du contenu, donc en présence d'un cas d'asymétrie, on doit penser à approfondir la théorie et à chercher des solutions. Les structures prédicatives asymétriques sont très variées et très employées. L'encastrement d'un prédicat dans l'autre a l'avantage de permettre d'exprimer plusieurs propositions sémantiques dans le cadre d'une structure prédicative, d'obtenir une grande concision d'expression, de varier le discours, d'omettre les marques redondantes ; une expression nominalisée, directe ou indirecte, est toujours plus abstraite qu'une expression verbale. Mais, d'autre part, cette concision, cette économie d'expres-

sion est souvent rachetée par une incomplétude, une opacité, voire une ambiguïté. Parfois seuls le contexte ou la situation permettent de préciser le sens de la phrase.

Vu la variété des éléments reflétant l'énoncé enchâssé, on ne saurait s'en tenir exclusivement au modèle de Chomsky, modèle trop morphologique, permettant d'expliquer seulement les faits les plus simples avec des nominalisations transparentes. D'autre part, le modèle chomskyen est surtout sémasiologique : il explique ce qu'on peut faire avec une forme, il montre les filtres appropriés, etc. Mais dans la réalité langagière, on adopte plutôt une démarche inverse, onomasiologique ; on cherche la réponse à la question : comment aboutir à l'expression voulue ? Comment surmonter filtres et interdits ? Nous avons vu que dans ce but on a souvent recours à des formes supplétives, à des omissions, etc. La transformation est un bon procédé épistémologique, mais en réalité on ne transpose que rarement un verbe. La nominalisation se fait directement. Le propre de la pensée humaine est de pouvoir représenter n'importe quoi sous la forme d'une notion substantivale, parce que c'est grâce à cette forme qu'une notion peut se fixer le mieux dans l'esprit humain. Le sujet parlant utilise largement cette particularité de la substantivation, et ce n'est pas par hasard que les éléments enchâssés représentent souvent le thème de l'énoncé.

LE FAUX PARALLÉLISME DU COMPLÉMENT CIRCONSTANCIEL ET DE LA PROPOSITION CIRCONSTANCIELLE

par

Paul Garde

Université d'Aix-en-Provence

De nombreuses théories syntaxiques instituent un parallélisme complet entre les relations intra- et inter-prédicatives. On s'est depuis longtemps avisé que la proposition subordonnée dite "complétive" joue le même rôle qu'un nom sujet ou objet (*Ja znaju, čto on prišel* comme *Ja znaju ètogo človeka*; *Ej snitsja, budto by ona idet...* comme *Snitsja čudnyj son Tat'jane*) et la relative le même rôle qu'un adjectif épithète : *Vot èto devuška, čto ja ljublju* comme *Vot èto ljubimaja devuška*. De la même façon la grammaire scolaire française emploie depuis longtemps les termes parallèles de **complément circonstanciel** (ci-dessous CC) et **proposition subordonnée circonstancielle** (ci-dessous PSC) pour désigner par exemple les syntagmes à valeur temporelle dépendant du verbe *poedem* dans les phrases *My poedem, kogda smerknetsja* (PSC de temps) ou *My poedem v sumerki* (CC de temps) ou encore *My poedem pozdno* (adverbe de temps).

Tirant les conséquences de la pleine reconnaissance de ce parallélisme, Lucien Tesnière (1959) a désigné par un seul terme, celui de **circonstant**, l'adverbe, le CC et la PSC. Plus précisément, le rapprochement de ces divers phénomènes est chez lui un élément de la théorie de la translation, selon laquelle chacun des rôles syntaxiques qu'on rencontre dans une phrase est exprimé normalement par un mot d'une certaine catégorie, mais peut l'être aussi par un mot d'une autre catégorie qui est alors "transféré" d'une catégorie dans l'autre, à l'aide d'un "mot vide" approprié appelé "translatif". Ainsi le circonstant est exprimé :

- soit par un adverbe : *pozdno*, pas de translation.

- soit par un CC : *v smerki* : substantif transféré en adverbe ;
translatif : la préposition *v*.

- soit par une PSC : *kogda smerknetsja* : verbe transféré en
adverbe ; translatif : la conjonction de subordination *kogda*.

Ce n'est là chez Tesnière qu'un élément d'un tableau plus
vaste, où à chaque fonction correspond une partie du discours
et certains types de translation :

Fonction	1-expression sans translation	2-translation d'un substantif	3-translation d'un verbe
actant	substantif		PS complétive
circonstant	adverbe	CC	PSC
épithète	adjectif	génitif	PS relative

C'est chez Tesnière que la théorie du "circonstant" apparaît
sous sa forme la plus élaborée. Mais elle était implicite dans
la tradition grammaticale scolaire française avant lui (cf.
CHERVEL-77). De nombreux autres auteurs, avant et après
lui, dans différentes écoles et diverses terminologies, ont uti-
lisé des concepts semblables.

Dans la tradition grammaticale russe (telle qu'elle se mani-
feste dans Gr. Ak. 1960) le CC est appelé *obstojatel'stvo*, et
on peut retrouver en gros, sous d'autres dénominations, les
trois catégories de Tesnière :

actant	<i>podlejaščee + dopolnenie</i>
circonstant	<i>obstojatel'stvo</i>
épithète	<i>opredelenie</i>

Les propositions subordonnées elles aussi sont pour la plu-
part définies par leurs fonctions, assimilées à celles qu'on
trouve dans la phrase simple (*pridatočnye podležjaščnye*,
dopolnitel'nye, *opredelitel'nye*); toutes celles qui n'entrent
pas dans une de ces trois catégories (*pridatočnye vremennye*,
mesta, *pričinnye*, *uslovnye*, etc.) correspondent aux "*obstojatel'stva*"
de la phrase simple (*obstojatel'stvo mesta*, *vremeni*,
pričiny, *uslovija*, etc.), si bien que là aussi le parallélisme des
relations intra- et inter-prédicatives se retrouve. Dans d'autres
travaux la catégorie de la PSC correspond à peu près à celle
de *nerasčlenennoe složnopodčinennoe predloženie* (cf.
GARDE-88, avec références bibliographiques).

Si l'on admet l'existence d'une catégorie de "circonstant", aussi bien pour les CC que pour les PSC, comment se définit-elle, et en particulier comment se distingue-t-elle des "actants", qui eux aussi dépendent directement du verbe? (Rappelons que, dans un autre cadre théorique, actants et circonstants sont réunis sous un même terme d'"arguments"). Chez Tesnière (1959:128) deux critères sont donnés, concernant l'actant et le circonstant exprimés par un substantif :

- un critère de forme : l'actant "étant en principe un substantif, se suffit à lui-même"... , tandis que le circonstant "doit d'abord, s'il est substantif, recevoir la marque adverbiale au moyen d'une préposition"

- un critère dit "de sens": "L'actant... est souvent indispensable pour compléter le sens du verbe... Au contraire le circonstant est essentiellement facultatif". En fait il s'agit plutôt, comme on le voit, d'un critère transformationnel : l'effacement du terme considéré est-il ou non possible ?

C'est aussi un critère transformationnel qui permet d'appliquer ces mêmes notions aux propositions subordonnées.

Tesnière lui-même reconnaît sans peine que ces critères sont incertains. Il ne manque pas, dans diverses langues, d'actants sans préposition et de circonstants avec préposition, et le caractère plus ou moins obligatoire des divers compléments est parfois très incertain. De nombreux auteurs ont essayé de préciser ces distinctions, d'affiner les critères, sans parvenir, nous semble-t-il, à une délimitation stricte de ces deux catégories.

Nous voudrions attirer ici l'attention sur une autre difficulté, moins souvent remarquée, de la théorie des "circonstants": c'est que la liste des CC et celle des PSC ne coïncide pas. Bien entendu, les listes sont très variables d'un auteur à l'autre, et non sans raison : les critères essentiellement sémantiques de délimitation des diverses catégories sont flous. Nous donnerons ici des listes "moyennes" ou "canoniques" tirées un peu au hasard du livre d'André Chervel (1977:184 et 217) qui justement a étudié ces variations (on remarquera, pour les CC, le "etc." final, qui n'est pas dû au hasard) :

- CC : lieu, temps, manière, cause, moyen, prix, etc.

- PSC : temps, but, cause, conséquence, concession, comparaison, condition.

Sans donner à ces listes plus de valeur qu'elles n'en ont, nous remarquerons qu'elles divergent de la façon suivante :

- CC seul : **lieu**, manière, prix.
- PSC et CC : temps, **cause**
- PSC seul : but, conséquence, concession, comparaison, **condition**.

Nous admettrons, jusqu'à plus ample informé, que les circonstants se divisent en trois classes : CC, CC+PSC, PSC. Nous choisirons un représentant de chacune de ces classes, celui que nous avons souligné dans la liste précédente.

Nous examinerons donc les CC de lieu, les CC et PSC de cause et les PSC de condition tels qu'ils fonctionnent en russe, selon les divers critères qui ont été évoqués ci-dessus, et quelques autres encore, pour essayer de construire une sorte de typologie des circonstants en russe, et vérifier s'il est légitime de les rassembler dans une même rubrique.

Nous partirons des positions théoriques suivantes :

a) les signifiés des lexèmes se répartissent sémantiquement en deux classes : substances et accidents.

b) chaque type de lexème possède syntaxiquement un mode d'expression habituel, "isosémique" (terme de ZOLOTOVA-82:127), qui se rencontre de préférence dans les styles les plus simples.

- substance : substantif (*otec, dom*)

- accident : verbe ou adjectif (*otec spit, dom spokojnyj*)

- accident d'accident : adverbe de manière (*otec spokojno spit*)

c) par translation, l'expression isosémique peut être remplacée par une expression hétérosémique (*otcovskij dom, son otca, spokojstvie doma, spokojnyj son otca*) qui se rencontre de préférence dans les styles les plus élaborés.

d) toute phrase exprime une ou plusieurs relations sémantiques entre les signifiés des lexèmes qui la composent, par exemple : *u otca est' dom* (relation possessive substance-substance); *dom spokojnyj* (relation essive substance-accident), *budem spat' do ot'ezda* (relation temporelle accident-accident).

Appliquons ces principes aux trois classes de circonstants examinées.

I. LIEU

1. SITUATION HABITUELLE

Le CC de lieu est habituellement un substantif concret, c'est à dire sémantiquement une substance, exprimée formellement par un substantif (expression isosémique), et mise en relation (relation spatiale) avec une autre substance, exprimée également par un substantif :

- (1) *V dome est' xleb*
- (2) *Ja uvidela v zerkale Kamillu*
- (3) *My sejčas že poedem za gorod.*

Nous appellerons le CC de lieu le **localisateur** et la substance avec laquelle il entre en relation spatiale le **localisé**. Syntaxiquement le localisé peut être sujet ou objet de la phrase.

On remarquera que cette situation rapproche le CC de lieu des termes appelés par Tesnière "actants" (sujet, objet, bénéficiaire) : c'est avec eux que le signifié du CC de lieu entretient une relation sémantique, et ce sont eux aussi habituellement des substantifs concrets.

Il s'agit donc d'un rapport intra-prédicatif : le CC de lieu ne représente pas un second prédicat.

2. AUTRES SITUATIONS SÉMANTIQUES

Le CC de lieu peut être un nom abstrait (expression hétérosémique d'un accident), mais alors le localisateur (apparent) est aussi un nom abstrait :

- (4) *Est' v svetlosti osennix večerov*
Umil'naja, tainstvennaja prelest' (Tjutčev)

C'est là l'expression hétérosémique (permise par la poésie) de ce qui est en fait une relation entre deux accidents. L'expression isosémique serait à peu près celle-ci (avec évidemment disparition de toute poésie) :

(4a) *Osennie večera i svetly, i prelestny* (simple juxtaposition)
ou peut-être :

- (4b) *Osennie večera prelestny, potomu što svetly* (relation causale).

Ainsi la translation des lexèmes entraîne aussi une translation de la relation entre leurs signifiés.

Il y a d'autres cas où un substantif précédé d'une préposition à valeur ordinairement spatiale, comme *v*, *na*, est un nom abstrait, par exemple :

(5) *On vse v nedoumenii.*

(6) *On do six por v gorjačke* (Dostojevskij).

(7) *V straxe ja zamedljaju šagi* (Kazakov).

Nul n'analysera ces mots comme CC de lieu. Leur syntaxe n'est pas la même, comme il apparaît en cas de négation :

(1) *V dome est' xleb* → (1a) *V dome net xleba*

(6) *On v gorjačke* → (6a) *On ne v gorjačke* (non pas **Ego net v gorjačke*)

Ces mots sont prédicats et ont avec le "localisateur" (apparent) un rapport essif (prédicatif) dont l'expression isosémique serait :

(5b) *On nedoumevaet*

(6b) *On do six por gorjačitsja*

(7b) *Mne strašno i (poétomu) ja zamedljaju šagi.*

3. AUTRES SITUATIONS FORMELLES?

D'après la théorie de Tesnière, les autres expressions possibles du circonstant seraient l'adverbe et la PSC.

a) adverbe? on classe généralement comme "adverbes de lieu" les mots invariables qui, en effet permutent facilement avec les CC de lieu examinés ci-dessus :

(1) *V dome est' xleb* → (1b) *tam, gde-to, doma, est' xleb; nigde net xleba.; gde est' xleb?*

(3) *My poedem za gorod* → (3b) *My poedem tuda, domoj, kuda-to, nikuda ne poedem; kuda my poedem?*

On remarquera seulement que ces "adverbes de lieu" sont tous des pronoms, en ce sens qu'ils désignent le référent en fonction de la situation de parole : *tam, tuda*: [dans le lieu dont on parle]; *gde-to, kuda-to* [dans un lieu qu'on ne nomme pas], etc. Même *doma, domoj* ont un caractère de pronom, puisqu'ils signifient "chez la personne dont on parle".

Ces mots ne sont pas vraiment "indéclinables", leurs désinences *-de* ou *-uda*, *-a* ou *-oj* ont tous les caractères de désinences casuelles (cf. GARDE-77), nous pouvons donc les considérer comme des formes déclinées de pronoms-substantifs.

Ainsi le CC prétendument adverbial n'est qu'un cas particulier du CC substantival.

b) PSC? Y a-t-il des PSC de lieu? Certaines grammaires en font état, ainsi dans Gr. Ak. 1960 (II,II:313-315), qui sous le titre "*pridatočnye mesta*" cite des exemples comme ceux-ci :

(8) *Tam, gde Oka padaet v Volgu, stoit gorod Gor'kij.*

(9) *Otkuda veter, ottuda i sčast'e* (Lermontov)

Il est facile de voir que ces propositions ne diffèrent en rien de celles qui, au lieu de *tam, gde; otkuda, ottuda* contiennent par exemple *kto...*, *tot* ou *vse, čto...*, comme les suivantes :

(10) *Kto beden, tot tebe ne para* (Griboedov)

(11) *Vsego, čto znal ešče Evgenij - Pereskazat' mne nedosug*
(Puškin)

Il s'agit de propositions relatives. La PS relative diffère de la PSC par le fait qu'elle a avec sa principale un élément nominal commun, qui est exprimé dans la principale par l'antécédent du relatif, dans la subordonnée par un pronom relatif. Dans les prétendues "PSC de lieu" le relatif est un CC de lieu (*gde, kuda, otkuda*), dans les autres relatives il a une autre forme (*kto, čto*, etc.). Cet élément nominal commun (antécédent + relatif) n'existe pas dans la PSC.

Dans les exemples ci-dessus l'antécédent est exprimé par un pronom démonstratif. Il peut aussi ne pas être exprimé du tout :

(12) *Blažen, kto smolodu byl molod* (Puškin)

mais cela se rencontre aussi avec les prétendues "PS de lieu"

(13) *Idi, kuda vlečet tebja svobodnyj um* (Puškin).

Cependant le plus souvent l'antécédent est un substantif (c'est alors qu'apparaît le relatif *kotoryj*):

(14) *Zatem violončelist, u kotorogo instrument plakal* (Čexov)

mais cela se produit aussi avec un relatif à valeur de CC de lieu :

- (15) *Derevnja, gde skučal Evgenij Byla prelestnyj ugolok*
(Puškin)

Bref les prétendues PSC de lieu sont en réalité des relatives, et en possèdent toutes les variétés.

Ainsi le CC de lieu n'a pas trois modes d'expression possibles (adverbe, substantif, PSC), mais un seul : le substantif, ce qui correspond à sa valeur sémantique examinée plus haut.

4. FACULTATIF OU OBLIGATOIRE?

Un des critères généralement proposés pour distinguer le circonstant de l'actant est le caractère facultatif du premier, obligatoire du second. L'actant, "indispensable pour compléter le sens du verbe", répond à la valence du prédicat, il est régi par lui, le circonstant, "essentiellement facultatif" s'emploie indépendamment de la nature du prédicat et peut toujours être supprimé.

Ce critère n'est pas facile à appliquer, de nombreux cas litigieux ont été recensés. Sans entrer dans les discussions sur la rection "forte" ou "faible" (*sil'noe, slaboe upravlenie*) nous remarquerons seulement que le CC de lieu peut être facultatif :

- (16) *Dymov proležal v posteli ves' den' (Čexov)*
→ (16a) *Dymov proležal ves' den'.*

- (17) *Iz dlinnyx trav vstaet luna (Blok)*
→ (17a) *Vstaet luna.*

mais peut être aussi obligatoire :

- (18) *Kuz'ka polez v povozku (Čexov)*
→ (18a) **Kuz'ka polez*

- (19) *Iz kuxni vyxodit uzki koridor (Zolotarev)*
→ (19a) **Vyxodit uzki koridor.*

Mais cette situation n'est pas propre aux CC de lieu. Si l'on considère les emplois du datif exprimant le "bénéficiaire" ("complément d'attribution" dans la terminologie scolaire française), qui est généralement considéré comme un "actant" ("tiers actant" selon Tesnière), on verra qu'il est lui aussi tantôt facultatif, tantôt obligatoire :

Obligatoire :

(20) *Sud'bu moju – Otnyne ja tebe vručaju* (Puškin)

→ (20a) **Sud'bu moju otnyne ja vručaju.*

(21) *Dam tebe ja na dorogu – Obrazok svjatoj* (Lermontov)

→ (21a) **Dam na dorogu obrazok svjatoj.*

(22) *On daril Ane kol'ca* (Čexov) → (22a) **On daril kol'ca.*

Facultatif :

(23) *Rudenko otkazalsja stroit' garaž upraljajuščemu* (Panova)

→ (23a) *Rudenko otkazalsja stroit' garaž.*

(24) *Mat' mečtaet emu tatarku najti* (Trifonov)

→ (24a) *Mat' mečtaet tatarku najti.*

Qu'il s'agisse de localisateur ou de bénéficiaire, le complément est obligatoire quand la sémantique du verbe comporte en elle-même un sème désignant la relation considérée : "aller dans un lieu" (relation spatiale localisé-localisateur) comme dans les verbes *polezt'*, *vyxodit'* [faire avoir à qqun], (relation possessive objet - bénéficiaire) comme dans les verbes *vručat'*, *dat'*, *darit'*. Quand la sémantique du verbe ne comporte pas en elle-même un tel sème, le verbe ne "régit" pas le terme considéré (CC de lieu ou datif) : c'est le cas des verbes *proležat'*, *vstavat'*, *stroit'*, *najti*.

Le critère de la valence ne permet donc de faire aucune différence entre le CC de lieu et le complément d'attribution. Ainsi, par tous ses caractères, le CC de lieu se comporte comme les termes que Tesnière appelle "actants". Les uns et les autres ressortissent indubitablement à la sphère des rapports intra-prédicatifs.

II. CAUSE

1. SITUATION HABITUELLE

Il y a de façon courante des CC et des PSC de cause.

Le CC de cause est presque toujours exprimé par un substantif abstrait (déverbatif ou le plus souvent désadjectival), accompagné d'une préposition :

(25) *Merin... tol'ko iz delikatnosti pritvorjalsja, čto ono emu prijatno* (Tolstoj)

(26) *Ty zaderžalsja v Rostove po bolezni* (Šoloxov)

(27) *Ot xolodnogo vozduxa razbolelas' golova* (Paustovskij).

Il s'agit donc toujours d'une expression hétérosémique, qui pourrait être remplacée par une PSC de cause, dans laquelle l'accident jouerait son rôle de prédicat et serait exprimé isosémiquement par un adjectif ou un verbe; soit que son sujet soit le même que celui de la principale :

(25a) *iz delikatnosti* → (25b) *potomu, što on byl delikatnyj*

(26a) *po bolezni*

→ (26b) *potomu što ty byl bolen; što ty bolel.*

soit qu'il soit différent et figure au génitif dans le CC :

(27a) *ot xolodnogo vozduxa*

→ (27b) *ottogo, što vozdux byl xolodnyj.*

Même quand le CC de cause est un nom concret (ce qui se rencontre particulièrement avec la préposition *iz-za*) ce nom peut être remplacé par toute une proposition, où il joue le rôle d'un des actants, le reste de la proposition étant fourni par la situation ou le contexte :

(28) *Studenty vse vlyubljalis' v nee ... Nekotorye iz-za nee peressorilis'* (Gončarov; cité par Zolotova, 1988:68)

(28a) *iz-za nee* → (28b) *potomu što byli vlyubleny v nee.*

Toutes les prépositions employées dans le CC de cause servent aussi pour celui de lieu, où elles expriment le lieu d'où l'on vient (*iz, iz-za, ot* et *s* + gén.) ou d'autres valeurs (*po*+ dat., *za* + acc. ou instr.).

La PSC de cause est toujours précédé d'une conjonction. Cette conjonction est généralement du type *potomu što, ottogo što, iz-za togo što, za to što, tak kak*. Chacune de ces locutions comporte deux éléments, l'un d'origine démonstrative: *potomu, ottogo, za to, kak* ("série t" selon KARCEVSKIJ-56), et l'autre d'origine interrogative: *što* ou *kak* ("série k" selon le même auteur) et ont donc une ressemblance superficielle avec les propositions relatives en *tot... kto, tam... gde* etc.

Pourtant ce ne sont pas des relatives, parce que l'élément de série k, ayant la forme *što* ou *kak*, est indéclinable et ne représente donc pas un terme nominal de la proposition subordonnée, mais la subordonnée dans son ensemble. Les deux

propositions n'ont donc pas un terme nominal commun, ce qui est la définition de la relative: contrairement aux prétendues "PSC de lieu", elles ne sont pas des relatives. Quant à l'élément de série *t*, soit il apparaît sous la la forme adverbiale indéclinable *tak*, soit décliné avec l'une des prépositions qui servent pour le CC de cause: *potomu, ottogo, iz-za togo, za to*.

Y a-t-il des "adverbes de cause"? oui, mais en petit nombre. Les uns sont des formes pronominales avec les mêmes prépositions: *počemu, poétomu*; les autres sont formés avec les mêmes prépositions accompagnées d'une forme adjectivale: *sduru, soslepa, sgorjača* (cf. Gr. Ak. I:610), et ne sont donc que des formes figées des CC de cause comprenant une préposition et un nom désadjectival que nous avons vus plus haut: *iz delikatnosti, po bolezni*.

Ainsi la cause, contrairement au lieu, ressortit au domaine des rapports inter-prédicatifs, et comporte deux moyens d'expression: l'un isosémique, c'est la PSC, l'autre hétérosémique, c'est le CC.

2. OBLIGATOIRE OU FACULTATIF?

L'expression de la cause (par CC ou PSC) est toujours facultative. On peut la supprimer:

(26) *Ty zadržalsja v Rostove po bolezni*

→ (26a) *Ty zadržalsja v Rostove.*

(29) *I so mnoj položi moju sablju - Potomu što ja slavnyj byl vojn* (Puškin)

→ (29a) *I so mnoj položi moju sablju.*

(30) *Ottogo nam neveselo, što ne znaem truda* (Čexov)

→ (30a) *Nam neveselo.*

Comme on le voit par ce dernier exemple, la suppression de la PSC de cause est possible même quand la conjonction (ici *ottogo što*) apparaît sous forme discontinue, ce qui a simplement pour effet de faire de la PSC de cause le rhème de la phrase. La suppression de la PSC change la division actuelle de la phrase, mais non sa structure syntaxique.

Par son caractère **toujours facultatif** (et non pas tantôt facultatif, tantôt obligatoire) les PSC et CC de cause se dis-

tinguent des CC de lieu ainsi que des "actants", et se rattachent aux "circonstants".

3. LOGIQUEMENT, la phrase causale (tant avec PSC qu'avec CC) comporte trois assertions : celle de chacune des propositions : principale (p) et subordonnée (q) et celle de l'implication de la négation de l'une par celle de l'autre ($\text{non } q < \text{non } p$) Ainsi la phrase (30) affirme trois choses :

- p : *Nam neveselo*

- q : *My ne znaem truda*

- $\text{non } q < \text{non } p$: *Esli by my znali trud, nam bylo by veselo.*

Chacune de ces trois assertions est explicite dans la phrase, puisqu'on pourrait la nier de trois façons différentes :

- *Net, nam veselo.*

- *Net, my znaem trud.*

- *Net, ne poètomu nam neveselo.*

C'est pourquoi la subordonnée peut être supprimée : cette suppression entraîne celle des deux dernières assertions, mais maintient intacte, sans changement sémantique ni formel, la première assertion, celle de p .

4. SUBORDONNANT OBLIGATOIRE

Dans la PSC de cause, la présence d'une conjonction de subordination est obligatoire : il n'y a pas de PSC causale asyndétique. A propos des nombreux exemples contraires qu'on cite souvent (par exemple chez ŠIRJAEV-86) on peut dire que les propositions citées diffèrent des PSC de cause proprement dites non seulement formellement, mais sémantiquement aussi :

(31) *Ja zažgu svet / temno uže sovsem* (ŠIRJAEV-86:184)

(32) *Nikolaj ostanovilsja u dverej — vidimo, neskol'ko smutilsja* (Krelin, cité par ŠIRJAEV-86:185)

Dans les exemples de ce genre, nous avons bien l'assertion des propositions p et q , mais non pas du tout celle de l'implication $\text{non } q < \text{non } p$. Cette dernière assertion, qu'on pourrait formuler ainsi :

(31a) *Esli by bylo svetlo, ja by ne zažeg svet.*

(32a) *Esli by Nikolaj ne smutilsja, on by ne ostanovilsja u dvorej.*

est suggérée par le contexte, mais non contenue dans le texte. La preuve, c'est qu'un texte identique formellement (mêmes formes grammaticales, avec seulement changement de lexèmes) peut exprimer des rapports tout à fait différents :

(31b) *Ja zažgu svet – v komnate budet svetlo.*

(32b) *Nikolaj ostanovilsja u dvorej – za nim ostanovilas' i Katja.*

Dans ces deux phrases, la deuxième proposition indique non la cause, mais la conséquence: la relation d'implication est inverse de celle qu'on rencontre dans la phrase causale.

5. PLACE DE LA SUBORDONNÉE

La PSC de cause est plus souvent placée après qu'avant la principale. Cette position est à peu près obligatoire pour les conjonctions en *čto* (*potomu čto, ottogo čto, za to čto*, etc.); seule la conjonction *tak kak* admet une PSC préposée; on sait que cette conjonction a un caractère plutôt livresque. Nous dirons que la PSC de cause appartient au type **postpositif**. Cela est naturel, puisque l'addition de la PSC n'influe pas sur la validité de la proposition principale, qui est posée de toute façon, et peut donc être posée en premier lieu.

III. CONDITION

1. SITUATION HABITUELLE

La phrase conditionnelle exprime toujours une relation entre deux prédicats, et cette relation s'exprime isosémiq-
 uement par la mise en rapport entre deux verbes, donc par une phrase complexe où figure une PSC conditionnelle :

(33) *Esli by ja znal ob étom zaranee, ja, navernoé, ispugalsja by* (Makarenko).

(34) *Esli ja uedu ot nego, on v glubine duši budet rad* (Tolstoj).

2. AUTRES EXPRESSIONS FORMELLES

La relation conditionnelle ne peut que tout à fait exceptionnellement être exprimé par un CC, cela n'est possible qu'avec l'expression *v slučae*, indiquant par elle-même la notion de condition, et accompagnée naturellement d'un nom abstrait :

(35) *V slučae narodnyx mjatežej, meščane b'jutsja kak sol-daty* (Puškin)

et qui s'emploie surtout dans l'expression pronominale *v takom slučae*:

(36) *Možet byt', ja ošibajus'. V takom slučae, ja prošu izvinit' menja* (Tolstoj) (= *esli ja ošibajus'*).

Ce mode d'expression hétérosémique est donc ici d'un emploi extrêmement limité et stylistiquement très marqué, et son existence témoigne seulement d'un cas limite d'extension des possibilités de la translation.

Nous persisterons donc à considérer l'expression de la condition comme limitée à la PSC.

3. FACULTATIF OU OBLIGATOIRE?

La PSC de condition n'est jamais régie par le verbe, c'est-à-dire qu'elle est compatible avec n'importe quel prédicat. En ce sens elle se comporte comme un circonstant.

Mais on ne peut dire qu'elle est facultative. Dans la phrase conditionnelle au conditionnel, comme (33), elle ne peut être supprimée :

(33) *Esli by ja znal ob étom zaranee, ja, navernoe, ispugalsja by*

→ (33a) **Ja, navernoe, ispugalsja by.*

Cette suppression ne serait possible que si la condition était indiquée, sous une forme ou sous une autre, ailleurs dans le contexte. Il s'agirait donc d'un cas d'ellipse.

Dans la phrase conditionnelle à l'indicatif, comme (34), la suppression de la PSC est possible, mais avec un changement de sens considérable :

(34) *Esli ja uedu ot nego, on v glubine duši budet rad*

→ (34a) *On v glubine duši budet rad.*

La proposition *on budet rad* exprime dans (34) une incertitude : on ne sait pas si l'intéressé sera content ou non, et dans (34a) une certitude : on affirme qu'il sera content. La vérité de

cette proposition n'est ni affirmée, ni niée dans (34), elle est affirmée dans (34a).

On peut dire ainsi que la PSC de condition est obligatoire, mais d'une façon différente de celle des termes qui sont régis par le prédicat. Sa présence n'est pas conditionnée par l'identité lexicale du prédicat, comme dans le cas des termes régis, mais par sa valeur de vérité. Elle se comporte vis-à-vis du prédicat comme le ferait un morphème de négation, d'interrogation ou de mode.

4. VALEUR LOGIQUE

On en vient ainsi à examiner la valeur logique de la phrase conditionnelle. Celle à l'indicatif (34) est une conditionnelle **potentielle**. Elle ne comporte qu'une seule assertion, à savoir celle du rapport implicatif entre les deux propositions p et q : $q < p$. En revanche en ce qui concerne les deux propositions prises isolément, elle ne comporte ni affirmation, ni négation. Cette phrase :

(34) *Esli ja uedu ot nego, on budet rad*

n'affirme la vérité d'aucune des 4 propositions suivantes :

ja uedu ot nego

ja ne uedu ot nego

on budet rad

on ne budet rad.

Celle au conditionnel (33) est une conditionnelle **irréelle**. Elle affirme à la fois la relation d'implication $q < p$ et la non-vérité de chacune des propositions prises isolément. Ainsi cette phrase :

(33) *Esli by ja znal ob ètom zaranee, ja ispugalsja by.*

outre l'assertion de l'implication, comporte encore les deux assertions suivantes :

ja ne znal ob ètom zaranee

ja ne ispugalsja.

Ainsi l'essentiel dans la phrase conditionnelle est l'assertion de l'implication. Quant à l'assertion de la vérité ou fausseté des deux propositions mises en relation, elle est prise en charge par le mode des verbes.

On sait que la relation d'implication est un des outils fondamentaux de la pensée humaine, la seule parmi les relations exprimées dans les langues naturelles par une PS qui ait trouvé sa place dans la logique mathématique et dans les langages informatiques (*if... then*). La relation causale, qui n'asserte cette relation qu'indirectement et en la liant obligatoirement à d'autres assertions, est secondaire par rapport à elle.

3. LES SUBORDONNANTS

Les conjonctions de subordination utilisées dans la PSC conditionnelle sont soit d'origine non-pronominale (*esli, bude, raz*), soit ayant perdu tout lien vivant avec le système pronominal (*koli, eželi*).

Mais le trait le plus caractéristique des propositions conditionnelles est que la conjonction de subordination n'y est pas nécessaire, et fait très souvent défaut dans la langue parlée. On a ainsi, sans subordonnant, des conditionnelles potentielles à l'indicatif :

(35) *Pospešš, - ljudej nasmešiš'* (proverbe).

(36) *Dadite drova, - poedem* (N. A. Ostrovskij).

et des conditionnelles irréelles au conditionnel ou à l'impératif (principale toujours au conditionnel)

(37) *Brosil by ee togda, ničego by ne bylo* (Tolstoj).

(38) *Bud' ja mužčinoj, razve by posmeli tak vol'ničat'?*
(A. N. Ostrovskij).

La valeur logique de ces phrases (potentielle pour les deux premières, irréelle pour les deux dernières) est exactement la même que celle des phrases correspondantes avec *esli*. En revanche elle est différente de celle qui apparaîtrait s'il n'y avait pas subordination, c'est-à-dire si les deux propositions étaient deux phrases séparées, marquées comme telles par l'intonation et la ponctuation. Comparer :

(36) *Dadite drova, - poedem.*

[*Si vous nous donnez du bois, nous partirons*]

(36a) *Dadite drova. Poedem.*

[*Vous nous donnerez du bois. Nous partirons*]

Dans (36) il n'y a ni affirmation, ni négation de la vérité de *p* et *q*. Dans (36a) il y a affirmation.

(37) *Brosil by ee togda, ničego by ne bylo.*

[*Si tu l'avais quittée à ce moment-là, il ne se serait rien passé*]

(37a) *Brosil by ee togda. Ničego by ne bylo.*

[*Tu aurais dû la quitter à ce moment-là. Il ne se serait rien passé*]

Dans (37a) la première proposition a une valeur de souhait qui ne se retrouve pas (au moins explicitement) dans (37).

Ainsi, contrairement à ce qui se passe pour les causales, il y a de véritables conditionnelles asyndétiques. Le subordonnant dans la conditionnelle n'est pas obligatoire, mais facultatif.

6. PLACE DE LA SUBORDONNÉE

Si la PSC de cause est le plus souvent postposée, celle de condition au contraire est le plus souvent préposée à la principale. On remarquera en particulier que la position avant la principale est absolument obligatoire en cas d'asyndète : c'est nécessairement la proposition placée en tête qui sera interprétée comme subordonnée. Ainsi alors que :

(36) *Dadite drova, - poedem.*

veut dire "*Si vous nous donnez du bois, nous partons*"

(36b) *Poedem, - dadite drova.*

ne peut signifier que : "*Si nous partons (ou "quand nous partons"), vous nous donnerez du bois*".

On peut donc affirmer que la PSC de condition appartient à un type prépositif. Le rôle de *esli* ou des autres conjonctions de subordination est justement de rendre possible l'inversion de cet ordre typique, qui reste cependant majoritaire.

IV. CONCLUSION

Nous concluons en proposant un essai de classification des divers types de syntagmes ordinairement désignés comme "circonstants". Cette classification se fonde sur les trois types que nous avons étudiés ici : lieu, cause, condition. Nous indiquerons sommairement (sans pouvoir l'argumenter dans le cadre du présent travail) comment les autres types de "circonstants" se rangent dans cette classification.

Nous distinguerons deux grandes classes :

1° des syntagmes désignant nécessairement une **substance**, mise par la phrase dans une relation **intra-prédicative**, avec **une autre substance**, et exprimée nécessairement par un **substantif**. Les syntagmes de ce type peuvent être **facultatifs** ou **obligatoires**, cela dépend de la sémantique du prédicat.

Cette définition s'applique en particulier aux CC de **lieu**.

Il nous semble qu'elle est valable aussi pour ceux qui désignent le **moyen** (ou instrument) et le **bénéficiaire**.

2° des syntagmes désignant nécessairement un **accident**, mis par la phrase en relation **inter-prédicative** avec **un autre accident**. Leur expression isosémique est la PSC. Ils se divisent en deux sous-classes :

2° A) des syntagmes **obligatoires**, non pas de par la valeur lexicale du prédicat, mais de par sa valeur de vérité, et **modifiant cette valeur de vérité**. Ces syntagmes ne peuvent être **que des PSC**, ils ont des subordonnants d'**origine non-pronominale**, qui sont **facultatifs**, et ils sont généralement **préposés**.

Cette définition est celle des PSC de **condition**.

Nous pensons qu'elle s'applique aussi à ceux de **concession**.

2° B) des syntagmes **facultatifs**, qui n'influent pas sur la valeur de vérité du prédicat, et qui peuvent être **soit des PSC** (isosémie), **soit des CC** (hétérosémie). Ils ont des subordonnants d'origine pronominale, qui sont **obligatoires**. Ils sont généralement **postposés**.

Cette formule est celle de la **cause**, et probablement aussi du **but**, de la **conséquence** et du **temps**.

Les CC de **manière** et PSC de **comparaison** restent en dehors de cette classification et demanderaient un examen particulier.

Il résulte de cet examen sommaire que les caractéristiques des divers arguments groupés autour du prédicat mériteraient d'être analysés de plus près, en particulier du point de vue sémantique. La notion de "circonstant" recouvre des réalités bien différentes. Les arguments de la classe 1°A (par exemple ceux de lieu) se comportent à bien des égards comme des actants. Si la catégorie de "circonstants" devait être maintenue, elle s'appliquerait mieux aux classes 2°A et 2°B, entre lesquelles toutefois les différences devraient être soulignées.

BIBLIOGRAPHIE

— CHERVEL A., 1977: **Histoire de la grammaire scolaire**, Paris, Payot.

— GARDE P., 1977: "De la structure du pronom russe", in **Papers in Slavic philology**, I, Ann Arbor, Michigan Slavic publications, p. 100-101. Trad. russe in **Novoe v zarubežnoj lingvistike**, XV, Moscou, Progress, 1985, pp. 215-226.

— GARDE P., 1988: "Structure de la subordonnée circonstancielle en russe", **Revue des Etudes Slaves**, LX/1, pp. 113-127.

— KARCEVSKI S., 1956: "Deux propositions dans une même phrase", **Cahiers Ferdinand de Saussure**, 14, pp. 36-52.

— Gr. Ak. 1960 = **Grammatika russkogo jazyka t.1-2**, Moscou, Izd. Ak. Nauk SSSR. [*Grammaire du russe*]

— ŠIRJAEV E. N., 1986: **Bessojuznoe složnoe predloženie v sovremennom russkom jazyke**, M., Nauka, 223 p. [*La phrase complexe sans conjonction en russe contemporain*]

— TESNIERE L., 1959: **Eléments de syntaxe structurale**, Paris, Klincksieck.

— ZOLOTOVA G. A., 1982: **Kommunikativnye aspekty russkogo sintaksisa**, Moscou, Nauka. [*Aspects communicationnels de la syntaxe russe*]

— ZOLOTOVA G. A., 1988: **Sintaksičeskij slovar'**, Moscou, Nauka. [*Dictionnaire syntaxique*]

PERCEPTION, CONCEPTUALISATION ET CONNAISSANCE

Problèmes de prédication et d'argumentation
propositionnelle

par

Francesca Fici Giusti
(*Université de Florence*)

La perception en tant qu'instrument de la connaissance est un sujet classique de la philosophie et de l'ontologie du langage. De ce point de vue, la perception auditive (qui se base sur l'écoute et sur la décodification du message oral) précède la perception visuelle (qui se fonde sur la décodification de l'image ou du texte); en général, on peut dire que *entendre* ou *écouter* en tant qu'instruments de la connaissance précèdent *voir* ou *regarder*: "La connaissance n'apparaît pas comme une vision mais comme une perception auditive" (CHEVALIER, GHEERBRANT-69:715). L'enfant apprend le langage en écoutant les sons et en les associant aux images. Chez les peuples primitifs le langage, en tant qu'expression de cette expérience, est dynamique, est un mouvement dans le temps (l'image, au contraire, est statique). Avant et même après la diffusion de l'écriture, les gens continuaient à se servir des instruments de la communication orale, par rapport auxquels ceux de la communication visuelle étaient considérés comme auxiliaires. En anglais, dès le XII^{ème} siècle le mot "auditor" (en français "auditeur des comptes") dénotait celui qui vérifiait les comptes lus à haute voix (ONG-86:171). En géorgien, les valeurs cognitives sont associées, essentiellement, avec la perception auditive. Les noms *goneba* et *goni* [*esprit*] se rapportent au verbe *ga-goneba* [*entendre*] (ARUTJUNOVA-88: 114).

Aujourd'hui on peut parler, en général, de deux canaux principaux de la connaissance, celui qui passe par les oreilles et celui qui passe par les yeux. Le premier est, en situation

non pathologique, plus incertain, d'abord parce qu'il est indirect, et aussi parce que dans une séquence de sons il n'est pas toujours possible de distinguer ses composants. Au contraire, le deuxième, plus sélectif, donne plus de garanties de vraisemblance, comme le montrent les proverbes : "Un seul œil a plus de crédit que deux oreilles n'ont d'audivi"; *Glaz - pravdivee uxa* [L'œil est plus digne de foi que l'oreille]; *Ne ver' ušam, ver' glazam* [Ne crois pas tes oreilles mais tes yeux] (PERMJAKOV-79). En français (comme en italien) le mot "témoin" se complète souvent avec le déterminant "oculaire". Mais en vieux russe, on trouve deux mots pour désigner le témoin, *povidouxo* (du verbe *videt'*, voir) et *poslouxo* (du verbe *slouxat'*, entendre) : "Ot Mikity k Ouliaanic. Poidi za m'ne. Jaz" t'be xočju, a ty mene. A na to poslouxo Ignato Mois" [De Mikita à Uljanca. Epouse moi. Je te désire, et toi aussi. Et de cela est témoin Ignato Mois] (Berestjanye gramoty, Gramota N. 377, *Pamjatniki literatury drevnej Rusi*, 1981 : 522)¹. En russe moderne, le mot *svidetel'* [témoin] signifie littéralement *celui qui voit*; les mots qui se rapportent à la production de sons sont souvent associés à des canaux de la connaissance qui n'inspirent pas confiance.

Dans beaucoup de langues modernes, c'est le verbe *voir* qui est associé à la valeur de *comprendre* (*voir épistémique*); dans la mère des langues indo-européennes, le sanscrit, *Veda* était le symbole du savoir, et aussi dans les langues slaves il y a une affinité étymologique entre les verbes *vedat'* et *videt'*. De ce point de vue, il est caractéristique qu'en anglais, dans certains contextes, on emploie le verbe *to see* pour dire *comprendre* (*I see = J'ai compris*)². Dans un article récent, publié dans la revue *Semiotica*, Marcel Danesi parle des rapports entre les métaphores visuelles (visual metaphors) et la pensée abstraite ("thinking is seeing", comme sous-catégorie de "thinking is sensing"); en français, d'après FRANCKEL; LEBAUD-90, il semble plutôt que cette fonction soit exprimé par le verbe *entendre*, tandis qu'en russe, dans le même contexte, on se sert du prédicat conceptuel. Cf. anglais *I see*,

¹ Je suis reconnaissante à Simonetta Signorini pour cette suggestion.

² "See is one of the more complex verbs in English. Its complexity arises partly from the complicated logic of perception and partly from the variety of meanings that 'see' conveys - our dictionary lists twenty senses for its transitive use", MILLER; JOHNSON-LAIRD-76:583-584.

fr. *J'entends*, russe : *Ponjatno*). Cela peut signifier aussi que, quelle que soit la perception, elle se trouve à la base de tous les processus cognitifs.

Dans cet exposé, je me propose d'examiner les phrases russes du type :

S [videt'] P

S [slyšat'] P

(où S est le sujet de la perception, et P l'argument) en relation aux différentes réalisations de P.

La question du rapport, en russe, entre les expressions de la perception et celles de la connaissance est particulièrement intéressante du point de vue des relations intra- et inter-prédicatives à cause des spécificités formelles de P. En russe, le prédicat perceptif peut se compléter soit avec l'objet, soit avec une phrase introduite par *čto [que]* ou par *kak [comme]*, soit enfin par un nom déverbatif.

Je commencerai par l'examen du verbe qui décrit la perception visuelle, *videt'*. Selon Lakoff et Johnson, le champ visuel constitue une sorte de "container" ("visual fields are containers", 1980:30). Nous conceptualisons ce que nous voyons, en tant qu'il est contenu dans ce champ. On peut dire aussi que "voir" marque la localisation de X (objet) par S, par laquelle s'actualise la propriété être localisable de X" (FRANCKEL; LEBAUD-90:57). Si je dis : *Ja vižu Sašu [Je vois Saša]*, je veux dire *Saša zdes' [Saša est ici]*; si je dis : *Ja ne vižu Sašu [Je ne vois pas Saša]*, je veux dire : *Saša ne zdes' [Saša n'est pas ici]*. En effet, Saša peut être ici ou ailleurs. Mais si P se réfère à ce qui ne peut pas se trouver ailleurs, comme dans la phrase *Ja vižu pamjatnik Puškinu [Je vois le monument de Pouchkine]*, la relation S [*videt'*] P informe plutôt sur les facultés perceptives du sujet. Dans la phrase *Ja ne vižu Sašu* l'information (*focus* communicatif) coïncide avec l'argument de *videt'* (et l'objet se trouve dans la portée du prédicat); mais dans la phrase *Ja vižu pamjatnik Puškinu* l'information concerne le verbe, et le nom de l'objet (*pamjatnik Puškinu*) se trouve hors de la portée du prédicat (dans la langue parlée, cela correspond à une pause de suspension). Les phrases :

(1) *Ja vižu Sašu [Je vois Saša]* ;

(2) *Ja vižu pamjatnik Puškinu [Je vois le monument de Pouchkine]*

se rapportent donc à deux types d'espaces, un espace réel et un espace conventionnel, dont le premier véhicule la connaissance, et le deuxième informe que le sujet dispose de cette connaissance.

L'espace où se trouvent le sujet et l'objet de la perception, à son tour, est structuré et délimité par les facultés perceptives de l'œil et par la distance entre le sujet et l'objet. A ce propos Jakovleva (1991) a fixé une hiérarchie des relations spatiales, qui correspondent à autant d'adverbes différents. Par exemple, l'adverbe *vdali* se réfère à la distance maximale, perceptible par l'œil, *daleko* à une distance relative (et il est souvent associé à *uže*, déjà), tandis que *vdaleke* se réfère à un objet qui se trouve non seulement à une distance considérable et absolue, mais que l'œil distingue avec difficulté ; pour cette raison on dit : *Vdaleke vidneetsja cerkov'* [littéralement : *Dans-le-lointain voit-se une église, nom.*], plutôt que : *Vdaleke on vidit cerkov'* [*Dans le lointain il voit une église, acc.*].

Ce qu'on voit dépend, essentiellement, du "point de vue". En russe on parle de *točka zrenija*, dans un sens mental, comme opinion du sujet S, et de *točka otsčeta*, en relation à l'objet, comme point de départ pour l'évaluation d'un événement. La valeur lexicale du verbe *videt'*, en tant que prédicat "visuel", admet seulement le *točka otsčeta* rétrospectif : on dit *Ja videl po televizoru vstreču Gorbačeva s Bušem* [*J'ai vu à la télévision la rencontre entre Gorbatchev et Bush*], mais on ne dit pas : * *Ne mešaj, ja vižu po televizoru vstreču Gorbačeva s Bušem* [*Ne dérange pas, je vois...*] (PADUČEVA-86:68). En tout cas, l'espace est toujours évalué par rapport à celui qui voit, en opposition à l'espace qui se trouve hors de la vue : *Ženixa v glaza l'stit, za glaza rugaet* [*Elle flatte son fiancé quand il est devant ses yeux, et l'insulte quand il est hors de la portée de ses yeux*] dit-on en russe d'une mauvaise fiancée.

L'espace à l'intérieur duquel a lieu la perception visuelle n'admet pas d'autre localisation temporelle que celle qui se rapporte au sujet³. Cf.:

(3) *Ja vižu, čto Saša kupaetsja* [*Je vois que Saša se baigne*]

³ La contemporanéité entre la perception visuelle et l'événement perçu est une condition nécessaire pour l'intégration de deux événements.

- (4) *Ja videl, čto Saša kupalsja v reke* [litt. *J'ai vu que Saša se baignait dans la rivière; J'ai vu Saša qui se..., ... Saša se baigner...*]

Le moment où l'objet entre dans le champ visuel du sujet en russe moderne⁴ est marqué par l'aspect perfectif du verbe. Cf. [5] et [6]:

- (5) *Ja videl, čto u nego v rukax ničego ne bylo (vidimo, on otdal vešč'i v kameru xranenija)* [*J'ai vu-imperf. qu'il n'avait rien dans les mains: de toute évidence il avait mis toutes ses affaires à la consigne*]
- (6) *Ja uvidel, čto u nego v rukax ničego net (i srazu počuvstvoval sebja spokojnee)* [*J'ai vu-perf. qu'il n'avait rien dans les mains et tout de suite je me suis senti rassuré*]

Le verbe perfectif marque non seulement l'entrée de l'objet dans le champ visuel du sujet, mais aussi le passage dans son domaine psychologique : celui-ci "voit" ce qu'il ne s'attendait pas à voir (p. ex. *Vojdja v komnatu ja uvidel novyj škaf: [Quand je suis entré dans la pièce, j'ai vu une nouvelle armoire]*). Cette valeur modale est imprimée aussi dans le temps présent; dans ce cas, *Ja vižu* (ou *On vidit*) n'exprime pas seulement le processus perceptif, mais naît de l'opposition entre ce que le sujet voit et ce qu'il s'attendait à voir. *Ja vižu, čto v rukax u nego ničego net* [*Je vois qu'il n'a rien dans la main*] peut être interprété seulement comme *Ja uvidel* [*J'ai vu-perf.*], *čto v rukax u nego ničego net*, puisque la négation de la phrase complétive naît sur le fond de la phrase affirmative (*V rukax u nego čto-to dolžno byt', no vižu, čto ničego net*). Cela nous confirme que *videt'* et, en général, les verbes de perception, présentent en russe des propriétés grâce auxquelles l'opposition aspectuelle perfectif/imperfectif n'a pas les mêmes caractéristiques que les autres verbes. En parti-

Toutefois en russe ne se vérifie pas l'autre condition, nécessaire d'après Givón (1990: 526), selon laquelle "the subject of the complement verb must be coreferential with the object of the main verb" (p.ex. *She saw him* [acc.] *coming out of the theatre, Elle l'*[acc.] *a vu sortir du théâtre, Ona videla kak on* [nom.] *vyxodil iz teatra*).

⁴ En vieux russe (et en vieux slave) *videt'* était un verbe sans opposition aspectuelle (comme aussi *otvečat'*, répondre), qui pourtant fonctionnait comme perfectif et imperfectif (LEHMAN-88:144).

culier, c'est la présence dans *videt'* du sème de la ponctualité qui permet d'exprimer avec l'imperfectif des valeurs qui, dans les autres verbes, sont propres au perfectif (LUBEN-SKY-85, LEHMAN-88).

Quand l'œil "regarde en arrière", on parle de "mémoire", ou de "mémoire visuelle". Oliver Sachs a étudié du point de vue neuropsychologique le cas d'un émigré italien qui, après avoir vécu trente ans sans interruption aux Etats-Unis, a commencé à reproduire sur des tableaux, avec une précision photographique, les lieux de son enfance; l'homme, a observé Sachs, peut "voir" des choses qui se trouvent hors de son champ visuel (communication orale de Sachs). En italien, on dit *Lo vedo bambino*, en français *Je le vois enfant* et en russe *Ja vižu ego rebenkom*, qui correspond à *Ja pomnju, kakim on byl (vygljadel) kogda byl rebenkom* (ici le cas instrumental du prédicat nominal, *rebenkom*, est le trait grammatical qui correspond à l'abstraction nécessaire pour le reconnaître). Dans ce cas, comme Anna Zaliznjak l'a remarqué, "la valeur mentale du verbe *videt'* résulte de la combinaison de deux sens plus élémentaires" : *ja pomnju, čto* et *ja pomnju, kak*. *Pomnju* et *vižu* comprennent le locuteur en qualité de témoin des faits énoncés (ZALIZNJAK-90:26-27). La phrase *Ja pomnju ego rebenkom* n'introduit pas un "que" (parce qu'il le suppose), mais un "comment". C'est pour cela, que *ja pomnju, čto* ne comprend pas le locuteur dans l'espace mental associé au souvenir, tandis que *ja pomnju, kak* inclut aussi l'expérience personnelle de celui qui parle. La phrase *Je le vois toujours jouer avec ses enfants* équivaut en russe à *Ja ešče i sejšas vižu, kak on igraet s det'mi*, où *kak* implique *čto*, et introduit non seulement un trait de "témoignage" mais aussi de "capacité descriptive" de l'événement du côté du sujet (j'ai vu, et je peux décrire ce que j'ai vu).

Dans la phrase suivante, les particules *čut' li ne* introduisent le passage à la nouvelle dimension, à la situation du passé où le sujet se transfère mentalement :

7) *Sputannymi otryvkami predstavlenij ona, ne sozdavaja sebe nikakoj kartiny, čut' li ne voočju videla s kakimi laskami ee otec šel k ee materi* (Narokov) [litt.: *Confusément, avec des images fractionnées, presque devant ses yeux elle voyait avec quelles caresses son père s'approchait de sa mère.*].

Le deuxième niveau de la perception visuelle porte à une abstraction de la relation locative sujet — objet (attitude

propositionnelle de *videt'*, ARUTJUNOVA-89). On peut projeter en avant ou en arrière ce qu'on "voit avec les yeux de l'esprit" ou ce qu'on déduit des indices. Dans ce cas, une phrase comme *vižu, čto P* naît d'une catégorisation des informations précédentes. Par exemple, la phrase *Ja vižu, čto Saša priexal* [*Je vois que Saša est arrivé*] prononcée en l'absence de Saša, naît de la perception d'objets (une valise, un manteau qui appartient à Saša), ou d'un comportement que S met en relation avec P. Comme on le sait, la connaissance suppose le dépassement de ce qu'on a déjà appris, qui à son tour devient la condition des connaissances suivantes. Pour cette raison, la phrase *Ja vižu, čto Saša priexal* en l'absence de Saša est le résultat d'une évaluation des circonstances que S met en relation avec Saša. Cela se produit avec les événements et avec les objets. Dans ces cas, l'objet est "identifié, reconnu et mis en relation avec la classe" (opération taxonomique) (ARUTJUNOVA-89:23-24).

D'ailleurs, il y a souvent des verbes différenciés pour exprimer les deux moments fondamentaux de la perception, la recherche du contact et le fait de reconnaître (cf., par contre, *Je regarde, mais je ne vois rien*). Le verbe *videt'*, comme l'a remarqué Arutjunova (1989:20) exprime un acte cognitif, dirigé sur un objet, tandis que *smotret'* [*regarder*] signale le contact entre S et l'objet ⁵.

On peut "voir avec l'esprit" non seulement les événements passés, mais aussi le futur; dans ce cas, *videt'* est le résultat d'une évaluation des faits [8], et le verbe épistémique peut se trouver en position parenthétique [9]:

(8) *Ja vižu, čto my ne uedem v Moskvu (Čexov)*
 [*Je vois que nous ne partons pas à Moscou*]

(9) *My vstretimsja, ja vižu* [*On se rencontrera, je le vois*]

Ici le verbe *videt'* équivaut à *ponimat'* [*comprendre*], *znat'* [*savoir*] et *polagat'* [*supposer*] (ARUTJUNOVA-89:28). Contrairement à P introduit par *kak*, P introduit par *čto*

⁵ Viberg (1983), qui a décrit les relations entre ces deux groupes de verbes de perception du point de vue typologique, distingue "activity verbs" (to look, to listen), exprimant un processus non contrôlé par un agent humain, de "experience verbs" (to see, to hear), se rapportant aux états non contrôlés.

exprime le fait et donc il peut être positif [9] ou négatif [8] mais il ne contient pas de traits qualitatifs, qui décrivent de quelle façon se produit P (**Ja vižu, čto my uedem veselo v Moskvu*, [**Je vois que nous partirons gaiement à Moscou*]) (cf. ARUTJUNOVA-88:134 sur la "réalité crue", "*syraja dejstvitel'nost'*" de l'espace logique).

Le mot *kak* (qu'Arutjunova ne considère pas comme une conjonction, mais comme un "pronom", *mestoimenie*) introduit dans la relation S — P une potentialité commentative: S a vu P et peut le décrire. Toutefois, cette valeur change si entre P et S *vidit* il n'y a pas contemporanéité. Comparons les phrases suivantes :

(10) *Ja videl, kak Saša exal* [*J'ai vu S. voyager*]
 (litt. : *J'ai vu comment...*)

(11) *Ja vižu, kak Saša priexal*
 [litt.: *Je vois que / comment S. est arrivé*]

(12) *Ja vižu, kak Saša uvažajet roditelej*
 [*Je vois que / comment S. respecte ses parents*]

(13) *Ja ešče i sejčas vižu, kak my begali s Sašej po parku*
 [*Je vois encore comment / qu'on courait avec S. dans le parc*].

Dans la phrase [10], le locuteur informe qu'il a vu X en train de voyager, et qu'il peut donc donner des informations sur sa façon de voyager (par exemple, avec de grandes valises); l'accent phrastique coïncide avec P, qui est le rhème de la proposition, mais si on le déplace en arrière, *videt'* peut introduire un ton polémique.

Dans la phrase [12], S exprime une appréciation sur le sujet de P, Saša, pour les égards qu'il montre pour ses parents. Mais si le *focus* de la phrase se déplace sur le verbe *videt'*, ceci exprime une valeur contre-factuelle, comme assertion d'un fait attendu mais non vérifié (sur la base de ce que j'ai vu, je dois conclure que Saša ne respecte pas ses parents). Cette interprétation marquée de la relation S — P est obligatoire pour la phrase [11] (à cause de la non-contemporanéité de P avec l'acte perceptif), où l'on affirme sur un ton polémique que l'événement P n'est pas arrivé. Ici P exprime une valeur contre-factuelle de non-P. Dans [13], l'actualisation de P est possible grâce à la locution temporelle: ici *videt'* signifie "*voir avec les yeux de la mémoire*".

Quand P exprime un événement, il peut comprendre des modalités, et il peut aussi être exprimé par un substantif déverbatif où, à cause de l'absence du temps verbal, on attendrait toujours une lecture non marquée de la phrase (cf. 14-14a, 15-15a).

(14) *Ja vižu, kak on stremitsja k uspexu*
[Je vois que / comment ⁶ il aspire au succès]

(14a) *Ja vižu ego stremenija k uspexu*
[litt.: Je vois ses aspirations au succès]

(15) *Ja vižu, kak on uvlekaetsja živopis'ju*
[Je vois que / comment il se passionne pour la peinture]

(15a) ?*Ja vižu ego uvlečenija živopis'ju*
[Je vois sa passion pour la peinture].

En effet, les deux interprétations sont possibles. Mais, puisque les noms déverbatifs tendent à se transformer en substantifs lexicalement indépendants du verbe, quand cela arrive, la lecture marquée est presque exclue (pour cette raison la phrase 15 nous semble peu vraisemblable). Les P "aspiration", "passion", en effet, n'expriment pas des processus, mais des actes individuels, auxquels S a assisté.

Considérons maintenant des phrases où *videt'* est précédé par la négation :

(16) — *Vypej vina — bodro predložil Martovskij Zajac. — Ja čto-to ego ne vižu — skazala ona. — Ešče by! Ego zdes' i net! — otvečal Martovskij Zajac.*

"Have some wine?" the March Hare said in an encouraging tone (...) "I don't see any wine." she remarked (...)

"There isn't any!" said the March Hare (L. Carrol, Alice in Wonderland)

(17) *Ja ne vižu tvoji očki* [Je ne vois pas tes lunettes]

⁶ En russe, comme en italien, en allemand, il n'y a pas de différences entre "que" et "comment". Pourtant en français, il est nécessaire d'interpréter la valeur conjonctive ou modale de la locution russe *kak*. Le premier correspond à une lecture non marquée (p.ex: *Ja vseгда radujus', kogda vižu, kak on xorošo spit.* [Je suis toujours content quand je vois qu'il dort bien], et même à la forme infinitive de P *Ja videl kak on kupalsja* [Je l'ai vu se baigner], le deuxième à une lecture marquée, comme celle (*comment*) de la phrase [11].

(18) "V žizni ne vidala takogo glupogo čaepitija!" "It's the stupidest tea party I ever was in all my life!"
(L. Carrol, Alice in Wonderland)

(19) V ètom ja ničego ploxxogo ne vižu
[Je ne vois rien de mal à cela]

(20) Ja ne vižu, kak on možet otricat' (* kak on otricaet) čto ty prava [Je ne vois pas comment il peut nier (* comment il nie) que tu ais raison].

Comme on le voit, la négation change les valeurs perceptive ou épistémique de *videt'*. Le prédicat *ne videt'* garde sa valeur testimoniale seulement si P n'est pas connoté (16 et 17); s'il se complète avec des traits connotatifs (comme dans 18 et 20), la fonction de ces traits est taxinomique (S connaît les catégories "un thé stupide", du droit, etc.); dans la phrase 20 *ne vižu kak* équivaut à *ne ponimaju kak*, et la conjonction *kak* est associée à la modalité de P.

Si *ne videt'* se complète avec *čto*, ceci n'introduit aucun fait, c'est-à-dire qu'il n'exprime aucune valeur épistémique, mais il se rapporte aux facultés perceptives de S. Dans la phrase:

(21) On ne vidit, čto ty rabotaeš'
[Il ne voit pas que tu travailles]

le locuteur affirme P et, en même temps, que P se trouve hors de l'espace visuel de S (*On ne vidit ; On ne zamečæet*). Donc la phrase *Ja ne vižu, čto ty rabotaeš'* [Je ne vois pas que tu travailles] exprime une contradiction (sauf dans une hypothèse).

La proposition négative admet des conjonctions qui expriment des modalités supplémentaires, comme *čtoby* ou *li*. Comme l'a remarqué Kobozeva (1988:90), dans les phrases du type *S ne vidit P*, ces conjonctions reflètent le point de vue du locuteur, sa connaissance et son évaluation des faits.

(22). Ja ne vižu, čtoby ty rabotala
[Je ne vois pas que tu travailles]

(23) Ja ne vižu, prišel li Saša domoj
[Je ne vois pas si S. est arrivé à la maison]

Dans la phrase [22], le locuteur dément, grâce à la particule de l'irréalité *by*, que le fait affirmé par quelqu'un d'autre soit vrai (*Ja ne vižu, čtoby ; Mne ne kažetsja, čtoby ; Mne kažetsja, čto ne*). Ici *čtoby* introduit le jugement du locuteur, selon lequel P est peu probable, mais pas impossible et P ne

demande pas un jugement du type “vrai/faux” (KOBOZEVA-88:95). Cf.:

(24) *Ja ne videla, čtoby on opazdyval. Poètomu ja ničego emu ne govorila* [Je n'ai pas vu qu'il était arrivé en retard. C'est pour cela que je ne lui ai rien dit.]

Dans la phrase [23] *li* informe que le locuteur ne sait pas si P s'est produit ou non.

Comme on le voit, le verbe *ne videt'* n'est pas symétrique de *videt'*, bien que les deux expriment aussi bien l'attitude perceptive (physique) que l'attitude mentale. Toutefois, la négation introduit un trait modal, d'opinion subjective, qui est absent dans la forme affirmative. Par exemple, si *Ja videl ego v teatre* signifie “Il était au théâtre”, *Ja ne videl ego v teatre* ne veut pas dire qu'il n'était pas là, mais seulement que je ne peux pas l'affirmer, et que “peut être que non”.

Nous pouvons maintenant considérer le deuxième verbe perceptif, *slyšat'*. A la différence de *videt'*, *slyšat'* se complète aussi avec le nom exprimant un événement qui se trouve hors du champ perceptif de S (autrement il se rapporte aux facultés perceptives de S : *Ty menja slyšis'?*, *Tu m'entends?*). Si P est une proposition, elle est introduite par les conjonctions *čto* ou *kak*, ou bien il est exprimé par un substantif déverbatif (cf. 25a-d) :

(25a) *Ja slyšu penie ptic* [J'entends le chant des oiseaux]

(25b) *Ja slyšu, čto pticy pojut*
[litt. J'entends que les oiseaux chantent]

(25c) *Ja slyšu, kak pojut pticy*
[litt. J'entends que chantent les oiseaux]⁷

(25d) ? *Ja slyšu ptic* [J'entends les oiseaux]

Quand le verbe *slyšat'* exprime une perception directe, il peut avoir la forme perfective ou imperfective [26 et 27]:

(26) *Ja slyšala ego golos po telefonu*
[litt. J'ai entendu-imperf. sa voix au téléphone]

⁷ Les phrases introduites par *kak* sont considérées comme équivalentes aux constructions infinitives et relatives de l'italien et du français, qui n'ont pas de correspondants en russe (*Ja slyšu kak pojut pticy*, [J'entends les oiseaux chanter; J'entends les oiseaux qui chantent]).

- (27) *Ja uslyšala ego golos po telefonu i srazu uspokojlas'*
 [litt. *J'ai entendu-perf. sa voix au téléphone, et aussitôt je me suis tranquillisée*].

Comme on le voit, l'aspect perfectif signale le moment où la perception se produit, tandis que le verbe imperfectif ne signale pas ce moment.

Quand on entend un bruit, on le met en relation avec un événement P possible. Toutefois, la perception du bruit donne à S une certitude subjective (en russe *uveren*), à la différence de *videt'* qui donne à S la connaissance (objective), que P (P est vrai).

Comparons :

- (28) *Ja uveren (? znaju), čto Saša v kabinete. Ja slyšal ego golos* [*Je suis sûr (? sais), que S. est dans son bureau. J'ai entendu sa voix*]
 (29) *Ja znaju, čto Saša v kabinete. Ja videl ego tol'ko čto* [*Je sais que S. est dans son bureau. Je viens de le voir*].

Contrairement à *videt'*, *slyšat'* n'introduit pas une attitude propositionnelle, mais il peut exprimer des valeurs, qui dépassent celles de la perception directe. Dans ces cas, le sujet n'entend pas avec ses oreilles, mais "à travers" les oreilles de quelqu'un d'autre, qui souvent n'est pas explicité. Il est intéressant d'observer comment cela se réfléchit sur la structure de la phrase et sur le rapport entre le prédicat perceptif et celui de P. Si l'on compare les phrases suivantes, on peut remarquer, avant tout, que les événements décrits en P se rapportent à des espaces différents : dans la première, il s'agit d'un espace qu'on peut rapporter aux facultés perceptives de S, tandis que dans la deuxième, l'événement P dépasse les limites relatives à la faculté auditive de S.

- (30) *Ja uslyšala, čto vo dvor vošla mašina*
 [*J'ai entendu-perf. une voiture entrer dans la cour*]
 (31) *Ja slyšala, čto v naš gorod prileteli žuravli* [*J'ai entendu-imperf. que dans notre ville natale sont arrivées les grues*]

Si entre S et P il n'existe pas de relation directe, la phrase S *slyšal P* (le verbe *slyšat'* se trouve au passé parce qu'il ne peut pas être concomitant au moment où S reçoit l'information) signifie : "S a entendu quelqu'un qui a dit P". Cf. aussi :

- (32) *Počmejster: Ob"jasnite, gospoda, čto ? kakoj činovnik edet ?* [*Qu'est-ce qu'il y a, messieurs ? quel fonctionnaire arrive ?*]

Gorodničij : *A vy razve ne slyšali?* [Est-il possible que vous n'ayez pas entendu ?]

Počtmejster : *Slyšal c Petra Ivanoviča Bobčinskogo* [Je l'ai entendu de P.I.B.] (Gogol', *Revizor*, I, 2).

Dans les cas où *slyšat'* exprime une aptitude à saisir des voix, c'est-à-dire quand entre S et P il n'y a aucune relation directe, le verbe est d'aspect imperfectif ; donc, la phrase [31a] peut être ambiguë, tandis que [31b] est tout à fait explicite, si le verbe *slyšat'* se complète avec un argument qui lui rend sa valeur perceptive :

(31a) * *Ja uslyšal, čto v naš gorod prileteli žuravli*
[J'ai entendu-perf. que...]

(31b) *Ja (u)slyšala ot sestry, čto v naš gorod prileteli žuravli*
[litt. J'ai entendu-perf./imperf. dire par ma sœur, que...].

Considérons maintenant les valeurs de *slyšat'* avec d'autres réalisations de P, en comparant les phrases suivantes :

(32) *Ja uslyšal vystrel* [J'ai entendu une détonation]

(33) *Ja (u)slyšal strel'bu* [J'ai entendu des coups de feu]

(34) ? *Ja uslyšala, čto v gorode načali streljat'* [J'ai entendu-perf. qu'en ville on a commencé à tirer]

(35) *Ja slyšala, kak v gorode načali streljat'* [Litt. J'ai entendu comment en ville ...]

La relation S — P avec le verbe *slyšat'* se pose de façon différente de celle avec le verbe *videt'*. Le rapport perfectif/imperfectif est plus faible, et le verbe perfectif peut introduire un P qui décrit l'événement [33]. Dans la phrase [32], le verbe perfectif dépend de P, qui décrit un acte isolé (*strel'ba* peut être considéré comme un pluriel itératif de *vystrel*). La conjonction *čto* n'a pas la même fonction que dans *videt'*, *čto*, et donc elle se limite à introduire un "entendu" plutôt que l'argument de ce qu'on a entendu. Dans ce cas, on préfère se servir de *kak* (*čto* introduit P référé par quelqu'un d'autre ; *kak* P saisi directement par S). Dans toutes ces phrases, le temps de P coïncide avec le temps de S : c'est-à-dire que le sujet entend ce qui est directement saisissable par ses oreilles.

Quand entre [S *slyšat'*] et P il n'y a pas de contemporanéité (contemporanéité entre l'acte perceptif et l'acte P), *slyšat'* acquiert la valeur indirecte dont on vient de parler (entendre P

de quelqu'un d'autre). Pourtant la phrase suivante est ambiguë:

(36) *Ja slyšal kak oni razvlekalis'* [litt. *J'ai entendu comment ils s'amusaient*]

et *kak* peut signifier aussi bien quantité (*combien*) que "*que*". L'ambiguïté disparaît quand entre [S *slyšat'*] et P il n'y a pas de contemporanéité, ou quand l'événement décrit dans P n'est pas saisissable par l'oreille de S, comme dans le P de [37a] et [37b]. Dans la phrase [37a], la "conjonction" *kak* cesse de fonctionner comme conjonction et devient un adverbe modal (*kakim obrazom*). La conjonction *čto*, au contraire, n'introduit aucune modalité: dans la phrase [37b], le locuteur se limite à rapporter ce qu'il a appris, sans le commenter.

(37a) *Ja slyšal, kak on stal direktorom*
[litt. *J'ai entendu comment il est devenu directeur*]

(35b) *Ja slyšal, čto on stal direktorom*
[*J'ai entendu qu'il est devenu directeur*]

Donc ici *kak* fonctionne comme un "opérateur à valeur modale", qui peut donner à la phrase des valeurs différentes, selon qu'il correspond à un comportement accepté ou non par la société ou par le sujet. *Kak* se comporte de la même façon dans les phrases négatives:

(37c) *Ja ne slyšal, kak on stal direktorom*
[Litt. *Je n'ai pas entendu comment il est devenu directeur*]

Toutefois ici *kak* exprime une attitude neutre du sujet, car dans les phrases négatives des lectures marquées de la phrase, comme cela se produit dans la phrase affirmative, sont impossibles. En effet, le sujet ne peut pas attribuer à *kak* des valeurs commentatives particulières parce que, justement, il ne les connaît pas. Considérons maintenant le cas suivant: Y sait que X est devenu directeur de l'usine grâce à son mariage avec la fille du patron, et veut en faire part à S. On peut supposer le dialogue suivant:

(38) Y: *Ty slyšal, X stal direktorom*
[*Tu as entendu, X est devenu directeur*]
S: *Slyšal* [*J'ai entendu*]
Y: *No ty slyšal, kak on stal direktorom?*
[*Mais tu as entendu comment il est devenu directeur?*]
S: *Net, ne slyšal (kak on stal direktorom)*
[*Non, je n'ai pas entendu (comment...)*]

Il est évident que le *kak* prononcé par Y sera marqué, tandis que celui prononcé par S peut être seulement non marqué parce qu'il ne connaît pas les circonstances auxquelles le *kak* de Y se rapporte.

L'argument P peut être exprimé aussi par un nom déverbatif. Dans les phrases [32] et [33], ce nom était l'argument direct de *slyšat'*, à l'accusatif. Toutefois une phrase comme la suivante est non-grammaticale, en russe comme en français et en italien, parce que la relation "*slyšat'* + accusatif" nous porte à considérer *slyšat'* comme le prédicat de perception (cf. [39a] et [39b]):

(39a) * *Ja slyšal ego uspexi* [*J'ai entendu ses succès-acc.*]

(39b) *Ja slyšal ego šagi v koridore*
[*J'ai entendu ses pas dans le couloir*]

Il est évident qu'il s'agit de deux différentes valeurs de *slyšat'*, et que dans [39a] il n'est pas perceptif. On essaiera de comprendre les raisons pour lesquelles les P déverbatifs ne se comportent pas de la même façon, en comparant les phrases suivantes (cf. 40 et 41):

(40) a. *Ja slyšu muzyku* [*J'entends une musique*]

b. *Muzyka slyšna* [litt. *La musique [est] audible*]

c. *Mne slyšno muzyku* [litt. *A-moi audible une musique - Acc: J'entends une musique*]

41) a. *Ja slyšal o ego uspexax*

[litt. *J'ai entendu à propos de ses succès*]

b. * *Ego uspexi slyšny* [* *Ses succès [sont] audibles*]

c. * *Mne slyšno ego uspexi / o ego uspexax*
[litt. *A-moi audible ses succès-Acc / Prép*]

Dans la phrase [40], *slyšat'* partage, dans une certaine mesure, les propriétés des verbes actifs ("achievement verbs", Vendler). Même si pour les verbes perceptifs russes il faut parler de constructions ergatives plutôt que passives, le nom de l'objet peut se déplacer dans la position de sujet; dans l'autre phrase [41], cela n'est pas possible. Donc P de *slyšat'* dans 40 se trouve dans la portée directe du prédicat, tandis que dans [41] P il se trouve hors de sa portée. On retrouve dans cette relation un trait de transitivité, celui de l'"action" directe du sujet sur l'objet: *slyšat'* perceptif direct est, de ce point de vue, plus actif que *slyšat'* perceptif indirect; ici le verbe *slyšat'* libère S de toutes les responsabilités sur P.

Comparons maintenant ces valeurs de *slyšat'* avec celles des autres prédicats épistémiques, à savoir *znat'*, *uznat'* et *videt'*. La phrase [41] équivaut à *Ja (u)znal o ego uspexax / čto on imel uspex* [litt. *Je sais/ai appris ses succès/ qu'il a eu du succès*], où le verbe *(u)znat' o* se comporte comme *slyšat' o* + Prép. (cf. ? *Ja znaju ego uspexi*, [*Je connais ses succès-Acc*]), tandis que le verbe *videt'* se comporte plutôt de la même façon que *slyšat'* + Acc. de [40]. Cf. aussi :

(42) *Ja videl ego stremlenija k uspexu*
[*Je voyais ses efforts vers le succès*]

(43) *Ja videla ego uspexi v nauke*
[*Je voyais ses succès dans la science*]

Les P de [42] et de [43] expriment des événements qui, de quelque façon, se produisent sous les yeux de S, et qui donc se trouvent dans la portée du prédicat (les phrases [42b] et [43b] sont à la limite de la grammaticalité) :

(42a) *Ego stremlenie k uspexu vidno*
[Litt. *Son effort vers le succès visible*]

(42b) ? (*Mne*) *vidno ego stremlenija k uspexu*

(43a) *Ego uspexi v nauke vidny*

(43b) ? (*Mne*) *vidno ego uspexi v nauke*
[Litt. *A-moi visible ses succès...*]

Les verbes *slyšat'* et *videt'* perceptifs expriment la même relation avec P déverbatif (*ja slyšal penie ptic; ja videl ego stremlenie k uspexu*): le nom à l'accusatif se trouve dans la portée du prédicat perceptif. Mais les mêmes verbes se comportent différemment quand l'objet échappe à la portée du prédicat. Comme on l'a remarqué, *videt'* propositionnel (= *je sais que*) n'admet pas le nom déverbatif, qui se rapporte à un événement, parce que *kak* implique *čto*, mais non le contraire. Le verbe de perception indirecte *slyšat'* admet le nom déverbatif à condition qu'il se trouve à un cas indirect.

Cela apporte des arguments à ce qu'on a soutenu au début de ce travail, à savoir que les deux verbes perceptifs expriment des rapports différents avec la connaissance et la conceptualisation de ce que l'on perçoit. Le verbe *slyšat'* "transmet", donne des informations sur le fait, mais n'établit aucun contact entre S et P; le verbe *videt'* communique le fait et lui donne une valeur de vérité.

BIBLIOGRAPHIE

— ARUTJUNOVA N. D., 1988: **Tipy jazykovyx značenij. Ocenka. Sobytie. Fakt**, Nauka, Moskva. [*Les types de significations linguistiques. Jugement. Événement. Fait*]

— ARUTJUNOVA N. D., 1989: "Polagat' i videt' (k probleme smešannyx propozicional'nyx ustanovok)", **Problemy intensional'nyx i pragmatičeskix kontekstov**, Nauka, Moskva, 7-30 [*Supposer et voir (le problème des attitudes propositionnelles mixtes)*].

— CHEVALIER J., GHEERBRANT A., 1969: **Dictionnaire des symboles**, Edition Jupiter, Paris.

— DANESI M., 1990: "Thinking is seeing", **Semiotica** 80, 3/4, pp. 221-237.

— FRANKEL J.-J., LEBAUD D., 1990: **Les figures du sujet. A propos des verbes de perception, sentiment, connaissance**, Orphis.

— GIVON T., 1990: **Syntax. A Functional-Typological Introduction**, vol. II, John Benjamins Publishing Company, Amsterdam / Philadelphia.

— JAKOVLEVA E. S., 1991: "Jazykovaja kartina prostranstva, zadavaemaja narečijami s semantikoj 'daleko/blizko'", **Toždestvo i podobie. Sravnenie i identifikacija**, Moskva, Institut Jazykoznanija AN SSSR, 205-217 [*L'image linguistique de l'espace donnée par les adverbes signifiant "loin / près"*].

— KOBOZEVA I. M., 1988: "Otricanie v predloženijax s predikatami vosprijatija, mnenija i znanija", **Znanie i mnenie**, Nauka, Moskva, pp. 82-98 [*La négation dans les phrases contenant des prédicats de perception, d'opinion et de savoir*].

— LAKOFF G., JOHNSON M., 1980: **Methaphors We Live By**, University of Chicago Press.

— LEHMAN V., 1988: "Besonderheiten der Verwendung von *videt'* (sehen) /*slyšat'* (hören) im Russischen und die Konservierung alter Sprachzustände", **Slavistische Linguistik 1988**. Slavistische Beiträge. Band 242, Verlag Otto Sagner, München, pp. 139-146.

— LUBENKY S., 1985: "The Aspectual Properties of Verba Percipienda", **The Scope of Slavic Aspect** (M. S. Flier and A. Timberlake eds.), Slavica Publishers, Columbus, Ohio, pp. 76-94.

— MILLER G. A., JOHNSON-LAIRD P. N., 1976: **Language and perception**, Cambridge Mass.

— ONG W., 1986: **Oralità e scrittura**, Il Mulino, Bologna.

— PADUČEVA E. V., 1986: "Semantika vida i točka otsčeta", **IAN SSSR, Serija Lit. i jazyka**, tom 45, 5, pp. 413- 24 [*La sémantique de l'aspect et le point de référence*].

— **Pamjatniki literatury drevnej Rusi IV**, 1981: Xud. lit., Moskva [*La littérature de la Russie ancienne*].

— PERMJAKOV G. L., 1979: **Poslovicey i pogovorki narodov vostoka**, Nauka, Moskva [*Proverbes et dictons des peuples de l'Orient*].

— VIBERG A., 1983: "The verbs of perception: a typological study", **Linguistics** 21-1, pp. 123-162.

— ZALIZNJAK A. A., 1990: "O ponjatii "fakt" v lingvističeskoj semantike", **Protivorečivost' i anomal'nost' v jazyke**, Nauka, Moskva, pp. 21-33 [*Sur la notion de "fait" en sémantique linguistique*].

UN TYPE DE RELATION INTRA- PRÉDICATIVE EN RUSSE : LA RELATION COPULE-ATTRIBUT

par

Marguerite Guiraud-Weber
Université d'Aix-en-Provence

1. L'ATTRIBUT DANS LA PHRASE

La définition sémantique de l'adjectif attribut indique que celui-ci désigne une caractéristique ou une propriété du sujet :

- *Istorija uvlekatel'naja* [L'histoire est passionnante]

ou de l'objet :

- *Ja sčitaju istoriju uvlekatel'noj*
[Je trouve l'histoire passionnante].

Dans les deux cas l'attribut et le mot auquel celui-ci se rapporte (qu'il soit sujet ou objet du verbe) se réfèrent à un même être ou objet. L'attribut est lié morphologiquement avec ce mot : l'adjectif en fonction d'attribut s'accorde avec lui en genre et en nombre :

- *Ja sčitaju ètogo čeloveka opasnym* (masc. sg.)
- *On sčitaet situaciju opasnoj* (fém. sg.)
- *My sčitaem ix ugrozy opasnymi* (pl.)

Cette relation est analysée par Johanna Nichols en terme de **contrôle** : le premier élément nominal (dans notre cas, l'objet du verbe) en contrôle un autre (l'attribut) bien que ce dernier ne dépende pas directement de lui, mais du verbe. La relation de contrôle requiert des indices morphologiques : dans le lien entre le sujet/l'objet et son attribut, l'accord en genre et en nombre constitue cet indice. Dans une autre relation de contrôle, celle qui existe dans une construction comparative, le contrôleur impose son cas au terme contrôlé :

- *Ja ljublju eë bol'se, čem Sonja* (où *Sonja* est au nominatif, comme le contrôleur *ja*)

- *Ja ljublju eë bol'se, čem Sonju* (où *Sonju* est à l'accusatif, comme le contrôleur *eë*).

Le parallélisme de cas, mettant en évidence la situation de contrôle, permet de saisir la différence sémantique entre les deux phrases : “*Je l'aime plus que Sonia (ne l'aime)*” et “*Je l'aime plus que (je n'aime) Sonia*” (cf. NICHOLS-81: 7-14).

La place normale de l'adjectif attribut en russe est à droite du verbe :


- *I tema očen' bolezennaja (Kosvin) [Le sujet est très délicat]*


mais il peut être antéposé :


- *Široka strana moja rodnaja (Lebedev-Kumac) [Vaste est mon pays natal].*

L'antéposition de l'attribut du sujet entraîne une probabilité élevée d'emploi de la forme courte de l'adjectif. Celle-ci joue alors un rôle distinctif et permet d'écarter une confusion éventuelle entre l'épithète (normalement préposé au substantif-sujet) et l'attribut (normalement postposé à celui-ci).

La fonction attribut est particulièrement complexe puisqu'elle met en relation trois termes et non pas deux (comme les autres fonctions de la phrase), à savoir : la copule verbale, l'attribut et le sujet (ou l'objet) auquel l'attribut est lié sémantiquement et morphologiquement par la relation de contrôle. Le double lien de l'attribut avec le sujet et la copule s'oppose au lien simple qui existe entre le sujet et l'épithète ou l'apposition. Comparons :


Bol'noj rebënok priexal [L'enfant malade est arrivé]


Rebënok, bol'noj, priexal [L'enfant, malade, est arrivé]


Rebënok priexal bol'noj [L'enfant est arrivé malade].

Dans les deux premières phrases *bol'noj* dépend uniquement de *rebënok*, tandis que dans la troisième, il est en double rapport syntaxique avec *rebënok* et avec *priexal*. Comme dans

cette double relation le lien entre la copule et l'attribut semble poser plus de problèmes que celui entre l'attribut et le sujet, il sera l'objet de notre analyse.

A la complexité des relations syntaxiques s'ajoute, dans le cas de l'attribut du sujet, une difficulté morphologique : il existe, en effet, trois formes possibles de l'attribut du sujet en russe moderne, à savoir la forme courte de l'adjectif, la forme longue au nominatif et la forme longue à l'instrumental (plus loin : forme courte, nominatif, instrumental). La distribution de ces trois formes dépend de différents facteurs qui ne relèvent pas d'un même niveau d'analyse. Ces niveaux ne sont pas toujours distingués, ce qui donne l'impression d'une certaine confusion dans la description du phénomène. En outre, le domaine de l'attribut n'est pas stabilisé grammaticalement : les formes continuent à évoluer et la langue parlée devance considérablement la langue écrite. En l'absence de règles "sûres" les grammaires normatives parlent des hésitations de l'usage et proposent souvent, pour un même modèle de phrase, deux ou même trois variantes, p. ex. :

- *Proxožij okazalsja razgovorčivym / razgovorčiv / razgovorčivj* (Grammatika, 1970 : 637);
- *Rebënok byl poslušën / poslušnyj / poslušnym* (Russkaja Grammatika, 1980 / I : 289).

Nous nous proposons d'examiner les différents niveaux dont relève ce phénomène en distinguant les faits qui sont en expansion de ceux qui reculent. Et comme au centre de notre réflexion se trouve la relation copule — attribut, nous nous proposons par la suite de vérifier si pour chacune des trois formes (forme courte, nominatif, instrumental) l'incidence de la copule verbale est identique.

2. CAS DE LA FORME COURTE

Le fonctionnement de la forme courte ne peut plus être intégré dans l'analyse purement synchronique. Il est clair que cette forme, même si elle reste vivante en russe moderne, ne constitue qu'une survivance du passé. Elle remonte à la forme indéterminée du vieux slave, conservée partiellement avec son sémantisme d'indétermination en serbo-croate, mais totalement éliminée dans les langues slaves occidentales qui ne connaissent qu'une seule forme adjectivale, issue de la

forme déterminée, c'est-à-dire longue¹. Sur le terrain grand-russe qui seul nous intéresse aujourd'hui, l'opposition sémantique entre la forme indéterminée et déterminée a disparu assez tôt pour faire place à une opposition fonctionnelle : épithète — forme longue / attribut — forme courte. Mais le recul progressif de la forme courte a ébranlé également cette opposition et rompu la symétrie fonctionnelle ainsi créée.

On a pu établir qu'il n'y avait pas de forme longue pour l'attribut du sujet en russe avant le XVIIe siècle. Mais à partir de cette époque, la forme longue tend à s'employer pour l'attribut, d'abord de manière sporadique, ensuite massivement. Cette évolution est retracée dans l'ouvrage de Gunnar Gunnarsson "Recherches syntaxiques sur la décadence de l'adjectif nominal en slave" (GUNNARSSON-31). Le phénomène s'amplifie au XIXe siècle. Aujourd'hui, le recul de la forme courte est tel qu'il n'est pratiquement plus possible de parler de son emploi "libre", en tout cas pas en russe parlé. La forme courte se maintient cependant dans certains emplois bien déterminés qui résistent à l'érosion. Ces emplois peuvent être délimités avec précision. Ainsi, l'apparition de la forme courte dans l'énoncé s'accompagne toujours de la présence d'un facteur qui la provoque et la justifie : ce facteur représente une véritable contrainte. Sans entrer dans les détails qui dépasseraient le cadre de notre étude nous pouvons indiquer que ces contraintes peuvent être d'ordre lexical, syntaxique ou stylistique.

3. LES CONTRAINTES LEXICALES

Les contraintes lexicales directes sont bien connues. Tout d'abord, certains adjectifs, touchés par une spécialisation sémantique, n'ont plus le même sens à la forme courte et à la forme longue :

<i>Rebënok živoj</i>	<i>Babuška eščë živa ;</i>
<i>Oni pravye</i>	<i>Oni pravyy, etc.</i>

¹ Le polonais et le tchèque connaissent cependant quelques vestiges de la forme courte. En polonais, les mots de ce type sont souvent considérés soit comme des adjectifs défectifs (*kontent, gotów*), soit comme de véritables formes verbales (*powinien, rad*). Voir à ce sujet SZUPRYCZYŃSKA-80: 14-18.

De plus quelques rares adjectifs comme *rad*, *gorazd*, *ljub*, n'ont pas de forme longue du tout. Mais il y a également une contrainte lexicale indirecte, celle qui opère à travers la fréquence. On constate, en effet, que les adjectifs dont la forme courte dans l'attribut est la seule utilisée (ou utilisée de préférence à la forme longue) appartiennent à une couche de vocabulaire très fréquent : la forme courte d'un adjectif se conserve donc d'autant mieux que la fréquence de celui-ci dans la langue est élevée. Elle est la seule possible à l'intérieur des formules usuelles telles que *bud'te dobry / ljubezny / mily* ou pour les adjectifs dont la fréquence d'emploi est supérieure à la moyenne : *on sčastliv, zdorov, nezdorov, bolen*, etc.² En présence d'un tel adjectif, le choix entre les trois formes n'existe pratiquement pas, du moins dans une phrase avec le présent ou l'impératif du verbe *byt'*. A ce propos, il convient d'indiquer que nous ne sommes pas d'accord avec les affirmations selon lesquelles ce serait la forme de l'impératif de *byt'* (*bud'*, *bud'te*) qui exigerait l'emploi de la forme courte. S'il en était ainsi, tous les adjectifs qui possèdent une forme courte l'auraient à l'impératif, ce qui n'est pas vrai. L'usage moderne offre, en effet, deux possibilités :

bud' (*bud'te*) + forme courte (pour des lexèmes fréquents) :

- *Bud' zdorov, sčastliv, bud'te dobry, ljubezny, vežlivy, etc.*

bud' (*bud'te*) + instrumental (pour d'autres adjectifs) :

- *Bud' vynoslivym, osmotritel'nym; ne bud' neskromnym; ne bud' nazojlivym, etc.*

Par conséquent, s'il fallait formuler une règle d'emploi pour l'impératif, nous dirions exactement l'inverse, à savoir que *bud'* et *bud'te* exigent l'emploi de l'instrumental (tout en précisant que certains adjectifs fréquents auront alors la forme courte), même si dans notre propre corpus les exemples avec la forme courte sont plus abondants. Car l'abondance de ces exemples n'est qu'apparente : ils sont répétitifs, ils contiennent toujours les mêmes adjectifs. De la même manière, il ne serait pas correct de calculer la fréquence relative de la construction interrogative à structure inversée en français

² Les fréquences d'emploi sont calculées d'après les données de E. Steinfeldt.

moderne en mettant sur un pied d'égalité la formule stéréotypée "*comment allez-vous ?*" et toutes les autres occurrences.

La fréquence d'emploi est rarement évoquée dans la description de la forme courte. C'est pourtant elle qui explique certains de ses emplois importants.

4. LES CONTRAINTES SYNTAXIQUES

Une contrainte syntaxique s'exerce sur un adjectif qui possède dans la phrase une expansion. La présence de l'expansion provoque normalement l'apparition de la forme courte. Cette contrainte est très forte. L'expansion peut être exprimée par un substantif au cas oblique précédé ou non d'une préposition :

- — *A kto iz russkix pisatelej blizok vam ?* (Sov. kul'tura)
- *Po-moemu, malo kto na èto sposoben.* (Saxarov)

par un verbe à l'infinitif :

- *Narod ne dolžen znat' ob ètom (...)* (Antonov)
- *Žena i tēšča bessil'ny byli povlijat' na devočku (...)* (Kosvin)

ou par une proposition subordonnée :

- *Net, melodija byla sliškom složna, čtoby ja mog eë vspomnit'.* (Jur'ev)
- *Ja sčastliv, čto poslednie 30 let byl svobodnym čelovekom.* (Antonov)

Il convient d'ajouter que certaines règles proposées par des manuels et formulées de différentes manières n'expriment que cette même contrainte. Ainsi les adjectifs dits "de relation", cités en vertu de leur valeur lexicale, représentent un cas particulier des adjectifs à expansion (qui peut d'ailleurs être effacée en surface, si le contexte s'y prête) : *dolžen (čto-libo delat')*, *gotov (na čto-libo, ili čto-libo delat')*, *vinovat (v čem-libo ili pered kem-libo)*, *soglasen (s kem-libo, ili s čem-libo, ili na čto-libo)*, etc. L'emploi de la forme courte pour exprimer un soi-disant excès avec un adjectif indiquant la mesure relève du même phénomène :

- *Pal'to mne dlinno.*
- *Jubka tebe uzka, etc.*

car dans ce type de phrase il y a toujours un complément au cas oblique indiquant la personne par rapport à laquelle l'excès est constaté (si ce complément est matériellement absent, il s'agit d'une simple ellipse qui ne change pas la structure de l'énoncé).

Un fait est significatif : on commence aujourd'hui à trouver dans cette emploi (qui était considéré comme un véritable bastion de la forme courte) le nominatif :

- *Tvoja doč' takaja že svetlaja umom, kak eë otec (...)* (Kosvin)

C'est le cas notamment dans un style relâché :

- — *Nu, tada prosti menja, starik, esli ja v čem vino vataja.* (Šukšin)

Il convient d'ajouter que l'ordre des mots dans la phrase joue un certain rôle : lorsque l'attribut précède le sujet, la forme courte est plus probable, comme nous l'avons indiqué plus haut. Comme il s'agit d'un procédé de démarcation, la forme courte n'est obligatoire que dans des énoncés qui pourraient prêter à confusion, c'est-à-dire lorsque le substantif-sujet est précédé d'un déterminant, par conséquent lorsque les deux adjectifs se trouvent en contact direct :

- (...) *vsë tak že strojny lomkie Adiny nogi.* (Grekova)
- *Ne slučajna i bezumnaja agressivnost' sovetskix rukovoditelej.* (Antonov)

En dehors de ce cas, dans des phrases appartenant à la langue parlée, l'attribut, même préposé au sujet, peut rester à la forme longue :

- *Strannaja byla èta dolžnost', èta stavka.* (Grekova)
- *A vesëlyj togda byl razgovorčik, pravda ?* (Žuxovickij)

La confusion sémantique n'étant pas possible dans des phrases dont le sujet est un pronom personnel (un pronom ne peut avoir de déterminant), l'attribut préposé y sera également exprimé par une forme longue :

- *Oj i xitryj že vy, Anton Semënovič!* (Makarenko)
- *Svjatoj li ja ? Uvy, net.* (Jur'ev)

5. LES CONTRAINTES STYLISTIQUES

La contrainte stylistique explique le plus grand nombre d'occurrences de la forme courte. Elle s'exerce dans des énoncés à copule *byt'* au présent et, dans une moindre mesure, au passé, lorsque ces derniers appartiennent à un style didactique, scientifique, solennel ou simplement soutenu :

- *Temperatura vody praktičeski postojanna.* (Saxarov)
- *Narody, kak ljudi, smertny (...)* (Izvestija)

C'est à une contrainte de ce type qu'il convient de rattacher les emplois de la forme courte dans un certain nombre de constructions syntaxiques telle qu'une tournure concessive avec "*kak ni*", ou des tournures comparatives avec "*ne menee ... čem*" ou "*stol' ... čto*": il s'agit là des tournures livresques, étrangères à la langue parlée :

- *No glavnaja cel' našego romana — ne vosstanovlenie istoričeskix detalej, kak by ni byli oni ljubopytny.* (Nauka i žizn')
- (...) *čelovek eščë stol' agressiven, čto polučiv vlast' nad vremenem, uničtožit ne tol'ko sebja, a i drugie miry.* (Dem. Rossijsa)
- *Nynešnie pionery — ne menee fanatičny, čem junye gitlerovcy.* (Antonov)

Cette contrainte stylistique disparaît dans la langue parlée et c'est là qu'on note le plus grand nombre d'occurrences de la forme longue. Il semble même raisonnable de penser qu'en dehors de contraintes lexicales et syntaxiques qui maintiennent la forme courte dans tous les styles, la véritable répartition entre la forme courte et le nominatif de la forme longue se fait au niveau stylistique. Le sémantisme propre aux formes courte et longue qui a fait l'objet de nombreuses études syntaxiques y joue finalement un rôle extrêmement réduit³.

³ Il s'agit, bien sûr, de l'opposition bien connue entre la forme courte, porteuse d'une qualité passagère et la forme longue, signalant une qualité permanente. Cette opposition a effectivement joué un rôle assez important encore au siècle dernier. Elle n'affecte aujourd'hui que quelques unités lexicales, dont le couple *bolen* "actuellement malade" et *bol'noj* "maladif, toujours malade". La fréquence d'emploi de cet adjectif fait (à tort) croire qu'il s'agit d'une opposition encore vivante dans la langue actuelle. En réalité, les emplois de ce type sont presque totalement lexicalisés.

6. INCIDENCE DE LA COPULE

La forme courte ne s'emploie aujourd'hui qu'avec le présent, le futur ou le passé du verbe *byt'*; on ne la trouve guère ni avec les formes non conjuguées de ce même verbe, ni avec d'autres verbes. En effet, l'infinitif, et le gérondif de *byt'* s'accompagnent normalement de l'instrumental :

- *Puškin vseгда mečtal byt' nezavisimym.* (Sov. kul'tura)
- *Uže v prestarelom vozraste i buduči soveršenno bol'nym Iosif Vissarionovič napisal na kločke bumagi (...)* (Sov. kul'tura)

La forme courte, jadis fréquente ici, est devenue rare :

- *Učenyj ne možet byt' sentimentaln.* (Jur'ev)

L'emploi de la forme courte avec *bud'*, *bud'te* se limite aux adjectifs très fréquents, ou se fait dans le cadre d'une expression figée, comme nous l'avons vu plus haut.

Il en est de même pour les autres verbes-copules qui n'acceptent plus la forme courte alors que celle-ci était tout à fait possible dans cette fonction au siècle dernier. Les seuls verbes que nous ayons trouvés avec l'attribut à la forme courte sont *stanovit'sja/stat'*, *ostat'sja*, *sdelat'sja* et *okazat'sja* :

- *Zdes' ty srazu stanoviš'sja krasnorečiv.* (Jur'ev)
- (...) *xudožestvennyj zamysel avtora ostalsja nejasen.* (Kosvin)
- *Podrastaja, on sdelalsja ne tak už krasiv (...)* (Grekova)
- *No priobretënnye znanija (...) okazalis' mne črezvyčajno polezny pozže pri rabote na patronnom zavode (...)* (Saxarov)

Notons que souvent de tels énoncés contiennent un facteur favorisant la forme courte : présence d'une expansion, adjectif dont la forme courte et longue n'ont pas le même sens, etc. Il paraît probable que se sont les facteurs de ce type qui jouent dans les exemples :

- *Vidimo, v rajkome ostalis' nedovol'ny našimi vyvodami (...)* (Mosk. novosti)
- *No skaži, neuželi ty ne dopuskaeš', čto ja mogu okazat'sja prav?* (Jur'ev)

En tout cas nos informateurs ont refusé les phrases :

- * *Vospominanija soxranilis' drjanny.*
- * *On prišël ugrjum.*
- * *Ona kažetsja moloda*

alors que Puškin et Lermontov écrivait :

- *Kakoj on tebe pokazalsja ? Pečalen ? Zadumčiv ?* (Puškin)
- *I svetel ty sošël s tainstvennyx veršin.* (Puškin)
- *Ja vernulsja domoj ugrjum i serdit.* (Lermontov)

La forme courte reste donc normale et naturelle uniquement avec le présent, le passé et le futur du verbe *byt'*. Les phrases au présent sont les plus nombreuses dans notre corpus. Or, il se trouve que lorsque *byt'* est copule à côté d'un adjectif-attribut, il possède toujours au présent la forme zéro (*est'* étant exclu de cet emploi, cf.: * *On est' krasiv*). L'adjectif attribut reste donc la seule forme matériellement présente qui assume la prédicativité de l'énoncé. La forme courte devient en quelque sorte verbe. Déjà A. M. Peškovskij a remarqué que "kratkoe prilagatel'noe predikativno samo po sebe, po samoj forme svoej (...)" (PEŠKOVSKIJ-38:221), alors que "(...) u polnyx prilagatel'nyx net sobstvennoj formy skazuemosti" (PEŠKOVSKIJ-38:224). De même A. A. Šaxmatov a suggéré d'assimiler la forme courte à une forme conjuguée du verbe (ŠAXMATOV-41:190). L. H. Babby range l'adjectif et le verbe dans une même catégorie syntaxique, dotée des propriétés transformationnelles semblables et montre l'identité fonctionnelle de la forme courte et du verbe conjugué. (BABBY-75:32-60). Nous pensons que c'est la verbalisation de la forme courte qui crée aujourd'hui l'obstacle à sa présence à côté d'un verbe autre que *byt'*. Cette verbalisation s'est réalisée progressivement dans la conscience des locuteurs, car elle n'a pas été encore perceptible au début du siècle dernier. Actuellement, dans l'opposition fonctionnelle concernant le trait "prédicativité" la forme courte représente le membre marqué. En revanche, la forme longue, bi-fonctionnelle par nature (elle peut être également épithète), est non marquée sur ce plan : elle accompagne donc facilement n'importe quel verbe conjugué.

7. L'INSTRUMENTAL

L'incidence de la copule sur la forme longue est plus importante encore ; il semble que ce soit le verbe à lui tout seul qui décide du cas de l'attribut dans la plupart des énoncés.

Bien que la forme longue employée comme attribut soit très courante dans la langue actuelle et qu'elle ne cesse de progresser au détriment de la forme courte, elle est encore exceptionnelle lorsqu'elle empiète sur les emplois de la forme courte qui résultent d'une contrainte lexicale ou syntaxique. S'il n'est pas pensable de dire aujourd'hui : *ty pravyy* à la place de *ty prav* on trouve cependant avec le même sens :

- *Naše delo pravoe, vrag budet razbit, pobeda budet za nami.* (Saxarov)

La forme longue s'affranchit plus facilement encore de la contrainte stylistique et on note son accroissement dans une prose littéraire de bonne tenue en dehors des dialogues. Nous parlons de phrases à copule *byt'* au présent et au passé :

- *I vsë že vpečatlenie bylo očen' sil'noe.* (Saxarov)
- *Dom byl očen' staryj, potolki nepreryvno protekali (...)* (Saxarov)

Le même phénomène peut être observé dans la langue des médias :

- *V ob "edinjajuščejsej Germanii položenie dejstvitel'no očen' trudnoe.* (Dem. Rossija)
- (...) *radioaktivnaja obstanovka, nesmotrja na uverenija Minatomènergo i Minzdrava, ves'ma složnaja* (Sov. kul'tura)

Puisque la forme courte a déjà été largement commentée, nous ne mentionnerons plus la possibilité de son emploi en parlant de la forme longue ; nous nous limiterons à indiquer, s'il y a lieu, la concurrence éventuelle entre le nominatif et l'instrumental.

Les occurrences avec l'instrumental sont statistiquement plus nombreuses que celles avec le nominatif. En fonction de copule on trouve avec ce cas soit *byt'*, soit un autre verbe. L'instrumental est le seul à fonctionner avec les formes non conjuguées de *byt'* (l'infinitif, le gérondif) et son impératif. Il s'emploie exclusivement (ou avec une nette préférence) avec un certain nombre de verbes dont les plus courants sont : *stat'* (*stanovit'sja*), *okazat'sja*, *kazat'sja* (*pokazat'sja*), *delat'sja*

(*sdelat'sja*), *vygljadet'sja*, *sčitat'sja*, *predstavljat'sja*, *javljat'sja*.

Par exemple :

- *Ja bojus', kogda ty stanoviš'sja vdrug takim posluš nym.* (Jur'ev)
- *Vojna okazalas' nedolgoj.* (Sov. kul'tura)
- *Nelepymi kažutsja nam prizyvny: xvatit govorit'!* (Sov. kul'tura)
- (...) *ix argumenty sdelalis' bolee četkimi i ubeditel'nymi.* (Mosk. novosti)
- *Papa i mama vygljadeli ustalymi, izmučennymi.* (Saxarov)
- *Do nedavnego vremeni vopros o stačke v socialis tičeskoj strane sčitalsja provokacionnym.* (Mosk. novosti)
- *Predstavlaetsja očevidnym, čto èto sostojanie — ves'ma složnoe obrazovanie (...)* (Diligenskij)
- *Mnogie iz polučennyx Fradkinym rezul'tatov javljajutsja klassičeskimi.* (Saxarov)

La présence éventuelle d'une expansion de l'adjectif ne change rien à sa forme :

- *On tam spal i provodil bol'suju čast' sutok, čtoby byt' gotovym pomoč' ej v ljuboj moment.* (Saxarov)
- *On okazalsja ne poxožim ni na kakie eë predstavlenija* (Kazakevič)

L'instrumental s'emploie en concurrence avec le nominatif avec d'autres verbes dont les plus courants sont : *ostat'sja*, *polučit'sja*, *vyjti*, *vernut'sja*, *uexat'*, *priexat'*, *prijti*. Par exemple :

- *No do konca svoix dnej ona ostalas' očen' dejatel'noj, ènergičnoj i samootveržennoj (...)* (Saxarov)
- *Kniga polučilas' udačnoj (...)* (Saxarov)
- *Zimoj v kamere xolod, syrost', ljudi zelënymi vyxod jat.* (Mosk. novosti)
- (...) *men'se vsego zaključennyx vernulis' iz lagerej i tjurem živymi.* (Saxarov)
- *Esli uedu, to poslednim.* (Mosk. novosti)

Avec *byt'* l'instrumental n'est pas possible au présent (c'est le domaine exclusif du nominatif), mais il est très courant au

passé, au futur et au conditionnel, où il entre en concurrence avec le nominatif. La plupart de nos exemples sont au passé :

- *Mne kažetsja, vybory Verxovnogo Soveta byli vsě-taki preždevremennymi.* (Sov. kul'tura)
- *Takoe stremlenie otkryto vyskazat'sja do nedavnego vremeni bylo prosto nemyslimym.* (Sov. kul'tura)
- *No vsě-že èto meroprijatie bylo, skoree, slučajnym, čem planomernym.* (Lit. gazeta)
- (...) *zabastovki proisxodili krajne redko, ibo byla sliškom očevidnoj ugroza repressij.* (Mosk. novosti)
- *Otnošenie Alekseja Ivanoviča k sovetskoj dejstvitel'nosti bylo složnym.* (Saxarov)

Pour comprendre la distinction sémantique créée par l'opposition nominatif/instrumental nous passerons en revue les emplois du nominatif.

8. LE NOMINATIF

Les énoncés avec le nominatif sont moins courants que ceux avec l'instrumental, mais dans certaines conditions le nominatif reste la seule forme possible. C'est le cas notamment dans une phrase à copule zéro au présent où l'instrumental est totalement exclu :

- (...) *Ja izmenenij ne zamečaju, i po-prežnemu my vsene starye, no i ne molodye.* (Grekova)

C'est également le cas avec un certain nombre d'autres verbes, sémantiquement très variés qui ne s'accompagnent d'un adjectif que très rarement. En général, ils fonctionnent tout seuls comme prédicats, ils sont prédicats synthétiques (par opposition au prédicat analytique formé par une copule et son élément nominal qu'on appelle attribut). On hésite à les appeler "copules", tant ils diffèrent sémantiquement des copules typiques tels que *byt', stat', okazat'sja*. Pourtant leur fonction dans la phrase est la même : grâce aux morphèmes grammaticaux qu'ils contiennent, ils apportent une information grammaticale sur le temps, le mode, l'aspect et la personne, tout en fournissant une information lexicale sur le type d'action ou d'état. Les copules caractérisées jouent le même rôle. Dans la mesure où, dans notre approche, le terme "copule" désigne une fonction et non une valeur sémantique,

nous les appellerons également copules. Ils sont sémantiquement autonomes : ils n'ont besoin d'aucun complément. Il s'agit de verbes comme : *sidet'*, *stojat'*, *ležat'*, *rasti*, *soxranit'sja*, *vyrisovyvat'sja*, et beaucoup d'autres. Par exemple :

- *Vpečatlenija soxranilis' drjannye : svirepaja bol', onemevšie konečnosti, postojannaja durnota (...)* (Kosvin)
- *Kartina vyrisovyvaetsja bezradostnaja, ibo vo vsech izmerenijax obščestvennogo processa nabljudajetsja ili stagnacija, ili očevidnyj krizis.* (Rabočaja tribuna)
- *My pogovorili s Sergeem eščë minut pjat' i rasstalis', bolee ili menee dovol'nye drug drugom.* (Jur'ev)
- *Da ne gorjuj očën', vreme idët vesëloe !* (Šim)
- *Ona sidela nedovol'naja i serditaaja (...)* (A. Tolstoj)
- *Vinograd v sadu Karpovny rastët kislyj i melkij.* (Šim)
- *Den' stojal znojnyj.* (Bunin)

Avec les verbes comme *vozvraščat'sja/vernut'sja*, *vyjti*, *prixodit/prijti*, *priezžat'/priexat'* le nominatif et l'instrumental sont également possibles :

- *Priezžaet čerez mesjac dovol'nyj i očën' smuglyj.* (Krokodil)
- *Tem bolee, čto prixodjat sjuda ljudi vzvolnovannye, neravnodušnye k sud'be strany.* (Sov. kul'tura)
- *Vozvraščajetsja rozovaja, dobraja, pomolodevšaja.* (Grekova)
- *On ottolknul menja i ja vyšel na dvor, udručennyj, napugannyj.*

Nous avons vu plus haut que ces mêmes verbes s'accompagnent également d'un instrumental.

Le nominatif apparaît aussi avec les formes personnelles du verbe *byt'*, notamment au passé, au futur et au conditionnel. En voici quelques exemples :

- *Zarplata moja byla malen'kaja (...), no mne xvatalo.* (Grekova)
- *A žena ego byla milaja i prostaja.* (Sov. kul'tura)
- *Fëdor očën' ogorčalsja : "Lysyj budu, razljubiš' menja"* (Grekova)

9. LE RÔLE DE LA COPULE

Quelle différence sémantique découle de l'opposition des cas dans la fonction d'attribut ? Il n'est pas facile de répondre à cette question parce que dans de très nombreux énoncés on peut transformer le nominatif en instrumental et vice versa sans perte sémantique, du moins en apparence. Il en est ainsi dans des phrases à copule *byt'*, mais également avec d'autres verbes. Il nous semble donc raisonnable de réfléchir d'abord sur les cas où cette transformation est exclue.

Tout d'abord, on note que l'instrumental est le complément régi du verbe ; il dépend donc de celui-ci grammaticalement. C'est tout à fait clair pour les verbes pour lesquels les dictionnaires notent la rection à l'instrumental, comme *kazat'sja* ou *sčitat'sja*, mais c'est également vrai de tous les autres verbes qui s'accompagnent d'un élément nominal à l'instrumental, y compris *byt'*. Il s'agit soit d'une rection forte, soit d'une rection faible. Dans le cas d'une rection forte, l'instrumental est exclusif et obligatoire, qu'il s'agisse d'un adjectif ou d'un substantif. Car on dira de la même manière : *On slyl glupym* et *On slyl durakom*. Dans le cas d'une rection faible, l'instrumental sera facultatif. On pourra également imaginer que pour certains verbes, au demeurant non suivis d'un complément, la rection apparaît par analogie avec des lexèmes sémantiquement proches. Le nominatif, en revanche, n'est pas un cas régi : lorsqu'un verbe est suivi d'un adjectif au nominatif, ce dernier ne peut représenter sa rection. Par sa forme, le nominatif s'accorde uniquement avec le sujet, ce qui renforce encore le lien qui l'unit à lui et que nous avons appelé, en suivant J. Nichols, le contrôle. Nous supposons donc que, sur le plan sémantique également, la relation copule — attribut sera plus étroite avec un instrumental, tandis que la relation sujet — attribut sera plus évidente avec un nominatif. En partant du sens de l'énoncé, il faudrait s'attendre donc à l'instrumental 1) pour un verbe qui n'est pas sémantiquement autonome et qui nécessite un complément ; 2) dans le cas d'un verbe à sens autonome, pour renforcer la relation copule — attribut afin de souder les deux éléments en présence. Le premier cas ne demande pas de commentaire : il est clair que tous les verbes qui ne sont pas sémantiquement autonomes, auront

nécessairement l'attribut à l'instrumental. Cela signifie que dans les phrases :

- *Ona kazalas' molodoj*
- *On sčitalsja samym umnym*

l'instrumental ne pourra être ni retranché, ni transformé en nominatif :

- * *Ona kazalas'* → **Ona kazalas' molodaja*
- * *On sčitalsja* → * *On sčitalsja samyj umnyj.*

Le deuxième cas suppose que le locuteur conçoit la qualité exprimée par l'adjectif soit comme un trait qui tout en accompagnant l'action verbale ne se réalise qu'à travers elle, soit comme un trait qui résulte de cette action. Dans l'énoncé :

- *Ona prišla radostnoj*

le lien entre le verbe et l'attribut est plus fort que dans la phrase :

- *Ona prišla radostnaja*

ce qui fait dire aux informateurs que dans le premier cas la personne n'était pas supposée être joyeuse avant son arrivée ; alors que dans le deuxième cas, elle était peut-être toujours joyeuse.

Il faudrait, en revanche, s'attendre à un nominatif uniquement avec les verbes à sens autonome et lorsqu'il n'y a pas lieu de renforcer la relation copule — attribut. Le nominatif signalera seulement qu'une certaine qualité coïncide dans le temps avec l'action verbale :

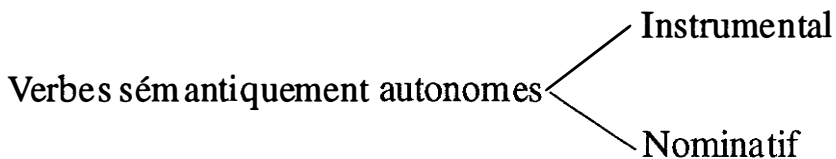
- — *Ona sidela grustnaja.*

Le nominatif montre la qualité plus détachée de l'action et très souvent on peut effectivement séparer l'attribut de la copule en transformant l'énoncé en deux propositions :

- *Oni rasstalis' dovol'nye drug drugom* → *oni rasstalis' ; oni byli dovol'ny drug drugom.*

10. LE VERBE BYT' FAIT PROBLEME

Une distinction Nominatif/Instrumental fondée sur ce principe donne :



Verbes sémantiquement non autonomes —> Instrumental où l'instrumental implique un lien plus étroit avec la copule, tandis que le nominatif un lien plus lâche. On s'aperçoit tout de suite que cette distribution n'englobe pas la totalité des cas : le verbe *byt'* en est exclu. En effet, *byt'* n'est pas sémantiquement autonome, tout en admettant l'alternance Instrumental/Nominatif. En outre, l'examen de nombreux exemples montre que *byt'* suit la tendance générale des verbes sémantiquement autonomes : dans les phrases avec l'instrumental, celui-ci est senti très souvent comme faisant partie intégrante du prédicat, à la limite d'une expression toute faite, alors que le nominatif semble beaucoup moins soudé au verbe et beaucoup plus dépendant du sujet. Nous avons notamment relevé de nombreuses occurrences où l'instrumental apparaît dans une formule d'appréciation stéréotypée. Il s'agit d'expressions comme : *byt' trudnym, složnym, glavnym, poleznym, očevidnym, strannym, nemyslimym*. Nous parlons bien sûr des phrases dont le sujet n'est pas un pronom neutre *èto, vse*, etc. car ce dernier se combine le plus souvent avec l'attribut à la forme courte. Revenons encore une fois aux exemples précédemment cités :

- *Vybory byli preždevremennymi.*
- *Takoe stremlenie bylo nemyslimym.*
- *Ugroza repressii byla očevidnoj.*
- *Ego otnošenje k sovetskoj dejstvitel'nosti bylo složnym.*

Le nominatif est, bien sûr, également possible ici, mais il ferait moins "cliché". Ainsi l'énoncé :

- *Delo bylo očen' strannoe*

fait plus spontané, moins "standard" que :

- *Delo bylo očen' strannym.*

Notons également que le nominatif est préféré chaque fois que le statut de l'adjectif semble incertain ou qu'il se rapproche de celui de l'épithète. Ce fait a été souvent relevé.

Cela arrive, par exemple, dans des énoncés comportant une tournure d'appartenance où l'inversion de l'ordre des mots se trouvant en contact permet une transformation attribut → épithète :

- *U nego mat' dobraja* → *U nego dobraja mat'*

ou bien dans des phrases d'identification où on pourrait postuler l'effacement d'un substantif semblable au sujet :

- *Glavnaja trudnost' byla kvartirnaja* → *Glavnaja trudnost' byla kvartirnaja trudnost'*.

On remarque que *byt' kvartirnym* ne peut en aucun cas être senti comme un "bloc" lexical alors que c'est possible pour *byt' složnym* ou *umeret' molodym*. Nous sommes là à la limite de la syntaxe et de la stylistique.

Le statut de la copule *byt'* qui se comporte, en fait, comme les verbes de type *vernut'sja*, *ostat'sja* c'est-à-dire comme une copule occasionnelle, alors qu'il appartient manifestement aux copules caractérisées (c'est même la copule par excellence), peut être lié, d'un côté, à l'histoire de la langue et, de l'autre, aux nécessités créées par son propre système temporel.

Le verbe *byt'* a été pendant très longtemps employé avec la forme courte. Aujourd'hui encore c'est pratiquement la seule copule qui admette la forme courte. Or, la forme courte subit un appauvrissement morphologique constant. Les manuels qui traitent cette question donnent les listes, en général très longues, des adjectifs qui ne possèdent pas de forme courte. Des groupes entiers d'adjectifs ne l'ont pas en russe moderne (certains adjectifs de couleur, les adjectifs à préfixe *raz-* ou *pre-*, les adjectifs à suffixes *-skij*, *-ckij* et beaucoup d'autres). De plus, c'est une forme souvent défective. A l'intérieur de son propre système elle est inégalement distribuée. Certains adjectifs dont la paire : forme courte — forme longue existe, sont dans leur forme courte réduits à un seul genre. D'après N. Ju. Švedova *raznyj* et *ljudnyj* n'ont que le pluriel F.C.; *xvoryj*, *bosoj*, *vdovyj*, *jaryj*, *lysyj* n'ont ni le neutre ni le féminin; dans le cas de *ozornoj* et *iskonnyj* manque le masculin (Švedova, 1952:83). Cette liste s'allonge tous les jours en s'étendant aux formes à accent mobile, à celles à voyelle mobile, etc. La défectivité ainsi apparue est comblée tout naturellement par la forme longue. Mais cette dernière sera

nécessairement au nominatif dans des phrases au présent. Il est donc possible que ce nominatif employé exclusivement au présent contamine l'usage au passé et au futur. Ainsi les énoncés avec la copule *byt'* au passé, au futur et au conditionnel résistent à une normalisation qui résulterait d'un emploi uniforme de l'instrumental et qui serait régulière pour une copule caractérisée. Il convient d'ajouter à ce propos qu'ils résistent surtout dans la langue parlée car la langue livresque tend à l'uniformisation : c'est là qu'on trouve le plus grand nombre d'occurrences de l'instrumental.

La forme de l'attribut dans des phrases à copule *byt'* subit donc différentes influences qui ont leur origine dans l'histoire de la langue ou sont dues aux pressions du système. Il faut y ajouter la décadence de la forme courte et le désordre qu'elle occasionne. Dans ces conditions il semble peu probable qu'on puisse s'attendre à des oppositions sémantiques très stables et très nettes. Nous sommes confortés dans cette idée, d'une part, par le travail avec les informateurs qui donnent des avis très différents, avis qui semblent subjectifs et non partagés par la communauté linguistique et, d'autre part, par la lecture d'autres travaux, notamment par les investigations faites par Johanna Nichols et par les réflexions que celles-ci lui inspirent⁴. Nous nous contenterons donc d'indiquer pour *byt'* une tendance qui se dégage d'après l'examen de tous les autres verbes fonctionnant comme copules et qui a été formulée plus haut.

11. CONCLUSION

Ainsi, nous avons essayé de montrer que la relation copule — attribut n'est pas une relation uniforme. C'est une relation bilatérale dans laquelle le poids des éléments en présence n'est pas le même. En examinant successivement les trois ensembles :

⁴ Johanna Nichols, qui est l'auteur d'une thèse sur les emplois prédicatifs des formes nominales, s'entoure de multiples précautions avant de livrer ses conclusions, tant l'usage lui paraît instable et hésitant.

copule — forme courte

copule — instrumental

copule — nominatif

nous avons constaté que la forme courte, en “se verbalisant” en russe moderne, tend à avoir le statut d’un élément quasi autonome. Le verbe *byt’* en sa présence devient un morphème grammatical sémantiquement vide. Elle peut encore s’associer à un verbe sémantiquement non autonome, mais elle est incompatible aujourd’hui avec tout verbe sémantiquement autonome.

La copule suivie d’un attribut à l’instrumental tend vers le statut d’un ensemble morphologique et lexical qui assume solidairement la prédicativité de la phrase.

Le lien du nominatif avec la copule est plus lâche. Lorsque nous sommes en présence d’un verbe sémantiquement autonome, le nominatif est grammaticalement indépendant de lui : il est la source d’une prédicativité secondaire. Le statut du nominatif avec un verbe sémantiquement non autonome reste intermédiaire.

Nous pensons que la plupart des oppositions sémantiques dans l’emploi de la forme courte, du nominatif et de l’instrumental doivent être attribuées à cette relation et non aux multiples facteurs auxquels on les attribue généralement.

BIBLIOGRAPHIE

— BABBY, L. H., 1975 : **A transformational Grammar of Russian Adjectives**, Mouton, The Hague - Paris.

— **Grammatika sovremennogo russkogo literaturnogo jazyka**, 1970 : Nauka, Moskva.

— GUNNARSSON, Gunnar, 1931 : **Recherches syntaxiques sur la décadence de l’adjectif nominal dans les langues slaves et particulièrement dans le russe**, Paul Geuthner, Paris.

— GUSTAVSSON, Sven, 1976 : **Predicative Adjectives with the Copula *byt’* in Modern Russian**, Almqvist & Wiksell International, Stockholm.

— GUIRAUD-WEBER, Marguerite, 1976: "La copule: forme et fonction en russe moderne", **Cahiers de Linguistique d'Orientalisme et de Slavistique**, 8 (III) (Mélanges Georges Mounin): 41-49.

— MAZON, André, 1937: "L'attribut en russe littéraire moderne", **Beličev zbornik**, Belgrade: 361-371.

— NICHOLS, Johanna, 1981: **Predicate nominals: A partial surface syntax of Russian**, University of California Press, Berkeley - Los Angeles.

— NICHOLS, Johanna, 1985: "Padežnye varianty predikativnyx imen i ix otaženie v russkoj grammatike", **Novoe v zarubežnoj lingvistike**, vypusk 15, Progress, Moskva: 342-387 [*Les variantes casuelles des noms prédictatifs et leur reflet dans la grammaire russe*].

— PEŠKOVSKIJ, A. M., 1938: **Russkij sintaksis v naučnom osveščennii**, Moskva [*La syntaxe russe sous un éclairage scientifique*].

— **Russkaja grammatika**, 1980, Nauka, Moskva [*Grammaire russe*].

— ŠAXMATOV, A. A., 1941: **Sintaksis russkogo jazyka**, Učpedgiz, Leningrad. [*Syntaxe russe*].

— ŠTEINFELDT, Ev.: **Dictionnaire des fréquences de mots dans le russe d'aujourd'hui**, Progress, Moscou.

— ŠVEDOVA, N. Ju., 1952: "Polnye i kratkie formy imen prilagatel'nyx v sostave skazuemogo v sovremennom russkom literaturnom jazyke", **Učenyje zapiski MGU**, vypusk 150, Izd. Moskovskogo Universiteta, Moskva: 73-132 [*Les formes longue et courte des adjectifs à l'intérieur du syntagme en russe normatif contemporain*].

— SZUPRYCZYŃSKA, Maria, 1980: **Opis składniowy polskiego przymiotnika**, Uniwersytet Mikołaja Kopernika, Toruń [*Description syntaxique de l'adjectif polonais*].



LES NOMINALISATIONS CATÉGORIELLES ET NON-CATÉGORIELLES EN POLONAIS

par

Alina Kreisberg
Université de Pescara

Tout verbe polonais¹, à peu d'exceptions près, est susceptible de servir de base pour la formation d'un substantif verbal à suffixe régulier *-nie*, *-enie*, *-cie* ajouté au thème du passé. Quelque fois il s'agit de formations peu probables, maladroites et rares (ce qui pose des difficultés à leur analyse sémantique), mais virtuellement possibles. Dans la tradition linguistique polonaise, à partir de L. Zawadowski (1966), on leur réserve fréquemment le nom de substantifs verbaux catégoriels².

Or, par "relation catégorielle" Zawadowski entend "une relation propre à tout membre d'une classe" (op. cit., p. 65). "Les dérivés formellement catégoriels sont formés, sans restrictions, à partir d'une classe de thèmes, délimitée d'une certaine manière, pour exprimer une catégorie sémantico-lexicale déterminée" (Puzynina-69:23). Du point de vue formel, les substantifs verbaux en question peuvent être considérés comme pleinement catégoriels : le nombre de "cases vides" est limité à quelques dizaines, par rapport à une quinzaine de milliers de formes existantes. De telles lacunes peuvent donc être traitées à la manière de la défektivité de certains verbes, due aux facteurs de surface et, par conséquent, sans intérêt particulier.

Les formations en *-nie*, *-enie*, *-cie* se rapprochent des nominalisations gérondives transformationnelles de N. Chomsky (1970) ou, à la rigueur, des infinitifs précédés de l'article en

¹ On serait tenté d'étendre la portée de cette assertion au russe, sauf les précisions qui vont suivre.

² J. Puzynina (1969) a le mérite d'avoir appliqué la notion de catégorialité à la classe des noms d'action (cf. p. 28 et passim).

italien³. Je n'entends naturellement par ceci qu'une certaine analogie entre les différents procédés dont les trois langues disposent, sans en postuler aucunement l'isomorphisme⁴.

Des doutes sur la notion même de catégorialité surgissent pourtant au niveau sémantique. D'un côté on observe des cas fréquents et assez nets (malgré l'identité formelle des deux unités sémantiques) de glissement de sens du nom de l'action vers celui d'un argument désignant un objet réel "ayant une dimension mesurable"⁵. M. Nowakowska (1989), qui prend comme point de départ l'appareil théorique de S. Karolak, parle de la "nominalisation objective [qui] est le résultat de la transposition d'un prédicat en position d'argument objectif". En d'autres termes, il s'agit de la "résorption d'une position d'argument d'objet", qui peut être objet lui-même, produit, lieu ou instrument de l'action. Ainsi *ogrodzenie*, qui signifie *le fait de ceindre*, indique également *l'enceinte, la clôture* (instrument), *skaleczenie* est aussi *une écorchure* (produit), *marzenie* correspond à *ce dont on rêve* (objet), *przejście* peut indiquer *un lieu de passage*, etc.

Bien que dans les cas concrets la différence que je viens de signaler soit moins facile à saisir qu'il ne le puisse paraître, je la laisse momentanément de côté, pour passer à une distinction de sens plus subtile, qui intéresse les nominalisations déverbiales dans leur acception abstraite: celle qui oppose activité (procès) à événement (acte), ou bien, à un niveau d'abstraction plus élevé, événement à fait⁶. Renzi (1989:344-345) parle de "nominalisations factives" et de "nominalisa-

³ Opération à mi-chemin entre transposition syntaxique et nominalisation au sens strict (morphologique) du terme qui, à ma connaissance, n'a été jusqu'à présent objet d'aucune étude particulière. Dans le chapitre consacré à la nominalisation de la *Grande grammatica italiana di consultazione* de L. Renzi (1989) le problème n'est qu'effleuré.

⁴ Une telle assertion aurait demandé un dépouillement textuel et lexicographique étendu.

⁵ Le terme "dimension mesurable", emprunté à M. Nowakowska (1989), ne peut pas bien sûr être pris à la lettre.

⁶ Dans la bibliographie ne sont signalés que quelques textes choisis dans la très riche littérature linguistique, logique et philosophique consacrée à ce sujet. D'autre part je me rends compte que pour une description prétendant à l'exhaustivité des phénomènes polonais dont je m'occupe, il

tions d'action". Et il ajoute: "[...] cette distinction dépend du prédicat de la phrase principale. Si le prédicat est factif, il exigera une nominalisation factive comme argument [...]. Si le prédicat de la phrase dans laquelle est enchâssée la nominalisation n'est pas factif, le résultat de la dérivation sera l'un des différents types de noms d'action. [...] Une caractéristique importante des nominalisations centrées sur le prédicat est liée au type d'action indiqué par le prédicat lui-même. Si un prédicat est statique, il ne correspondra jamais à une nominalisation d'acte ou d'action, pas plus qu'un prédicat d'action ne peut correspondre à des nominalisations statiques".

Ce qui n'est pas clair (à cause de l'emploi de terme "nominale d'azione" dans un double sens, c'est le rapport entre le contenu du prédicat et la possibilité de son emploi factif.

Une trace des distinctions qu'on vient de mentionner se reflète, d'une façon intuitive et pas toujours conséquente, dans les différentes définitions lexicographiques de noms d'action (substantifs déverbaux abstraits) données par les dictionnaires italiens. Je cite quelques exemples puisés au hasard dans le *Dizionario Garzanti*:

- *POLARIZZAZIONE* : *atto, effetto del polarizzare*
- *PIEGATURA* : *atto del piegare ; punto in cui una cosa è piegata*

d'un côté, et de l'autre :

- *PEREGRINAZIONE* : *il peregrinare*
- *PASSEGIO* : *il passeggiare* (abstraction faite des significations concrètes *l'ensemble des gens qui se promènent, lieu où l'on se promène* vs *PASSEGIATA* : *l'action de se promener*)
- *PARLOTTIO* : *un parlottare continuato*
- *PARAGONE* : *il paragonare.*

Même si la différence première entre les définitions citées⁷ est à rechercher dans le manque de critères homogènes adoptés par les lexicographes⁸, on y trouve un reflet de l'opposi-

serait nécessaire de tenir compte des rôles syntaxiques des prédicats nominalisés ainsi que de la sémantique du prédicat qui les régit.

⁷ Toutes du type paraphrastique – cf. MARTIN-77.

⁸ cf. *PROVOCAZIONE* : *il provocare; parole e atti che provocano.*

tion qui sépare les lexèmes verbaux théliques des verbes athéliques, fondée sur la présence ou l'absence de la composante "causer un changement" dans le "chapeau" de leur représentation sémantique⁹. Les formes perfectives des verbes du premier groupe indiquent un état nouveau de l'objet sémantique, dû à un changement présupposé. Un tel changement (ou mieux le procès, l'activité visant à un changement) constitue le contenu des formes imperfectives correspondantes. On aura donc pour les formes perfectives :

$R_1 (R_2 \text{ CAUSER})$

$R_1: \sim R_3 \text{ CHANGER } R_3$ ou vice versa (la représentation sémantique de surface des arguments sémantiques x, y, z varie d'après le verbe),

où la relation entre parenthèses correspond aux présupposés, tandis que le contenu de la forme imperfective n'est rien d'autre que la relation R_2 .

La composante "causer un changement" fait défaut dans le contenu des lexèmes verbaux du deuxième groupe. Le rapport sémantique entre les formes perfectives et imperfectives doit être nécessairement différent.

Par conséquent, les formes nominales (c'est-à-dire dépourvues de marques morphologiques tempo-aspectuelles), dérivées des verbes théliques, sont plus aisément susceptibles d'interprétation semelfactive (et/ou résultative), tandis que la nominalisation des verbes athéliques tend à indiquer l'activité pure et simple.

De cette façon l'opposition d'ordre quasi-aspectuel¹⁰ se relie à celle qui se place entre la valeur factuelle et la valeur d'événement que je viens de mentionner. En effet, il est plus facile que la nominalisation d'un lexème athélique apparaisse en fonction syntaxique de sujet et dans l'acception factuelle qui est en quelque sorte sa raison d'être.

Je reviens aux faits slaves où les oppositions aspectuelles (ou quasi aspectuelles), outre qu'elles intéressent la sémantique

⁹ Cf. *Dictionnaire sémantique et syntaxique ...* (1983), dont s'inspirent partiellement les représentations formalisées.

¹⁰ Je réserve le terme "aspectuel" à l'opposition *grammaticale* typique des langues slaves sur laquelle je vais revenir tout à l'heure, les faits italiens ne servant que de passage.

tique du lexème verbal¹¹, c'est à dire la présence ou l'absence de la composante "causer un changement", ont une marque grammaticale lexico-morphologique explicite. A tout verbe, à peu d'exceptions près, qu'il soit thélique ou athélique, peut être conférée la forme accomplie ou inaccomplie. L'interaction de la tendance aspectuelle du lexème et de la marque de l'aspect grammatical (elle aussi à caractère semi-lexical) produit des effets de sens différents qui décident de l'hétérogénéité sémantique (en plus de formelle) de la catégorie de l'aspect.

J'ai décidé de restreindre la recherche au polonais, étant donné qu'en russe le problème se pose en termes similaires mais pas tout à fait identiques. En effet, le lien entre la nominalisation formellement catégorielle et le verbe servant de base semble plus étroit en polonais qu'en russe. Une telle supposition est confirmée par deux faits relevant du domaine de la diathèse :

1) les nominalisations des verbes réfléchis, sauf dans des conditions syntaxiques particulières¹² conservent le pronom réfléchi ;

2) le substantif subordonné au GEN déterminant les nominaux morphologiquement et sémantiquement catégoriels — notion qui sera reprise par la suite — est identifié d'une manière univoque avec le COD du verbe correspondant. Si, à ce qu'il paraît, *čtenie Majakovskogo* en russe se prête à une double lecture (cf. VEYRENC-80:330), *czytanie Gałczyńskiego* en polonais, d'après l'intuition linguistique répandue, est susceptible seulement d'interprétation objective, s'opposant par ce fait aux formations non-catégorielles ambiguës¹³, telles que *lektura* ou *recytacja Gałczyńskiego*.

Certes, l'interprétation subjective du nom au GEN caractérisé par le trait [+ humain] déterminant *czytanie* ou *śpiewanie* [chant] n'est pas tout à fait exclue : il s'agit pourtant d'un signal de perte de la catégorialité sémantique. On peut dire en effet : *czytanie [śpiewanie] Jana działa mi na*

¹¹ Ce que j'ai défini à maintes reprises comme sa "tendance aspectuelle".

¹² Cf., à ce propos, J. PUZYNNINA-69:101 et passim.

¹³ Ou non-orientées, d'après les conceptions de P. Sériot (1987)

nerwy [la lecture (le chant) de Jean m'irrite] mais moins facilement :

(?) *przysłuchiwałam się czytaniu Jana [j'écoutais la lecture de Jean]*

* *uczestniczyłam w śpiewaniu studentów [j'ai participé au chant des étudiants].*

Czytanie ou *śpiewanie* donc, à la différence de *lektura* et *śpiew*, peuvent être paraphrasés comme *la manière de lire, de chanter* plutôt que *l'activité, le fait de...* Un jugement sur la manière dont l'action se déroule s'approche des prédicats centrés sur la caractéristique de l'agent : d'éventuels effets que son activité peut provoquer sur un objet n'ont qu'une importance secondaire. L'hypothèse que je chercherai à vérifier au cours de cette première ébauche de recherche est que dans les cas de nominalisations sémantiquement catégorielles le subordonné au GEN correspond à l'argument (ex définition unique) de la relation statique de base dans la structure sémantique du prédicat.

Revenons pour l'instant au problème de l'aspect des dérivés déverbaux.

Les nominalisations formellement catégorielles en polonais tendent à conserver l'aspect accompli ou inaccompli du verbe dont elles sont dérivées, tandis que pour les formations non-catégorielles on ne peut parler de la valeur aspectuelle — perfective, imperfective ou ambivalente — que dans la mesure où cette notion peut être étendue à d'autres catégories grammaticales (parties du discours). Les critères adoptés par Puzynina (69:86 sqq.) sont :

1) combinabilité avec les verbes opérateurs de phase (trait exclusif de l'aspect inaccompli) : *zacząć, przerwać zabawę [commencer, interrompre la fête, le jeu]*, tout comme *rozpocząć wojnę, rewolucję [commencer la guerre, la révolution]* (sans correspondants verbaux) ;

2) expression de simultanéité (aspect inaccompli) ou de succession (aspect accompli) temporelles : *podczas zabawy [pendant le jeu, la fête]*, mais aussi *po zabawie [après le jeu, la fête]*, par conséquent *zabawa* est bivalent ; à confronter avec : *podczas budowy [pendant la construction, l'édification]*, *zacząć budowę [commencer la construction, l'édification]*, tandis que la préposition *po [après]* admet seulement le dérivé catégoriel : *po zbudowaniu*. *Budowa* n'a donc que l'aspect imperfectif.

Poprawka [la retouche] par contre doit être considéré comme nominalisation perfective: *po poprawce garnitur dobrze leżał [après la retouche l'habit seyait bien]*, mais non **podczas poprawki klientka czytała gazetę [pendant la retouche la cliente lisait son journal]*.

Les nominalisations formellement catégorielles conservent la valeur aspectuelle du verbe de base à condition d'être employées dans l'acception d'activité ou de fait. Il n'en est pas de même dans les cas de résorption d'un autre élément de la structure prédicative représenté par le nom déverbal (cf. KAROLAK-90), même si sa signification reste abstraite. Je cite au hasard quelques exemples dont Puzynina se sert pour montrer la variabilité aspectuelle des nominalisations :

• *poznać, [connaître, avoir connu]* (PF)

a) *poznanie kolegi* (PF) [*le fait de connaître, d'avoir fait connaissance d'un camarade*] — valeur aspectuelle conservée, mais

b) *ludzkie poznanie [la (les) connaissances(s) humaine(s)]* (IPF) qui, du point de vue aspectuel, diffère évidemment du verbe de base. Il faut toutefois remarquer que *poznanie* dans cet emploi, qui d'ailleurs s'approche d'une locution figée, indique "ce que les hommes connaissent" (résorption de l'objet) ou peut être "ce qu'il peuvent connaître", "leur faculté de connaître" avec une nuance modale. A la forme perfective dans *poznanie* (a) correspond régulièrement l'imperfectif *poznawanie* (ex: *podniecało go poznawanie świata [l'activité (ou le fait) de faire la connaissance du monde l'excitait]*) qui garde l'aspect du verbe servant de base dérivationnelle.

• *spojrzeć [regarder, jeter un coup d'œil]* (PF)

a) *wystarczyło mu jedno spojrzenie [il lui a suffi d'un coup d'œil]*, paraphrasable en *le fait de jeter un coup d'œil lui a suffi* — valeur aspectuelle conservée;

b) *miała łagodne spojrzenie [elle avait un regard doux]* (IPF)

résorption de la détermination de manière

vs

spoglądanie na świat [l'activité de regarder le monde] dérivé du verbe IPF correspondant.

• *zmartwić* [donner du chagrin] (PF)

a) *zmartwienie kogoś czymś* [le fait d'avoir donné du chagrin à qn avec qch] (PF)

b) *choroba to poważne zmartwienie* [une maladie est un gros chagrin] (IPF): résorption de l'argument [cause]

vs

martwienie się tym nie ma sensu [il est insensé de s'en préoccuper], dérivé du verbe inaccompli (la forme réfléchie signale l'omission d'une valence) régulier du point de vue aspectuel.

A la base de ces quelques exemples on serait sensé supposer que les nominalisations dérivées d'une base imperfective tendent à conserver la valeur sémantique d'activité (ou celle, factuelle, dans son opacité, cf. VENDLER-78) et l'aspect de la base, tandis que les dérivés formés sur le PF prennent souvent des valeurs secondaires qui en minent le caractère catégoriel. Il peut s'agir de la résorption de la position d'un argument objet, cause, etc., ou bien de la valeur d'événement, entendu comme acte faisant partie d'une classe d'actes, délimitée d'après une spécialisation sémantique ultérieure. Ces derniers emplois se distinguent par leur combinabilité avec l'expression *to prawdziwe N* [c'est un vrai N]: entre (a) *przesłuchanie taśmy* [l'audition d'une bande] et (b) *przesłuchanie Jana* [l'interrogatoire de Jean], la phrase *to prawdziwe przesłuchanie* [c'est un vrai interrogatoire] ne peut se référer qu'au sens (b)¹⁴. Par l'effet de ces glissements sémantiques le lien aspectuel avec la base verbale est annulé.

Les causes de cette variabilité sémantique majeure de la forme dérivée du PF sont à attribuer à une plus grande complexité sémantique de ce dernier. On pourrait s'interroger aussi sur les conséquences de cette variabilité sur le statut objectif ou subjectif du membre subordonné au GEN.

Dans ce but il sera utile de procéder par classes de lexèmes verbaux, délimitées d'après leur tendance aspectuelle :

- verbes théliques duratifs
- verbes théliques ponctuels
- verbes athéliques duratifs
- verbes athéliques ponctuels

¹⁴ Abstraction faite de l'évidente polysémie du verbe *przesłuchiwać* qui se manifeste aussi par des traits sémantiques différents de ses compléments.

***Verbes théliques duratifs**

otaczać/otoczyć; budować/zbudować; jeść/zjeść; odsuwać/odsunąć; przechodzić/przejsć [entourer; construire; manger; déplacer; traverser].

Le contenu de la forme IPF peut être formalisé de la façon suivante :

R_1 CAUSER R_2

R_1 : x AGIR

R_2 : R_3 CHANGER ~ R_3 (ou vice versa)

$a_1 = x/y$

tandis que la forme PF peut être représentée ainsi :

R_3 (R_4 CAUSER)

R_4 correspondant au contenu de la forme IPF

R_3 — état nouveau de l'argument $a = x/y$.

Passons en revue le comportement sémantique (et le statut objectif ou subjectif du subordonné au GEN) des nominalisations formellement catégorielles des verbes pris comme exemples :

- *otaczanie* (nominalisation du verbe IPF *ceindre, encercler, entourer*) *domu, nieprzyjaciół (trwało długo) [l'encerclément de la maison, des ennemis (dura longtemps)].*

- *podczas otaczania (domu, nieprzyjaciół) [pendant...]*

- *zacząć otaczanie (domu, nieprzyjaciół) [commencer...].*

Le substantif déverbal n'a que la valeur d'activité et il conserve l'aspect IPF du verbe. Le nom au GEN reçoit une interprétation objective de façon univoque.

- *otoczenie* (nominalisation du verbe PF) *domu (plotem, policjā, przez policję) [haie - INSTR.; police-INSTR.; par la police] nastąpiło o 9. 00 [a eu lieu à 9 h.]. po otoczeniu domu...*

Le substantif déverbal a la valeur d'action et conserve l'aspect du verbe. L'argument au GEN a un statut objectif. L'argument AGENT ne peut être exprimé que par le tour périphrastique *przez* + N_{Acc} . L'argument [+ humain] peut apparaître aussi sous forme de N_{Instr} si la relation R_1 pouvait être réécrite ainsi : *x se servir de z* (susceptible naturellement d'une décomposition sémantique ultérieure). A noter que les deux arguments x et z ne figurent que dans le contenu du pré-supposé. Par conséquent ils n'ont qu'un rôle marginal dans la structure sémantique de l'état qui est le contenu de la forme verbale.

On pourrait objecter à cela en citant l'existence des emplois du type *pojawił się w otoczeniu policji, przyjaciół, itp.* [il est apparu entouré par la police, d'amis, etc.]. pourtant le test **otoczenie policji nastąpiło o 9.00* ou bien **po otoczeniu policji* donne un résultat négatif: à l'argument au GEN on ne peut attribuer que la valeur d'objet. La valeur subjective n'apparaît que dans le cas de résorption d'une position d'argument: *ce qui l'entoure, c'est la police, ce sont des amis*, , c'est à dire n'apparaît que lorsqu'on a affaire à la perte du caractère catégoriel du dérivé déverbal.

- *budowanie domu/zbudowanie domu* [la construction (l'édification) d'une maison].

Les deux formes gardent la signification d'activité (ou d'action) en s'opposant par ce fait au dérivé non-catégoriel *budowa* que l'on vient d'analyser. L'argument au GEN est toujours identifié avec l'objet (ou, en d'autres termes, avec l'argument de l'état résultant *dom jest zbudowany*) à la différence de *budowa Jana* — subj. vs *budowa domu* — obj.

La même situation se retrouve dans *odsuwanie/odsunięcie stołu* [l'activité, le fait de déplacer une table]. Dans le cas de *jedzenie jabłka, Jana*, mais seulement *zjedzenie jabłka* (nominalisation de *avoir mangé une pomme*), nous avons affaire à la situation inverse par rapport à celle que l'on vient d'examiner. La nominalisation du verbe PF *manger* garde la valeur d'action et l'aspect de la base: *po zjedzeniu obiadu napił się kawy* [litt.: après avoir mangé son déjeuner il a pris un café], le subordonné au GEN correspondant à l'objet. La forme IPF par contre admet le double statut de l'argument. A remarquer toutefois que dans l'acception "activité action" seule l'interprétation objective est possible: *Podczas jedzenia obiadu czytał gazetę*. Dans *Całe jedzenie Jana to owoce* [Jean n'a que des fruits pour toute nourriture] nous avons affaire à la résorption de l'argument objet [ce qu'il mange], en voie de lexicalisation (*kupić jedzenie; wydawać na jedzenie* [acheter de la nourriture; dépenser en nourriture, en denrées]). Il s'agit d'un cas analogue à celui du changement apparent de la valeur aspectuelle: *po jedzeniu Marii boli mnie żołądek*. En réalité nous avons affaire à l'expression elliptique *après avoir mangé le repas de Marie, j'ai mal à l'estomac, ce qu'elle pré-pare* résorbé.

La contradiction par rapport à ce que l'on vient de dire à propos de la structure sémantique plus simple de l'IPF et de

la conservation plus conséquente de son caractère catégoriel n'est qu'apparente: *jedzenie* a désormais acquis en polonais la signification lexicale stable de *nourriture*. Ses synonymes *pokarm*, *żywność*, etc., n'y sont pas toujours substituables. Il s'agit d'un procès lexical accompli.

Passons au dernier exemple qui admet le plus grand nombre de variantes du schéma syntaxique.

przechodzenie ulicy [la traversée de la rue]

przechodzenie Jana przez ulicę

przejsście ulicy — PF

przejsście Jana przez ulicę

przejsście ulicy przez Jana (na czerwonym świetle) [au feu rouge]

przejsście wojsk (przez miasto) [le passage de l'armée (par la ville)]

La forme dérivée de l'IPF garde l'aspect de la base, mais l'argument au GEN a un statut double. A remarquer toutefois le manque d'objet sémantique dans la structure du prédicat, *la rue* correspondant au locatif qui peut prendre indifféremment la forme du GEN ou celle de la tournure prépositionnelle introduite par *przez*. Dans ce dernier cas le sujet est le seul argument de la prédication¹⁵.

Le dérivé de la base perfective a un comportement moins régulier: la possibilité d'avoir *podczas przejścia wojsk przez miasto* [pendant le passage de l'armée à travers la ville] (mais non **podczas przejścia Jana przez ulicę*) indique le changement de valeur aspectuelle conséquent à la dérivation. On pourrait supposer que dans le cas de *przejsście wojsk* (tout comme dans celui de son synonyme non-catégoriel *przemarsz* et de l'exemple précédemment cité *przesłuchanie*) nous avons affaire à un représentant d'une classe d'actes, délimitée sur la base d'une ultérieure spécialisation sémantique.

*Verbes théliques ponctuels

On retrouve dans ce groupe un grand nombre de cas de l'ambiguïté sémantique plus fréquemment cités, tels que

¹⁵ Si l'on traite le locatif en tant que modificateur et non comme argument.

zaproszenie pisarza [l'invitation de l'écrivain], *osiągnięcie celu*, *szczytu* [le fait d'avoir atteint le but, le sommet], vs *osiągnięcie Jana* [le/un succès de Jean], etc.

Le contenu de la forme perfective peut être représenté comme :

$R_1 (R_2 \text{ CAUSER}) : R_3 \text{ CHANGER} \sim R_3$ ou vice versa.

La relation R_2 entre parenthèses (c'est à dire présupposée) correspond au contenu de la forme imperfective. La nominalisation de celle-ci, sémantiquement moins complexe, garde toujours le caractère catégoriel d'activité. Son argument au GEN correspond d'une façon univoque au COD de la forme verbale (*zapraszanie pisarza*, *osiąganie szczytu*, *celu*), c'est à dire à l'argument de la prédication de base sur laquelle se greffe y AGIR. La complexité sémantique majeure du prédicat PF est la cause de la variabilité de signification du dérivé correspondant: dans *osiągnięcie Jana* (à la différence de la valeur abstraite de *osiągnięcie celu*, *szczytu*) la nominalisation remplit la place de l'argument objet "ce qu'il a contenu" (synonyme du non catégoriel *sukces*, sans verbe correspondant), qui n'ouvre qu'une position. Dans *zaproszenie pisarza*, outre la résorption de la proposition "x invite (a invité) y", avec les positions des arguments non déterminées, on peut avoir la signification d'instrument: *zaproszenie pisarza sprawiło mi przyjemność* [l'invitation de l'écrivain m'a fait plaisir] vs *zaproszenie pisarza przyszło poranną pocztą* [l'invitation de l'écrivain est arrivée par le courrier du matin].

*Verbes ponctuels athéliques

Il s'agit d'un groupe de verbes qui se prêtent mal à l'appareil d'analyse adopté. La forme perfective peut être réduite au fait même de se produire d'un phénomène, dépourvu de l'élément "état résultant", tandis que son correspondant imperfectif indique l'itération. Les deux formes nominalisées tendent à maintenir le lien sémantique (valeur d'action ou d'activité) et aspectuel avec la base et le statut conséquemment objectif du subordonné au GEN. Cf. *zaczepienie/zaczepianie przechodnia (ów)* [l'abord d'un/des passant(s)], qui s'oppose au dérivé non-catégoriel *zaczepka* (à génitif subjectif et pouvant résorber l'argument "moyen") par le rôle objectif invariable du subordonné.

Si la statut syntaxique des arguments de *spotkanie* [rencontre] apparaît moins clair (*spotkanie kolegi* vs *spotkanie kolegi*

z krewnymi [la rencontre du camarade avec ses familiers]), sa bivalence est due au caractère \pm réciproque de la base verbale (cf. *spotkać* et *spotkać się z*), opposition qui peut s'annuler dans la forme nominalisée¹⁶. Il faut noter que le substantif dérivé de la forme imperfective en reflète la diathèse: *spotykanie kolegi* — toujours de sens objectif et *spotykanie się kolegi z krewnymi*. On observe une situation analogue dans le couple *powitanie, przywitanie Jana* à statut bivalent de l'argument au GEN, avec la possibilité de résorption de l'argument moyen [paroles de bienvenue] vs *witanie Jana* — activité, l'argument au GEN identifiable univoquement avec le COD. On pourrait supposer que c'est justement le manque de la composante sémantique "état résultant" qui exclut l'orientation de la relation.

*** Verbes athéliques duratifs**

La situation apparaît inverse pour les couples de verbes où le PF s'oppose à la forme inaccomplie par une nuance apparemment inchoative.

J'ai essayé à maintes reprises de délimiter, sur la base de critères négatifs, les frontières sémantiques du groupe en question :

— dans le chapeau de la représentation sémantique du verbe l'élément "causer changement" fait défaut ;

— dans le contexte phrastique et dans la signification du lexème verbal il manque toute détermination perfectivisante ;

— nos connaissances extra-linguistiques empêchent d'assigner au contenu du verbe le sens momentané ;

— ne font pas partie du groupe les verbes qui parmi leurs significations comprennent celle d'occupation constante: *pracować, gospodarować* [travailler, administrer], etc.¹⁷.

Je viens de parler de l'inchoativité apparente: en effet, les mêmes perfectifs peuvent avoir en outre la signification de "vision globale". Etant donné que la sémantique du lexème verbal n'inclut aucun changement imprimé à l'objet sémantique

¹⁶ La construction au GEN subjectif suivi de *z + N_{Instr}* est peut-être plus susceptible de l'interprétation "rencontre préétablie", c'est à dire faisant partie d'une classe d'événements plus restreinte, même si ce sens ne reste que secondaire.

¹⁷ Cf. A. KREISBERG, sous presse.

tique (manque de limite finale de la durée de l'action), le morphème grammatical renfermant une telle action dans un trait clos de l'axe temporel fait identifier la césure avec la limite initiale de ce trait.

Les exemples le plus fréquemment cités sont: *słyszeć/ usłyszeć* [entendre], *widzieć/zobaczyć* [voir], *kochać/ pokochać* [aimer], *śpiewać/zaśpiewać* [chanter], etc. Entre la forme IPF et la forme PF ne passe aucun rapport conséquentiel. Si l'IPF indique une relation statique R, le perfectif y ajoute seulement la présupposition (~R CHANGER). Pour les deux formes c'est l'interprétation objective de l'argument au GEN qui prévaut, même si certaines formes nominalisées ne semblent exister qu'au niveau virtuel (*słyszzenie?*). Les sens secondaires dus à la résorption d'un argument objet et qui permettent d'attribuer à l'argument au GEN le statut du sujet, apparaissent plutôt parmi les nominalisations de la base imperfective: *widzenie Jana*, pour recevoir une interprétation subjective, doit indiquer non pas un fait (l'acte) de perception, mais son objet "ce que Jean voit". Pour *śpiewanie Jana*, comme je viens de le signaler au début, on optera plutôt pour l'interprétation "sa manière de chanter", en opposition à la formation non-catégorielle *śpiew Jana*, indiquant l'action même: cf. *podczas śpiewania pieśni, podczas śpiewu Jana* mais non **podczas śpiewania Jana*.

En résumant: le subordonné au GEN des nominalisations déverbales catégorielles du point de vue formel et sémantique correspond à l'argument de la relation statique de base dans la structure sémantique du prédicat. Si cette position syntaxique est occupée par un argument différent, il s'agit d'un signal de la perte de catégorialité sémantique du substantif déverbal. Un tel changement est particulièrement fréquent quand entre en jeu la valeur résultative, c'est à dire un état nouveau de l'objet, présupposant l'activité d'un agent: la place du subordonné peut être occupée par l'argument d'une des deux prédictions: la relation statique de base ou la relation causale. Plus la structure sémantique du prédicat est complexe (pour les lexèmes théliques la forme perfective est sémantiquement plus complexe que son correspondant imperfectif), plus grande est la probabilité d'apparition sous la forme du subordonné au GEN de l'argument d'une relation différente de celle à laquelle j'ai attribué le statut de base.

BIBLIOGRAPHIE

— ARUTJUNOVA N.S., 1988: **Typy jazykovyx značenij. Ocenka, sobytie, fakt**, Moskva, Nauka [*Les types de significations linguistiques. Jugement, événement, fait*].

— AUSTIN J., 1970: **Philosophical Papers**, Oxford, ULP.

— BOGUSŁAWSKI A., 1975: "Ambiguity in Nominalisation?", **Linguistische Berichte**, 40/75, pp. 35-44.

— BUTTLER D., 1966: "Semantyka a składnia w związkach wyrazowych", **Poradnik Językowy**, z. 7, pp. 349-359 [*Sémantique et syntaxe dans les relations entre les mots*].

— BUTTLER D., 1976: **Innowacie składniowe współczesnej polszczyzny**, Warszawa, PWN [*Innovations syntaxiques en polonais contemporain*].

— CHOMSKY N., 1970: "Remarks on Nominalization", in JACOBS R.A., ROSENBAUM P.S. (ed): **Readings in English Transformational Grammar**, Waltham, Mass., Ginn.

— GODARD D., 1988: "Sujet et complément génitifs dans le groupe nominal", **Recherches nouvelles sur le langage**, Paris-VII, pp. 7-50.

— GRECIET F., 1973: "Essai de classification des dérivés suffixaux (substantifs) en russe", in **VIIe Congrès international des Slavistes, Varsovie 21/28 - 08 - 73**, Paris, IES, pp. 185-194.

— GRZEGORCZYKOWA R., PUZYNINA J., 1984: "Słowotwórstwo rzeczowników", in **Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia**, Warszawa, PWN [*Formation des substantifs*].

— GUSSMAN E., 1989: "Morfologia a składnia w gramatyce generatywnej. Ewolucja poglądów", in **Biuletyn PTJ**, z. XLII, pp. 99-108 [*Morphologie et syntaxe dans la grammaire générative. Evolutions des opinions*].

— JACKENDOFF R., 1987: "The Status of Thematic Relations in Linguistic Theory", in **Linguistic Inquiry**, XVIII, 3, pp. 369-411.

— KAROLAK S., 1989: **L'Article et la valeur du syntagme nominal**, Paris, PUF.

— KAROLAK S., 1990: **Kwantyfikacja a determinacja w językach naturalnych**, Warszawa, PWN [*Quantification et détermination dans les langues naturelles*].

— KREISBERG A., 1982: "Le categorie del tempo e dell'aspetto in polacco e in italiano", in **Studi di grammatica italiana**, vol. XI, Firenze, Accademia della Crusca, pp. 179-290.

— KREISBERG A., 1991: "'Zbrodnia Sylwestra Bonnard' ovvero alcuni problemi semantici legati ai sostantivi deverbali polacchi", in **Problemi di morfosintassi delle lingue slave**, vol. III, Bologna, Pitagora Ed., pp. 149-162.

— KREISBERG A. (à paraître): **A propositio della tipologia del lessico verbale italiano**.

— LEWICKA H., BOGACKI K. (éd.), 1983: **Dictionnaire sémantique et syntaxique des verbes français**, Warszawa, PWN.

— MARTIN R., 1977: "Essai d'une typologie des définitions verbales dans le dictionnaire de langue", in **Travaux de linguistique et de littérature**, Strasbourg, pp. 361-378.

— NOWAKOWSKA M., 1989: "Nominalisations objective et propositionnelle formellement identiques", in **Acta Universitatis Wratislaviensis, Romanica Wratislaviensia**, XXX, pp. 153-160.

— PADUČEVA E.V., 1984: "Pritjažatel'noe mestoimenie i problema zaloga otglagol'nogo imeni", in **Problemy strukturnoj lingvistiki**, Moskva, Nauka, pp. 50-66 [*Le pronom possessif et le problème de la voix du nom déverbal*].

— PUZYNNINA J., 1969: **Nazwy czynności we współczesnym języku polskim. Słowotwórstwo, semantyka, składnia**, Warszawa, PWN [*Les noms d'action en polonais contemporain: Formation, sémantique, syntaxe*].

— RAMSEY F., 1950: "Facts and propositions", in **Foundations of Mathematics**, New York.

— RENZI L. (éd.), 1989: **Grande grammatica italiana di consultazione**, vol. I, Bologna, Il Mulino, II ed.

— RENZI L., 1986: "Null Objects in Italian and the Theory of *pro*", in **Linguistic Inquiry**, vol. 17, n°3, pp. 501-557.

— ROZWADOWSKA B., 1988: "Thematic Restrictions on Derived Nominals", in **Syntax and Semantics**, vol. 21, pp. 147-165.

— SBISA' M., 1989: **Linguaggio, ragione, interazione. Per una teoria degli atti linguistici**, Bologna, Il Mulino.

— SÉRIOT P., 1987: "Y avait-il un sujet au départ?", in **Revue des Etudes slaves**, LIX/3, pp. 663-672.

— TAYLOR J.R., 1989: "Possessive Genives in English", in **Linguistics**, 27, pp. 663-686.

— TOPOLIŃSKA Z., 1984: "Składnia grupy imiennej", in **Gramatyka współczesnego języka polskiego. Składnia**, Warszawa, PWN [*Syntaxe du groupe nominal*].

— VENDLER Z., 1967: **Linguistics in Philosophy**, Ithaka, N.-Y.

— VENDLER Z., 1970: "Di'ciò che pensi", in SBISA' M. (éd.) (1978): **Gli atti linguistici. Aspetti e problemi di filosofia del linguaggio**, Milano, Feltrinelli, pp. 141-167. Ed. orig.: "Say What You Think", in COWAN J. (éd.): **Studies in Thought and Language**, The Univ. of Arizona Press, pp. 79-97.

— VEYRENC J., 1980: "Existe-t-il un génitif d'objet?", in **Etudes sur le verbe russe**, Paris. IES, pp. 328-351.

— VEYRENC J., 1980: "Valence verbale et nominalisation", in **Etudes sur le verbe russe**, Paris. IES, pp. 365-371.

— ZAWADOWSKI L., 1966: **Lingwistyczna teoria języka**, Warszawa [*Théorie linguistique de la langue*].

LES NOMS VERBAUX ET LEUR DÉFINITION LEXICOGRAPHIQUE*

par

Elena Viktorovna Padučeva

Institut de l'information

scientifique et technique

Ac. des Sciences (Moscou)

Les noms déprédicatifs (c'est à dire les substantifs formés à partir de verbes et d'adjectifs, tels que *bor'ba* [lutte], *prihod* [arrivée], *otčajanie* [désespoir], *skupost'* [avarice]), sont depuis longtemps l'objet d'une grande attention tant dans les travaux de grammaire transformationnelle [LEES-66; CHOMSKY-72] que de logique philosophique [VENDLER-67] (parmi ces derniers, cf. le livre de N. D. Arutjunova [4]). Nous étudierons ici le problème de la description du sémantisme du nom déprédicatif tel qu'il se pose au lexicographe : il s'agit de décrire la relation sémantique du nom déprédicatif avec le prédicat de façon à obtenir une interprétation du nom à travers le prédicat (ou, peut-être, en sens inverse : une interprétation du prédicat à travers le sens du nom).

1. LES NOMINAUX PROPOSITIONNELS ET NOMINATIFS

Nous nous occuperons ici seulement des noms déprédicatifs **pleins** (cf. PADUČEVA-84:33), c'est-à-dire des noms qui conservent la totalité des actants sémantiques du prédicat initial (nexus dans la terminologie de Jespersen (1958) : *bor'ba* [lutte], mais non *borec* [lutteur]; *nasledovanie* [le fait d'hériter] et non *naslednik* [héritier] ou *nasledstvo* [héritage]).

Dans la conception linguistique qui est liée aux noms de I. A. Mel'čuk, A. K. Žolkovskij et Ju. D. Apresjan (le modèle "Sens ↔ Texte": MST; cf. MEL'ČUK-74) parmi les noms déprédicatifs correspondant à un prédicat P on distingue : des

* Une variante élargie de ce travail a été publiée en russe dans le recueil *Naucno-texničeskaja informacija*, serija 2, n° 6, 1991.

noms de situation: ils sont notés $S_0(P)$; des noms de *participants de la situation*, ou *noms d'actants*: nom du sujet, $S_1(P)$, nom de l'objet, $S_2(P)$, nom du second objet, $S_3(P)$, etc.); et les *noms de circonstances*: nom de moyen ou de variété d'action, nom de lieu, de résultat, d'instrument, etc., cf. APRESJAN-74:45.

Il est convenu, dans le MST, d'attribuer aux noms d'action les gloses suivantes: $S_1(P)$ = "le X qui P(X)", par exemple *izobretatel'* = S_1 (*izobresti*) = "celui qui a inventé"; $S_2(P)$ = "le X que P(X)", par exemple *izobretenie* = "le X qu'on a inventé". Quant au nom de situation, on considère qu'il n'a pas besoin d'une glose particulière: un nom de situation, formé sur un prédicat P, est traité comme un *dérivé syntaxique* du lexème P, ayant le même sens que le lexème P lui-même (cf. MEL'ČUK-ŽOLKOVSKIJ-89:82; APRESJAN-74:43), et ne se distingue que par son emploi syntaxique: le prédicat est en position indépendante, le nom de situation en position subordonnée.

Le traitement des noms déprédicatifs comme des dérivés syntaxiques a une longue tradition, cf. la conception de la dérivation syntaxique chez Kuryłowicz (1962). C'est la même idée qui se trouve derrière la notion de transposition chez Bally (1955) ou de translation chez Tesnière (1988). Jespersen également propose une approche "spontanément transformationnaliste" des noms déprédicatifs (cf. JESPERSEN-58:155): "Il reste à examiner l'emploi des mots de cette catégorie ou, plus exactement, à établir dans quel but ils sont utilisés dans la parole. A mon avis, l'avantage de ces mots consiste en ce qu'ils permettent d'éviter des expressions lourdes, puisque, autrement, il faudrait utiliser, pour rendre le même contenu, une proposition subordonnée".

Il est curieux que tous les auteurs qui viennent d'être cités semblent ignorer le fait pourtant patent que que le nom déprédicatif ne peut pas toujours être transformé en proposition subordonnée et, à plus forte raison, que la proposition subordonnée n'est pas toujours équivalente par le sens au nom.

Un pas en avant considérable dans l'analyse sémantique des noms déprédicatifs a été accompli par la grammaire transformationnelle: R. Lees dans son célèbre ouvrage (LEES-60) consacré aux nominaux (nominals): nom déprédicatif, gérondif, infinitif, proposition subordonnée, a distingué des nomi-

naux de deux types sémantiques: le type 1, ou nominaux-faits, et le type 2 ou nominaux-actions (fact-referrent et action-referrent nominals). Cf. un de ses exemples (LEES-60:58):

- *To, što on s"el ovošči, udivitel'no* [Le fait qu'il ait mangé des légumes est étonnant]

(la proposition subordonnée est un nominal du type 1, il exprime un fait);

- *Est' ovošči polezno* [Manger des fruits est bon pour la santé]

(groupe infinitif, nominal du type 2, il indique une action).

Un nominal du type 1 est sémantiquement semblable à une proposition indépendante, puisqu'il peut inclure une négation et l'ensemble presque complet des marques modo-temporelles (LEES-60:5,65). Mais un nominal du type 2 a une autre structure sémantique. Un nom déprédicatif peut jouer le rôle de nominaux des deux types :

- (1) a. *Ja ne znal ob ix vstreče* (= le fait de leur rencontre, nominal de type 1);
 b. *Ix vstreča proizošla tol'ko včera* (événement, nominal du type 2).
- (2) a. *Tol'ko što ja uznal o ego areste* (type 1);
 b. *V knige podrobno opisivaetsja ego arest* (type 2).

Ainsi, si l'on considère, conformément à Jespersen (1958) que le nom déprédicatif du prédicat P est $S_0(P)$, la glose des noms déprédicatifs dans les exemples a et b de (1) et (2) sera identique. Mais comment alors expliquer leur différence d'emploi et de sens ? En particulier, restera inexplicé le fait que en (1a) *ob ix vstreče* = *o tom, što oni vstretilis'*, en (2a) *o ego areste* = *o tom, što ego arestovali*, alors que (1b) et (2b) n'admettent pas ces paraphrases.

Une contribution importante au problème de l'analyse sémantique des noms déprédicatifs a été apportée par la suite par Vendler (1967), qui a découvert que la cause principale de la distinction dans l'opposition formulée par Lees n'est pas la structure même des noms déprédicatifs, mais le contexte : le type sémantique du prédicat subordonnant donne beaucoup plus d'indications pour caractériser le sens du nominal que sa forme, qui est souvent ambiguë.

Le terme "fait", qui a été employé pour rendre compte de l'opposition entre les nominaux de type 1 et 2 dans les travaux de Lees (1960), Vendler (1967) et Arutjunova (1988) ne nous semble pas adéquat, car la notion de fait est liée, aussi bien dans la langue courante qu'en linguistique, avant tout à l'idée de vérité (ainsi une présupposition factive est une présupposition de vérité), cf. à ce sujet ZALIZNJAK-90; pour les nominaux de type 1 sont possibles également dans le contexte d'une modalité neutre, lorsque la proposition n'est nullement évaluée selon le paramètre de la vérité, cf. la modalité neutre des nominaux *ego pobeda; čto on pobedil; to, čto on pobedil* dans les exemples (3) à (5):

(3) *Ego pobeda <v ètoj bor'be> maloverojatna.*

(4) *Nepravda, čto on pobedil.*

(5) *Ja ne verju v to, čto on pobedil.*

La raison sémantique de l'opposition des nominaux de types 1 et 2 a été décrite de la façon la plus claire par Vendler: "les nominaux du premier type, que j'appelle 'imparfaits' (imperfect nominals) expriment une proposition, alors que les nominaux du second type, ou nominaux 'parfaits', dénotent un événement, un processus ou une action" (VENDLER-72:14). En nous appuyant sur cette distinction, nous appellerons **propositionnels** les substantifs du type 1 (ainsi que les contextes dans lesquels ils sont employés), et **dénotatifs** ou **nominatifs** les nominaux du type 2.

Le nom déprédicatif en contexte propositionnel, comme dans les exemples du type (1a), (2a), (3) est le résultat d'une nominalisation et a un sens et des propriétés syntaxiques équivalents au prédicat de départ. En règle générale un tel nom peut être remplacé par une proposition subordonnée tout en gardant son sens. Ainsi:

(1a) = *Ja ne znal o tom, čto oni vstretilis' [Je ne savais pas qu'ils s'étaient rencontrés];*

(2a) = *Ja tol'ko čto uznal o tom, čto ego arestovali [Je viens d'apprendre qu'il s'est fait arrêter];*

(3) = *Maloverojatno, čtoby on pobedil [Il est peu vraisemblable qu'il ait été vainqueur] ou: Maloverojatno, čto on pobedit. [Il est peu vraisemblable qu'il soit vainqueur].*

C'est pourquoi, pour les noms déprédicatifs propositionnels (et pour les emplois propositionnels des noms déprédicatifs,

dans la mesure où un mot peut être employé comme propositionnel dans un contexte et comme nominatif dans un autre) l'interprétation proposée dans MEL'ČUK-ŽOLKOVSKIJ-84 (et également dans KURYŁOWICZ-62, BALLY-55, TESNIERE-88 et JESPERSEN-58) est parfaitement adéquate. Si l'on considère que $S_0(P)$ met en regard du prédicat P son dérivé syntaxique, capable de remplacer P dans une position subordonnée, alors, par exemple, l'indication que *suščestvovanie* [existence] = S_0 (*suščestvovat'*) [exister] est suffisante pour comprendre le sens du mot *suščestvovanie* dans des contextes du type *Ona čitala i takie knigi, o suščestvovanii kotoryx ja ne podozreval* [Elle lisait des livres dont je ne soupçonnais pas l'existence]. Seuls les noms non propositionnels et leurs emplois posent problème. Ainsi le mot *suščestvovanie* dans des contextes nominatifs du type *s pervogo dnja suščestvovanija, oblegčit' suščestvovanie, zarabatyval na suščestvovanie, okončili svoe suščestvovanie*, etc., a un autre sens, qui exige à son tour une interprétation.

Si de très nombreux noms déprédicatifs peuvent avoir le sens d'un nom propositionnel, cela n'est pourtant pas vrai de tous, par conséquent la capacité d'un nom déprédicatif à exprimer dans le contexte approprié une proposition nominalisée fait partie de l'information lexicographique. Ainsi, les mots

- *beznadežnost'*, *pobeda* (*Teper' beznadežnost' našego položenija stanovilas' očevidnoj* = '*Teper' stanovilos' očevidno, čto naše položenie beznadežno*' [Maintenant le caractère désespéré de notre situation est devenu évident = il est maintenant devenu évident que notre situation est désespérée]:

- *Ja znaju o ego pobede* = *Ja znaju o tom, čto on pobedil'*), mais non les mots *son*, *kurenie*, cf.

- *Ja znaju o tom, čto on kurit* et **Ja znaju o ego kurenii*) admettent un emploi propositionnel.

Les contextes qui admettent les deux types de nominaux ont été étudiés en détails par N.D. Arutjunova (1988). Un contexte propositionnel est engendré par :

- 1) des prédicats de savoir, de croyance et de jugement de vérité (*znat'*, *sčitat'*, *verojatno*, etc.);

- 2) des verbes de transmission d'information (*govorit'*, *trebovat'*, etc.);

3) des prédicats de réaction émotionnelle et d'émotion mentale (*žalet', bojat'sja*, etc.);

4) des prédicats de volonté et d'intention (*želatel'no, nameren, planiruet*, etc.).

La "dominante sémantique" de tous les prédicats propositionnels est l'orientation épistémique, composante obligatoire de la décomposition sémantique du prédicat propositionnel.

Comme il est montré dans ZALIZNJAK-90, là où la prédication subordonnée admet deux lectures différentes, le prédicat est ambigu :

(6) a. *Ja pomnju, kak my kupalis' v Moskve-reke* (type 2);

b. *Ja pomnju, čto my kupalis' v Moskve-reke* (type 1);

Le verbe *pomnit'* en (a) et en (b) exprime des sortes différentes de mémoire : mémoire-image en (a), mémoire-information en (b).

L'exemple suivant de N.D. Arutjunova peut servir de confirmation (cf. ARUTJUNOVA-88:182). La phrase *Rasstrel demonstracii proizvel na nego sil'nejšee vpečatlenie* est interprétée comme ambiguë : la source de l'impression ressentie peut être soit la vision directe de la scène (le sens nominal du SN *rasstrel demonstracii*), soit l'information sur un fait dont le sujet n'a pas été témoin (sens propositionnel du même SN); mais dans ce cas le prédicat *proizvel vpečatlenie* est lui aussi équivoque : il est difficile de décrire le sens du mot *vpečatlenie* sans indiquer ce qui a été la source de cette impression : la réception par les sens ou le savoir propositionnel.

Les travaux des dernières années (cf. en particulier ARUTJUNOVA-88) ont montré qu'il était impossible de répartir exactement les emplois des nominaux (y compris des noms déprédicatifs) en deux groupes, propositionnel et nominatif : il y a des prédicats dans le contexte desquels un nominal doit être compris comme à la fois propositionnel et nominatif. En effet un seul et même nominal se reflète souvent dans la structure sémantique (si l'on décompose sémantiquement le prédicat) comme l'actant sémantique de plusieurs prédicats sémantiques différents et a un statut ontologique dans l'une de ses entrées dans une représentation sémantique, et dans une autre un statut différent. Il s'agit d'un phénomène de dédoublement de statut ontologique, analogique au dédoublement de statut dénotatif décrit dans PADUČEVA-85:100.

En particulier les nominaux en contexte de prédicats de causation d'état émotionnel (*ogorčat'*, *radovat'*) ont un statut double.

Il y a une chose qui frappe dans la définition des nominaux propositionnels et nominatifs telle qu'elle est donnée par Vendler : c'est son asymétrie. Vendler caractérise les nominaux du type 1 du point de vue de leur sens : ils "expriment une proposition" (en fait, seul le sens peut être *exprimé*, cf. CHURCH-60:19), et ne dit rien de leur référence. En revanche c'est du point de vue de leur référence qu'il caractérise les nominaux du type 2 : ils "désignent des événements et des processus" (et effectivement, des noms déprédicatifs du type de *priezd*, *ograblenie*, désignent — bien sûr au même sens large que des noms d'objets comme *stol* ou *čelovek*, qui sont loin d'avoir toujours une référence *concrète* — certaines essences extra-linguistiques), et ne dit rien de leur sens.

Par conséquent il reste deux questions non élucidées :

1) Quelle est la référence des nominaux de sens propositionnel ?

2) Quel sens ont les nominaux (plus précisément les noms déprédicatifs) qui désignent des événements ou des processus ? En d'autres termes : en quoi se distinguent selon le sens, par exemple, les expressions *priexal professor Djubua* [*le Professeur Dubois est arrivé*] et *priezd professora Djubua* [*l'arrivée du Professeur Dubois*].

En ce qui concerne la première question, nous considérons, à la suite de N. D. Arutjunova (1988) que la proposition qui se trouve dans le contexte d'une attitude propositionnelle ne débouche pas sur la référence, c'est à dire que les nominaux propositionnels ne signifient rien (bien que la proposition dans un contexte affirmatif puisse signifier : l'énoncé *Priexal professor Djubua* fait considérer (et, par conséquent signifie) un événement, cf., pour plus de détails, PADUČEVA-86).

Le refus d'attribuer une référence aux nominaux à sens propositionnel, en fait, remonte à Frege. On sait que Frege (1977) a découvert qu'une proposition dans le contexte d'un prédicat d'attitude propositionnelle n'a pas la même dénotation qu'elle aurait en contexte assertif, même si cette proposition exprime un fait vrai, comme, par exemple, dans la phrase *Filip ne znaet, čto stolica Gondurasa — Tegusigal'pa*. [*Philippe ne sait pas que la capitale du Honduras est*

Tegucigalpa]. Frege considérait que dans le contexte d'un prédicat d'attitude propositionnelle c'est le sens de la proposition subordonnée qui devient sa dénotation. Si, en revanche, on ne parle que de la dénotation extra-linguistique de la proposition subordonnée, alors, pour Frege, celle-ci est simplement absente.

Envisageons maintenant la deuxième question, qui concerne le sens des noms déprédicatifs nominatifs et la relation sémantique de ces noms avec une proposition.

2. NOMS DÉPRÉDICATIFS EN EMPLOI NOMINATIF : PROCESSUS, ÉVÉNEMENTS, ÉTATS ET PROPRIÉTÉS

Un obstacle insurmontable que rencontre le traitement du nom déprédicatif comme dérivé syntaxique est la quantification : le nom déprédicatif peut avoir un paradigme complet de statuts dénotatifs (au sens de PADUČEVA-85:83), qui n'ont et ne peuvent avoir aucun équivalent dans le sémantisme de la proposition. Ainsi les noms déprédicatifs, comme, par exemple, *perezd*, admettent des combinaisons (cf. *vsjakij perezd (na novuju kvartiru)*; *nekotorye perezdy*; *kakoj-nibud' perezd*; *ètot perezd*; *tot samyj perezd*; *odin, drugoj, pervyj perezd*, etc.) exactement analogues à celles des noms d'objet, cf. *čelovek (vsjakij čelovek; nekotorye ljudi; kakoj-nibud' čelovek; ètot čelovek; odin čelovek)*; pour plus de détails, cf. PADUČEVA-86.

En logique philosophique, on utilise la notion de *nom général* (general term) (QUINE-60:90). Le *nom général* est à peu près la même chose que le prédicat nominal (*X est un homme*; α *est un triangle*). Le nom général donne naissance à une classe d'objets qui constituent son extension : l'*extension* est la classe de tous les objets par rapport auxquels un prédicat donné est vrai. Lors de la quantification, le domaine naturel des significations de la variable quantifiée est justement l'extension des noms généraux.

Le rôle fondamental des noms généraux lors de la quantification s'explique par le fait qu'en langue naturelle il n'existe pas de variables d'un domaine universel d'objets : s'il existe une variable, il doit y avoir un nom général correspondant. Le nom général donne la possibilité de construire le paradigme des *statuts dénotatifs* : les différents statuts sont des modes

différents de choix (ou de renvoi, de mention) d'un ou de plusieurs objets dans l'ensemble qui constitue l'extension du nom général. A ce qu'il semble, c'est précisément le paradigme des statuts dénotatifs que Quine (1960:90) appelle la *référence divisée* (divided reference). La capacité de référence divisée constitue la propriété principale des noms généraux. Dans le modèle Sens<->Texte le principe d'interprétation est le suivant: en règle générale ce n'est pas un mot qui est interprété, mais une forme propositionnelle qui en est proche. Ainsi, on va interpréter non pas le verbe *pokazyvat'* [montrer], mais une proposition de la forme "X pokazyvaet Y-ku Z" [X montre Z à Y] (BOGULAVSKIJ-85:11). Si ce n'est pas un verbe qu'on a à interpréter, mais, disons, un adverbe ou une particule, ces derniers sont transformés jusqu'à rentrer dans une forme propositionnelle: on reconstitue un prédicat et les actants nécessaires, qui jouent dans l'interprétation le rôle de variables. Par exemple, le mot *drug* [ami] va être interprété dans le Dictionnaire interprétatif et combinatoire (DIC) comme une forme propositionnelle "X — drug Y-a" [X est l'ami de Y], où X et Y sont des variables. Dans un ensemble de mots reliés sémantiquement on interprète toujours celui qui a un emploi prédicatif. Par exemple, dans le couple *pobedit'* — *pobeda* [vaincre — victoire], c'est *pobedit'* [vaincre] qui est interprété, sous la forme "X pobedil Y-a" [X a vaincu Y]. En d'autres termes, le modèle Sens<->Texte, parmi toutes les sortes possibles de définition, donne la préférence à celle qui, en logique, s'appelle *prédicative* (definition in use).

Néanmoins l'interprétation d'un mot peut être la définition habituelle d'une notion, telle qu'elle est donnée en logique traditionnelle, par le *genus proximum* et la *differentia specifica* (notion générique proche et marque spéciale d'espèce).

Une des principales difficultés de l'interprétation d'une notion "d'objet" (c'est à dire non prédicative) consiste à lui trouver un équivalent générique. La logique traditionnelle admet qu'il peut exister des difficultés pour interpréter les notions pour lesquelles on ne peut pas trouver une notion générique proche. Pourtant, dans le cas des noms déprédicatifs nominatifs ces difficultés peuvent être surmontées: comme on va le montrer, pour une assez grande quantité de noms déprédicatifs nominatifs, des notions génériques satisfaisantes sont données par les mots *processus*, *événement*, *état* et *propriété*.

Le verbe accompagné de ses actants désigne une *situation*. Les situations peuvent être de différentes classes, dont les principales sont les processus, les événements, les états et la possession de propriétés. Nous proposons des schémas d'interprétation des noms déprédicatifs qui indiquent explicitement l'appartenance d'une situation à l'une de ces classes. Par exemple :

prixod (X-a) [l'arrivée (de X)] = "l'événement consistant dans le fait que X soit arrivé";

bor'ba (X-a) [la lutte (de X)] = "le processus consistant dans le fait que X lutte";

razdraženie (X-a) [l'irritation (de X)] = "l'état dans lequel se trouve X, qui est irrité";

svežest' (X-a) [la fraîcheur (de X)] = "la qualité commune des X qui sont frais".

Dans ces exemples le prédicat est traité comme sémantiquement originel par rapport au nom, ce qui, à dire vrai, n'est pas indispensable. Il y a des noms de processus et d'événements qui ne sont issus d'aucun prédicat, par exemple *miting [meeting], katastrofa [catastrophe]*.

Nous pouvons maintenant répondre à la question posée à la fin de la première partie : quelle est la différence sémantique entre la proposition et le nom de situation (sémantiquement régulier) formé à partir de celle-ci, par exemple *le professeur Dubois est arrivé / l'arrivée du professeur Dubois*.

On oppose en logique depuis l'époque des Stoïciens deux sortes de significations : propositionnelle et nominative (individuelle). La signification propositionnelle, ou proposition, est une signification qui peut à elle toute seule constituer le contenu d'un énoncé, c'est à dire être vraie ou fausse; c'est pourquoi c'est seulement la syntaxe d'un nom à signification propositionnelle qui l'empêche d'être une phrase (*predloženie*). En revanche, de par sa sémantique, une signification nominative ne peut pas constituer le contenu d'un énoncé. Cela est vrai aussi bien des noms d'objets comme *professeur* que des noms de situations comme *arrivée*. La signification du nom général de situation, bien qu'il provienne d'une proposition, n'est pas propositionnelle, dans la mesure où, dans l'interprétation du nom général de situation, le sommet est constitué par le NOM générique (catégorie taxinomique), et la proposition sert de définition à ce nom, cf. les schémas d'interprétation donnés plus haut.

Notons que dans le Modèle Sens \leftrightarrow Texte, bien que la préférence soit donnée aux définitions prédicatives, il est fait une exception pour une variété de mots déprédicatifs, à savoir les noms d'états émotionnels. Ces noms sont parfois notés dans le DEC comme des noms généraux, et non comme des propositions nominalisées.

Dans son travail de 1970 L. Iordanskaja a proposé un modèle de description de la signification des noms de sentiments et d'états émotionnels qui, en principe, n'exige pas que l'objet de l'interprétation soit une forme propositionnelle. Le sens de substantifs du type *joie*, *fierté*, *colère*, etc. est présenté dans ce travail comme un ÉTAT qui : a) est caractérisé selon une série de paramètres (tels que positif / négatif ; actif, c'est à dire lié à des manifestations extérieures / passif ; agité, c'est à dire lié à la présence d'émotions / calme), et b) est causé par une certaine situation-type (étant précisé que cette situation provoque habituellement cet état chez le sujet). En d'autres termes, le nom d'état est interprété dans cette approche comme un nom général, et non comme un dérivé syntaxique du prédicat correspondant.

Dans le DEC (1984) on utilise dans de nombreux cas le modèle de Iordanskaja. Par exemple le substantif *beznadežnost'* [désespoir] est interprété de la façon suivante :

beznadežnost' X-a [le désespoir de X] = "état passif-négatif de X, causé par le fait que X n'espère pas quelque chose qui est important pour lui".

Semblable schéma d'interprétation, cependant, ne s'applique que lorsque le nom d'état n'a pas de prédicat (verbe ou adjectif) qui lui corresponde par le sens (le mot *beznadežen* [sans espoir] dans le contexte *X beznadežen* ne signifie pas un état intérieur de X, c'est à dire un état mental-émotionnel). Si, en revanche, il existe pour un nom d'état un verbe qui lui corresponde par le sens (cf. *otčajanie* — *otčai-vať'sja* [désespoir — se désespérer]), c'est une autre stratégie qui est choisie. Partant du principe (qui, en fait, ne repose sur rien) que "les noms de sentiments sont des mots-prédicats (IORDANSKAJA-70:7), les auteurs du dictionnaire prennent le prédicat comme membre initial de la paire, et le substantif est traité comme le dérivé syntaxique — S_0 de ce prédicat, ex.: *gnev* = S_0 (*gnevat'sja*) [*colère* = S_0 (*être en colère*)]. Il en va de même pour les couples *vostorg* / *vostorgat'sja* ; *vosx-*

iščenie / vosxiščat'sja ; somnenie / somnevat'sja ; strax / bojat'sja ; udivlenie / udivljat'sja ; otčajanie / otčaivat'sja ; dosada / dosadovat' ; styd / stydit'sja. Cf., de même, les couples obida / obižat'sja ; ogorčenie / ogorčat'sja ; izumlenie / izumljat'sja ; radost' / radovat'sja ; razdraženie / razdražat'sja ; užas / užasat'sja, dans IORDANSKAJA-70.

Pourtant, si l'on regarde attentivement les interprétations qui sont données dans le DEC des prédicats d'état émotionnel, il est facile de se persuader que l'interprétation d'un prédicat contient presque toujours le terme générique *état*, qui est relié au sujet de l'état par un verbe semi-auxiliaire, signifiant "*se trouver dans*" ou "*ressentir*". Cf., par exemple, le schéma d'interprétation du verbe *otčaivat'sja* [*désespérer de*]:

X otčaivaetsja (po povodu Y-a) [X désespère (de Y)] = "X se trouve dans un état causé par telle situation".

Mais dans ce cas il est plus naturel de donner dans le dictionnaire une interprétation complète du nom d'état, c'est à dire de *otčajanie*, et de caractériser le verbe *otčaivat'sja* comme un dérivé sémantique: son sens est obtenu à partir du sens du nom d'état à l'aide d'un opérateur de prédication. Pour les noms d'état ce sera l'opérateur *NAXODITSJA V (X, P) [SE TROUVE DANS (X, P)]*, pour les noms de sentiments ce sera *ISPYTYVAET (X, P) [RESSENT (X, P)]*. Par exemple la relation sémantique dans le couple *otčaivat'sja / otčajanie* [*désespérer de / désespoir*] peut être décrite dans le dictionnaire de la façon suivante:

otčajanie X-a (po povodu Y-a) [le désespoir de X (à propos d'Y)] = "l'état de X, causé par telle situation autour de Y et tel qu'il apparaît habituellement chez l'homme dans cette situation".

Le caractère secondaire de l'expression verbale d'un état émotionnel par rapport à son expression nominale est confirmé par le fait que pour de nombreux noms d'état émotionnel il n'y a, tout simplement, pas de verbe équivalent dans la langue, si bien que l'unique possibilité d'expression prédicative de cet état est de recourir à un verbe semi-auxiliaire; cf. les exemples d'expressions prédicatives "analytiques" d'état telles que *ispytyvat' razočarovanie, byt' v vostorge, byt' v èkstaze, ispytyvat' sostradanie, ispytyvat' ugryzenija sovesti, byt' v bešenstve, byt' v jarosti*, ou en français *avoir peur*, qui exprime de manière analytique l'idée contenue dans le verbe russe *bojat'sja*.

Parmi les noms d'état, par exemple d'état social, il y en a qui sont sémantiquement plus simples que le prédicat correspondant, et dans le DEC ils sont parfois pris comme point de départ d'une interprétation. Ainsi :

brak [mariage] = "contact reconnu et réglé socialement..." (contact est un état);

X ženat na Y-e [X est marié à Y] = "X sostoit v brake s Y-om"

Naturellement, nous n'affirmons pas que dans le couple *nom d'état émotionnel / prédicat* la dérivation sémantique aille toujours du nom vers le prédicat. Ainsi, dans le couple *strax / bojat'sja* [peur / avoir peur] c'est d'habitude le verbe qui est interprété (cf. ZALIZNIAK-83), et le nom *strax* peut être caractérisé comme "l'état dans lequel se trouve X qui a peur", dans l'un des sens du verbe *bojat'sja*.

Par conséquent la signification du nom d'état, qui se trouve dans un rapport sémantique régulier avec le prédicat d'état P, ne peut pas être représentée comme $S_0(P)$. Elle est interprétée soit indépendamment de P, comme un nom général d'individu appartenant à la classe des états, soit à partir de P, mais alors c'est une interprétation qui a le schéma standard : "l'état dans lequel se trouve le X qui P". Dans tous les cas, le sommet de l'interprétation est le terme générique *état*. C'est ainsi que l'on peut construire des interprétations, par exemple, des mots *rasterjannost'*, *podavlennost'*, *neuverennost'*, *nedovol'stvo*, *zadumčivost'*, *gnev*, *otčajanie*, qui sont des noms d'état issus des prédicats *gnevaetsja*, *otčaiivaetsja*, *rasterjan*, *podavlen*, *neuveren*, *nedovolen*, *zadumalsja* (et non pas *zadumčiv!*). Lorsque le mot *beznadežnost'* fonctionne comme un nom d'état, il ne peut pas être interprété comme S_0 (*beznadežen*), bien que pour le sens propositionnel du mot *beznadežnost'* une telle "interprétation" soit possible.

C'est pour des raisons semblables que l'opérateur S_0 ne peut être utilisé dans l'interprétation des noms déprédicatifs d'autres classes aspectuelles : noms d'événements, de processus et de propriétés. Dans l'interprétation de ces mots doit figurer un classificateur, qui exprime la notion générique correspondante.

3. CLASSE ASPECTUELLE ET QUANTIFICATION

Le traitement des noms de situation comme noms généraux à la façon de Quine permet d'expliquer le fait que ces noms, en principe, possèdent un paradigme complet de statuts dénotatifs.

Cependant, pour les différents types aspectuels de noms déprédicatifs les possibilités référentielles varient. Ainsi, les noms d'événements (par exemple *perezd [trajet; déplacement]*) ont pratiquement le même ensemble de statuts dénotatifs que les noms d'objets, comme *človek [homme]* ou *stol [table]*. Les noms d'événements s'utilisent librement au pluriel, sont comptables (ex.: *Ljudi, soveršavsie perezdy na bolee korotkie rasstojanija, primaščivalis' noč'ju gde-nibud' u dverej v seredine tepluški; Podrobnosti pozaprošlegodnego semejnogo perezda s jarkost'ju obstupili ego* (Pasternak).

Les noms d'état ont des possibilités réduites de quantification en comparaison des noms d'événement. De par leurs possibilités référentielles les noms d'événements sont comparables avec les noms d'objets comptables, et les noms d'état avec les noms d'objets non-comptables (PADUČEVA-84:229). De nombreux mots de quantification (par exemple *nekotoryj*) ont, dans le contexte des noms d'état, une signification particulière et un emploi au singulier, normalement impropre pour ce mot, cf. *ispytal nekotoruju dosadu [il a ressenti un certain dépit]*.

Les noms de processus occupent, au plan de la quantification, une position intermédiaire, et ne sont pas entièrement homogènes.

4. CLASSE ASPECTUELLE ET FONCTIONS LEXICALES

La classe aspectuelle du nom déprédicatif prédétermine l'ensemble des fonctions qu'on peut s'attendre à trouver pour ce nom. C'est pourquoi l'explicitation de la classe aspectuelle d'un nom déprédicatif doit aider à décrire sa combinaison non-standard dans le DEC. De plus, s'il s'avère qu'un mot a des fonctions lexicales qui ne sont pas propres à sa classe aspectuelle, cela veut dire qu'il a un autre sens. Voyons quelques exemples.

Le mot *somnienie [doute]* est, de façon générale, un nom d'état. Pourtant, employé dans des contextes comme *podverg*

sommeniju [il a mis en doute] ou *sommenija podtverdilis'* [ses doutes se sont confirmés], ce n'est pas un nom d'état. En effet, pour de purs noms d'état ces combinaisons sont impossibles, cf. **podverg udivleniju* [*il a soumis à étonnement], ou **gnev podtverdilsja* [*sa colère s'est confirmée]. Par conséquent, dans ces contextes il a bien un autre sens. Dans le DEC on différenciera deux sens du mot *sommenie*:

sommenie = [α] S_o (*somnevat'sja*) et [β] "tel état, causé par telle situation".

Si le sens [α] est donné séparément, c'est justement parce que dans certains contextes, par exemple dans ceux qui viennent d'être mentionnés, le mot *sommenie*, de toute évidence, ne désigne pas un état.

Voici un autre exemple. Le mot *nadežda* [espoir] ne possède pas les fonctions lexicales les plus caractéristiques des noms d'état, cf. **Ona byla v nadežde* [*Elle était dans l'/un espoir] (seul l'emploi non prédicatif est acceptable: *Ja èto sdelał v nadežde* = "buduči v nadežde"), **Ona vpala v nadeždu* [*Elle est tombée en espoir]. Et effectivement, la relation sémantique qu'on trouve dans le couple *nadejat'sja / nadežda* [espérer / espoir] est plus semblable à celle du couple *dumat' / mnenie* [penser / opinion] qu'à celle du couple *bojat'sja / strax* [avoir peur / peur].

L'abondance des adjectifs qui caractérisent les variétés du mot *son* [sommeil] (*sladkij* [doux], *glubokij* [profond], *tjaželyj* [pénible], *besprobudnyj* [continu], *mertvyj* [de plomb], *bespokojnyj* [agité], etc.) permet de diagnostiquer qu'il s'agit d'un nom de mode d'action. Ce mot réunit donc des sens qui, pour le verbe *xodit'* [marcher], par exemple, sont distingué par les mots *xod'ba* [marche] et *poxodka* [démarche]. D'autre part les mots pour lesquels telle ou telle fonction lexicale est mise en avant constituent habituellement une classe sémantique déterminée; cf. par exemple les mots pour lesquels c'est la fonction lexicale *Real* qui est mise en avant (*sovet* [conseil], *zadača* [tâche], *trebovanie* [exigence], etc.).

(traduit par Patrick Sériot)

BIBLIOGRAPHIE

— APRESJAN Ju. D., 1974: **Leksičeskaja semantika**, Moscou, Nauka [*Sémantique lexicale*].

— ARUTJUNOVA N. D., 1988: **Tipy jazykovyx značenij: fakt, sobytie, ocenka**, Moscou, Nauka [*Les types de significations linguistiques : fait, événement, appréciation*].

— BALLI Š. [BALLY Ch.], 1955: **Obščaja lingvistika i voprosy francuzskogo jazyka**, Moscou, Izd-vo inostr. lit. [*Linguistique générale et linguistique française*].

— BOGUSLAVSKIJ I. M., 1985: **Issledovanija po sintaksičeskoj semantike: sfery dejstvija logičeskix slov**, Moscou, Nauka [*Recherches en sémantique syntaxique : sphères d'action des mots logiques*].

— ČERČ A. [CHURCH A.], 1960: **Vvedenie v matematičeskiju logiku**, Moscou, Izd-vo inostr. lit. [*Introduction à la logique mathématique*].

— CHOMSKY N., 1972: “Remarks on Nominalization”, **Studies on Semantics in Generative Grammar**, La Haye, Mouton.

— DEC: cf. MEL'ČUK ; ŽOLKOVSKIJ-84.

— FREGE G., 1977: “Smysl i denotat”, **Semiotika i informatika**, vyp. 8, Moscou, VINITI, pp. 181-210 [*Sens et référence*].

— IORDANSKAJA L. N., 1970: “Popytka leksikografičeskogo tolkovanija gruppy russkix slov so značeniem čuvstva”, **Mašinnyj perevod i prikladnaja lingvistika**, vyp. 13, Moscou [*Essai d'interprétation lexicographique des mots russes désignant des sentiments*].

— JESPERSEN O., 1958: **Filosofija grammatiki**, Moscou, Izd-vo inostr. lit. [*Philosophie de la grammaire*].

— KURILOVIČ E. [KURYŁOWICZ J.], 1962: “Derivacija leksičeskaja i derivacija sintaksičeskaja”, dans KURILOVIČ: **Očerki po lingvistike**, Moscou, Izd-vo inostr. lit, pp. 251-266 [*Dérivation lexicale et dérivation syntaxique*].

— LEES R., 1966: **The Grammar of English Nominalizations**, La Haye, 4e édition.

— MEL'ČUK I.A., 1974: **Opyt teorii lingvističeskix modelej “smysl ⇔ tekst”**, Moscou, Nauka [*Essai de théorie des modèles linguistiques “sens ⇔ texte”*].

— MEL'ČUK I. A.; ŽOLKOVSKIJ A. K., 1984: **Tolkovo-kombinatornyj slovar' sovremennogo russkogo jazyka. Opyty semantiko-sintaksičeskogo opisanija russkoj leksiki**, Vienne, Wiener Slawistischer Almanach, Sonderband 14 [*Dictionnaire explicatif et combinatoire. Essai de description sémantico-syntaxique du lexique russe (DEC)*].

— PADUČEVA E. V., 1984: "Pritjažatel'noe mestoimenie i problema zaloga otpredikativnogo imeni", **Problemy strukturnoj lingvistiki**, 1982, Moscou, Nauka [*Le pronom possessif et le problème de la voix du nom prédicatif*].

— PADUČEVA E. V., 1985: **Vyskazyvanie i ego sootnesennost' s dejstvitel'nost'ju**, Moscou, Nauka [*L'énoncé et son rapport à la réalité*].

— PADUČEVA E. V., 1986: "O referencii jazykovyx vyraženij s nepredmetnym značeniem", **NTI**, ser. 2, n°1, pp. 23-31 [*Sur la référence des expressions linguistiques à signification non-objec-tale*].

— QUINE W. O., 1960: **Word and object**, Cambridge (Mass.), MIT Press.

— TEN'ER L. [TESNIERE L.], 1988: **Osnovy strukturnogo sintaksisa**, Moscou, Progress [*Eléments de syntaxe structurale*].

— VENDLER Z., 1967: **Linguistic and Philosophy**, Ithaca, Cornell Univ. Press.

— VENDLER Z., 1972: **Res cogitans**, Ithaca, Cornell UP.

— ZALIZNJAK Anna A., 1983: "Semantika glagola *bojat'sja* v russkom jazyke", **Izv. AN SSSR, SLJa**, t. 42, n°1, pp. 59-66 [*La sémantique du verbe bojat'sja [craindre] en russe*].

— ZALIZNJAK Anna A., 1990: "O ponjatii "fakt" v lingvističeskoj semantike", dans **Logičeskij analiz jazyka. Protivo-rečivost' teksta**, Moscou, Nauka [*Sur le concept de "fait" en sémantique linguistique*].

LE SIMPLE ET LE COMPLEXE : PRÉDICTION ET ÉNONCIATION

par

Denis Paillard
CNRS - PARIS 7

Laboratoire de linguistique formelle

1. INTRA - ET INTER-PRÉDICATIF: UN PROBLÈME DE DÉNOMBREMENT ?

En retenant comme thème du colloque "*Relations intra- et inter-prédicatives: analogies et différences*", Patrick Sériot propose de revenir sur le statut d'une distinction que l'on est souvent tenté de réduire à l'opposition entre "proposition simple" et "proposition complexe". La distinction n'est plus, alors, qu'une question de dénombrement des prédicats verbaux: on est sur le plan intrapredicatif lorsqu'on a **un prédicat** (proposition simple); sur le plan interpredicatif lorsque l'on a **deux ou plus de deux prédicats** (proposition complexe).

Une telle approche a été critiquée sur plusieurs points.

Le premier concerne le fait que dans une logique du dénombrement la notion de prédicat tend à se confondre avec celle de lexème verbal. Or les contre-exemples sont nombreux. D'un côté, il y a les énoncés comme *Gde už nam už?*¹, où le ou les éléments prédicatifs sont difficiles à identifier, de l'autre les énoncés de la forme: *En curé (en prof.) il est impayable / Avec de la patience on arrive à tout* pour lesquels les gloses font apparaître une structure complexe: "**quand /**

¹ Littéralement <où - particule už - nous (datif) - particule už>, ce que l'on peut (sur)traduire par "Comment voulez vous qu'on y arrive, vu ce que nous sommes". Dans la dernière partie consacrée à la particule už j'essaierai de montrer qu'il s'agit non d'une expression figée, mais d'un mécanisme régulier.

s'il se déguise en curé / en prof, il est impayable", "quand / si l'on a de la patience on arrive à tout".

Le second est lié aux prédicats que l'on qualifiera d'"enfouis" au sens où ils ne constituent pas le noyau prédicatif de l'énoncé; il s'agit avant tout des prédicats nominaux (cf. *Ja uslyšal o ego priezde*, "J'ai entendu parler de sa venue"): en simplifiant, a-t-on à faire à des prédicats nominalisés (dérivés d'une proposition complexe), à des prédicats nominaux, donnés en tant que tels dès le départ, ou encore à une classe de noms qui sont pour une partie des prédicats nominalisés, pour une autre des prédicats nominaux ?

Ces questions (parmi d'autres) incitent à renoncer à établir une opposition simple (formulée en termes de discontinuité) entre le plan intrapredicatif et le plan interpredicatif, et à défendre la thèse d'un passage graduel et continu entre ce qui se présenterait comme deux pôles extrêmes. Cette vision en termes de continuum remet en cause, au moins en partie, l'entreprise de dénombrement: la complexité prédicative devient, en raison même de la diversité de ses manifestations, un obstacle à une telle entreprise.

Le problème des fondements de la distinction intra - / inter-predicatif débouche sur une autre question: la reconnaissance de la complexité prédicative (quel que soit le traitement retenu) est-elle dissociable d'une problématique de l'altérité subjective, qui suppose que l'on se place d'emblée dans la perspective de l'interdiscours: cette problématique a été développée par P. Sériot à propos des nominalisations dans le discours politique soviétique: il a montré qu'il s'agissait dans "mon" discours de prédicats "venus d'ailleurs" (repris / désassertés). Je soutiendrai aussi ici la thèse qu'on ne peut pas dissocier complexité prédicative et altérité subjective², et je m'efforcerai de montrer que ce rapport ne saurait être traité comme une simple corrélation: l'intrication du predicatif et de l'énonciatif est un phénomène essentiel; pour en rendre compte il faut non pas se limiter aux relations constituées mais envisager leur mode même de construction.

² Il est nécessaire de mettre en place une problématique de l'altérité qui puisse jouer tant sur le plan notionnel (en relation avec la notion de complexité prédicative) qu'énonciatif. cf. De Vogüe, Paillard "Modes de présence de l'autre", *Particules énonciatives en russe contemporain*, Vol. II, Paris, 1987 et *Altérité et déformation* (à paraître).

La problématique que je mets en place ici n'est plus celle de l'intra- *versus* inter-prédicatif mais celle du simple et du complexe qui accorde une place centrale à l'autre (sur le plan prédicatif et/ou énonciatif). Il y a complexité lorsque la construction d'une relation n'élimine pas l'autre, alors que le simple se présente comme élimination par défaut ou par exclusion de l'autre³. Il est donc négation du complexe, autrement dit de l'autre, et à ce titre constitue un au delà du complexe par négation ou applatissement de l'autre. Il y a bien rupture avec l'approche qui voit dans l'intrapredicatif une première étape dont la seconde (l'interpredicatif) serait obtenue par enrichissement et complexification.

Dans les remarques qui suivent je m'intéresserai à des énoncés présentant des mots du discours (particules ou adverbess de phrase). Traditionnellement ces termes sont ignorés par l'analyse syntaxique, qui les considère comme des marques d'expressivité (plus ou moins facultatives) dans le cadre de l'enchaînement discursif. Au contraire, je défendrai la thèse qu'ils occupent une place centrale dans la constitution (construction et spécification) de la relation prédicative. Ci-dessous, après avoir repris certaines notions essentielles de la théorie du repérage développée par A. Culioli et son équipe, je discuterai 1. des marqueurs de répétition *opjat'*, *sнова*, *ešče raz*, *zanovo*; 2. de *už*.

2. CONSTRUCTION D'UNE RELATION

Afin d'expliciter ce que j'entends par construction de la relation par différence avec l'analyse syntaxique, j'avancerai deux propositions :

a. tout terme (simple ou complexe) entrant dans une relation prédicative, est pris dans un ensemble de relations élémentaires dont on peut rendre compte à l'aide de l'opération de repérage (sur repérage cf. ci dessous);

b. toute relation entre deux termes est considérée comme un rapport complexe; cette complexité tient notamment à ce que la relation peut se rejouer plusieurs fois, la nature du

³ L'autre est à la fois indétermination, absence et différence, cf. références données dans la note précédente.

repérage, et le statut de repère et de repéré pouvant changer (par exemple, le terme repéré dans le cadre d'un premier repérage peut se faire repère dans le cas d'un second repérage mettant en jeu le même second terme ; cette détermination successive de la relation peut dans certains cas correspondre à différents plans : lexical, syntaxique, énonciatif. La complexité est celle de la relation construite, elle s'analyse comme intrication de relations élémentaires, produit de repérages successifs.

2.1. Le repérage comme construction et spécification.

Le repérage se définit comme une opération de mise en relation de deux termes, ces termes pouvant aussi bien désigner des termes de la relation que des termes relevant de "l'appareil formel de l'énonciation"⁴.

Je partirai du rapport entre repérage et localisation abstraite ; de fait, on retrouve dans l'opération de repérage, les deux interprétations de *localisation* :

a. introduction d'un terme dans un espace préalablement donné (où introduction doit s'interpréter comme la construction du terme) :

- *Na stole est' kniga [Il y a un livre sur la table]: kniga est construit dans / à partir de l'espace défini par na stole.*

b. spécification de la position dans l'espace d'un terme préalablement donné :

- *Kniga na stole [le livre est sur la table]⁵ (la localisation de kniga est spécifiée comme étant na stole).*

La distinction entre localisation comme construction d'une part, comme spécification, de l'autre, nous paraît cruciale pour la compréhension du repérage. Plus précisément, nous

⁴ Cette définition ne signifie nullement une indifférenciation des repérages pour ce qui est des termes mis en relation. Bien au contraire, les propriétés des termes jouent un rôle déterminant dans l'interprétation du repérage.

⁵ Les constructions locative, possessive et équative où se manifeste l'alternance de la forme de la copule *est'* ont été étudiées dans une telle perspective (cf. Paillard (1984a)). Les notions de possible et de nécessaire introduites à cette occasion renvoient à certaines configurations de base articulant construction et spécification.

poserons que l'opération de repérage renvoie, en fonction d'un certain nombre de paramètres qu'il nous faudra expliciter, soit à une **opération de construction**, soit à une **opération de spécification**. Autrement dit, formellement l'opération est la même, c'est son interprétation qui change.

Le repérage comme construction correspond à la glose : "par rapport à x il y a de l'autre" c'est-à-dire "étant donné un terme x (terme repère) ce terme sert de constructeur à un second terme y".

Le repérage comme spécification a comme glose : "x a à voir avec y" autrement dit : "étant donné un terme x il est déterminé (qualifié) par la nature de sa relation à un terme y qui est de l'ordre du "même", ou de "l'autre" (l'autre peut se présenter comme du "différent" ou encore du "rien à voir").

Ainsi, construction et spécification se distinguent en premier lieu par la dépendance ou non entre le terme repère et le terme repéré :

- dans le cas de construction, il y a une dépendance forte entre le terme repéré et le terme repère au sens où le repère est le constructeur, c'est-à-dire le terme qui fonde la prise en compte du terme repéré ;

- dans le cas de spécification, il y a une indépendance première des termes repère et repéré : ils sont introduits indépendamment l'un de l'autre.

La construction est de ce point de vue une opération première — même s'il peut y avoir re-construction d'un terme à partir du premier repère constructeur ou d'un autre repère. Par contre, l'opération de spécification suppose que les termes en jeu aient fait, indépendamment l'un de l'autre, l'objet d'une opération de construction. Nous poserons que tout terme doit être envisagé sous l'angle des opérations de construction et de spécification dans lesquelles il entre⁶.

Dans la présente approche, le repérage est considéré du point de vue de la détermination. Mais construction et spécification mettent en jeu deux formes de détermination.

⁶ Ces considérations abstraites peuvent être illustrées par l'analyse déjà citée de l'alternance de la copule dans les énoncés équatif, possessif et locatif.

Construction est étroitement liée à la prédication d'existence et de ce fait même à la notion de quantification ; en même temps, le terme constructeur ne dit rien de la nature du terme qu'il construit : à ce titre il y a de l'indétermination. Spécification met en jeu la notion de détermination au sens d'une qualification : un terme est défini par sa relation à un autre terme.

En résumé, un énoncé se présente comme un enchevêtrement de relations (élémentaires) entre les termes, chaque terme se définissant par le réseau de relations dans lesquelles il entre, (ces relations peuvent concerner des termes relevant d'autres énoncés). Chaque terme a donc sa propre histoire, qui tient à son mode de construction (unique ou multiple en fonction des repères) et de spécification(s)⁷.

3. RÉPÉTITION: CONSTRUCTION ET SPÉCIFICATION

La série des marqueurs⁸ utilisés en russe pour signifier qu'une occurrence de prédicat est une seconde occurrence de ce prédicat est très variée : parmi les principaux termes nous en retiendrons quatre : *eščë raz*, *snova*, *opjat'*, *zanovo*⁹.

Ces marqueurs se distinguent notamment par la nature du rapport entre les occurrences p_i et p_j d'une relation prédictive¹⁰.

⁷ Dans cette perspective, le prédicat n'est plus (nécessairement) le noyau central de la relation : sur ce point cf. les propositions faites pour une théorie de la perfectivation (PAILLARD-89), ainsi que l'approche de l'objet développée dans FRANCKEL, PAILLARD-92).

⁸ Le terme *marqueur* désigne une unité de langue en tant que correspondant non pas à une valeur sémantique mais à une configuration de repérages (ci-dessus j'ai posé qu'un terme dans un énoncé se définissait par les relations de repérage dans lesquelles il entre.

⁹ Citons encore *vnov'*, *nanovo*, *syznova*, *obratno* sans oublier le pré-verbe *pere-*. Dans le cadre du projet de **Dictionnaire des mots du discours** en cours de préparation, cette série a fait l'objet d'une étude systématique. R. Camus a décrit *eščë raz*, *zanovo*, *vnov'*, *nanovo* (je lui ai emprunté les exemples correspondants à ces deux marqueurs), D. Paillard *snova*, *opjat'*.

¹⁰ D'autres paramètres interviennent : la sensibilité ou non à la réversibilité du procès ; l'ordre de prise en compte des occurrences selon que l'on respecte ou non la progression linéaire du texte ; l'évaluation subjective de la relation.

Eščë raz inscrit la répétition dans une perspective de dénombrement, l'occurrence p_j introduite par ce marqueur vient s'ajouter à une première occurrence p_i . La répétition se réduit à la **construction** de l'occurrence p_j , à la fois comme une occurrence "parmi d'autres" et comme occurrence "en plus" (pouvant entraîner une rupture dans la progression narrative).

- *Escë raz postučs', bez nosa ostavlju*
[Si tu frappes encore une fois (une fois de plus) je te démonte la figure]¹¹.
- *Zanjato.*
— *Pozvoni eščë raz.*
[C'est occupé.
— Appelle encore une fois.]

Snova signifie qu'une seconde occurrence p_j est construite en rapport à la non stabilisation d'une première occurrence p_i qu'elle reprend ou poursuit après interruption (cette non stabilisation de la première occurrence explique les rapports que *snova* entretient avec la réversibilité du procès comme forme particulière d'itération. Il y a **construction** de la seconde occurrence mais aussi **spécification** de celle-ci comme centrée à la différence de la première¹².

- *V ruke byl nož. On podnjaj ego i snova opustil, kak budto nanosja udar.*
[Il tenait un couteau à la main. Il le leva et le **rabattit** comme s'il portait / voulait porter un coup.]
- *Oba — i Ganka i usatyj — ležali na polu. (...) On /usatyj/ stal vstavat', upirajas' rukoj na stul, no povalil ego i snova sel na pol.*
[Tous deux — Ganka et l'homme aux moustaches — étaient à terre. Il (l'homme aux moustaches) entreprit de se relever en s'appuyant sur la chaise, mais la renversa et se **retrouva de nouveau** au sol.]

¹¹ Dans le texte russe et le texte français j'ai souligné le passage qui concernait plus directement le marqueur concerné.

¹² Cf. cette différence correspond à la dimension négative qu'introduit la base *nov*.

- *Otec xodil po stolovoj tjaželymi, zlymi šagami.(...) Otec, koto-ryj bylo ostanovilsja, slušaja Lanè, snova zabegal po komnate. [Le père arpentait la salle à manger d'un pas lourd, mauvais (...)] Le père, qui avait failli s'arrêter en écoutant Lanais, se remit à parcourir la pièce de long en large.]*
- *Ne polučilos'. Nu, pridětsja načnat' snova. [Ca n'a pas marché. Eh bien, il faudra remettre ça.]*

Opjat' signifie qu'une occurrence p_j doit être mis en relation avec une occurrence p_i , première et identique à p_j . *Opjat'* s'interprète donc comme une consigne demandant de **remonter** de p_j à p_i . La répétition intervient en rupture avec la progression linéaire du texte. La construction de p_j est indépendante de sa mise en relation avec p_i : la relation entre les deux occurrences est un rapport de **spécification** (la mise en relation des deux occurrences définit une identité).

- *Soldaty podskočili k vysokomu i sxvatili ego za ruki (...) Grubera opjat' sxvatili za ruki. [Les soldat se précipitèrent sur le grand (type) et le saisirent par les bras. (...)] Ils saisirent de nouveau Gruber par les bras.]*
- — *Deržu pari, on eë zaščitit ran'se, čem ja svoju. Vot čto značit protekcija. Otec so svjazjami. Zabotlivyj rukovoditel'. — Opjat' rukovoditel'! - sverknula glazami Magda. [— Je parie qu'il soutiendra avant moi. Voilà ce que c'est d'avoir des protections. Un père qui a des relations. Un directeur de thèse attentif. — Et c'est reparti sur les directeurs, - dit Magda les yeux brillants.]¹³*

Zanovo conjugue une double extériorité de p_j par rapport à p_i : celle qui est constitutive de la base *nov* d'une part, celle propre à *za* qui signifie qu'avec p_j on se place a priori hors du domaine de validation de p_i : sur le domaine des occurrences

¹³ La mise en relation des deux occurrences prenant son point de départ dans p_j , il est possible de **re-spécifier** la relation entre p_i et p_j en partant de p_i en combinant à *opjat'* les particules *že* et *-taki*. Pour *opjat' že p_j* est re-spécifié comme marquant l'impossibilité de sortir de p_j . Avec *opjat'-taki* : on ne devait pas/pensait pas avoir p_j en tant que répétant p_i ; étant donné une discontinuité première, p_j est re-construit comme répétition de p_i .

du procès, c'est p_j qui est la bonne occurrence, avec exclusion de p_i :

- (...) *redaktor zakazal poëtu dlja očerednoj knižki žurnala bol' šuju antireligioznuju poëmu. Etu poëmu Ivan Nikolaevič sočinil, i v očen' korotkij srok, no, k sožaleniju, eju redaktora niskol'ko ne udovletvoril. Očertil Bezdomnyj glavnoe dejstvujuščee lico svoej poëmy, to est' Iisusa, očen' čěrnymi kraskami, i tem ne menee vsju poëmu prixodilos', po mneniju redaktora, pisat' zanovo.*

[Le rédacteur avait commandé au poète pour la prochaine livraison de la revue un grand poème antireligieux. Ivan Nikolaevitch avait composé ce poème, dans des délais très courts d'ailleurs, mais, malheureusement, le rédacteur s'était montré fort peu satisfait du résultat. Bezdomnyj avait peint le personnage principal, - Jésus Christ - avec les couleurs les plus sombres, et pourtant, d'après le rédacteur en chef, il fallait réécrire entièrement tout le poème.]

- *Za leto našu školu otremontirovali. Steny v klasax zanovo pobelili, i byli oni takie čisten'kie, svežie, bez edinogo pjatnyška, prosto ljubo posmotret'.*

[Au cours de l'été l'école avait été remise en état. Les murs avaient été entièrement repeints en blanc, et ils étaient si propres, si neufs, sans la moindre tache que c'en était un régal pour les yeux.]

4. UŽ OU LA CONSTRUCTION COMPLEXE

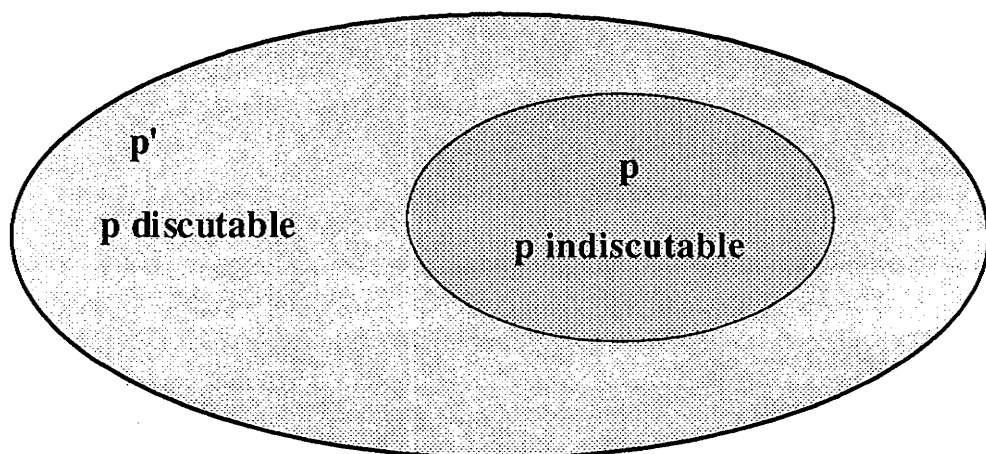
La particule *už* illustre dans toute leur complexité les enjeux de la construction d'une relation prédicative¹⁴.

Už construit une relation prédicative **p** comme **indiscutable** ce qui suppose qu'à un moment donné elle était l'enjeu d'une discussion, au double sens que peut avoir discutable :

- a. en cours de discussion ;
- b. soumis à la discussion et donc critiquable.

¹⁴ J'ai publié un premier travail sur *už* en 1984, largement repris et modifié dans le cadre de l'élaboration du *Dictionnaire*. Je reprends ici les principaux éléments de la caractérisation de ce terme.

Ainsi se laisse appréhender la double construction de la relation : comme discutable d'une part, comme indiscutable d'autre part. Ce que je propose de représenter de la manière suivante :



Les deux acceptions de “discutable” fondent une première distinction entre deux grandes classes d’emplois qui se distinguent formellement par la position de *už*:

- à l’initiale *už* signifie que la relation terme est discutable au sens de soumis à la critique ;
- postposé à un terme *už* signifie que le terme est en cours de discussion ;

On peut reformuler cette distinction en termes de construction :

- dans un cas, on change de valeur (et donc de repère constructeur) : en construisant sur le domaine une seconde valeur on invalide par là même le repère constructeur de la première valeur ;
- dans le second, par rapport à la non sélection d’une valeur, on fait intervenir un terme en tant que repère constructeur d’une valeur.

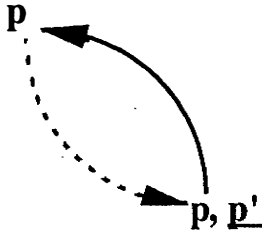
Je discuterai successivement ces deux cas, en commençant par le second, à l’intérieur duquel il convient d’introduire une seconde distinction basée sur la présence ou non dans le contexte gauche de **p** (dans le cas où **p** est présent on a un changement de repère concernant **p**).

A. Už en position initiale : en attendant **p**

A1. Changement de repères.

Lorsque **p** est présent dans le contexte gauche, *už* signifie que l'on reconstruit **p** à partir d'un nouveau repère. Cette reconstruction tend à conférer à **p'** une forme d'actualité :

Les différentes valeurs qui suivent sont fonction du repère



le soulignement de p' signifie qu'à un moment **p'** est privilégié par rapport à **p**.

qui fonde la réintroduction de la relation dans le texte.

Lorsque le repère est un marqueur du type *raz, esli, pust'*, il s'agit de reformuler **p** :

Etant donné **p** constaté (première construction) **p** le réintroduit comme incontournable en tant que définissant une inférence (*esli, raz*) ou encore en tant que valeur concédée (*pust'*) :

- *Čert znaet, začem vezli sjuda deda (...) Nu čo ž, Volodja, idite vstrečajte, a ja poka sbegaju v lavočku. Raz už deda privezli, bez ètogo ne obojděš'sja.*

[Qu'est-ce qui leur a pris d'amener le vieux ici (...) Bon, Volodia, vous les accueillez, et moi, pendant ce temps, je fais un saut au magasin. A partir du moment où le vieux est ici, on ne peut pas s'en passer (de vodka).]

- *A tot čo, vsě spit. Budi, budi, vtoroj raz kipjatit' ne budem. Ty čo, ego s soboj zaxvatiš' ?*

— Nu kuda že, - otmaxnulsja Zybin. - Ved' ego opjat' rastrjasět dorogoj, pust' už spit.

[Et lui qui dort toujours. Réveille le, mais réveille le, on ne va pas faire chauffer de l'eau deux fois. Comme çà, tu veux l'emmener avec toi ?

— Où veux-tu qu'il aille, fit Zybine. Il va de nouveau être secoué par les cahots du chemin, autant le laisser dormir.]

Lorsque le repère constructeur est un repère temporel du type *potom*, cela signifie qu'étant donné **p** constaté / souhaité / annoncé en t_i , S_0 (= l'énonciateur) le reconstruit comme localisé en t_j :

- *Kogda oni vse priexali na kvartiru Sergo, ona ležala na divane bez čuvstv. Kak vbežala v kabinet na vystrel i uvidela muža na polu vozle pismennogo stola, a rjodom brauning, tak vot i ruxnula. Potom už ee perenesli na divan.*

[*Quand ils arrivèrent à l'appartement de Sergo, elle était étendue sur le divan, sans connaissance. Au coup de feu elle était accourue dans la pièce et apercevant son mari gisant à terre, un revolver à côté de lui, elle s'était écroulée. Ce n'est que plus tard qu'on l'avait transportée sur le divan.*]

- (...) *Potom u žbudeš' čtat' svoi gazety.*

[*Tes journaux, tu les liras après.*]

Dans le premier énoncé on réinscrit l'événement dans sa véritable chronologie (effet de *flash back*); dans le second on reporte un événement à plus tard.

Lorsque le repère constructeur est un agent, *už* réaffecte à à un valideur S_j un procès préalablement affecté au valideur S_i :

- (...) *Pojdëmte skoree, skoree.*

— *Vot Artur Germanovič už s vami pobežit, skoree, skoree, — skazal on vežljivo i exidno.*

[*Pressons, pressons.*]

— *Arthur Germanovitch se fera un plaisir de venir avec vous, illico presto, dit-il d'un air poli et ironique.*]

- *Žal' tol'ko, čto ja ne udosužilsja sprosit' u professora, čto takoe šizofrenija. Tak čto vy už sami uznajte èto u nego.*

[*Le seul ennui, c'est que je n'ai pas eu le réflexe de demander au professeur ce que c'est la schizophrénie. Désolé, mais il faut que vous le lui demandiez vous même.*]

Associé à un terme comme *tak* dans un énoncé négatif ou interrogatif, *uz* signifie que S_0 mets en doute la position que l'interlocuteur a défini (question) ou encore met en avant une autre position sur un gradient (négation):

- *Primakov sudorožno dernul toščim kolenom, poterjanno pomi-gal na menja, izumlenno tixim golosom izrek:*

— *To est' kak ?*

— *Da vot tak, verite ili net v to, čto vami skazano ?*

Perepolox v starčeskom tele.

— *Nu, razumeetsja ... Nu konečno...*

— *A tak li už razumeetsja, professor Primakov ?*

[Primakov, dont le genou osseux était pris d'un tremblement nerveux, me regarda en clignant des yeux d'un air désespéré et dit d'une voix étranglée, l'air stupéfait :

— *C'est à dire ?*

— *Eh bien, croyez vous vraiment à ce que vous venez de dire ? Tout son corps de vieillard fut agit par un soubresaut.*

— *Mais, évidemment, mais bien sûr.*

— *Est-ce vraiment aussi évident que ça, professeur Primakov ?]*

• *Zemlja, na kotoroj ja rodilsja, izmenilas', ničego poxožego s prežnej. Izmenilsja i ja, no tak li už, čob ničego poxožego?...*

[La terre où je suis née, a changé, elle n' a plus rien de commun avec ce qu'elle était. Moi aussi j'ai changé, mais est-il possible que j'aie changé à ce point ?]

La dernière classe d'énoncés où **p** est présent contextuellement, apporte une confirmation paradoxale à notre hypothèse : le terme correspondant au repère constructeur est un terme interrogatif qui ne peut donc désigner qu'une classe de repères possibles ; il n'y a pas de repère constructeur distingué fondant la construction de la relation prédicative, et *uz* marque l'impossibilité de valider la relation :

• *(...) derevnja Poljanka stanet izvestna miru: zdes' rodilsja velikij čelovek !*

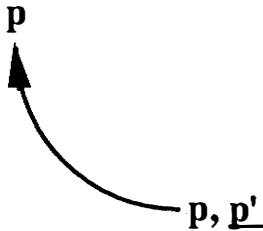
S godami mir vokrug menja sil'no razrossja, a ja izrjadno izmel'čal v svoix glazax - velikij, gde už! - no čestoljubivoe želanie sdelat' nečto vseobšče polezno, pust' už ne takoe bol'šoe, prodolžalo vo mne žit'.

[(...) Le village de Polianka deviendra célèbre dans le monde entier : ici est né un grand homme.

Avec les années le monde autour de moi a pris de toutes autres dimensions, et moi j'en ai considérablement rabattu sur mon propre compte, moi, un grand homme, vous voulez rire, mais néanmoins, l'ambition de faire quelque chose d'utile ne m'avait pas quitté, peu importe que ce fût à une bien moindre échelle.]

A2. La sélection de **p** comme déplacement sur le domaine

Dans les différents types d'énoncés on observe un décalage entre la prise en compte du domaine (sans qu'une valeur soit sélectionnée) et l'affectation d'un repère constructeur de la relation. A partir du moment où une valeur est sélectionnée, la prise en compte du domaine est réinterprétée comme actualisation de fait de l'autre valeur **p'**.



Les effets de sens particuliers au fonctionnement de type A2 sont liés en particulier à la nature du repère constructeur :

- *Nazovite ix vsech (...) I stal ja nazyvav', - nazval sosluzhivcev - eto legche legkogo, potom sosedej, tozhe ne slozno, a potom došlo do tovarišcej po učebe - tut užja stal dumat'.*

[Nommez-les tous. Et j'ai commencé, j'ai donné les noms de mes collègues de travail, c'est le plus facile, puis de mes voisins, ça aussi ce n'est pas difficile, ensuite on en est venu à mes camarades d'étude, et alors, là, par contre, je me suis mis à réfléchir.]

- *Tak vot u fontana. Xorošo ? - i sejšas že podumal, što net, ne xorošo, sliškom už tam ljudno.*

[Disons à la fontaine. Ça va ? Et aussitôt j'ai pensé que non, ça n'allait pas, que là-bas, il y avait bien trop de monde.]

La construction de **p** à partir de *tut* d'une part, de *sliškom* de l'autre, correspond à un déplacement du sujet sur le domaine, manifestant ce que l'on peut désigner comme une prise de conscience tardive.

Lorsque le repère constructeur est le sujet, la construction décalée de **p** signifie que sur le domaine cette valeur ne s'imposait pas a priori ; sa sélection est marquée comme marquant le dépassement d'un embarras ou d'un désarroi du sujet dans une situation où il n'était pas évident de choisir **p** par rapport à **p'**(= "éviter **p**") :

- *Pomogi, Egoruška. Ja bol'se ne mogu ničego sdelat'. Učit'sja ne xočet, xuliganit ... Na dnjax sosedskoj svin'e glaz vybil. Ja už sprosila doktora - doktor sosed-to, čoby ne žalovalsja.*

[Aide moi, Egor. Je ne sais plus quoi faire. Il ne veut pas étudier, il fait des bêtises... Récemment, il a crevé l'oeil du cochon du voisin. Je me suis décidée à demander au docteur (c'est le voisin) de ne pas porter plainte.]

- *Ty čto, živoj ? sprosil direktor žizneradostno. A ja už zvonil v miliciju, čto, mol, mučaeete našu učenuju čast'.*

[Alors, toujours en vie ? demanda le directeur d'un ton jovial. Moi, j'ai pris l'initiative d'appeler la milice pour leur dire: qu'avez-vous à persécuter nos savants ?]

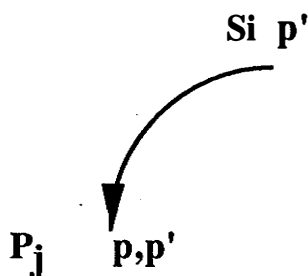
Le dernier cas envisagé est celui où dans le cadre d'une discussion, plusieurs positions sont envisagées / envisageables sans qu'a priori l'une ne s'impose. *Už* sert alors à introduire un point de vue qui tranche la discussion :

- *Da možet byt' i koldunja - soglasilsja on. My èto uvidim po poxoronomu inventarju. I konečno po čerepu. No esli ona už očen' molodaja, - prodolzal on podumav, - to vrjad li koldun'ja.*

[C'est peut être bien une sorcière, fit-il. Nous le verrons d'après l'inventaire funéraire. Et naturellement d'après le crâne. Mais si elle est vraiment très jeune, continua-t-il après une pause de réflexion, alors c'est peu probable que ce soit une sorcière.]

B. *Už* en position initiale : changement de position

Lorsque *už* est en position initiale, il marque que **p** est construit compte tenu d'une prise en compte préalable d'une autre valeur, **p'**, sur le domaine. Ce "ralliement" à **p** apparaît le plus souvent contraint et forcé : *už* signifie que pour S_0 (ou pour un autre sujet) **p** n'est pas la bonne valeur, mais qu'en même temps, il ne peut pas faire autrement que de la prendre en compte ; c'est donc sur fond de **p'** maintenu que **p** est construit :



- *Ona xotela sopereživat' mne, da ne možet. Už raz doč' sbežala ot muža, to značit ej bylo nesladko s nim.*

[Elle voudrait bien compatir avec moi, mais ce n'est pas possible. Si sa fille est allée jusqu'à quitter son mari, c'est qu'elle n'était pas bien avec lui.]

- *Už esli mne sud, menja ubit', to žit' na zemle pridetsja liš kakim nibud' isključitel'nym pravednikam.*

[Si l'on va jusqu'à dire que je dois être jugé, que je dois être exécuté, alors il ne sera donné de vivre qu'à quelques justes hors du commun.]

- *Ja prekrasno soznaju, kak ubijstvenna sejčas moja iskrennost', no viljat' i vygoraživat' sebja ne xoču. Už pust' Majiny roditeli obo mne nelestno dumajut, zato verjat mne.*

[Je suis pleinement conscient que ma sincérité est cruelle, mais je refuse de biaiser et ne veux pas me protéger. Tant pis si les parents de Maïa ont une mauvaise opinion de moi, l'important c'est qu'ils me croient.]

Précédant une conjonction comme *raz*, *esli*, *pust'*¹⁵ le sujet marque que quelles que soient ses propres positions (à savoir **p** faux, inacceptable, mauvais, autrement dit **p'**) il ne peut pas faire autrement que de se situer dans la logique que définit **p**.

Combiné avec un comparatif, *už* signifie que le terme **y** posé comme préférable à **x** l'est en fait étant donné **x** a priori préférable à **y**, ce qui revient à poser qu'entre deux maux on choisit le moindre :

- *Ne proživu bez tebja, — voznenavižu ljudej, sojdu s uma. Už lučše by ne vstrečat'sja s toboj.*

[Je ne pourrai pas vivre sans toi, je me mettrai à haïr les gens, je deviendrai fou. Il aurait mieux valu ne pas te rencontrer.]

¹⁵ Comparer avec les emplois ci-dessus où *už* est postposé à ces mêmes conjonctions.

• *Už lučše bylo v Moskve.*

[C'était quand même mieux à Moscou.]

L'ouverture sur **p** peut se faire par questionnement-interpellation de l'interlocuteur, **p** étant a priori inaccessible / impensable pour S_0 .

• *Pomniš', kak-to ty mne rasskazyval o jazyčnikax, kotorye dlja svoix bogov ubivali ljudej ... Zadabrivali...*

— *Už ne xočes' li ty tut najti sxodstvo so mnoj ?*

[Tu te rappelles, un jour tu m'as parlé des païens qui immolaient des humains à leurs dieux ... Ils cherchaient à se les rendre favorables.

— *Tu vas pas me dire qu'il y a une ressemblance avec moi ?]*

Dans la polarisation **p'** - **p** S_0 et S_1 (= le coénonciateur) entrent dans d'autres configurations.

Ainsi, S_1 peut être le support d'un doute ou d'une appréhension concernant **p** (ce qui équivaut à actualiser **p'**); le passage à **p** consiste alors à dépasser ce doute initial de S_1 .

• *Kak ty dumaeš', ne prostuditsja on ?*

— *Už ne prostuditsja. Teplo že !*

[Qu'est ce que tu en penses, il ne va pas prendre froid ?

— *Il n'y a vraiment pas à s'en faire. Il fait chaud.]*

Il peut s'agir également de **p** souhaité par S_1 mais rejeté par S_0 précisément relativement à S_1 ; S_0 ne prend en compte **p** (en relation à d'autres termes que S_1) que pour mieux revenir à **p'** en relation à S_1 .

• *Pomilujte, — snisxoditel'no usmexnuvšis', otozvalsja professor, už kto - kto, a vy-to dolžny znat', čto rovno ničego iz togo, čto napisano v evangelijax ne proisxodilo na samom dele nikogda, i esli my načnem ssylat'sja na evangelija, kak na istoričeskij istočnik...*

[Mille pardons, fût le professeur, avec un rire condescendant.

Ce que l'on peut admettre éventuellement de la part de certains, est inacceptable dans votre cas: vous devez savoir qu'absolument rien de ce qui est écrit dans les Evangiles ne s'est produit, et que si nous commençons à nous référer aux Evangiles comme à une source historique ...]

• *Tovarišč Bezdomnyj, pomilujte, — otvetilo lico, krasneja, pjatjas' i uže raskaivajas', čto vvjazalos' v èto delo.*

— *Net, už kogo-kogo, a tebja-to ja ne pomiluju, —s tixoj nenavist'ju skazal Ivan Nikolaevič.*

[Camarade Bezdomny, soyez indulgent, répondit la personne, en reculant toute rouge et en regrettant déjà de s'être fourée dans cette affaire.

— En aucun cas, même si je suis capable d'être indulgent avec certains, dans ton cas c'est exclu, fit Ivan Nikolaevitch d'une voix basse débordant de haine.]

Je terminerai cette présentation de *už*¹⁶ par un type d'énoncés où *už* signifie que le narrateur garde ses distances par rapport à un événement *p* où se trouve impliqué un autre sujet; il vient se positionner en *p* tout en marquant que pour lui ce n'est pas le bon comportement :

• Annuška, naša Annuška ! S Sadovoj ! Eto ee rabota ! Vzgljala ona v bakalee podsolnečnoe maslo, da litrovku o vertušku i razbej ! Vsju jubku izgadila... Už ona rugalas', rugalas' ! A on-to bednyj, stalo byt', poskolznulsja da i poexal na rel'sy... [Annouchka, Annouchka. De la rue Sadovaïa. C'est son travail. Elle avait acheté à l'épicerie de l'huile de tournesol, mais voilà qu'elle casse la bouteille contre le tourniquet. Toute sa jupe était tachée. Ah ça, qu'est ce qu'elle a juré ! Lui, le pauvre, ça l'a fait glisser et il s'est retrouvé sur les rails...]

En présentant un ensemble de régularités caractéristiques du fonctionnement de *už* j'ai voulu montrer en quoi la construction d'une relation prédicative ressortit à une problématique de la complexité.

En premier lieu, la construction d'une relation prédicative met en jeu un ensemble de relations, entre les termes directement impliqués dans la relation prédicative, mais aussi avec des termes relevant d'autres relations, la pondération des uns et des autres étant éminemment variables. En même temps, il est possible de dégager les régularités sous-jacentes à cette variation.

En second lieu, la mise en place de la relation prédicative et son interprétation prend des formes diverses en fonction de la nature des termes qui servent de repères constructeurs (on retiendra que l'on ne part pas nécessairement du "noyau verbal").

En troisième lieu, le jeu des sujets énonciateurs est lui aussi extrêmement variable. Il est possible d'en rendre compte en

¹⁶ Tout en laissant de côté de nombreuses données.

termes de positions convergentes ou divergentes concernant la construction / spécification d'une valeur sur le domaine associé à **p**.

Cette complexité ne semble pas pouvoir être traitée dans un cadre strictement syntaxique¹⁷; au contraire, le fonctionnement de *už* (mais cela est aussi vrai de tous les autres mots du discours, particules et adverbess de phrase) ne respecte pas des moules syntaxiques préétablis. **Tout est affaire de construction.**

La problématique de l'altérité que je cherche à développer en articulant le plan prédicatif et le plan énonciatif, reformule l'opposition intra / interprédicatif en termes de simple / complexe, **le complexe étant premier**, et conduit à regarder avec quelque suspiscion les propositions trop simples avec les linguistes sont habitués à travailler.

BIBLIOGRAPHIE

— DE VOGUE S., PAILLARD D., 1987: "Modes de présence de l'autre", **Particules énonciatives en russe contemporain**, Vol. II, Paris.

— DE VOGUE S., PAILLARD D., 1992: **Altérité et déformation. Théorie des repères et structuration d'un dire**. Ophrys (à paraître).

— FRANCKEL J.-J., PAILLARD D., 1992: "Objet: construction et spécification d'occurrences", **Le Gré des Langues**, 4, Paris.

— PAILLARD D., 1984a: **Enonciation et détermination en russe contemporain**, I.E.S., Paris.

— PAILLARD D., 1984b: "*Už* ou l'indiscutable", **BULAG**, 13, Univ. de Franche-Comté.

— PAILLARD D., 1989: "Le chagrin est-il buvable ? Pour une théorie de la perfectivation", in: **La notion de prédicat**, Collection URA 648, Paris 7.

¹⁷ Pas plus qu'il n'est possible de décrire le "sens" de *už*.



CONSIDÉRATIONS SUR LA CO-RÉFÉRENCE

par

Jarmila Panevová
Université Charles
Prague

1. Par co-référence nous entendons ici l'identité d'entités auxquelles on peut référer : les entités co-référées peuvent être dénotées par différentes unités, telles que des noms, des pronoms, des éléments effacés ("nuls"), etc. Nous laisserons de côté une co-référence notionnelle telle que *L. N. Tolstoj — avtor romana Anna Karenina*, qui se trouve en dehors du domaine purement linguistique.

Certains types de co-référence sont déterminés par des règles de grammaire plus ou moins strictes, certains dépendent de la structure du discours. Malheureusement il n'existe pas de délimitation vraiment nette entre ces deux types. Nous voudrions discuter ici plusieurs problèmes de co-référence en liaison avec les constructions inter- et intraprédicatives.

2. En ce qui concerne les relations anaphoriques dans les phrases (1), (2) et (3) ci-après nous avons affaire à ce qu'il est convenu d'appeler une co-référence textuelle (HAJIČOVÁ et al, 1985-87) :

(1) *Ivan postučal v dver'. On vosel, snjal šapku i skazal...*

(2) *Saša vstretil Ivana na ulice. On emu skazal, čto Jura bolen.*

(3) *Saša dogovorilsja s Ivanom, čto on otvezet dedušku na vozkal.*

La détermination de l'antécédent (contrôleur) dépend du savoir partagé par les participants du discours.¹ Non seule-

¹ Pour quelques suggestions concernant ce phénomène, cf. HAJIČOVÁ, VRBOVÁ-82 et HAJIČOVÁ-87.

ment (2) et (3), mais également (1) ont plusieurs lectures sémantiques, dues au fait que le pronom en tant qu'unité de langue est un terme vague (indistinct). Bien qu'en (1) le contrôleur puisse se trouver en dehors du fragment de texte donné, l'interprétation d'*Ivan* comme antécédent de *on* semble évidente; néanmoins cette interprétation repose sur des procédures d'inférence fondées sur un savoir commun (frapper à une porte et entrer ensuite est une séquence d'actions naturelle). La différence entre (1), (2) d'une part, et (3) de l'autre, c'est à dire entre anaphore interphrastique et intraphrastique, ne joue pas de rôle ici. Dans tous les exemples examinés nous avons affaire à une co-référence textuelle.²

3.1. La description de constructions infinitives "sous contrôle" semble être un exemple clair de co-référence grammaticale. Pour la description de constructions objectives enchâssées par des "verbes de contrôle" (cf. infra), nous acceptons également le principe de contrôle (ou opération d'équi-effacement). Néanmoins les différentes études qui utilisent ces notions linguistiques pour déterminer les entités qui se trouvent en relation de co-référence donnent des explications différentes. Chomsky (1980) parle du trait de "contrôle du sujet" avec des verbes tels que *to promise*, *to try* en anglais. Růžička (1983) a réexaminé cette affirmation de Chomsky et est parvenu à la conclusion que ce sont les rôles thématiques (les cas profonds) plutôt que les fonctions syntaxiques qui influencent l'"infinitivisation" sous contrôle, et

² KOKTOVÁ-91 a proposé une solution possible concernant l'anaphore intraphrastique, en faisant abstraction, de façon raisonnable, des sens "trans-phrastiques" (extra-phrastiques) de ses exemples. Elle concentre son attention sur ce que nous appelons la co-référence grammaticale. L'auteur analyse également un certain nombre d'ouvrages sur ce problème avec un grand esprit critique. Cependant on peut observer une confusion terminologique dans cette branche de la linguistique : les relations co-référentielles, contrôlées et anaphoriques ne sont pas utilisées de façon suffisamment tranchée par certains auteurs. De plus, les approches elles-mêmes manifestent des différences essentielles. Cf., par exemple, la différenciation qu'opère Bosch (1983, 1986/87) entre pronoms "syntaxiques" et "référentiels" et l'argumentation justifiée et convaincante de Bogusławski (1991) contre certaines positions de Bosch.

que les aspects pragmatiques doivent également être pris en considération.³

3.2. Le groupe de verbes tchèques et russes (ainsi que leurs équivalents anglais) présentant des “capacités de contrôle” que nous avons analysé (cf. PANEVOVÁ-86) a été divisé en quatre sous-groupes. Dans trois d’entre eux la prédication (proposition) contenant le membre contrôlé a la fonction Objet à l’intérieur de la structure prédicative complexe ; dans le dernier groupe elle est reliée au verbe principal par la fonction “profonde” appelée Intention (des “gouverneurs” typiques pour cette fonction sont les verbes de (loco)motion).

Nos conclusions concernant ce type de contrôle dans le cadre d’une Description Générative Fonctionnelle (cf. récemment SGALL et al-86) sont les suivantes : le *contrôleur* est décrit comme une *fonction sémantique* (cas profond, participant) de la proposition gouvernante, le *contrôlé* comme un *sujet de surface* (potentiel) de la proposition enchâssée (effacée, naturellement, dans les constructions infinitives). Les constructions infinitives elles-mêmes n’admettent pas l’expression d’un sujet en surface ; le sujet possible dans leur prédication développée respective avec certains verbes contrôleurs est inacceptable en surface.

3.2.1. Dans le groupe de verbes V_1 la co-référence $Act_g = Ss_d$ est présente.⁴ De plus, pour certains verbes du groupe V_1 cette co-référence est obligatoire (Act^{obl}), pour d’autres elle est optionnelle (Act^{op}) : dans ce cas la construction infinitive

³ FRIED-91 analyse également ce problème en détails. Elle admet l’importance des “rôles sémantiques”, mais elle indique également que ce n’est pas suffisant pour prévoir les faits concernant le “contrôle-objet” ; elle rejoint ainsi la position de COMRIE-84, qui insistait sur le caractère pragmatique du contrôle en russe. Le désaccord entre FRIED et moi-même provient d’une différence d’approche de la classification des cas profonds (cf. PANEVOVÁ-74/75, 77) ; dans notre approche, nous pouvons nous passer d’information morphologique, que FRIED (op. cit., p. 28) mentionne dans le cas de “contrôle-objet”.

⁴ Abréviations : Act = Acteur ; Ss = Sujet de Surface ; Dest = Destinataire ; Obj = Objet ; V = Verbe ; indices : g = gouverneur, d = dépendant, g = général ; exposants : obl = obligatoire ; op = optionnel.

coexiste avec une proposition dépendante, et peut être avec une construction nominale. V_1 avec Act^{obl} inclut, par exemple, *bojat'sja₁⁵, imet' želanie, osmelit'sja, uspevat', zabyvat'₁, otkazyvat'sja₁, načinat'₁, perestavat'*, etc. Les verbes tels que, par exemple, *bojat'sja₂, zadumat', zasluživat', gotovit'sja, starat'sja, stremit'sja, soglašat'sja, probovat', nenavidet'*, appartiennent à la classe V_1 avec Act^{op} .

(4) *Ivan_i (Act_i) boitsja [Ss_i] pokinut' mat', tak kak ona bol'na.*

(5) *Ivan_i (Act_i) uspevaet [Ss_i] poseščat' vse lekicii po special'nosti.*

(6) *Ivan_i (Act_i) imeet želanie / boitsja [Ss_i] byt' vključen v pervuju gruppu.*

L'exemple (6) illustre le fait qu'il est nécessaire pour le contrôlé d'être formulé en termes de fonctions syntaxiques (dans le cas présent : comme Ss_i , cf. note 3 et infra).

3.2.2. Dans le groupe V_2 , contenant des verbes avec le contrôle $Dest_g = Ss_d$ (là encore, avec soit Act^{obl} soit Act^{op}) on peut trouver les verbes suivants : *rekomendovat', zapreščat', prikazyvat', trebovat', obuslovlivat', ubeždat', ugovarivat'*, etc.

(7) *Otec_i (Act_i) ugovoril syna_j (Dest_j) [Ss_j] poexat' na more.*

(8) *Direktor_i (Act_i) zapretil učeniku_j (Dest_j) [Ss_j] byt' zapisan v spiske interesujuščixsja.*

Les exemples où certains participants sont à caractère général ne sont pas à exclure, cf. (9) :

(9) *Redaktor_i (Act_i) rekomenduet (Dest_{gen}) [Ss_{gen}] vključit' stat'ju Ivanova v sbornik.⁶*

⁵ Le chiffre en indice après un verbe indique l'une des lectures d'une unité lexicale ambiguë.

⁶ Il faut faire ici une remarque supplémentaire. Il ne fait pas de doutes que sont en jeu des aspects pragmatiques : la co-référence est liée à un certain degré de généralisation des participants également dans le groupe V_1 :

(6a) *Direktor_i (Act_i) soglasilsja [Ss_i / Ss_{gen}] organizovat' èto meroprijatie.*

(6b) *Devuška_i (Act_i) soglasilas' [Ss_{gen}] organizovat' èto meroprijatie.*

Il est bien clair que Act_i participe en tant que Ss à l'action exprimée par la construction infinitive, mais les unités sous contrôle peuvent co-référencer

3.2.3. Le groupe V_3 à “double” co-référence (consistant en deux verbes seulement) semble être sujet à caution : il est totalement refusé par certains locuteurs (qui classifient les deux verbes comme identiques au groupe V_1), d’autres locuteurs n’acceptent la co-référence analogue à V_2 que moyennant des contraintes lexicales spécifiques. Selon notre analyse, avec les verbes du groupe V_3 (*obeščat’*, *otkazyvat’*, tch. : *odpírat*, angl. *to refuse*) aussi bien la co-référence $Act_g = Ss_d$ que $Dest_g = Ss_d$ est possible :

(10) *Otec_i (Act_i) obeščal rebenku_j (Dest_j) [Ss_j] povesti ego v zoopark.*

(11) ? *Roditeli_i (Act_i) obeščali detjam_j (Dest_j) [Ss_j] polučit’ konfety, esli oni nakonec zamolčat.*

(12) *Oni_i (Act_i) nam_j (Dest_j) obeščali [Ss_j] požit’ sebe u nix na dače.*

(13) *Roditeli_i (Act_i) otkazali synu_j (Dest_j) [Ss_{i/j}] idti v kino ...*

(13a) [Ss_j] ... *vmeste s nim.*

(13b) [Ss_j] ..., *tak kak u nego ploxie otmetki.*

3.2.4. Le groupe V_4 comprend des verbes avec un complément (participant) que POLDAUF-59 nomme Intention⁷ : *posylat’*, *vygonjat’*. Ici l’Objet joue le rôle de contrôleur et c’est la co-référence $Obj_{jg} = Ss_d$ qui est présente :

(14) *Oni_i (Act_i) poslali Ivana_j (Obj_j) [Ss_j] raznesti ob’’javlenija po gorodu.*

(15) *Mačexa_i (Act_i) v janvare vygnala dočku_j (Obj_j) v les [Ss_j] prinesti jagodu.*

3.3. La façon dont on peut décrire les phénomènes illustrés dans les sections 3.2.1 à 3.2.4 dans le cadre théorique de la description générative fonctionnelle ne sera indiquée ici que brièvement : l’information sur le type de contrôle (subdivisé

seulement partiellement; en (6a) une interprétation avec un acteur général (...*budet organizovat’sja*) est plus évidente, alors que (6b) suggère une interprétation avec une pleine co-référence entre Act et Ss (*devuška*).

⁷ Un autre verbe de ce groupe (cf. aussi les verbes de mouvement) a un caractère semblable à V_1 : un Ss_d obligatoirement contrôlé par Act_g :

(i) *On_i prišel [Ss_i] posmotret’ vystavku.*

(ii) *Brat_i poexal [Ss_i] kupat’sja v reke.*

de V_1 à V_4) et sur son caractère obligatoire ou optionnel doit être attachée à l'item lexical du verbe particulier, et être donnée dans la valence-cadre du verbe (les cas profonds du verbe). On doit également savoir quel cas profond de la valence-cadre du verbe peut être converti en sujet de surface⁸ en construction passive, et cette information sera marquée par un trait spécial dans le cadre verbal de l'item lexical particulier.

4. L'équi-effacement avec les constructions infinitives que nous avons analysées est considéré essentiellement comme ayant un caractère grammatical. En relation avec cette affirmation se posent les questions suivantes :

(a) ce caractère est-il partagé par les nominaux verbaux dérivés des verbes contrôleurs ?

(b) dans ce cas, la grammaticalité du contrôle peut-elle être considérée de la même façon pour les participants effacés dans les nominalisations dépendant des verbes énumérés ci-dessous ?

Nous allons d'abord examiner la question (a) : en (16), (17) et (18) il n'y a probablement aucune raison que les nominaux perdent les possibilités de contrôle des verbes-sources, cf. *rešenie poexat', prikaz otkryt' okno*:

(16) *Soglasovanie parlamenta_i (Act_i) [Ss_i/Ss_{gen} /Ss_{cor}] podpisat' dogovor bylo ob"javleno v pečati.*⁹

(17) *Ivan_i (Act_i) byl blagodaren za pozvolenie (Dest_i / Dest_{cor}) [Ss_i /Ss_{gen}] vyvezti bol'nyx za gorod.*

(18) *Rekomendacija (Dest_i / Dest_{gen} / Dest_{cor}) [Ss_i /Ss_{gen} /Ss_{cor}] vstavit' brata v spisok učastnikov ne byla Ivanom_i (Act_i) učtena.*

Cependant, entre les exemples (16) à (18) et les exemples ci-dessous d'une part et les exemples (4) à (15) d'autre part il y a deux différences fondamentales :

⁸ Ce n'est pas nécessairement l'Objet : il arrive qu'un Destinataire puisse également être converti en sujet d'une phrase passive, ex.: *to inform somebody (Dest) about something (Obj) -> somebody was informed about something* (il en va de même en russe et en tchèque).

⁹ Le symbole "cor" en indice est utilisé ici pour marquer une anaphore extra-phrastique, par exemple pour une entité précédemment mentionnée dans le texte ou connue d'après la situation.

(i) les constructions infinitives bloquent complètement l'expression du sujet;

(ii) les participants du nominal peuvent être exprimés, mais dans certaines circonstances il peuvent être omis. Par conséquent, avec des nominaux (même ceux qui sont dérivés de verbes contrôleurs) il existe plusieurs interprétations, soit à cause de la possibilité de co-référence extra-phrastique (un contrôleur se trouve en dehors de la phrase), ou à cause d'une généralisation des participants. Essentiellement, le contexte lexical exerce une influence sur (augmente ou réduit) le nombre des interprétations, cf. (16a), (16b) :

(16a) *To, čo parlament soglasilsja, čoby [Ss_{gen}] bylo sdelano, čo dogovor budet podpisan, bylo...*

(16b) *To, čo parlament soglasilsja, čo prezident [Ss_{cor}] podpišet dogovor, bylo...*

Cependant, avec un "vice-ministre" à la place d'un "parlement" dans le rôle de l'Acteur dans une construction nominale, l'interprétation Act_i = Ss_i est hautement probable, cf. (16c) :

(16c) *To, čo zamministr_i soglasilsja, čo on_i podpišet dogovor, bylo... (= soglasovanie zamministra_i podpisat'...)*

En (17) et (18) on trouve les mêmes possibilités. Les paraphrases suivantes sont possibles :

(18a) *Rekomendaciju [Act_{cor}] emu (Dest_i), čoby on_i (i = Ivan) vstavil brata v spisok ... Ivan ne učel.*

(18b) *Rekomendaciju [Act_{cor}] (Dest_{gen}), čoby [Ss_{gen}] bylo sdelano, čo brat budet vključen ..., Ivan_i ne učel.*

(18c) *Rekomendaciju [Act_{cor}] [Dest_{cor}], čoby [Ss_{cor}] vključil brata v spisok, Ivan (Act_i) ne učel.*

La force de la relation "contrôleur - contrôlé" (correspondant au type V₂) est si forte qu'il influe sur toutes les interprétations. La situation est, bien sûr, compliquée par le fait que c'est d'une co-référence à la fois grammaticale et textuelle qu'il s'agit ici, ce qui multiplie le nombre des lectures.

5. Les deux groupes de verbes donnés ci-dessous semblent avoir "quelques possibilités de contrôle" sur les participants

effacés de leurs nominaux¹⁰. Cela est conditionné par leur sémantique lexicale et par leur valence verbale en tant qu'indicateurs d'un "contrôle suspectable".

5.1. Si l'Objet en tant que partie de la valence-cadre verbale du premier groupe de verbes est nominalisé et l'Acteur du nominal est effacé, on attend le contrôle $Act_g = Ss_d$.¹¹ Deux sous-groupes de verbes sémantiquement différents servent d'exemples. Le premier peut être illustré par (Act-*kto*) *opisyvat'* (Dest-*komu*) (Obj-*čto*); (Act-*kto*) *informirovat'* (Dest-*kogo*) (Obj- *o čem*).

Cf. (19) et (20) :

(19) *Roditeli*_i (Act_i) *opisali detjam*_j (Dest _j) [Ss_i] *putešestvie po zarubežnym stranam*.

(20) *Xozjajka*_i (Act_i) *informirovala turistov* (Dest _j) [Ss_i] *o vydače čistogo bel'ja*.

Si l'on se rappelle la note 10, certaines interprétations additionnelles de (19) et (20) sont parfaitement acceptables, et même préférables dans certains contextes lexicaux, en particulier des lectures avec un acteur général d'une construction nominale, cf. (21) :

(21) *Proxodjaščie*_i (Act_i) *opisali policejskomu*_j (Dest _j) *strel'bu* [Ss_{gen}] *okolo kladbišča*.

Le second sous-groupe est représenté par exemple par les verbes :

(Act-*kto*) *poražat'* (Dest-*kogo*) (Obj-*čem*);

(Act-*kto*) *opečalivat'* (Dest-*kogo*) (Obj-*čem*);

de même : *trevožit'*, *šokirovat'*, *bespokoit'*:

(22) *Syn*_i (Act_i) *trevožit mat'* (Dest _j) [Ss_i] *strannym povedeniem*.

¹⁰ Nous avons donné des exemples de chevauchement entre co-référence grammaticale et co-référence textuelle dans la section 4. Dans la section 5 nous laissons de côté la co-référence textuelle extra-phrastique, et nous essayons d'avoir quelque doute sur la co-référence grammaticale. En fait, nous avons suivi la méthode d'analyse utilisée par KOKTOVÁ-91, cf. également PANEVOVÁ-91.

¹¹ Le contrôle est formulé par analogie avec les sections 3.2.1 à 3.2.4 sur la fonction sujet des contrôlés, bien que dans les nominaux manque l'opposition actif / passif. Ce fait s'est présenté également ci-dessus dans l'exemple (18b).

(23) *Doč' _i (Act_i) opečalila mamu_j (Dest_j) [Ss_i] ot'ezdrom bez proščanija.*

5.2. Nous avons également trouvé un groupe de verbes avec le Destinataire comme contrôleur attendu du sujet "nul" (effacé) de son nominal en fonction sémantique d'"Objet", par exemple :

(Act-*kto*) *proščat'* (Dest-*kogo*) (Obj-*za čto*);

(Act-*kto*) *pripisyvat'* (Dest-*komu*) (Obj-*čto*);

(Act-*kto*) *prinudit'* (Dest-*kogo*) (Obj-*k čemu*);

(Act-*kto*) *otučat'* (Dest-*kogo*) (Obj-*ot čego*) :

(24) *Policejskie_i (Act_i) prinudili prestupnika_j (Dest_j) k [Ss_j] priznaniju.*

(25) *Nakonec sud_i (Act_i) pripisal prestupniku_j (Dest_j) [Ss_j] ograblenie vsex postradavšix.*

(26) *Roditeli_i (Act_i) prostili syna_j (Dest_j) za [Ss_j] častoe otsutstvie na zanjatijax.¹²*

On peut démontrer par les exemples suivants que la frontière est floue entre les traits grammaticaux et les faits pragmatiques (ou ontologiques) lorsqu'il s'agit d'expliquer les phénomènes de contrôle :

(27) *Roditeli_i (Act_i) napomnili synu_j (Dest_j) [Ss_i / Ss_j] želanie ubrat' komnatu.*

(28) *V vystuplenii po radio (Act_{gen}) napomnili slušateljam_j (Dest_j) [Ss_{gen} / Ss_j] osuždenie intervencii inostrannyx vojsk.*

5.3. Le raisonnement qui nous amène à introduire le domaine complexe des nominalisations dans les considérations sur la co-référence, qui est en lui-même fort mystérieux, s'appuie sur deux arguments :

(A) dans des exemples comme (16) à (20), (27) et (28) le locuteur a la possibilité de s'exprimer de façon suffisamment explicite en mentionnant les participants effacés. L'efface-

¹² On peut à juste titre critiquer le caractère non naturel et gauche de certains exemples, mais leur acceptabilité structurelle est en principe rendue par une structure grammaticale (ou discursive), et c'est ce qui importe ici. Nous adressons nos remerciements pour leurs remarques stimulantes sur l'acceptabilité des exemples russes et mes jugements à leur sujet aux participants de la conférence de Lausanne (juin 1991), tout spécialement à A. Bogusławski, J. Fontaine, E. Padučeva, P. Sériot et D. Weiss.

ment qu'il effectue est donc probablement lié à la supposition qu'il doit pouvoir être compris sans malentendu, à cause de la co-référence attendue.

L'argument (A) n'étant pas assez convaincant, nous utiliserons également le suivant :

(B) la supposition mentionnée en (A) n'est partagée par aucun nominal. Les exemples (29) à (31) ne sont acceptables que dans des contextes appropriés, les participants manquant aux noms verbaux sont des ellipses. Il ne s'agit pas ici de trouver une explication grammaticale ou le caractère systématique du phénomène de co-référence :

(29) *Iz-za molčanija ona stala gotovit' obed.*

(30) *Pri otsutstvii xozjain zažeg peč'.*

(31) *Nesmotrja na peregruzku prepodavatel' pročital učenicam stixi.*

6. En conclusion nous voulons insister sur le fait que, en distinguant entre une co-référence textuelle et une co-référence grammaticale, nous avons montré des exemples clairs de chacun des deux types (analysés dans les sections 2 et 3 respectivement). Ces types constituent un centre pour la description linguistique du domaine considéré. L'explication des exemples dans les sections 4 et 5 du point de la co-référence n'est pas suffisamment claire et ils doivent donc être considérés comme se trouvant à la périphérie.¹³

Bien que nos investigations sur les phénomènes de contrôle et les nominaux verbaux soient encore à un stade préliminaire, il nous semble que la classification des verbes et de leurs dérivés nominaux avec effacement de leurs actants ouvre des perspectives et mérite d'être poursuivie.

(traduit par Patrick Sériot)

¹³ On utilise ici les termes classiques de l'École linguistique de Prague. cf. également le volume 2 des Travaux linguistiques de Prague, consacré à cette dichotomie.

BIBLIOGRAPHIE

— BOGUSŁAWSKI A., 1991 : "Pronouns : Pure Identity Markers vs Effective Identification Resumers", in **Etudes de linguistique romane et slave**, vol. 1, Cracovie, p. 79-94.

— BOSCH P., 1983 : **Agreement and Anaphora**, London, Academic Press.

— BOSCH P., 1986/7 : "Pronouns under Control?", **Journal of Semantics**, 5, pp. 65-78.

— CHOMSKY N., 1980 : "On Binding", **Linguistic Inquiry**, 11, pp. 1-46.

— COMRIE B., 1984 : "Subject and Object Control : Syntax, Semantics, Pragmatics", **Proceedings of the 10th Annual Meeting of the Berkeley Society**, pp. 450-464.

— FRIED M., 1991 : **The Notion of Subject as a Universally Necessary Grammatical Category**, Univ. of California, Berkeley (ms).

— HAJIČOVÁ E., 1987 : "Focussing — a Meeting Point of Linguistics and Artificial Intelligence", in **Artificial Intelligence II : Methodology, Systems, Applications** (ed. by Ph. JOURRAND and V. SGUREV), Elsevier, North Holland, p. 311- 323.

— HAJIČOVÁ E., VRBOVÁ J., 1982 : "On the Role of the Hierarchy of Activation in the Process of Text Understanding", in **COLING-82 Proceedings** (ed. by J. HORECKÝ), Amsterdam, North Holland, pp. 107-113.

— HAJIČOVÁ E., PANEVOVÁ J., SGALL P. , 1985-87 : "Coreference in the Grammar and in the Text, part. I", **Prague Bulletin of Math. Linguistics**, n°44, 1985, p. 3-22; part II : n°46, 1986, p. 1-11; part III : n°48, pp. 3-12.

— KOKTOVÁ E. (1991) : "Intrasentential Anaphora", **Acta Linguistica Hafniensia** 23, pp. 49-81.

— PANEVOVÁ J. (1974-75) : "On Verbal Frames in Functional Generative Description, part I", **The Prague Bulletin of Math. Linguistics**, n°22, p. 3-40, part II : n°23, pp. 17-52.

— PANEVOVÁ J., 1978 : "Verbal Frames Revisited", **The Prague Bulletin of Math. Linguistics**, n°28, pp. 55-72.

— PANEVOVÁ J., 1986 : "The Czech Infinitive in the Function of Objective and the Rules of Coreference", in **Language and Discourse : Test and Protest** (A Festschrift for P. SGALL, ed. by J. L. MEY), Amsterdam-Philadelphia, J. Benjamins, pp. 123-142.

— PANEVOVÁ J., 1991 : “Koreference gramatická nebo textová”, **Etudes de linguistique romane et slave**, vol. 1, Cracovie, pp. 495-506 [*Co-référence grammaticale ou textuelle*].

— POLDAUF I., 1959 : “Děj v infinitivu”, **Slovo a slovesnost**, n° 20, pp. 183-202 [*L'action à l'infinitif*].

— RŮŽIČKA R., 1983 : “Remarks on Control”, **Linguistic Inquiry**, n°14, pp. 309-324.

— SGALL P., HAJIČOVÁ E., PANEVOVÁ J., 1966 : **The Meaning of the Sentence in its Semantic and Pragmatic Aspects**, Academia, Prague / Reidel, Dordrecht.

— **Travaux linguistiques de Prague**, vol. 2 : Les problèmes du centre et de la périphérie du système de la langue, Prague 1966.

LA GRANDE PARTITION

Enchâssement syntaxique, stratification énonciative
et mémoire du texte

par

Patrick Sériot

Université de Lausanne

1. NON AUX NOMS!

La plupart des verbes expriment des choses vraies, tandis que les substantifs sont le paradis des choses vaines.

P. Valéry (1973:455)

Nombreux sont ceux qui aiment les verbes et rares sont ceux qui aiment les noms.

Rares sont les langues imaginaires dans la science-fiction russe. Pourtant Aleksandr Aleksandrovič Bogdanov, l'idéologue du proletkult, décrit en détails, dans son roman utopique *Krasnaja zvezda [L'étoile rouge]* (écrit en 1908), la langue des martiens. Dès le début du livre un martien (qui s'avèrera plus tard être en réalité une martienne) fait un cours de langue martienne à un terrien (russe), qui s'étonne que les noms en martien aient des paradigmes temporels. Voici l'explication de cette particularité de la langue des martiens :

“Est-il possible que vous ne compreniez point ? Pourtant, dans vos langues, lorsque vous nommez un objet, vous indiquez précisément si vous le considérez comme un homme ou comme une femme, ce qui, en soi, n'est guère fondamental, et même plutôt étrange lorsqu'il s'agit d'objets inanimés. Il est infiniment plus important de faire une différence entre les objets qui existent et ceux qui ne sont plus ou encore ceux qui sont à venir. Pour vous *dom* [la maison] est un homme, et *lodka* [le bateau] est une femme, alors que pour les Français c'est le contraire, sans que rien n'en soit changé pour autant. Mais si vous parlez d'une maison qui a brûlé ou que vous

vous apprêtez à construire, vous utilisez la même forme que pour la maison dans laquelle vous vivez. Y a-t-il pourtant dans la nature plus grande différence qu'entre un homme vivant et un homme mort ? qu'entre ce qui est et ce qui n'est pas ? Il vous faut des mots et des phrases entières pour désigner cette différence, n'est-il pas mieux de l'exprimer par l'adjonction d'une lettre dans le mot lui-même ?" (BOGDANOV-86:221)

Ainsi, en martien de Bogdanov, les noms sont des sortes de verbes, dont les paradigmes morphologiques modaux et temporels permettent d'asserter un prédicat d'existence.

Cette méfiance envers les noms, ou cette idée que la prédication est supérieure à la nomination, réapparaît régulièrement dans de nombreuses littératures.

Dans sa nouvelle *Tlön Uqbar Orbis Tertius*, écrite en 1935, l'écrivain argentin Borges décrit une planète dont les habitants parlent des *langues sans noms*. Ces langues reflètent leur vision du monde : "Pour eux, le monde n'est pas une réunion d'objets dans l'espace ; c'est une série hétérogène d'actes indépendants. Il est successif, temporel, non spatial." Dans l'hémisphère austral "il y a des verbes impersonnels, qualifiés par des suffixes (ou des préfixes) monosyllabiques à valeur adverbiale. Par exemple : il n'y a pas de mot qui corresponde au mot *lune*, mais il y a un verbe qui serait en français *lunescer* ou *luner*. *La lune surgit sur le fleuve* se dit [...]: *vers le haut [...]* après une *fluctuation persistante*, *il luna*." Dans les langues de l'hémisphère boréal "la cellule primordiale n'est pas le verbe, mais l'adjectif monosyllabique. Le substantif est formé par une accumulation d'adjectifs. On ne dit pas *lune*, mais *aérien-clair-sur-rond-obscur* ou *orangé-ténu-du-ciel* ou n'importe quelle autre association. " (BORGES-90:18-19)

Pour Borges une langue sans noms est une langue qui reflète une vision du monde totalement idéaliste, pour laquelle il n'y a aucune différence entre les objets réels et les objets idéaux. C'est une langue permettant de faire de la poésie.

*** Des deux façons de dire la même chose: parler avec des noms ou parler avec des verbes?**

Si l'on reste dans le cadre des langues indo-européennes, et si l'on en croit les stylisticiens, on peut dire les mêmes choses avec des noms et avec des verbes. Cependant de nombreuses justifications théoriques sont apportées, visant à prouver la supériorité des verbes sur les noms.

En URSS il semble s'être agi d'un problème brûlant, puisque depuis les années vingt à intervalles réguliers apparaissent des articles ou des livres entiers consacrés à défendre un "style verbal" contre un "style nominal".

Pour de nombreux stylisticiens soviétiques en effet, de G. O. Vinokur à K. Čukovskij, il y aurait eu en russe, à partir du milieu des années 20 environ, invasion de la langue écrite par un style nominal, augmentation croissante du nombre de noms par rapport au nombre de verbes employés, phénomène essentiellement négatif aux yeux des deux auteurs. L'important à noter est que ce phénomène a une *histoire*.

En particulier il s'est agi de "lutter", en URSS, contre une langue envahie par ces choses hybrides que sont les noms verbaux. Voyons par exemple à quoi consacraient leur énergie les auteurs de manuels de stylistique pour journalistes au début de la guerre (recueil "Jazyk gazety", Moscou, 1941).

L'idée générale de ce manuel est qu'il faut donner la chasse à la "verbalité" dans les substantifs verbaux. Ainsi chaque chose doit être à sa place: il faut qu'un nom soit un nom et qu'un verbe soit un verbe. Il faut éliminer les *catégories hybrides*, tout ce qui n'est pas un substantif à sens plein (*polnocennoe suščestvitel'noe*, (p. 322). C'est l'époque où se met en place une hygiène de la pensée, caractéristique certes de la période stalinienne, mais aussi en général des années trente et quarante en Europe (on peut penser au néopositivisme du Cercle de Vienne, cf. à ce sujet GADET-PECHEUX-81).

Arguant du fait que les substantifs expriment le statique, le figement, et que les verbes renvoient au mouvement et à la vie, les auteurs du recueil proposent, comme bien d'autres avant et après eux, des *traductions internes*, où une phrase d'une langue va être transformée d'un "système nominal" à un "système verbal"¹. Ainsi ils proposent de remplacer

¹ Il faut remarquer que ces "traductions" vont toujours dans le même sens : on traduit des noms en verbes, jamais des verbes en noms.

- *Oni idut dal'še po puti privedenija zemel' v kul'turnoe sostojanie putem raspaški*

par ("lučše napisat'") :

- *Oni prodolžajut privodit' zemli v kul'turnoe sostojanie, raspaxivaja ix. (p. 325).*

On remarquera cependant que cette traduction interne consiste à remplacer des substantifs verbaux par des infinitifs ou des gérondifs, c'est à dire une forme nominale du verbe par une autre forme nominale du verbe.

En fait, l'idée générale est que les substantifs verbaux se caractérisent par un *manque* par rapport aux verbes :

"le fait qu'ils soient dépourvus des catégories verbales fondamentales peut entraîner des ambiguïtés dans l'énoncé" (ROZENTAL'-TELENKOVA-85:190). Le lexique de terminologie linguistique de Rozental' donne à ce propos l'exemple suivant :

- *Na povestke dnja vopros o vypolnenii plana [A l'ordre du jour est la question de la réalisation du plan]*

et le commente ainsi : "on ne comprend pas s'il s'agit du bilan de la réalisation, du déroulement de la réalisation ou des mesures visant à la réalisation du plan" (ib.).

En fait, dans ce type de travaux, on a l'impression que *ce qui manque aux noms, c'est d'être des verbes*. L'idéal, c'est la langue des martiens...

On en vient à se demander comment il se fait que, malgré cette antipathie, il y ait encore des substantifs dans les langues d'Europe.

Alors, sans insister sur le fait que des substantifs à paradigme temporel ne sont pas une catégorie aussi originale que le pense Aleksandr Bogdanov², je voudrais maintenant m'interroger sur la façon dont travaillent les linguistes.

Bien souvent les noms suscitent moins d'intérêt que les verbes, ce qui se marque dans le travail en linguistique par la *grande partition* qui a pour une figure une barre oblique :

² D'après C. Hagège ce phénomène se rencontre dans certaines langues amérindiennes (1982:73), cf. également Meščaninov (1975:251), qui rapporte un phénomène équivalent pour l'abkhaze et le bouriate.

S N/ S V
Sujet/ Prédicat
Nom/ Verbe
thème/ rhème
argument/ fonction³

et par l'insistance sur la *partie droite* de cette barre oblique. Cette partie droite est plus noble parce que la partie gauche semble n'avoir rien à apporter, rien à apprendre, elle qui nomme le connu, le déjà su, l'évident, le préexistant, le stable, ce dont on part, autrement dit la *chose*. La partie droite, en revanche, véritable centre de la proposition, serait le domaine du nouveau, de l'action, du dynamique, du *procès*, de la responsabilité et de l'originalité du sujet parlant.

Je propose, pourtant, d'explorer de plus près certains phénomènes propres à la *partie gauche*, celle qui recouvre "ce dont on parle", "ce qu'on connaît déjà", ce qui devrait avoir pour conséquence de se demander comment on fait pour connaître ce qu'on connaît (ou nommer ce qu'on connaît déjà), et surtout en quoi consiste l'opération de *nomination*. Cette opération diffère-t-elle seulement selon les langues, ou également selon les types de discours ?

2. UNE PROPOSITION EST PLUS QU'UN NOM

* **substance vs accident**

La partition nomination / prédication repose sur l'opposition aristotélicienne entre substance et accident. Elle est explicitement revendiquée par un linguiste à l'esprit pourtant aussi profondément novateur que L. Tesnière, qui propose un principe de classification "commun à tous les mots pleins":

"Une **première subdivision** opposera les idées de **substances** à celles de **procès**.

Les substances sont les choses perçues par les sens et conçues par l'esprit comme douées d'une existence distincte, p. ex. *cheval, table, quelqu'un*. Les mots pleins exprimant l'idée d'une substance sont appelés **substantifs**.

³- Ces termes ne sont certes pas équivalents, mais ils ont ceci de commun d'être disposés de part et d'autre d'une partition *asymétrique*.

Les **procès** sont les **états** ou les **actions** par lesquels les substances manifestent leur existence, p. ex. *est, dort, mange, fait*, etc. Les mots pleins exprimant l'idée d'un procès sont appelés **verbes**.

La plupart des langues n'ont pas su distinguer la notion de procès de la notion de substance. **Elles conçoivent le procès comme une substance**, et par conséquent le verbe comme un substantif. C'est ainsi que, dans de telles langues, *il aime* ne se distingue pas de *son amour*, ni *ils aiment* de *leur amour*. Autrement dit, le nœud de la phrase y est un nœud substantival. La notion verbale proprement dite semble bien ne se rencontrer que dans nos langues d'Europe⁴ (TESNIERE-76:61).

Sans insister sur ce que cette conception a d'essentiellement européo-centriste, on remarquera que cette partition substances / procès s'appuie sur un **a priori** sémantico-logique que Tesnière lui-même déclarait vouloir éliminer. Il revendique ainsi explicitement une option **réaliste**, dont sa grammaire de "dépendances" permettait précisément de faire l'économie. Pourquoi n'en a-t-il pas tiré les conséquences ?

Une deuxième remarque est que Tesnière proposait de s'appuyer sur la syntaxe au détriment de la morphologie. Pourtant c'est sur une définition **morphologique** que repose sa propre partition entre substances et procès : "le verbe exprime les procès" (ib.:71).

* **nomination vs prédication**

L'idée (explicite ou implicite) selon laquelle le monde est fait de substances (de choses pleines et séparées) que l'on ne peut connaître que dans leurs accidents a des conséquences bien précises pour le travail sur la langue. Dans cette conception en effet il est normal que les noms (ou "expressions référentielles") désignent des "objets", et les phrases (déclaratives) représentent des états de choses qui, s'ils sont réels, rendent les phrases vraies. Il s'agit de deux niveaux parfaitement distincts, où l'acte de nomination ne peut être accompli que par une partie du discours : les noms, et l'acte de prédication ne peut être accompli que par un ensemble, la **proposition**, formée de l'amalgame de deux parties du discours : le nom et le verbe, ce dernier ayant pour fonction d'être un

⁴ Dans cette citation tous les mots soulignés le sont par l'auteur.

prédicat, alors que le rôle de **sujet** ne peut être tenu que par un nom.

La deuxième conséquence est encore une partition, entre d'une part la notion d'inachèvement, d'incomplétude : les noms ne font que désigner, et de l'autre d'achèvement, de complétude : une proposition est un tout fini, achevé. C'est l'image de l'**entrelacs**, qu'on trouve chez Platon :

“[Le discours] ne se borne pas à nommer, mais effectue un achèvement, en entrelaçant les verbes avec les noms. Aussi avons-nous dit qu'il discourt et non point seulement qu'il nomme, et, à l'agencement qu'il constitue, nous avons donné le nom de discours” (Sophiste, 262d).

La troisième conséquence est que les noms et les propositions jouent des rôles totalement séparés, qui ne sont en rien interchangeables.

Benveniste, par exemple, tenant pour acquise l'opposition tranchée entre nom et proposition, refuse qu'une proposition puisse servir à “intégrer”. Arguant du fait que la phrase appartient au niveau catégorématique, il affirme qu’“il n'y a pas de fonction propositionnelle qu'une proposition puisse remplir” (1966:128), et, ce qui en découle logiquement, que “la proposition ne peut pas entrer comme partie dans une totalité de rang plus élevé” (ib.:129).

Pourtant, si la “phrase” (terme employé par Benveniste concurremment à “proposition”) a pour unique critère constitutif d'être un prédicat, alors il devient impossible d'expliquer l'existence d'arguments eux-mêmes prédicatifs. Curieusement, Benveniste n'envisage pas le problème ne serait-ce que de la subordination (enchâssement syntaxique): “Une proposition peut seulement précéder ou suivre une autre proposition, dans un rapport de consécution” (ib.:129). Ce qui revient à tracer une équivalence stricte entre prédication et assertion.

Benveniste, à l'époque même où il découvrait la dimension de l'énonciation (dans les années cinquante), n'admettait pas qu'une prédication puisse se trouver à un autre niveau que le niveau explicite de la proposition, reconnaissable à la présence d'un verbe à un mode fini⁵.

⁵ La phrase nominale n'étant alors qu'un cas particulier de la proposition finie.

3. UNE PROPOSITION EST COMME UN NOM

Une tendance plus “moderne”, qui trouve son origine dans les travaux de Frege, est de prendre l’opposition grammaticale verbo-nominale comme un avatar de l’opposition logique fonction / objet.

* objet et fonction: la notion de saturation

Rappelons que pour Frege (cf. les trois articles de 1891 et 1892 *Fonction et concept, Sens et dénotation, Concept et objet*) “est objet tout ce qui n’est pas fonction, c’est à dire ce dont l’expression ne comporte aucune place vide” (FREGE-68:92). En effet, si l’on prend les mots de *prédicat* et de *sujet* en leur sens grammatical, on peut dire que le concept est ce à quoi se réfère un prédicat, tandis que ce à quoi se réfère le sujet, c’est un objet. En d’autres termes, un “objet” c’est tout ce qui, dans un contenu de pensée, n’est pas une fonction, de sorte que l’expression d’un objet ne contient jamais, contrairement à l’expression d’une fonction, de place vide. Le mot d’*objet* ne s’applique donc pas seulement aux objets de l’expérience sensible. Ainsi un énoncé propositionnel ne contient pas de place vide, il représente donc un objet (ib.). Pour Frege, de même, un objet est ce qui ne peut pas être le référent total d’un prédicat mais peut être le référent d’un sujet. (FREGE-68:128)

On voit qu’il n’existe ici aucune possibilité alternative entre fonction et objet (ou fonction saturée). Certes, considérer une proposition comme un objet a l’énorme avantage de pouvoir l’*intégrer* à une autre proposition (d’où l’opposition entre logique du premier ordre et du second ordre⁶), c’est-

⁶ Notons que cette opposition est stricte et exclusive : “De même que les fonctions sont fondamentalement différentes des objets [auxquels se réfèrent leurs arguments], de même les fonctions dont les arguments sont et ne peuvent être que de fonctions sont fondamentalement différentes des fonctions dont les arguments sont des objets et ne peuvent être rien d’autre. J’appelle ces dernières *fonctions du premier niveau*, les autres *fonctions du second niveau*”. (Frege : “Fonction et objet”, cité dans BLANCHÉ-70:322).

à-dire, en termes grammaticaux, d'en faire une sorte de nom. Cependant la notion de *saturation*, si elle a une définition claire en logique, devient vite fort peu opérante dès qu'on se trouve en langue, où cette notion est remplacée par celle de *complétude*. Comment, en effet, savoir exactement s'il manque quelque chose à un énoncé ? Un verbe transitif employé sans complément doit-il être considéré comme incomplet ? Une phrase impersonnelle est-elle complète ou incomplète ? Que dire alors des langues qui, comme le russe, ne connaissent pas de "servitude subjectale" ? (expression de Hagège, 1982-33).

*** le traitement de l'hybride comme de l'homogène : la notion de "nominalisation"**

La vision transformationaliste de la grammaire, en opposant un niveau de surface et un niveau profond, c'est à dire un niveau plus essentiel que l'immédiatement visible, a permis d'explicitier ce qui était bien connu depuis la grammaire de Port Royal : qu'une proposition pouvait faire partie d'une autre proposition et jouer à ce titre, par conséquent, le rôle d'un nom, il s'agit de la notion d'enchâssement. Si une proposition joue le rôle d'un nom, on dira qu'elle est "nominalisée":

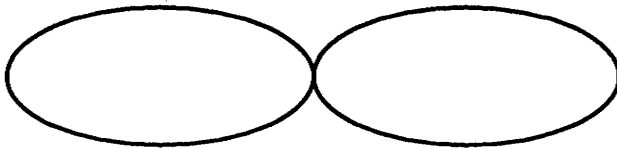
"... the device of nominalization transforms a sentence into a noun phrase, which can then be inserted into a bundle that fits into another sentence" (VENDLER-67:125).

On rejoint par là les grammaires scolaires, qui, traditionnellement, sans reconnaître les nominalisations en tant que telles, manient implicitement la notion d'enchâssement. En France on oppose la proposition à la phrase comme la partie au tout, en Russie on oppose les "phrases simples" (*prostye predloženiya*) et les "phrases complexes" (*složnye predloženiya*). Les phrases simples sont des propositions qui peuvent être indépendantes ou faire partie des phrases complexes, elles-mêmes réductibles à deux figures : la juxtaposition (coordination) et l'enchâssement (subordination) de deux phrases simples.

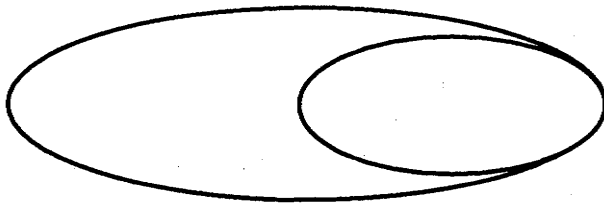
C'est une façon dichotomique de voir les choses, à base **morphologiste** (la différence nom / verbe), c'est à dire essentiellement visuelle, immédiate, "superficielle" (au sens de "vu en surface, à la surface des choses"). Ici il n'y a rien entre le

simple et le complexe, entre un et deux. C'est l'un ou l'autre, jamais l'un et l'autre. C'est voir les propositions comme des enveloppes closes, des entités discrètes, formalisables, au mieux, dans une logique ensembliste :

phrase complexe à coordination :



phrase complexe à subordination :



Dans la subordination il y a un objet dans un autre objet, quelque chose dans autre chose, une proposition est transformée en objet qui, à son tour, s'enchâssera dans une proposition qui l'intègrera.

Il s'agit d'une logique bivalente. La phrase (ou proposition) se définit par une relation prédicative : c'est un prédicat, il y a autant de propositions (= de relations prédicatives) qu'il y a de verbes à un mode fini.

4. UN NOM, C'EST PLUTOT COMME UNE PROPOSITION

*** entre nom et proposition: quelle catastrophe?!**

A la base de la conception selon laquelle les verbes sont supérieurs aux noms, ou, ce qui revient au même, que la prédication est supérieure à la nomination se trouve l'idée que les noms ne font que nommer des objets, dont on suppose qu'ils sont 1) naturels, 2) "premiers" (= irréductibles), 3) préexistants à toute analyse, 4) attendant de revoir un nom, 5) connaissables directement. Pourtant les noms (et les syn-

tagmes nominaux) sont beaucoup plus intéressants; pour peu qu'on accepte de modifier cette façon de penser. Il faut inverser les données du problème, inverser la métaphore, et explorer l'idée que, bien loin que les noms soient les constituants ultimes des propositions, ils peuvent eux-mêmes être faits de propositions.

Il existe en effet bien des situations intermédiaires entre noms et propositions, qu'il est difficile de faire entrer dans des dichotomies simples.

Par exemple, le fait qu'on puisse traduire de noms en verbes indique bien qu'il y a, sinon synonymie, du moins équivalence fonctionnelle entre des expressions qu'une analyse de surface décrirait comme "nominales" et "verbales". Ainsi, si l'on admet qu'il y a synonymie presque parfaite entre

- *Ja slyšal o ego priezde [j'ai entendu parler de son arrivée]*

et

- *ja slyšal o tom, čto on priexal [j'ai entendu dire qu'il était arrivé]*

alors il faut bien admettre que le syntagme nominal *ego priezd* recèle quelque chose qui ressemble fort à une proposition et que la proposition (*čto*) *on priexal* joue un rôle qui l'apparente à un nom, et que, par conséquent, entre des relations intra-prédicatives et inter-prédicatives le passage n'est pas aussi simple qu'il le pourrait paraître.

C'est intentionnellement que j'utilise des expressions peu académiques, telles que "ressembler à", "avoir l'apparence de". C'est que les objets dont il est question ici n'ont pas la belle et franche allure à laquelle nous avons habitués une logique du tiers-exclu, une pensée discontinuiste.

Parfois la différence entre un comportement nominal et un comportement verbal d'une nominalisation est relativement facile à établir, à cause de marques morphologiques. En russe comme en français, la rection verbale indirecte se conserve intacte dans le nom verbal :

- *donner son sang* ≠ *le don de son sang*
donner aux pauvres -> *le don aux pauvres*
- *upotrebljat' orudie* ≠ *upotreblenie orudija* (Génitif)
pol'zovat'sja orudiem-> *pol'zovanie orudiem* (Instrumental).

Mais en russe les verbes à rection indirecte sont beaucoup plus nombreux qu'en français. Ainsi *le commandement de la division*, ambigu en français, va se traduire de deux façons en russe selon qu'il s'agit d'un nom d'objet ou d'un nom de procès :

- *Vse komandovanie divizii sobralos' v klube* [Tout le commandement de la division s'est rassemblé au club]
- *Komandovanie diviziej trebuet bol'six znaniij* [Le commandement de la / d'une division requiert de grandes connaissances].

S'il y a des traces de prédication dans un SN, cette prédication semble bien déviante par rapport à la structure Sujet / Prédicat. En effet, rien de plus facile que d'éliminer le sujet devant un prédicat, dès lors que qu'une proposition est nominalisée, puisque, si

* \emptyset priexal [* \emptyset est arrivé]

est impossible, en revanche il n'y a aucun problème à supprimer un complément de nom :

- *priezd Petra ... -> ego priezd ... -> (ètot) priezd ... menja udivil.*
[l'arrivée de Pierre ... -> son arrivée - -> (cette) arrivée m'a étonné].

Il faut bien remarquer que chaque langue résoud à sa façon ce continuisme entre le nom et la proposition. Par exemple en russe il est souvent plus facile de nominaliser une structure sujet - verbe - objet complète qu'en français :

- *to, čto Džon pel Marsel'ezu* ≠ **to, čto \emptyset pel Marsel'ezu*
≠
- *Penie Džonom Marsel'ezy* -> *penie Marsel'ezy*
[le fait que John ait chanté la Marseillaise ≠ * le fait que \emptyset ait chanté la Marseillaise ;
- * *le chant de la Marseillaise par John* ; **le chant de la Marseillaise (au sens de "l'acte de chanter")*].

Mais si les structures prédicatives peuvent subir des pertes, de leur côté les noms peuvent acquérir des traits propres aux verbes. En russe, par exemple, à la différence du français, un participe passif "substantivé" peut avoir un complément d'agent (à l'instrumental en russe) :

- *Filosofy inogda otkryvajut v ètom plane davno otkrytoe jazykovedami*

[litt.: *Les philosophes parfois, dans ce domaine, découvrent un / le déjà découvert par les linguistes*].

Ce participe ne serait-il pas aussi “substantivé” qu’il n’y paraît ? Pourtant il joue à l’évidence le rôle d’un nom.

Mais il y a plus encore. Certains noms d’objets, sans aucun rapport morphologique avec un verbe, se mettent parfois à avoir un comportement de trace prédicative, en s’adjoignant un complément qui ressemble à un complément d’agent d’un verbe passif :

- *le compte-rendu de Meillet*

est à mettre sur le même plan que

- *l’article de Meillet, le livre de Meillet.*

Mais il suffit d’y adjoindre un complément en “par” pour que l’interprétation bascule. Ainsi, dans

- *le compte-rendu de Meillet par Lévy-Bruhl*

on doit interpréter ce SN comme la trace, le souvenir du **fait** que Lévy-Bruhl a fait un compte-rendu (d’un ouvrage) de Meillet. Mais alors le SN *le compte-rendu de Meillet* peut à son tour être interprété comme le souvenir du **fait** que *Meillet a fait un compte-rendu*. L’important ici est qu’une interrogation sur la **diathèse dans un SN** nous met sur la piste d’une trace de prédicativité, donc d’émergence d’une relation inter-prédicative à l’intérieur d’une relation intra-prédicative.

Que chaque langue résolve à sa façon le continuisme du nom à la proposition, on va en trouver un exemple dans les langues slaves, avec les problèmes de rection propre à la nominalisation, ce **chaînon manquant** entre le nom et la proposition.

Dans toutes les langues slaves existent deux formes d’adjectif / pronom possessif (ex. en russe *ego / svoj*), correspondant au latin *ejus / suus*. La règle bien connue dit que *svoj* renvoie au sujet de la proposition, *ego* à un nom extérieur à la proposition. Ce critère semble donc parfaitement clair pour définir les **frontières** d’une proposition, pour déterminer si l’on a une ou deux propositions dans une phrase, s’il s’agit d’une relation intra- ou inter-prédicative. Pourtant les observations sont déconcertantes. En effet, dans certains cas la nominalisation a un comportement de type nominal (son complément au génitif renvoie au sujet de la proposition comme à

l'**intérieur** d'une proposition unique, et ne peut donc être considéré comme un second actant d'une relation prédicative que de manière très métaphorique), on a affaire à une relation intra-prédicative :

- *On protestuet protiv osmejanija svoej teorii* [litt.: *Il proteste contre le-tourner-en-ridicule de sa théorie*]

Ici *osmejanie* fonctionne comme un nom de chose, ou alors le "procès" de *tourner en ridicule* a été totalement réifié.

En revanche, dans :

- *Govorjaščij kak by predpolagaet nekotoruju vozmožnuju zatrudnitel'nost' v vypolnenii ego pros'by* [*Le locuteur semble supposer une certaine difficulté dans la réalisation de sa demande*]

vypolnenie a un comportement de type verbal, puisque son complément, bien qu'il soit au génitif, renvoie au sujet de *predpolagaet* [*suppose*] comme s'il était **extérieur** à cette proposition.

Parfois un raisonnement de type sémantique (présence ou non d'un "Agent" différent du sujet de l'énoncé) permettra de justifier des comportements apparemment aberrants. Ex. (tiré du dictionnaire d'Ožegov) :

- *Staž : Srok, v tečenie kotorogo vnov' postupivšie rabotajut dlja priobretenija opyta v svoej special'nosti, dlja ocenki ix sposobnostej* [litt.: *Stage : période pendant laquelle les personnes qui viennent d'être embauchées travaillent pour l'acquisition d'expérience dans leur spécialité, pour l'appréciation de leurs capacités*].

Ici il semble qu'une nominalisation complétée par un adjectif possessif réfléchi (*svoj*) renvoie au sujet de la proposition comme "Agent" (relation intra-prédicative), alors qu'une nominalisation complétée par un pronom possessif non réfléchi (*ego*) renvoie à un "Agent" qui n'est pas le sujet de la proposition enchâssante (relation inter-prédicative). On aurait dans ce dernier cas une **apparition embryonnaire** d'une nouvelle relation prédicative, mais encore à peine détachée de la première.

Mais le passage d'une langue slave à l'autre nous met en garde contre des raisonnements à base sémantique. En effet une seule et même phrase va avoir des "comportements" intra- ou inter-prédicatifs selon la langue. Voici un exemple

dans le style juridique, tiré de la Déclaration universelle des droits de l'Homme :

- *Tout homme; a le droit d'être jugé en sa présence.*
- russe : *Každyj čelovek imeet pravo byt' sudimym v ego prisutsvii.*
- tchèque : *Každý člověk má právo byt souzen ve své přítomnosti.*

Le russe semble considérer le passif complément de nom comme une relation prédicative **détachée** de la relation principale (ce qui implique la présence caché d'un "Agent"), alors que le tchèque en fait une relation **interne**. Pourtant le même texte russe propose, pour une structure identique, un comportement rigoureusement inverse :

- *Každyj rebėnok dolžen byt' zaregistrovan nemedlenno posle svoego roždenija [Tout enfant doit être déclaré immédiatement après sa naissance]*

On trouvera en français un phénomène proche dans la place de l'adjectif possessif :

- *la prise de parole du secrétaire -> sa prise de parole (*la prise de sa parole).*

Cet exemple nous permet de montrer que le russe ait, plus que le français, la possibilité de conserver des comportements verbaux à des SN :

- ... *perečėn' sub"ektivnyx smyslov i sposobov ix vyražėnija -> en fr.: l'énumération des sens subjectifs et de leurs modes d'expression (*et des modes de leur expression).*

De même en russe on dira plutôt

- *Reč' idet ne tol'ko o položitel'noj ocenke imi sravnitel'no-istoričeskogo jazykoznanija (complémentation verbale)*

que

- ? *Reč' idet ne tol'ko ob ix položitel'noj ocenke sravnitel'no-istoričeskogo jazykoznanija. (complémentation nominale).*

Voici un autre exemple, en français cette fois-ci, de relation prédicative embryonnaire. *Hier, plus tôt* sont ce qu'on décrit habituellement comme des "circonstants", ou compléments de phrase : ils ne peuvent entrer dans une rection nominale. C'est pourtant le cas dans :

- *Deux terroristes, auteurs présumés de l'attentat hier à Barcelone, ont été arrêtés cet après-midi à Madrid (France-Info, 30 mai 1991)*

Un comportement nominal aurait été : *l'attentat d'hier*.

On peut admettre qu'il s'agit ici d'une collision propre à l'oral. Mais que dire alors de l'exemple suivant (il s'agit du débarquement allié en Normandie du 6 juin 1944) :

- *Cette armada refaisait à l'envers le voyage de Guillaume le Conquérant neuf siècles plus tôt. (Le Monde)*

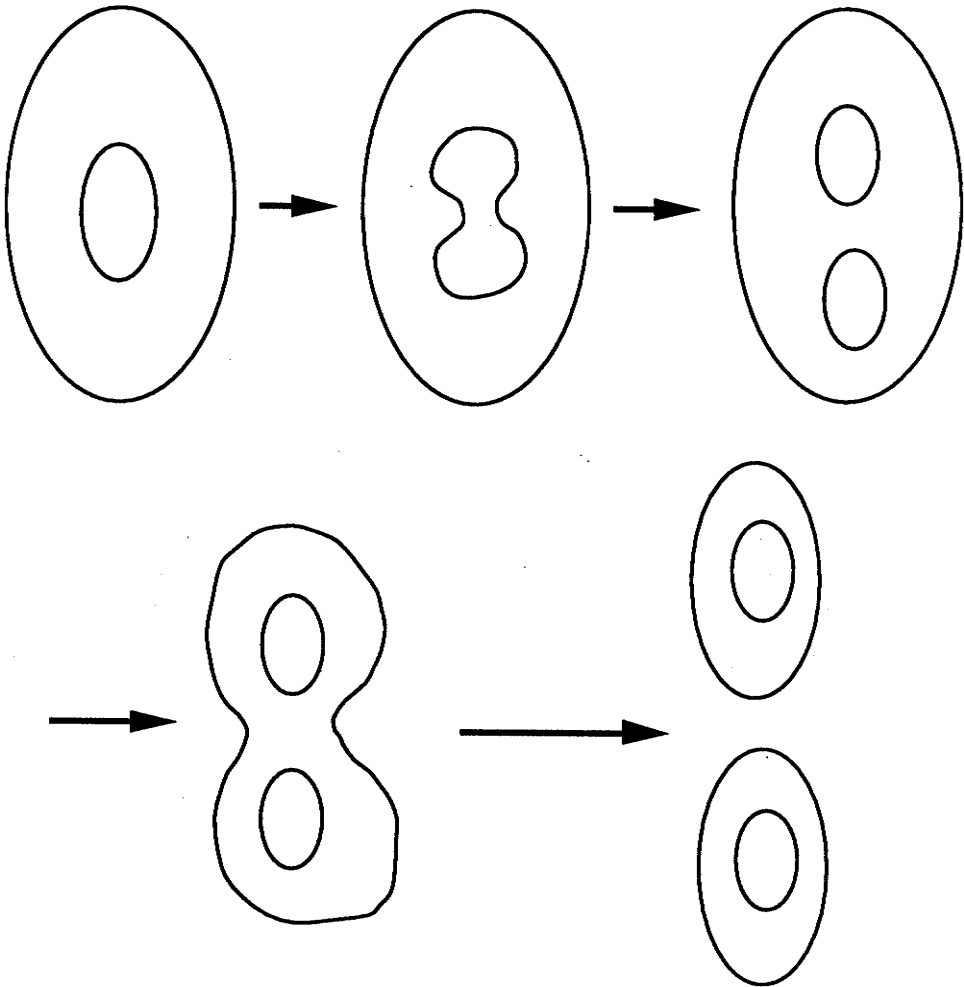
Un comportement purement nominal aurait impliqué de dire *neuf siècles plus tard...* Ici un circonstant dans un SN nous met sur la trace d'une prédication enfouie, repérable par un comportement inter-prédicatif. Mais s'agit-il alors d'un argument-terme ou d'un argument prédicatif ?

Il est parfois très difficile de dire à quel moment exactement on n'est plus dans **un** mais déjà dans **deux**. La comparaison entre les langues peut faire découvrir des situations anomales, tout en apportant encore plus de confusion. Ainsi en russe on aura plus souvent un comportement verbal :

- *Skol'ko nedorazumenij vzniklo i vznikaet iz-za neponimani-ja drug druga!*

là où en français cette complémentation de type verbal sera rendue par un adjectif (complémentation de type nominal) : *l'incompréhension mutuelle*.

Ainsi, entre le "vraiment un" et le "carrément deux" existe toute une série de situations intermédiaires. Une bonne représentation est l'image de la division cellulaire en biologie : entre une cellule et deux cellules il n'y a pas dédoublement dès le début, ni scission en continu, mais passage par étapes successives qui ne sont ni de l'unité ni de la dualité.



Voici un autre cas de prédication embryonnaire, ou plus exactement d'hésitation quant à la présence ou non d'une prédication.

L. Tesnière illustre la différence entre l'apposition et l'apostrophe avec l'exemple du proverbe suivant ((1976:164):

• *Souffre, enclumeau ; frappe, marteau !*

Il fait remarquer qu'il ne saurait être question ici d'ordonner à un enclumeau de souffrir et à un marteau de frapper, mais de recommander de souffrir dans le rôle d'enclumeau et de frapper dans celui de marteau (c'est à dire, de savoir s'adapter aux circonstances).

Tesnière développe alors cet exemple à l'aide d'une relation prédicative explicite :

- *Souffre quand (ou si) tu es enclumeau; frappe quand (ou si) tu es marteau.*

Il faut cependant remarquer que l'interprétation que propose Tesnière ne repose sur aucune marque formelle, mais sur un savoir propre.

En effet, la traduction russe de cet exemple (TEN'ER-88:179):

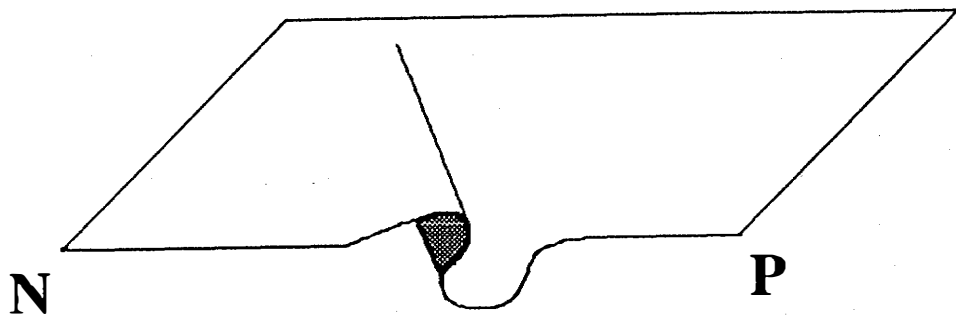
- *Terpi, nakoval'nja; udarjaj, molot!*

a, formellement, rigoureusement la même structure qu'un autre dicton :

- *Terpi, kazak, atamanom budeš'!*
[Endure, cosaque, (un jour) tu sera chef!]

Certes, le **bon sens** recommande d'interpréter ce dernier exemple comme une apostrophe. Cependant rien, dans la forme même de ces exemples, n'interdit une **interprétation inverse**, où l'on prédirait à quelqu'un qu'il deviendra un chef cosaque s'il est lui-même cosaque, ou bien où l'on s'adresserait à un enclumeau en lui enjoignant de souffrir.

Alors, si l'on utilise (de manière métaphorique) l'image des "catastrophes" de René Thom, on pourrait dire qu'entre deux points de stabilité, entre un vrain nom et une vraie proposition il y a un passage "catastrophique":



Pourtant de tels modèles ne me semblent pas encore satisfaisants pour rendre compte de ces étranges phénomènes. Le modèle des catastrophes, en effet, suppose l'existence de deux **points de stabilité** entre lesquels a lieu un passage catastrophique.

Or, on peut aller plus loin encore, et remettre en cause également la notion d'unité stable de départ: celle de **nom**.

Il n'est pas sûr qu'il y ait "au départ" une différence si nette entre des "noms d'objet" (Professeur) et des "noms de situation" (Arrivée) (cf. l'article d'E. Padučeva dans ce même recueil).

Il faut se garder de toute attitude atomistique, de toute réduction du complexe au simple, à des éléments indécomposables, dès lors qu'il s'agit de notions apparemment simples comme "nom" ou même "objet". Frege estime, au sujet des objets, qu'une définition dans les termes de l'école est impossible car on touche à quelque chose dont la simplicité ne permet aucune analyse logique (FREGE-68:92)

En effet, "On ne saurait demander que tout soit défini, pas plus qu'on ne pourrait demander à un chimiste qu'il analyse toute matière. Ce qui est simple ne peut être analysé et ce qui est logiquement simple n'est pas donné d'avance, c'est le fruit d'une recherche scientifique. Si l'on découvre un élément simple, ou ce qui doit être tenu pour tel jusqu'à une meilleure analyse, il faut lui forger un nom. Toutefois il n'est pas possible d'avoir recours à une définition pour introduire le nom de ce qui est logiquement simple. Il ne reste qu'à inviter par quelque signe le lecteur ou l'auditeur à mettre sous le mot ce que l'on veut lui faire entendre" (ib.:128). Et il donne une indication d'ordre linguistique: "Un objet est ce qui ne peut pas être le référent total d'un prédicat mais peut être le référent d'un sujet (ib.:133).

Pourtant les exemples qu'on vient de voir me semblent montre de façon convaincante que la différence entre le complexe et le simple n'est pas de l'ordre du dénombrable⁷, qu'il

⁷ Dans cette perspective, les travaux d'E. Morin, notamment son "Introduction à la pensée complexe" ont bouleversé bien des certitudes, remettant en cause l'atomisme spontané des conceptions du monde: "la particule est, non pas une brique première, mais une frontière sur une complexité peut-être inconcevable" (MORIN-90:22). Il faut rendre hommage à D. Paillard, qui, semble-t-il, a été le premier à introduire en slavistique cette réflexion extrêmement féconde, qui va à l'encontre de toute idée de décomposition en "primitifs sémantiques", en éléments ultimes.

y a un passage non discret entre le simple et le complexe, et que le complexe n'est pas fait avec des morceaux de simple.

Je ne veux pas faire ici l'éloge de l'obscurité et du confus, mais mettre en garde contre l'idée naïve que le complexe est réductible au simple, au clair, au transparent.

* Objets du monde ou objets du discours?

V. V. Bogdanov a appelé "prédication secondaire" les relations prédicatives enchâssées, décalées par rapport aux relations prédicatives "primaires", qui jouent le rôle de "matrice" (BOGDANOV-81:5). Les relations prédicatives secondaires sont syntaxiquement **dépendantes** : il s'agit de toutes les formes nominales du verbe, des adjectifs qualificatifs, des formes verbales finies en propositions subordonnées. Cette partition entre deux types fondamentaux de relations prédicatives lui permet de rejoindre Frege à partir d'une position de linguiste : "Les sujets et les objets de nos jugements peuvent être non seulement des noms d'objets, mais encore des mots désignant des situations entières" (ib:6-7). Mais sa problématique textuelle lui permet de s'écarter d'une perspective strictement logiciste, et de faire une remarque très importante : dans quelque type de texte (écrit) que ce soit, les relations prédicatives secondaires sont plus nombreuses que les relations prédicatives primaires, qui ne forment qu'une "carcasse textuelle, qui, pratiquement, ne peut pas, ou ne peut que dans des circonstances exceptionnelles, fonctionner comme un texte indépendant" (ib:10). Bien que V. Bogdanov, par son insistance sur les comptages, s'en tienne à une problématique du dénombrement, son travail fait voir que "un texte est en grande partie coloré par une sémantique non pas assertive, mais présuppositionnelle, alors même qu'il semble être fait pour communiquer par l'affirmation, la négation ou la constatation, des informations sur des objets ou des faits de la réalité" (ib:10).

Ainsi, contrairement à ce que pensait Frege, les présuppositions ne sont pas des défauts des langues, mais des nécessités, pour rappeler ce qui a été dit avant.

On gagne ainsi une chose bien utile : la possibilité d'accrocher chaque énoncé sur du **déjà connu**. Chaque énon-

cé n'a pas besoin de réexpliquer le monde entier à chaque fois pour pouvoir être proféré.

Tout ce raisonnement, néanmoins, repose sur une conception de la présupposition comme rappel de ce qui a **déjà été dit** (et donc n'ayant pas besoin d'être réasserté à nouveau). Une perspective différente s'ouvre si l'on remarque que rien, dans la forme d'une relation prédicative présupposée, ne permet de dire si cette relation prédicative renvoie ou non à du déjà-dit repérable.

On va pouvoir alors abandonner l'idée qu'un texte est un ensemble clos, (où l'on peut simplement, dans le contexte gauche, repérer l'antécédent d'une anaphore, où le non-dit est toujours dicible) avec une initiale absolue, permettant de répartir le connu et le nouveau par ordre d'apparition à partir du début⁸. C'est que la connaissance est un immense texte sans clôture et surtout sans commencement: "ça parle toujours avant et ailleurs" (M. Pêcheux), il n'y a pas de frontière au texte. C'est pour cela qu'on peut, avec A. Culioli, rappeler que "l'inasserté précède et domine l'asserté": c'est que les noms à gauche du verbe semblent renvoyer à du déjà su, du déjà là, alors qu'ils renvoient à d'autres discours, à d'autres dire. La construction des objets de pensée s'appuie sur des noms qui sont des rappels d'autres discours, et non des étiquettes d'objets pré-découpés, déjà présents, prêts à être "saisis" par ces noms.

On saisit alors l'importance non seulement transphrastique, mais surtout transtextuelle de l'interprétation d'un SN à gauche du verbe. Dans les années 70 on y cherchait l'idéologie dominante, ce savoir inconscient qui s'impose aux locuteurs. Pour ma part j'y chercherais plutôt une mémoire insaisissable, sans point de départ fixe. On est empêtré dans ce texte qui renvoie à l'infini à d'autres textes, à d'autres dire ou d'autres dicibles, où la différence est tenue entre ce que l'on connaît et ce que l'on croit reconnaître dans les noms dont on prédique quelque chose.

⁸ marquée par exemple, en français, par l'opposition entre l'article indéfini (première nomination) et l'article défini (nominations suivantes anaphorisant la première).

C'est donc essentiellement par ces **noms** que le discours se construit, ces noms qui renvoient aux propositions des autres discours, au discours de l'Autre, rappelés dans des SN à gauche du verbe (et parfois à droite, par exemple avec les verbes dits factifs). Les relations prédicatives secondaires renvoient moins à des faits qu'à d'autres paroles : des discours emboîtés, enchâssés, réimportés sans être cités, réifiés et transformés en SN. Les noms sont souvent la mémoire, ou la pseudo-mémoire, de propositions antérieures ou extérieures.

* Enchâssement syntaxique et altérité subjective

Il s'agit d'une question de point de vue, d'angle de vision : si l'on considère un spaghetti horizontalement, de face, par son petit côté, on ne verra qu'une minuscule pastille de 0,8 mm de diamètre. Il suffit de se déplacer légèrement pour découvrir la "profondeur", abyssale à l'échelle du spaghetti, que cette minuscule pastille révèle.

Il en va de même du SN, que, d'un point de vue structuraliste on va considérer comme un spaghetti à plat.

Le point de vue transformationnaliste semble permettre de voir la profondeur du SN. Pourtant il reste enfermé dans une problématique mécaniciste de passage d'une structure à une autre.

Le point de vue énonciatif a au moins l'avantage de faire entrevoir qu'un SN a une histoire qui est aussi celle de la mémoire d'un texte, et non pas seulement d'une transformation en compétence.

Si en effet l'on sépare radicalement la dimension syntaxique (prédication) de la dimension énonciative (assertion), alors on verra qu'entre *Petr priexal* [*Pierre est arrivé*] et *priezd Petra* [*l'arrivée de Pierre*] il y a une seule et même relation prédicative, mais que l'une est assertée (prise en charge par le sujet de l'énonciation) et que l'autre peut être soit inassertée (ne renvoyant à rien, c'est un nom sans mémoire), soit prééassertée (elle garde la mémoire d'un dit avant, d'un dit ailleurs). Ainsi, une "relation prédicative secondaire" est la base possible de l'effacement du rapport d'une relation prédicative au sujet de l'énonciation, et non un simple problème de facilité stylistique ou de cohérence textuelle interne.

Mais alors le phénomène de l'enchâssement syntaxique (la "structure feuilletée") sera à considérer comme le support possible d'une stratification énonciative, comme possibilité d'introduire des dire^s autres dans le fil du texte du sujet de l'énonciation, cette introduction ayant, comme on l'a vu, des frontières particulièrement indécises⁹.

Cette dimension énonciative nous met en garde contre l'idée de métalangage sémantique, de réduction à des "primitifs sémantiques", tels qu'on les trouve exprimés de façon explicite, par exemple, dans les travaux d'A. Wierzbicka. C'est une conception dangereuse, dans la mesure où elle peut conduire à ne voir dans l'énonciateur que le siège de transformations opérant à partir de "représentations sémantiques" et donnant comme résultat les énoncés tels qu'on peut les observer.

Les stylisticiens, comme souvent, ont eu l'intuition que les noms posent problème (précisément les noms, et pas les verbes). Mais en en faisant un problème d'esthétique, voire de morale (živoj / mertvyj : vivant / mort) ils sont passés à côté de l'essentiel : la dimension intersubjective de l'altérité. C'est qu'il y a des mots sous les mots. Tout énoncé est divisé, scindé, hétérogène, complexe du point de vue de l'énonciation, même si du point de vue syntaxique il est "simple". Le nom ne fait-il que "nommer" une réalité préexistante, ou n'est-il pas lui-même le résultat d'opérations complexes, conservant la **trace** d'une prédication antérieure ?

Les nominalisations peuvent être la mémoire du déjà-dit aussi bien que du dicible : ce peut être une fausse mémoire, sans qu'il y ait de limite précise entre le souvenir (le déjà su) et le pensable, l'acceptable, le déjà su ou le fait comme déjà su (effet de présupposition), le tellement su qu'on peut le nommer, le rappeler. Voilà où se cache l'altérité : on a oublié qui l'a dit la première fois, peut-être d'ailleurs n'y a-t-il pas eu de première fois, cette antériorité n'est-elle qu'imagi-

⁹ Cet entrelacs d'espaces énonciatifs, de paroles autres, avait bien été entrevu par M. Bakhtine, avec la notion de **polyphonie** : les mots ont déjà servi, les paroles sont habitées par autrui. Mais Bakhtine ne s'intéressait pas à la syntaxe.

naire... Qu'importe, du reste, ce qui compte c'est l'effet produit.

Mais la limite est floue entre l'identité et l'altérité, entre l'intérieur et l'extérieur.

CONCLUSION

On peut, maintenant, émettre un certain nombre de propositions.

Nous n'avons pas ici résolu le problème de savoir si le complexe est divisible à l'infini¹⁰ ou si, en langue, il y a un point ultime au-delà duquel il ne sert à rien d'essayer d'aller (mais quel serait alors le critère d'arrêt, de reconnaissance de la limite indépassable? quels seraient alors ces *objets* nouveaux, ces "briques premières" irréductibles, inaccessibles à une mémoire prédicative?)

Mais, de même que l'opposition verbo-nominale est un continuum plutôt qu'une opposition discrète, l'opposition nom / proposition est aussi un continuum.

Les langues diffèrent dans leur répartition entre noms et propositions, leur façon de faire ambigu, leur façon de faire implicite.

Mais le problème du passage non discret entre noms et propositions, entre relations intra-prédicatives et inter-prédicatives ne s'arrête pas aux différences entre langues.

La syntaxe n'est pas innocente

Construire un modèle syntaxique, c'est résoudre un problème philosophique, c'est construire un modèle anthropologique.

Les langues diffèrent dans leur répartition de la gradation, dans leur façon de faire glisser l'homogène et l'hétérogène (un hétérogène constitutif et non un "raté", pathologique: je ne décris pas le discours du schizophrène, qui, lui, a perdu toute possibilité de se recentrer).

Enfin, réduire la syntaxe à un calcul logique est se rendre aveugle au fait que la langue est parlée par des sujets. Mais ce

¹⁰ Le principe de la prédicativité dans le SN ressemble-t-il aux fractales de Mandelbrot, pour lesquelles on peut toujours aller plus loin en changeant d'échelle?

n'est pas suffisant, car on pourrait alors opter pour une solution du type de celle de Peirce, Austin ou Ducrot, à savoir la solution pragmatique. Or il y a bien plus : les sujets ne sont pas des entités pleines qui se mettraient à parler pour dire ce qu'ils ont à dire, mais des résultats, des effets (cf. Benveniste : "... c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet", (BENVENISTE-66:259). Les sujets sont *divisés*, parce qu'imprégnés du discours des autres / de l'Autre, sans que cette altérité soit dénombrable, calculable, repérable univoquement.

Les langues diffèrent dans leur façon d'intégrer l'Autre

Le dénivellement, le décalage des niveaux énonciatifs, la stratification discursive, des sources d'assertion dans le "fil du discours" est aussi un continuum.

Il n'y a pas une ligne stricte de partage entre les niveaux d'assertion, entre le dit du sujet de l'énonciation et les discours qu'il fait "siens", il n'y a pas de limite stricte entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'homogène et l'hétérogène, entre le moi et le non-moi.

Le discours est fait de morceaux rapportés, c'est un tissu rapiécé, fait de pièces d'origines diverses, où il est difficile de faire le partage entre les fils qui ont servi à coudre les morceaux et ceux de ces morceaux mêmes. Parfois il n'y a que des morceaux importés. La syntaxe des langues particulières est une condition de possibilité de cet entrelacs, ce n'en est pas une grille de lecture.

BIBLIOGRAPHIE

— BENVENISTE E., 1966 : **Problèmes de linguistique générale**, Gallimard.

— BLANCHÉ R.: *La logique et son histoire*, A. Colin, 1970.

— BOGDANOV A., 1986 : **Krasnaja zvezda (roman-utopija)**, M., Izd. Moskovskogo univ. [*L'étoile rouge (roman utopique)*].

— BORGES J.-L., 1990 : "Tlön Uqbar Orbis Tertius", in **Fictions**, P., Folio (éd. originale : 1935).

— FREGE G., 1968 : **Ecrits logiques et philosophiques**, P., Seuil.

— GADET F.; PÊCHEUX M, 1981 : **La langue introuvable**, P., Maspero.

— HAGÈGE C., 1982: **La structure des langues**, P., Que Sais-je?

— KONDAKOV N. I. (éd.), 1941: **Jazyk gazety**, Moscou - Léninegrad. [*La langue du journal.*]

— MEŠČANINOV I. I., 1975: **Problemy razvitija jazyka**, Moscou, Nauka. [*Problèmes d'évolution du langage.*]

— MORIN E., 1990: **Introduction à la pensée complexe**, P., E.S.F.

— TESNIÈRE L., 1976: **Eléments de syntaxe structurale**, P., Klincksieck [traduction russe: TEN'ER L., 1988: **Osnovy strukturnogo sintaksisa**, M., Progress].

— VALÉRY P., 1973: **Cahiers, I**, P., Gallimard.

— VENDLER Z., 1967: **Linguistics in Philosophy**, New-York.

LES RELATIONS INTER- ET INTRA-
PRÉDICATIVES SONT-ELLES
SÉMANTIQUEMENT IDENTIQUES ?
Le problème des “champs de signification”

par

Jurij Sergeevič Stepanov
Institut de linguistique
Académie des sciences
Moscou

I

Pour entrer en matière, voici un cas presque anecdotique. L'abkhaze, langue caucasique du Nord, possède des structures prédicatives spécifiques, semblables à des structures “incorporantes” pour exprimer l'objet direct, par exemple *cultiver le thé* (culture habituelle dans cette région). Or l'abkhaze a subitement abandonné cette structure grammaticale dès qu'il fallut exprimer des cultures insolites (il s'agissait du coton et du maïs, introduits alors sur l'ordre de N. S. Khrouchtchev). Des objets inaccoutumés s'accordaient mal avec les structures grammaticales traditionnelles. Bien d'autres langues qui admettent l'expression de l'objet direct à marque zéro, n'appliquent cette structure qu'à des objets usuels et ne peuvent s'en servir pour parler d'objets ou d'événements nouveaux ou sortant de l'ordinaire. Tel est le cas en français de l'expression *faire escale*, utilisée pour un événement ordinaire, *vs faire UNE escale d'urgence*, lorsque l'événement sort de l'ordinaire. On peut faire l'objection que l'abandon d'une structure figée (en l'occurrence l'introduction de l'article) pour exprimer l'objet direct est simplement dû au fait que cet objet est déterminé. Certes, mais que veut dire exactement “un objet déterminé”?

Envisageons ce phénomène du point de vue non de la grammaire mais de la sémantique. Cela veut dire avant tout que l'objet se détache sur le fond d'une série ordinaire. On peut faire une expérience de substitution, où la sémantique

contredirait la grammaire : il est difficile de dire en français *Il a fait une escale habituelle*. L'expression normale serait *Il a fait escale comme d'habitude*. On pourrait multiplier les exemples de ce type. Mais cela suffit pour formuler notre hypothèse de départ (ou, plus exactement, deux hypothèses conjointes).

— La différence entre des objets usuels et non usuels est sémantiquement pertinente : les premiers trouvent une forme d'expression linguistique standardisée sous forme d'unités lexicales, de lexèmes (essentiellement des substantifs) et d'expressions prédicatives correspondant à des lexèmes figés (fr. *faire escale, prendre part*, russe *prinimat' učastie*), les seconds n'ont pas de forme d'expression standardisée.

— Des objets non usuels, et par conséquent non standardisés, trouvent leur expression sous la forme de syntagmes adjectivaux, de groupes de mots nominalisés et, à l'autre extrémité de cette série graduelle, de phrases à prédication propre ou même de textes entiers. C'est lorsque ces derniers, c'est-à-dire des phrases à prédication propre ou des textes entiers, sont enchâssés dans la phrase initiale qu'apparaissent la prédication enchâssée, la prédication dépendante et, à l'extrémité de cette série, les relations inter-prédicatives.

Nous nous proposons de classer les relations intra- et inter-prédicatives graduellement,

1- par leurs actants-objets (dans la terminologie russe : "zapredikatnye členy" : "membres de phrase outre-prédicatifs");

2- par la forme de ces actants : a) lexèmes standardisés, b) lexèmes déterminés (syntagmes adjectivaux), c) syntagmes nominalisés ou nominalisables, d) syntagmes non entièrement nominalisables, e) syntagmes en principe entièrement non nominalisables, f) syntagmes en principe non nominalisables, se présentant sous la forme de textes entiers.

3- Nous mettrons ces gradations de forme en rapport avec la sémantique, tout particulièrement avec le degré de nouveauté, d'étrangeté de l'objet pour l'usager de la langue.

Il s'agit donc d'une classification graduelle des relations prédicatives, des relations intra-prédicatives aux relations inter-prédicatives, utilisant le critère sémantique de nouveauté, de "pas-déjà-vu" de leurs domaines d'objets ou "champs de signification" respectifs.

S'il est permis de formuler un aphorisme, nous dirons en bref : *les relations inter-prédicatives sont une forme linguistique permettant à l'homme la rencontre avec du "jamais vu", des objets nouveaux, non classifiés, ou même inidenti-fiabiles.*

La classification de ces différents points est une tâche ardue. Il s'agit d'établir des catégories, de catégoriser un phénomène que nous avons défini comme l'expression de la "nouveauté" dans la perception d'un objet. Mais la catégorie du "nouveau" est-elle la plus adéquate? Ne convient-il pas mieux de parler de "standardisé" vs "non-standardisé"? ou d'"habituel" vs "inusité", "fréquent" vs "rare"? ou bien, comme nous allons le voir, d'"accidentel", "contingent" vs "essentiel", selon la conception d'Aristote?

Nous voudrions examiner sous un angle nouveau des phénomènes de langue (et de logique) qui sont répertoriés et décrits depuis longtemps : il s'agit de savoir si ces phénomènes sont classifiables en termes de "nouveau" / "connu". Nous essayons ainsi d'examiner un matériau depuis longtemps disponible par une *approche cognitive du langage*.

II

A) ET B) : LEXÈMES STANDARDISÉS ET SYNTAGMES DÉTERMINATIFS STANDARDISÉS

Il semble que, historiquement parlant, le premier, et peut-être le seul, système qui puisse être interprété dans ce sens est celui d'Aristote. On sait qu'Aristote a élaboré deux classifications : celle des *catégories* et celle des *prédicables*, la première dans les "Catégories", la seconde dans les "Topiques"¹. Rappelons-les brièvement :

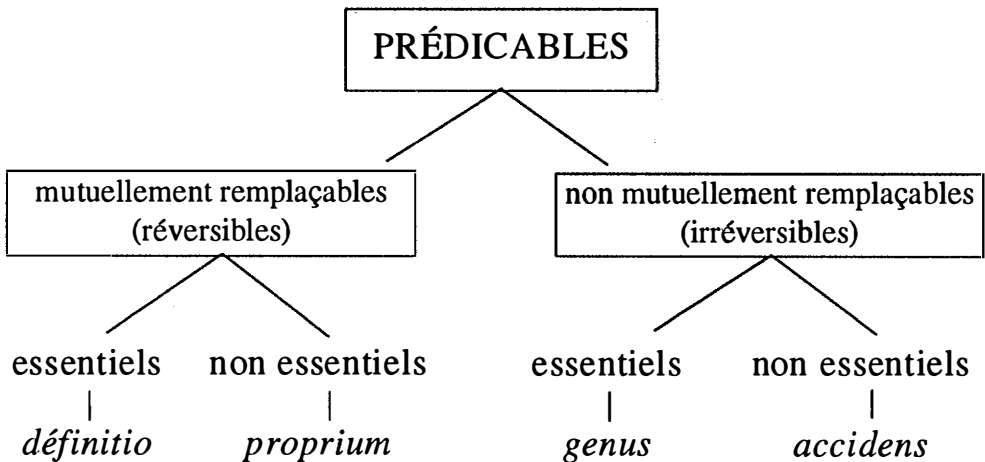
— **Catégories** : 1) Essence (Substance), 2) Quantité, 3) Qualité, 4) Relation (relativement à quoi?), 5) Où (Lieu), 6) Quand? (Temps), 7) Position, 8) État, 9) Action, 10) Subir.

Les Catégories d'Aristote reposent sur une base logico-linguistique extrêmement complexe ; elles ne sont pas

¹ Les références à Aristote sont faites d'après l'édition en russe : Œuvres, 4 vol., t. 2, Moscou, 1978, commentaires de Z. N. Mikeladze, éd.

oppositives, c'est-à-dire qu'aucune n'entre en opposition binaire avec aucune autre. Le caractère général du système est sémantique².

— **Prédicables** : les prédicables sont considérés en rapport avec l'énoncé-jugement, ils peuvent donc être appelés dans la terminologie russe "skazuemye" ("prédicats grammaticaux"). Le caractère général du système est syntaxique. Les prédicables reposent chez Aristote sur une base binaire, résultant de la combinaison de deux couples de traits (plus exactement, de deux traits et de deux négations de ces traits) : 1) mutuellement remplaçables, ou réversibles (à l'intérieur d'un énoncé), vs non mutuellement remplaçables, ou irréversibles ; 2) essentiels (par rapport à l'essence de l'objet, et non à l'"Essence" en tant que catégorie) vs inessentiels. On obtient ainsi le schéma suivant de quatre prédicables (ou types de prédicats) (d'après MIKELADZE-78 : Commentaire, p. 646) :



La classification en catégories et la classification en prédicables sont indépendantes l'une de l'autre. Chaque classification est, pour Aristote, exhaustive et achevée, et, par conséquent, chaque prédicat peut être qualifié simultanément selon les catégories et selon les prédicables (cf. MIKELADZE : comm., p. 648).

Or, comme on peut le voir sur le schéma, il y a entre les prédicables une certaine gradation par rapport aux

² On en trouvera une analyse dans STEPANOV-81:121 sqq.

caractéristiques essentielles de la chose (du sujet grammatical) : ils sont tous, à un degré ou à un autre, en rapport à son essence. Mais l'essence [*suščnost' / sut'*], c'est ce qui est lié à un savoir stable et solidement établi, c'est un paramètre d'une caractéristique stable de l'objet. Seule une case occupe dans cette rangée une position exceptionnelle, c'est l'"accessoire" (grec *συμβέβηκος*, latin *accidens*). La traduction latine du terme grec indique une composante importante de ce concept : "accidentel"³. Ce terme désigne chez Aristote un type de prédicat qui met en relief un trait accidentel de l'objet dans le contexte ou la situation donnés.

Le passage suivant des *Topiques* est probant, dans lequel Aristote donne deux définitions du prédicable dit "accident". L'une est liée au système dans son entier, l'autre en est indépendante. Aristote considère que la seconde est meilleure (dans le prédicat accident il n'y a pas de dépendance du système !) : "L'accident est ce qui, n'étant rien de tout cela, c'est-à-dire ni définition, ni propre, ni genre, appartient cependant à la chose ; ou encore, c'est ce qui peut appartenir ou ne pas appartenir à une seule et même chose, quelle qu'elle soit : comme par exemple être assis peut appartenir ou ne pas appartenir à un même être déterminé [...]. De ces deux définitions de l'accident la seconde est la meilleur , car en adoptant la première il faut nécessairement, si on veut la comprendre, connaître déjà ce qu'est la définition, le propre et le genre, tandis que la seconde se suffit à elle-même pour nous faire connaître ce qu'est en soi le terme en question" (*Topiques*, livre I, chap. 5, 102b, 4).

Aristote a ainsi reconnu qu'à l'intérieur des relations "simples" (c'est à dire, de notre point de vue, "intrapredicatives") il est un type qui se caractérise comme "accidentel". Ou, comme nous le dirions maintenant, comme la prédication d'un savoir "nouveau", inconnu jusqu'alors dans ce qui a été assimilé par le système classificatoire de la langue. Il est intéressant de remarquer que l'un des deux

³ Le dictionnaire d'A. Lalande en donne la définition suivante : "Accidentel : a. Ce qui appartient à l'accident, non à l'essence. [...] b. Qui arrive d'une manière contingente ou fortuite; opposé à *nécessaire*. - Par suite, dans le langage courant, qui arrive rarement" (LALANDE-72).

exemples d'Aristote, le plus fondamental des deux, est donné sous la forme d'un verbe *medium tantum* : "être assis".

A quoi ce type de prédicats peut-il être opposé, dans le cadre de la classification des prédictions simples ?

Laissons maintenant Aristote de côté et essayons d'en donner notre propre définition.

Il est évident que cela doit être un type de prédicat grammatical exprimant le *nécessaire* dans lequel, par conséquent, le prédicat logique est extrait déductivement, et ceci par n'importe quel sujet parlant, quelque chose de semblable au jugement analytique en logique. Nous pensons à un groupe de prédicats indo-européens tels que les verbes dits *activa tantum* : *vivre, marcher (ou ramper), couler, brûler* (vb. transitif), etc. A proprement parler, le *vent* est *ce qui souffle*, le *feu* est *ce qui brûle* (vb. transit.), le *serpent* est *ce qui rampe*, le *vivant* est *ce qui vit*⁴.

Il est caractéristique que ces prédicats, normalement, n'ont pas d'objet, ou, s'ils en ont un, il est tautologique : il est abstrait du prédicat, comme le prédicat à son tour est abstrait du sujet, cf. les expressions russes *rabotu rabotat', delo delat', (o)gorod gorodit', službu služit'*, ainsi que les objets à l'instrumental du type *poedom est', boem bit'*, etc. On trouve de même en français : *vivre sa vie, aimer d'amour*.

C) ET D) : SYNTAGMES ENTIÈREMENT NOMINALISABLES (DÉJÀ NOMINALISÉS), OU NON ENTIÈREMENT NOMINALISABLES

Il s'agit ici d'un phénomène bien connu et largement décrit : la nominalisation, c'est pourquoi nous ne nous attardons pas sur le matériau et les exemples. Nous nous contenterons de relever un trait qui n'a pas été remarqué auparavant, semble-t-il, et qui est important dans la mesure où il est question de *savoir nouveau* comme objet de prédication.

En fait, le savoir entièrement nouveau, le "jamais vu" pour le sujet parlant, ne peut être présenté linguistiquement que par une phrase à prédication propre, comme un événement. Rappelons la définition de B. Russell : "Le symbole linguistique pour un événement ne peut pas être un nom, ce ne peut être qu'une phrase [sentence]".

⁴ Cf. pour plus de détails : STEPANOV-85, §6.

C'est pourquoi une description de ce qui s'est passé et n'a jamais été vu auparavant, d'un événement inconnu, tel que *Ja slyšu, kak kto-to so strannym zvukom dvigaet stul* [J'entends quelqu'un faire un bruit étrange en déplaçant une chaise] ne peut être qu'une phrase et ne se prête pas à nominalisation. Ou bien, dans le meilleur des cas, si une nominalisation est possible et qu'elle soit effectivement réalisée, une partie importante de l'information nouvelle sera perdue. En effet, si l'on disait *Ja slyšu strannyj zvuk otodvigaemogo kem-to stula* [J'entends le bruit étrange d'une chaise déplacée par quelqu'un] (*strannyj zvuk otodviganija stula* [le bruit étrange du déplacement d'une chaise] est impossible en russe), une telle information ne rendrait pas la même information que la phrase entière, car *entendre un bruit quelconque* n'est pas la même chose que *percevoir une action effectuée avec un bruit*.

Ainsi une nominalisation omet, retranche une partie de l'information, celle précisément qui est nouvelle, "jamais vue", non répétée. La nominalisation est appelée à mettre en relief exactement le contraire : le "déjà vu".

Pour conclure cette section et avant d'aborder la suivante, il y a lieu de citer la "règle de Russell" : si les mots (et, ajouterons-nous, les expressions) sont des mots (et, ajouterons-nous, des expressions) de types différents, leurs significations sont aussi des significations de types différents. (Que le terme "type" soit employé ici dans le sens spécial de la "théorie des types" russellienne ne change rien à l'importance de cette thèse pour notre entreprise).

E) SYNTAGMES EN PRINCIPE NON NOMINALISABLES ENTIEREMENT (LES "FAITS")

Cette sorte d'expressions, extrêmement importante pour notre sujet, est entrée en linguistique théorique avec la découverte de la catégorie de "fait" (angl. *fact*, russe *fakt*), en rapport avec la catégorie de la "cause". Nous dirions volontiers avec Vendler : "J'adhère totalement à la proposition de Davidson qu'il faut ranger les *événements* (*events*) parmi les éléments primaires de l'ontologie des relations causales. J'aimerais cependant faire un pas de plus dans ces raisonnements métaphysiques en ajoutant un nouvel élément primaire, à savoir le *fait* (*fact*). L'expression linguistique des relations causales [...] fait supposer que les faits, avec les

objets et les événements, constituent également une catégorie primaire de notre ontologie naturelle” (VENDLER-86:264).

Le trait linguistique du “fait” consiste en ceci que l’expression du fait est un “syntagme non entièrement nominalisable”, un *imperfect nominal* (alors que les expressions linguistiques pour l’événement sont des syntagmes entièrement nominalisables, des *perfect nominals*). “Il n’est pas difficile de voir, écrit Vendler, que le mot ‘fact’ et ses semblables obéissent aux mêmes restrictions de co-occurrence que les groupes non entièrement nominalisables, alors que les restrictions pour le mot ‘event’ et sa famille coïncident avec celles des groupes entièrement nominalisables. Cela n’a rien d’étonnant, puisque les mots correspondants sont attirés par les mêmes groupes. C’est ainsi que le groupe *that he sang the song* et le groupe *his having sung the song* sont des faits et non des événements, alors que le groupe *his beautiful singing of the song* est un événement et non un fait”(ibid.:269-270).

Les causes sont des faits, et non seulement des propositions. Une question extrêmement ardue se pose, note Vendler, de savoir en quoi consiste la différence entre un fait et une proposition. Comme le montre le célèbre exemple d’Œdipe (*Œdipe a épousé Jocaste / Œdipe a épousé sa mère*), il ne suffit pas de dire que le fait est une proposition vraie, la différence est plus profonde : les faits sont référentiellement transparents, alors que les propositions, même vraies, sont référentiellement opaques.

Le raisonnement suivant de Vendler est tellement convaincant que nous nous permettrons de le citer in extenso : “Ce point de vue est lié à un autre. Les propositions appartiennent aux hommes, à ceux qui les produisent ou qui les reçoivent. Les hommes *ont* des opinions, ils peuvent *concevoir, entretenir* ou *abandonner* une croyance, ils *font* des affirmations, *donnent* des descriptions, *rendent* un verdict. Nous parlons de la déposition d’un témoin, de l’opinion du juge, du verdict du jury. Or les faits d’un procès n’appartiennent en propre à personne, ils sont objectivés (on peut trouver, découvrir des faits). En règle générale, les propositions sont ou bien des actants (objets) des relations propositionnelles qui les introduisent, ou bien des produits des actes illocutoires. C’est ainsi que le juge peut croire les dépositions du témoin, accepter le verdict du jury. Les faits,

eux, préexistent à toutes les opinions de ce genre ; ce que nous croyons ou ce que nous disons peut correspondre aux faits, et dans ce cas notre croyance ou nos paroles sont justes. Mais alors qu'est-ce qu'une proposition ? La proposition est une entité abstraite qui englobe tous les membres d'un ensemble périphrastique pour des groupes non entièrement nominalisables. Le fait est une entité abstraite qui englobe toutes les propositions vraies et référentiellement équivalentes" (ibid.: 272-273).

Voici, pour terminer, un résultat particulièrement important pour notre sujet : "un fait ne peut être communiqué abstraitement, sans avoir recours à un ensemble périphrastique d'expressions verbales et même sans utiliser une phrase en langue naturelle faisant partie d'un tel ensemble" (ibid. : 274).

Revenons, pour conclure, au cas d'Œdipe. Selon la tragédie de Sophocle, Œdipe savait qu'il avait épousé Jocaste. Mais il ne savait pas qu'il avait épousé sa mère, qui n'était autre que Jocaste. Vendler, à ce propos, raisonne ainsi : effectivement, le mariage d'Œdipe avec Jocaste équivaut au mariage d'Œdipe avec sa mère. S'il est donc vrai que la tragédie d'Œdipe est provoqué par son mariage avec sa mère, il doit être vrai aussi que la tragédie est provoquée par son mariage avec Jocaste (p. 272). Pour Vendler les deux propositions sont vraies, mais une seule, à savoir *Œdipe a épousé sa mère* est référentiellement transparente. Elle seule est donc un fait et la véritable cause de la tragédie ("Les causes sont des faits, et non des événements"). Mais, dirons-nous, la première proposition décrit la même relation. Vendler laisse cette question non résolue.

Ceci n'a pas manqué de provoquer des objections de la part de N. D. Arutjunova, qui a consacré aux "faits" un chapitre de son livre "Les types de signification linguistique. Évaluation, événement, fait" (ARUTJUNOVA-88). Elle fait remarquer à juste titre que seule la proposition "Œdipe a épousé sa mère" exprime la cause de la tragédie qui s'est ensuivie : "les causes de ce qui se passe sont à chercher dans les faits et non dans les propositions" (ibid :164).

Or, il me semble qu'on a acquis une plus grande clarté dans la formulation de ce problème avec la notion de "mondes différents" au sens intensionnel, et avec la différenciation entre "référence sémantique" et "référence du locuteur", entre

“hard” et “soft designators” au sens de S. Kripke. De ce point de vue les solutions proposées par les deux auteurs suscités, Z. Vendler et N. D. Arutjunova, ne paraissent pas suffisamment définies. Il y aurait lieu de distinguer, d’un côté, le monde d’Œdipe, dans lequel seule la proposition *Œdipe a épousé Jocaste* est vraie, alors que la proposition *Œdipe a épousé sa mère* n’a pas de sens, et, de l’autre côté, le monde de Vendler et Arutjunova, dans lequel les deux propositions sont vraies et sont équivalentes. Là-dessus Vendler paraît avoir raison. Mais, en nous plaçant dans le monde d’Œdipe, c’est Arutjunova qui paraît être dans le vrai. Par rapport à la situation d’Œdipe, le monde de Vendler et d’Arutjunova peut être identifié avec *le monde du savoir total* (nous avons déjà souligné l’importance du *savoir* dans l’étude de la prédication). La tragédie d’Œdipe consiste à passer, subitement, d’un monde dit “d’Œdipe” à un monde supérieur, celui du savoir total.

F) SYNTAGMES EN PRINCIPE NON NOMINALISABLES (TEXTES ENTIERS)

Voici d’abord un des types possibles. Soit une phrase initiale à prédication simple, par exemple : *On skazal, čto ...* (ou *On skazal, kak...*) [*Il a dit que...*], suivie d’une longue série de subordonnées : *čto poezd prišel s opozdaniem, čto na vokzale ne okazalos’ taksi, čto prišlos’ ždat’ do utra, čto k tomu že pošel dožd’...* etc. [*que le train était arrivé en retard, qu’il n’y avait plus de taxi sur la place de la gare, qu’il a fallu attendre jusqu’au point du jour, que, par dessus le marché, il s’est mis à pleuvoir...*]. Un texte entier peut être construit de la sorte, partagé en subordonnées complétives, et réduit ainsi au type mentionné plus haut (“c” et “d”).

La citation sans conjonction est un type plus spécifique, mais ce problème est étudié en détails, et nous le laisserons de côté.

Un type de prédication complexe (c’est à dire de relations interprédicatives) moins trivial, à considérer sous cette rubrique, est celui que Potebnja mettait en rapport avec un genre littéraire : la *fable*.

Potebnja (1905) considère la fable comme *un prédicat constant auprès de sujets variables*. Ces sujets, selon Potebnja, sont des représentations mentales d’une situation vécue,

représentations qui sont en dehors du texte, et qui ne sont qu'explicitées au moyen du texte de la fable qui leur est donné en prédicat.

Il n'y a rien de spécialement étonnant dans cette approche. En effet, d'après la définition de base du "sujet" et du "prédicat", le premier est conçu plutôt en termes d'espace et d'étendue, le second en termes de temps ou de durée. Métaphoriquement parlant, le sujet appartient donc "au monde", et le prédicat "aux idées et à la langue". Rappelons également que dans la logique de Ch. Serrus le sujet est vu comme se trouvant en dehors du jugement. Les phrases dites impersonnelles en russe, telles que *Morozit [Il gèle]*, *Svetaet [Il commence à faire jour]* peuvent justifier ce point de vue.

Selon Potebnja : "La fable étant une action (ce qui suppose un ou des personnages, — des sujets, et des actes — des prédicats [c'est à dire à l'intérieur de la fable comme texte achevé - Ju. S.]) est, prise toute entière, une réponse que la conscience se fait, face à une situation donnée, c'est un prédicat constant auprès de sujets variables" (1905 :310-311). "Mais, une fois détachée de ses racines, l'image poétique continue à avoir cours au sein d'une communauté à titre de prédicat constant pouvant s'appliquer à des sujets encore inconnus, puisqu'il se trouve des professionnels qui prennent soin de sauvegarder et de diffuser ces images" (ib.:315).

Mais pourquoi la fable (ainsi que la parabole) assure-t-elle cette fonction ? Voici l'explication qu'en donne Potebnja. "Si les protagonistes (et aussi les circonstances de lieu, etc.) attireraient sur eux l'attention, suscitaient la sympathie ou l'irritation comme c'est le cas dans l'épopée, la nouvelle, le roman, la fable cesserait d'être ce qu'elle est, à savoir une réponse toute faite à une question qui surgit. Pour qu'une œuvre poétique d'une certaine étendue devienne une pareille réponse, il lui faut du recul, il faut que tous les détails s'en effacent et que seul en subsiste le contours général. Ainsi la fable, pour pouvoir être utilisée, ne doit s'appesantir ni sur le caractère des personnages, ni sur la description des scènes. D'où les exigences de style. Il y a deux manières : 1) les Anciens, les Grecs, surtout, 2) La Fontaine, suivi d'imitateurs et de traducteurs" (ib.:311).

Cependant la fable comme prédicat est un phénomène sémantique assez compliqué. En effet, nous trouvons là-dessus

deux points de vue différents. Lessing dans son raisonnement sur la fable (cité par Potebnja p. 316) pense que la fable est une vérité générale appliquée à un cas particulier. Si un tel cas est raconté comme quelque chose de vraiment passé (comme un événement et non comme un exemple ou une comparaison) et qu'il soit employé pour faire connaître telle vérité générale comme vécue, alors on a une fable. Potebnja rétorque à cela : "C'est comme si une vérité générale existait en pensée, par exemple *La flatterie est abominable* et qu'elle soit par la suite appliquée à un cas particulier" (ib.:316). Le point de vue de Potebnja est différent. "Les cas où la fable se trouve véritablement appliquée montrent que le but du narrateur consiste à créer un point de vue sur un cas particulier vécu (A, sujet psychologique) au moyen d'une comparaison qu'il établit entre ce cas et un autre cas tout aussi particulier raconté dans la fable (B, prédicat psychologique). La généralisation ne se fait que comme résultat de la comparaison des particularités, elle reste centrée sur le cas particulier. Quant à la généralisation que l'auteur de la fable déjà crée expose au début ou à la fin de son œuvre [la "morale" de la fable - Ju. S.], l'utilisateur ou l'auditeur n'en ont que faire" (ib. : 317-8).

Mais Lessing et Potebnja n'ont pas en vue exactement le même objet. Lessing parle de la création de la fable par son auteur, alors que Potebnja envisage l'application de la fable à un cas particulier à titre de "prédicat". Néanmoins ce désaccord permet de découvrir un véritable dualisme sémantique de tout ce phénomène.

Examinons encore un détail qu'utilise Potebnja comme argument contre Lessing. En langue, remarque Potebnja, raisonner comme Lessing reviendrait à ce que le mot désigne d'abord toute une série de choses, de qualités, d'actions et ensuite seulement cette chose particulière. Mais alors une question reste ouverte : de quelle façon est apparu le général ? Potebnja, conformément à l'esprit de sa conception psychologique, considère que le général dans la langue n'est créé que grâce à la généralisation du particulier.

Toutefois les récentes analyses sémantico-sémiologiques montrent que cette voie de généralisation n'est pas la seule possible. Même dans le cas de la sémantique "purement lexicale" (sans parler des cas plus complexes), des développements analogues à celui dont parle Lessing ont été attestés. Nous pensons à une étude de Benveniste dans son "Vocabu-

laire des institutions indo-européennes” sur les deux sens du mot grec *πρόβατον*: “biens meubles” et “brebis ou mouton”. Le quel de ces deux sens est apparu en premier ?

Les réponses traditionnelles, dans l’esprit de Potebnja, proposaient un mouvement du concret (“brebis”) vers le général (“biens meubles”). Benveniste, pourtant, montre que la voie est ici inverse : apparaît d’abord le sens de “biens meubles”, auquel est ensuite associée la chose qui, dans un milieu social donné, se trouve être le “bien meuble” par excellence, en l’occurrence, chez les Grecs anciens, la *brebis*.⁵

III

Puisque nous attachons une si grande importance à l’enchaînement de prédications simples (phrases simples) dans un “tout inter-prédicatif” (“phrase complexe”) et dans un “tout supra-prédicatif” (un texte entier étant enchâssé), la question se pose de savoir s’il s’agit là d’une évolution historique et si les observations historiques confirment ce type d’évolution.

Il ne peut y avoir à l’heure actuelle qu’une réponse, parfaitement claire : oui, nous sommes bien là en présence d’une évolution historique, et les données récentes le prouvent.

Nous avons présenté ailleurs (STEPANOV-89 : §43-46 et §9) un essai de reconstruction de la syntaxe et de la sémantique de l’indo-européen. En nous fondant également sur la reconstruction de T. V. Gamkrelidze et V. V. Ivanov (1984), nous sommes arrivé à la conclusion suivante : à un certain moment de l’histoire de l’indo-européen il se produit graduellement la jointure de deux structures prédicatives simples (deux “phrases simples”) en une structure plus longue linéairement (à l’exemple, plus tardif, d’ailleurs, de l’*Accusativus cum infinitivo* : *J’entends + mon frère entre* ⇒ *J’entends mon frère entrer*). Ceci entraîne toute une série de modifications dans la grammaire : un des deux principaux types de l’accusatif indo-européen apparaît, les syntagmes déterminants se transforment et le génitif surgit, la voix passive se met en place, les verbes causatifs apparaissent, etc.).

⁵ cf. BENVENISTE-70.

Nous compléterons ces observations par quelques parallèles typologiques des plus récents.

Comme l'a montré le turcologue Igor Kormušin dans sa thèse qu'il vient de soutenir, l'apparition de l'adjectif dans les langues turkes peut être expliquée de la même façon. "L'identité présumée du verbe et de l'adjectif en proto-turk ne saurait être conçue comme un syncrétisme, mais comme une filiation de l'adjectif à partir du verbe. Il n'y avait pas, à un stade primitif, deux catégories, verbe et adjectif, mais l'attribut nominal, c'est à dire l'adjectif, était rendu par des formes verbales *quand celles-ci se trouvaient dans une construction syntaxique complexe en dehors de la prédication principale*. Par la suite ces groupes de mots subirent une lexicalisation et devinrent des syntagmes d'occasion, des unités du vocabulaire usuel" (KORMUŠIN-91:67, souligné par moi, Ju.S.).

IV

Notre problématique autorise deux élargissements : du côté de la culturologie et du côté de la formalisation.

La question de l'influence de la société sur la langue, sur sa structure interne semble aujourd'hui presque totalement abandonnée. Dans la linguistique en Russie on ne peut mentionner que l'hypothèse de G. Mel'nikov, qui cherche à établir une corrélation entre l'importance démographique d'une communauté linguistique et le type de structure de sa langue.

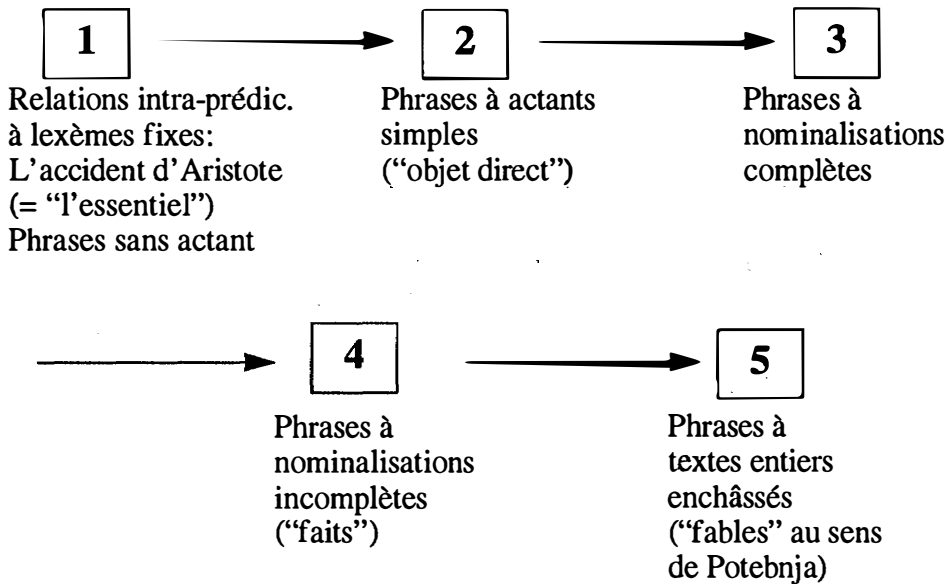
En ce qui concerne la formalisation, nous nous bornerons à indiquer qu'on trouve une telle approche dans le récent travail de V. V. Petrov et A. L. Blinov (1991, pp. 144 sqq.).

On peut maintenant revenir à ce problème du point de vue de notre matériau.

Nous avons établi ailleurs, conjointement avec S. Proskurin, une différence entre deux types de cultures. Il y a ainsi, d'une part, des cultures qu'on peut appeler "cycliques de type calendrier", au sein desquelles les principales actions sont conceptualisées sur le principe des cycles du calendrier agricole, et où "le nouveau" est de "l'ancien bien oublié". Et il y a d'autre part des cultures "de type linéaire" au sein desquelles les principales actions sont conçues comme des "acquisitions", des "découvertes", des "inventions", une "production de neuf".

On peut supposer, au titre d'une hypothèse que nous ne faisons que commencer à formuler, que les enchaînements syntaxiques linéaires, de plus en plus longs, de structures intra-prédicatives vers des structures inter-prédicatives (ce dont il a été ici question), sont d'une certaine façon liées à des structures du second type.

On pourra alors résumer ce qui a été dit sous la forme d'un schéma d'évolution graduelle :



BIBLIOGRAPHIE

— ARUTJUNOVA N. D., 1988 : **Типы языковых значений. Оценка, событие, факт**, Moscou [*Les types de significations linguistiques. Jugement, événement, fait*].

— BENVENISTE E., 1970 : «Probaton» et l'économie homérique», dans BENVENISTE E. : **Le vocabulaire des institutions indo-européennes, 1 : Economie, parenté, société**, Paris, Ed. de Minuit.

— BLINOV A. L.; PETROV V. V., 1991 : **Elementy logiki dejstvij**, Moscou, Nauka [*Éléments de logique des actions*].

— GAMKRELIDZE T.V.; IVANOV Vjač.Vs. (1984) : **Indoevropskij jazyk i indoevropcy. Sravnitel'no-istoričeskij i tipologičeskij analiz prajazyka i protokul'tury**, Izd. Tbilisskogo univ., Tbilisi [*L'indo-européen et les Indo-européens. Analyse comparativo-historique et typologique de la proto-langue et de la proto-culture*].

— KORMUŠIN I.V., 1991: **Problemy rekonstrukcii prattjurkskogo glagola : temporal'naja sistema, ee istoki i preobrazovanija. Avtoref. diss. dokt. filol. nauk**, Moscou [*Problèmes de reconstruction du verbe proto-turk : le système temporel, ses sources et ses transformations. Résumé de thèse de doctorat*].

— LALANDE A. (1972) : **Vocabulaire technique et critique de la philosophie**, 10ème éd., Paris.

— MIKELADZE Z. N. (éd.) (1978) : **Aristotel' : Sočinenija v 4-x tomax**, Moscou. [*Aristote : Œuvres*]

— POTEBNJA A. A. (1905) : **Iz zapisok po teorii slovesnosti**, Kharkov. [*Notes sur la théorie des lettres*]

— STEPANOV Ju. S. (1981) : **Imena, predikaty, predloženiya**, Moscou. [*Noms, prédicats, propositions*]

— STEPANOV Ju. S. (1989) : **Indoevropskoe predloženie**, Moscou. [*La phrase indo-européenne*]

— VENDLER Z. (1986) : "Pričinnye otnošenija", **Novoe v zarubežnoj lingvistike**, vyp. 18 : "Logičeskij analiz estestvennogo jazyka", PETROV V.V. (éd.), Moscou. (Ed. originale : "Causal relations", **The Journal of Philosophy**, vol. 21, 1967.)

ПРИЧЕМ - ОДНА ИЛИ ДВЕ СИТУАЦИИ?

par

Daniel Weiss
Université de Munich

Данная статья является продолжением работы Weiss, 1991, указанной в библиографии. Поэтому мы позволим себе хотя бы в нескольких словах изложить итоги этой работы. Опиралась она на корпус из 230 примеров, из которых 69 – из научной литературы, 67 из записи живой разговорной речи, 53 из художественных произведений и 41 из текстов публицистического характера. Исходной точкой наших соображений служило наблюдение, что, судя по синтаксическим критериям, сложные предложения с союзом *причем* относятся скорее всего к сочинительному типу. Об этом свидетельствуют почти все критерии, которые были положены в основу типологии сочинительной и подчинительной связей, предложенной в Weiss, 1989: союз *причем* остается всегда на стыке двух соединяемых им конъюнктов, т.е. не способен перемещаться вместе с вводимым им предложением, как это характерно для подчинительных союзов; *причем* может свободно появляться в самом начале предложения, оформляя межфразовую связь (первый и второй конъюнкты являются самостоятельными предложениями или, по крайней мере в спонтанной устной речи, даже цепочками предложений); *причем* сочетается с сочинительным союзом *и*, давая сложный коннектор *и причем*; и наконец, предложение с *причем* всегда отделено паузой, т.е. соединяемые этим союзом конъюнкты никогда не входят в просодическое единство, в котором они соотносились бы друг с другом как тема и рема.

С другой стороны, *причем* никогда не связывает однородных членов внутри одного предложения, чем резко и отличается от “классических” сочинительных союзов *и*, *а*, *да* и *но*. Зато бросается в глаза его склонность к “вторичному” употреблению (по Прияткиной, 1974), где союзная связь как будто накладывается на уже существующую другую

синтаксическую (нп. актантную, сирконстантную или определительную) связь. Проиллюстрируем это первыми примерами:

1) Стоит и напевает своим музыкальным голосом частушки, *причем* по-английски, любил он переиначивать частушки на английский лад, и мы хохотали... (В.Ерофеев)

2) Если мы не сможем поставлять им советские газеты и журналы по прежней схеме, то нам придется возвращать им деньги, *причем* немалые. Речь идет о миллионах инвалютных рублей. (Правда)

Такие случаи "вторичного" употребления *причем* составляют в моем корпусе ок. 20%. Этот факт примечателен в двух отношениях: во-первых, сочетание упомянутых признаков сочинительной связи с синтаксическим включением второго конъюнкта в первый, которое происходит при "вторичном" употреблении, явно противоречит распространенному в литературе предмету взгляду, будто сочинение и включение ("embedding") представляют собой два противоположных полюса одной и той же шкалы¹. Во вторых, веская доля "вторичных" случаев указывает на определенную склонность данного коннектора к соединению такой пары конъюнктов, в котором второй лишь **уточняет** первый. Следовательно, здесь нет того прагматического, семантического и синтаксического **равновесия** между двумя конъюнктами, которое характеризует "классические" сложносочиненные предложения с союзами *и*, *да*, *а* или *но*.

Сопоставление с союзом *и* выявляет целый ряд подтверждений того, что союз *причем* на самом деле не способен к соединению двух семантически равноправных ситуаций. Так, *причем* не допускает **временной последовательности** двух событий или процессов (в вышеуказанной статье обсуждаются мнимые контрпримеры, где на самом деле

¹ В частности, эту точку зрения отстаивает Lehmann (1988: 189). Следует однако добавить, что здесь, как и во всех известных нам типологических анализах сложного предложения, "вторичное" употребление союзов совсем не принимается в расчет.

временная соотнесенность описываемых фактов перестает быть значимой). Тем самым исключается возможность появления имплицитной условной или причинно-следственной семантики, столь характерной для союза *и*. Уступительное значение в принципе не исключается, но оно должно сигнализироваться эксплицитным образом. Кроме того, соединяемые союзом *причем* конъюнкты не могут входить ни в сопоставительное ни в противопоставительное отношения, ни оформлять параллелизм двух ситуаций. С другой стороны, *причем* может вводить комментарий к содержанию первого конъюнкта. Все эти наблюдения явно указывают на то, что для союза *причем* не характерно равновесие конъюнктов: он описывает связь не двух автономных ситуаций, но скорее двух различных аспектов одной и той же ситуации.

Это свойство проявляется еще ярче, если учесть **референциальные ограничения**, накладываемые этим союзом на второй конъюнкт. Если к пр. союз *и* допускает в качестве второго конъюнкта предложение, не содержащее ни одной прямой или косвенной анафорической отсылки к первому конъюнкту², то при употреблении *причем* такое положение дел немислимо, ср.:

3а) Луна светит, и молодые пары целуются.

б) Луна светит, *причем молодые пары целуются.

Наоборот, *причем* предполагает референциальную зависимость второго конъюнкта от первого. В принципе, правда, можно построить фразы типа следующей, где нет такой очевидной референциальной связи:

4) Завтра мы едем за город, *причем* погода наверняка будет плохая.

Отметим, однако, что здесь погода входит в ситуацию "поездка за город" как типовой (и притом весьма существенный!) сирконстант. В нашем корпусе такие примеры представлены в очень незначительном количестве, причем все они относятся к устной спонтанной речи.

² Разумеется, что все-таки оба конъюнкта должны относиться к той же общей теме, как это всегда требуется для сложного предложения.

Из сказанного следует, что хоть одна именная группа в предложении, вводимом союзом *причем*, должна быть кореференциальной с ИГ-антецедентом в предыдущем предложении или ее референт должен быть включенным в множество референтов, обозначаемых именной группой в предыдущем предложении. Остановимся коротко на первом случае. Кореференциальная анафора во фразе с *причем* оформляется обычным образом, т.е. личным местоимением, нулевой отсылкой (если данная анафора выполняет функцию подлежащего), полной именной группой, являющейся или лексическим повтором, или перифразой, либо смешанной ИГ, состоящей из указательного местоимения *этот* или *тот* и повтора или перифразы. Проиллюстрируем эти варианты по очереди:

5) Ясно, что на то, чтобы обеспечить и материальную базу, и социальную защищенность членов союза, нужны деньги, и немалые!

СП СССР не имеет больших денег... к сожалению, Литфонд тоже. *Причем*, видно, Δ будут иметь отчисления в ближайшие годы меньше, чем имели. (эллипсис) (Московский литератор)

6) И ты понимаешь ли, значит, ну выгородка значит ширмами, стоит стул, ну какие-то у неё принадлежности там туалета, *причём* она в такой полуночной рубашке, потому что... В основном это в общем её покинул любовник. (местоимение) (Машинный фонд)

7) В современном русском языке нормативными являются приложения, в которых деепричастное и глагольное действия приписываются одному субъекту, *причем подлежащее* не может входить в состав деепричастного оборота, напр....(перифраза) (Е.Н.Саввина)

8) <197> Это в Колонном зале было. И так выгорожено было вроде ширмы понимаешь, и вот она с телефоном. Вся опера в этом. Понимаешь? Ну она так и поставлена и задумана, *причём* мне рассказывали слушали французскую запись, Пуленк специально написал *эту оперу* для драматической актрисы, но которая вот пела. (смешанный тип анафоры) (Машинный фонд)

Следует, кстати, отметить, что иногда антецедент находится не в ближайшем предыдущем предложении, а в

более отдаленном отрезке текста. - Ситуацию референциального включения иллюстрирует следующий пример:

9) Пospорили американец, француз и русский - кто всех храбрее?

- Мы, - заявил американец, - по жребию разыгрываем десять машин, *причем у одной из них* нет тормозов, и мчимся по горной дороге... Потом один лежит в больнице, а остальные девять его навещают.

- Это что! - сказал француз. - Мы разыгрываем по жребию десять девушек, *причем у одной из них СПИД*... Потом один в больнице, а остальные девять его навещают.

- Ха! - рассмеялся русский. А мы собираемся вдсятером и рассказываем политические анекдоты, *причем все знаем, что среди нас один стукач*.

- А потом?

- Потом девять сидят, а один носит им передачи. (Советский политический анекдот, вып. третий, Рига 1990)

В повествовательных текстах (особенно у Булгакова) нередко встречается подобная инклюзивная обстановка (сначала высказывание о множестве референтов, потом более точная предикация об одном из его элементов), причем обе предикации оформляются совершенным видом; получившаяся таким образом цепочка двух форм совершенного вида имеет тогда нестандартное значение полного **временного совпадения** описываемых действий:

10) Тройка *двинулась* в Патриарший, причем кот *тронулся* на задних лапах. (Булгаков)

11) С тем и *уехали* с Садовой, причем с *уехавшими отбыл* растерянный и подавленный секретарь домоуправления Пролежнев. (Булгаков)

Думается, что именно такое употребление совершенного вида может служить формальным показателем той "одно-ситуативной" семантики, о которой ниже будет речь. В вышеуказанной статье рассматриваются еще другие разновидности инклюзивной семантики, выражаемые в предложениях с *причем*.

Небезынтересным представляется тот факт, что не только референциальный состав второго конъюнкта, но и его тематико-рематическое членение предопределяется

первым конъюнктом. Так, в большинстве случаев тема второго конъюнкта отсылает к теме первого конъюнкта; в частности, такое положение имело место в примерах 4 - 7. Тип с последовательностью P1 - T2 встречается преимущественно в примерах с инклюзивной семантикой, ср. 9. Данное стремление к продолжению заданной темы не объясняется полностью анафорическим характером тематической ИГ во втором конъюнкте : ведь и анафора может входить в рему, когда она, к пр., оформляет контраст, но, как уже было замечено, предложения с *причем* не выступают в контрастивной функции.

Напомним, что, кроме описанной референциальной и тематико-рематической зависимости предложений с *причем*, от первого конъюнкта уже наблюдалась такая же зависимость во временном плане (исключается временная последовательность). Все это выглядит подозрительно : создается впечатление, что в сложных предложениях с *причем* описываемый кусок действительности мыслится не как две, а как одна ситуация. Назовем этот способ представления для удобства "односитуативной моделью". В чем, однако, заключается суть этой техники? В примерах, приведенных до сих пор, она состоит, видимо, в **уточнении** того, что было изложено в предыдущем предложении. Сюда же относятся те многочисленные примеры, где *причем* оформляет "вторичную" связь. (ср. пр. 1) Но возможны также и другие разновидности этой уточняющей функции – к ним следует также причислять инклюзивную семантику, представленную в примерах типа 9 и 10. В качестве подвида этой инклюзивной семантики рассмотрим теперь случаи, где происходит как бы **расщепление** множества референтов, указанного в первом конъюнкте. К примеру приведем следующее предложение:

12) Иногда возникают дублетные формы [...], причем в одних случаях большую жизненность обнаруживают формы с *-ка* [...], в других более употребительными оказываются наименования на *-ша, -иха* [...]. (Протченко)

В повествовательных текстах в такой ситуации опять возможно употребление глаголов совершенного вида с нестандартным значением временного совпадения:

13) Велосипедисты с громким криком "Ап!" соскочили с

машин и *раскланялись*, причем *блондинка* посылала публике воздушные поцелуи, а *малютка протрубила* смешной сигнал на своем гудке. (Булгаков)

Как видно, при этом не исключено одновременное выступление несовершенного вида (*посылала*) при характеристике другого элемента (*блондинка*) из данного множества (*велосипедисты*). Кроме того, приведенный пример примечателен тем, что дает возможность проиллюстрировать различное поведение коннекторов *и* и *причем* в аспектуальном отношении: так, цепочка *соскочили ...и раскланялись* воспринимается как описание временной последовательности двух различных действий, а цепочка *раскланялись ... причем ... протрубила* – как описание двух одновременно осуществляемых действий, второе из которых лишь уточняет первое³.

Подобное расщепление ситуации наблюдается и в тех немногочисленных примерах, где *причем* вводит комментарий. Посмотрим следующий пример:

14) у #на...# у меня есть знакомая девушка, её зовут Женни, в честь Женни Маркс. ну конечно её все зовут Евгения. *причём* странное сочетание, Женни Ивановна. (смех)
(Машинный фонд)

Здесь расщепление не заключается в том, что отдельным элементам данного множества даются различные характеристики. Вместо того, ситуация в данном случае рассматривается как бы под двойным углом зрения : сначала представляется фактографическая сторона, потом идет ее оценка. Иными словами, в данном примере союз *причем* функционирует как сигнал "риторического действия говорящего" (в смысле раб. Иорданская 1992); подобные примеры будут обсуждаться ниже при рассмотрении тех случаев, в которых соединяемые конъюнкты относятся к иллюкутивному уровню (пр. 30 – 43).

³ Ю. Д. Апресяну мы обязаны указанием на то, что в определенных контекстах это нестандартное значение совершенного вида появляется даже при союзе *и*: так, в следующем примере первые два описываемых действия воспринимаются как одновременные: "Он съел свой завтрак и прочитал газету, после чего отправился на работу". Подобный пример приводится ниже, ср. 26а).

В только что приведенном примере оценка, содержащаяся в предложении с *причем*, носит метаязыковой характер. В повествовательных текстах встречаются также примеры, где визуально воспринятое поведение действующего лица впоследствии интерпретируется наблюдателем как выражение его внутреннего состояния:

15) Женщина повернулась, прищурилась, *причем* на лице ее *выразилась холодная досада*, и сухо ответила по-гречески :
(Булгаков)

16) А иностранец окинул взглядом высокие дома, квадратом окаймлявшие пруд, *причем заметно* стало, что видит это место он впервые и что оно его заинтересовало. (Булгаков)

Отметим, что в обоих примерах опять проявляется нестандартное значение совершенного вида (одновременность двух событий). В других случаях предложение с *причем* описывает внутреннее состояния наблюдателя, переживаемое им при восприятии действующего лица :

17) Тот, что жарил мясо, повернулся, *причем ужаснул буфетчика* своими клыками, и ловко подал ему один из темных дубовых низеньких табуретов. Других сидений в комнате не было. (Булгаков)

Наконец, возможно и одновременное описание акустического и зрительного восприятия:

18) Описание ужасной смерти Берлиоза слушающий сопровождал загадочным замечанием, *причем* глаза его вспыхнули злобой : ... (Булгаков)

Итак, сложные предложения с *причем* несомненно позволяют разложить одну и ту же ситуацию в два или больше различных аспекта; веским формальным показателем этой семантики можно считать появление совершенного вида со значением одновременности. Примечательно, что такая же возможность имеется при употреблении **деепричастий** совершенного вида в постпозитивном положении. Для иллюстрации воспользуемся примером, приведенным в свое время И.Мельчуком (устно):

19а) Поцеловав ее, он ее оскорбил.

≠ б) Он ее оскорбил, *поцеловав* ее.

Эти два варианта описывают две весьма различных ситуации: в а) представлена последовательность двух отдельных действий (сначала он ее поцеловал, а потом оскорбил), тогда как в б) говорится об одном действии (он ее поцеловал) и его оценке (тем самым ее оскорбил), причем, на наш взгляд, еще остается открытым вопрос, кому принадлежит эта оценка (говорящему и/или пациенту?). По поводу значения 'тем самым', проявляющегося при постпозитивных деепричастиях, показательно, что пишет Богуславский (1977: 271) : "Значение 'тем, что' принципиально отличается от причинного значения, с которым оно на первый взгляд сходно. При каузации речь идет о двух разных событиях А и Б, одно из которых является причиной другого. При значениях 'тем, что' и 'тем самым' имеется только одно событие А, которое и н т е р п р е т и р у е т с я говорящим как Б. Иначе говоря, Б з а к л ю ч а е т с я (или п р о я в л я е т с я) в А."

Таким образом, постпозиция деепричастия совершенного вида здесь служит такой же цели, как и предложение с *причем*: она позволяет нам расчленить данную ситуацию на два различных аспекта⁴. Поэтому особенно любопытно рассмотреть такой случай, где оба средства выступают в том же предложении:

20) Хитрость финдиректора не ускользнула от Варенухи, который спросил, *передернувшись, причем* в глазах его мелькнул явно злобный огонь: .(Булгаков)

Как и следовало ожидать, деепричастие и предложение с *причем* выполняют здесь сходную функцию, дополнительно характеризуя действие *спросил*. При этом примечательно накопление трех форм совершенного вида, относящихся к одному и тому же моменту.

Тем не менее, деепричастная конструкция и предложение с *причем* не всегда полностью взаимозаменяемы. Так, в только что приведенном примере замена деепричастия на *причем* не вполне удовлетворительна:

⁴ Подробнее это свойство данного типа деепричастия обсуждается в Богуславский (1977) и Růžička (1980): 175 сл.

19б') *Он ее оскорбил, *причем* поцеловал ее.

≠ б'') ?Он ее поцеловал, *причем* ее оскорбил.

Первый вариант противоречит запрету на инструментальную семантику, характерному для *причем* (последнее никогда не синонимично коннектору *тем, что..*), но и вариант б'') с противоположной последовательностью не намного лучше : по-видимому, имплицитный смысл *тем самым*, присущий деепричастию в предложении 19б), препятствует употреблению союза *причем*. Дело в том, что *причем*, правда, не исключает переосмысление всей ситуации, ср. примеры 15 – 16, где наблюдатель интерпретирует поведение действующего лица как выражение его внутреннего состояния; однако эта интерпретация получается случайным образом, она не вытекает из описанных в первом конъюнкте фактов в силу каких-нибудь общих, заранее заданных правил, как это происходит в случае коннектора *тем самым*. Иначе говоря, с помощью коннектора *тем самым* мы даем читателю понять, что данная интерпретация для него воспроизводима, между тем как в случае *причем* мы лишь сообщаем ему о том, что какой-то воспринимающий субъект именно так интерпретирует свои наблюдения. Следовательно, если вариант 19б'') вообще имеет смысл, то, в отличие от первоначального деепричастного варианта 19б), оскорбление как раз заключается не в поцелуе, а в чем-то другом.

Таким образом оказывается, что значение коннектора *причем* несовместимо с любой разновидностью "односитуативной" модели. Заметим, что и союз *и* в данном контексте не "работает" без дополнительного указателя желаемого смысла:

19б''') Он ее поцеловал и оскорбил.

б''') Он ее поцеловал *и тем самым* оскорбил.

В других случаях деепричастный оборот лишь уточняет глагольное действие; особенно четко проявляется эта функция тогда, когда глагол, к которому относится деепричастие, является гипонимом (видовым понятием) главного глагола, как это имеет место в примерах типа:

21) Он шел по тропинке хромя.

На этот раз, разумеется, требуется несовершенный вид деепричастной формы, и ее позиция по отношению к главному сказуемому не закреплена. Замена на *причем* здесь возможна, если описание данного действия уточняется дополнительно еще чем-нибудь, ср.

21a) Он шел по тропинке, причем сильно хромал.

С другой стороны, союз *и* звучит хуже, хотя и встречается нередко:

21б) ?Он шел по тропинке и (сильно) хромал.

Следует между прочим добавить, что дополнительные контекстуальные факторы могут облегчить соединение двух подобных предикатов союзом *и*. Так, предложения типа *X чавкает* вызывают в нормальных обстоятельствах (т.е. в силу default function) ассоциацию *X ест*⁵. Тем не менее, следующий пример не вызывает возражений:

22) Прохор ел за троих и громко чавкал. (Шишков)

Происходит это, видимо, потому, что оба глагола распространяются своими обстоятельствами; это приводит к расщеплению описываемой ситуации на два относительно самостоятельных аспекта. В пользу указанной интерпретации говорит наблюдение, что данное предложение становится гораздо менее приемлемым, если снять расширения:

22') ?Прохор ел и чавкал.

Самым удачным вариантом является здесь деепричастие:

22a) Прохор ел чавкая,

между тем как *причем* скорее опять требует дополнительной характеристики данного действия, нп.:

⁵ При ближайшем рассмотрении дело обстоит сложнее. Так, *X чавкает* обычно имплицитно вызывает ассоциацию *X жует*, что в свою очередь вызывает ассоциацию *X ест*. Но с другой стороны, вполне мыслима ситуация без жевания, нп. когда дряхленький деятель произносит речь, и если даже верно *X жует*, из этого не обязательно следует *X ест* (достаточно представить себе жвачку).

226) Прохор ел, причем громко чавкал.

Эти наблюдения позволяют сделать следующее заключение : деепричастная конструкция и предложения с *причем* обладают общей чертой, так как обе могут выразить дополнительный аспект той же ситуации, которая описана в другом конъюнкте (т.е. обычно в главном предложении). Различие между ними состоит в том, что смыслы *тем самым* и *тем, что*, заставляющие нас переосмыслить всю описанную ситуацию, могут выражаться только постпозитивным деепричастием совершенного вида, а не предложением с *причем*. Для последнего более характерна тенденция к уточнению или добавлению частного аспекта ситуации, что, впрочем, также не чуждо деепричастию; если же предложение с *причем* содержит новую оценку всей ситуации, это выглядит случайным добавлением, поскольку оценка принадлежит наблюдателю и не вытекает автоматически из описанных в главном предложении фактов.

Кстати, общая пригодность двух данных конструкций для "односитуативной" модели вряд ли случайна : ведь и для деепричастных конструкций как раз характерна их референциальная зависимость от главного предложения (необходима кореференциальная связь нулевого подлежащего с подлежащим либо с темой второго конъюнкта)⁶. Поэтому вопрос о двух или одной ситуации возникает также при анализе деепричастных конструкций. Следует, однако, признать, что в общем эти конструкции куда менее тяготеют к полюсу "односитуативности" чем предложения с *причем*, поскольку они могут свободно выражать отдельные действия, сопровождающие главное действие или предшествующие ему; напомним, что "односитуативное" прочтение в рассмотренных примерах было подсказано формальными показателями (совершенный вид, постпозиция деепричастной конструкции, просодическое единство с главным предложением, рематическое выделение деепричастия) или определенным лексико-семантическим отношением между

⁶ Более подробный разбор различных типов кореференциальной связи при деепричастных конструкциях и отклонений от требования кореференциальности дан в раб. Weiss, 1990:69-71.

деепричастием и главным предикатом. "Прототиповое" же употребление деепричастной конструкции заключается не в оформлении "односитуативной" модели, но в создании такой обстановки, где одна ситуация служит задним планом, перед которым выделяется другая; такое же отношение "фигуры" и "фона" характеризует сложноподчиненные предложения⁷, союзу же *причем* оно не свойственно.

Наконец, создается впечатление, что союз *и* без дополнительных указателей меньше всех способен к оформлению сложных предложений, в которых оба члена описывают одну и ту же ситуацию, поскольку конъюнкты здесь трактуются как однородные и равноправные. Отдельного комментария требуют, однако, те случаи, когда *и* появляется внутри сочетания так наз. двойных глаголов (см. ниже)⁸. Данная характеристика этих трех коннекторов представлена в следующей шкале:

<i>и</i>	>	деепричастие	>	<i>причем</i>
две ситуации				одна ситуация

При этом следует подчеркнуть, что эта схема дает представление лишь об общей пригодности сопоставляемых конструкций для выражения "односитуативной" семантики; в коммуникативной организации предложения она отражается необязательно. В частности, там, где деепричастие функционирует внутри "односитуативной" модели, оно может вместе с главным предложением составлять одно просодическое целое, оформляя нп. его рему (ср. 20, 21а); напомним, что это же самое свойство присуще сложноподчиненным предложениям. Предложения же с *причем* всегда просодически обособлены и тем самым не способны входить вместе с первым конъюнктом в тематико-рематическое единство, что и приближает их к сложносочиненным структурам.

⁷ Об общих апперцепционных свойствах отношения фигуры и фона и его применении для анализа сложных предложений ср. Talmy 1976.

⁸ Другие исключения имеют чисто лексическую основу. Так, в рассмотренном в статье Богуславский, 1988: 16 примере *Он изловчился и схватил пса за ошейник* союз *и* вместе с другим (формальным) конъюнктом составляют на самом деле второй актанта глагола *изловчиться*; тем самым мы имеем здесь дело с одной единственной ситуацией.

Хотелось бы включить в это сопоставление еще и четвертый вариант : как известно, в русской разговорной речи встречаются так наз. **двойные глаголы** типа *пойдем погуляем* или *сидит плачет*, отличающиеся от обыкновенных бессоюзных сочетаний отсутствием паузы между обоими членами⁹. И в этих примерах безусловно возникает вопрос, имеем мы дело с одной или двумя ситуациями. Интересно, что уже первый исследователь данных конструкций пишет по этому поводу: "Так, в работах я встретил: „Сестра *стояла* на столе *держала* лампу"; „Я *поеду* их читать *научу*". Было бы непростительно грешно исправлять в сочинениях эти фразы учеников, например, так: „Сестра *стояла* на столе и *держала* лампу"; „Я *поеду* и их читать *научу*", потому что здесь не два различных действия – *стояла* и *держала*, *поеду* и *начну*, – а одно: *стояла-держала*, *поеду-научу*"¹⁰. Что наводит однако на такую мысль? Видимо, это в первую очередь **формальная слитность** подобных сочетаний. Проявляется она не столь в их односубъектности (эта последняя ведь также характерна и для сочетаний с деепричастиями), но прежде всего в их просодическом единстве: в контактной позиции (т.е. при непосредственном соседстве обоих глаголов) произносятся они без паузы и с акцентуированием лишь второй части, ср. *сидит плачет*¹¹. Кроме того, как отмечено в раб. Шведовой (1960): 58 сл., в таких случаях как "слушаю сижу *твои разговорчики*" или "народ *на нас* стоит смотрит" уже словопорядок указывает на неразделимое синтаксическое единство глагольного сочетания, поскольку дополнение в них соседствует не с подчиняющим его глаголом, а с его непосредственным партнером. Ср. еще следующий пример из нашего корпуса:

⁹ Термин "двойные глаголы" заимствован из раб. Земская, 1987: 145. обстоятельный разбор различных типов этих конструкций предлагается в Шведова, 1960: 57-67, их значение для "малого синтаксиса" русского языка обсуждается в Апресян, 1986: 63 сл. Отметим, кстати, что в шутовском употреблении встречаются даже "тройные глаголы", ср. *стоит молчит звереет* или *сидит сопит балдеет*.

¹⁰ Н.Милов 1913 (процитированный в раб. Шведова, 1960: 62 сл.).

¹¹ Как известно, такая же просодическая цельность встречается и в сочетаниях с деепричастиями, ср. *Х сидит плача*, но там она характеризует лишь узкую подгруппу примеров.

22) Вхожу к ней, сидит, вечерний чай пьет, с бубликами. Квартирка однокомнатная, вся мебелью и коврами заставленная, в Чертанове живет, на выселках. А я тебя, говорит, сию дожидаюсь. (Ерофеев)

В связи с этим заслуживает внимания факт, что существует также вариант с сочинительными союзами *и* или *да*, ср. *сидит и плачет, ходил да посмеивался*, обладающий такой же просодической и синтаксической сплоченностью как и бессоюзный вариант, ср. *и я все это сию да слушаю*. Таким образом получается трехступенчатая шкала формальной слитности, которая иконически отражает переход от сочетания двух отдельных фактов к их осмыслению как одного единственного факта¹²:

сочинение	Я сиж'у и сл'ушаю все это
	Я все это сию и сл'ушаю
двойные глаголы	Я все это сию сл'ушаю

Такое понимание постепенного перехода от сочинения двух предикатов к одному сложному предикату хорошо укладывается в рамки общей трактовки сложного предложения, лежащей в основе работ Weiss, 1989 и -90б. Но для изучения конструкций с *причем* эти наблюдения не приносят никакой пользы. Дело в том, что для данного коннектора формальная слитность конъюнктов не характерна: об относительном (нарушенном, однако, именно присутствием союза!) синтаксическом единстве может быть речь лишь в случае "вторичного" употребления, ср. наши примеры 1 и 2, а просодическая цельность, как упоминалось выше, совсем отсутствует – напомним, что два соединяемые союзом *причем* конъюнкта никогда не будут соотноситься друг с другом как тема и рема одного коммуникативного целого.

¹² Мысль, что большей формальной цельности соответствует большая концептуальная близость данных двух конъюнктов, конечно, не нова. На материале других языков она прослеживается нп. в раб. Naiman, 1985: 117 сл., где сопоставляются пары типа *naive sentimental lover ≠ naive and sentimental lover*. Что касается русского языка, сюда относятся нп. сочетания существительных типа *отец-мать, братья-сестры, хлеб-соль, птицы-звери* итп., известные из народной словесности.

Кроме того, от предложений с *причем* двойные глаголы отличает еще одна весьма важная черта : один из их членов (обычно занимающий первую позицию и неударный) лексически связан, поскольку почти всегда относится к довольно узкому кругу глаголов, обозначающих состояние типа *сидеть, лежать, стоять* или перемещение типа *идти, ехать, лететь* итп¹³. Другой глагол обозначает действие, осуществляемое как бы на фоне этого состояния или перемещения. Описанная семантическая характеристика двойных глаголов предопределяет, кстати сказать, также характер их общего субъекта: в подавляющем большинстве случаев им является одушевленное имя. Само собой разумеется, что предложения с *причем* не подлежат каким-либо подобным ограничениям.

С другой стороны, двойные глаголы описанного типа отличаются одним нелексическим семантическим свойством, которое приближает их к предложениям с *причем*: они предполагают полное совпадение обоих глагольных форм во времени¹⁴. Строчения с *причем* в этом отношении однако менее ограничены, поскольку допускают также временное включение второго конъюнкта в первый.

Явление двойных глаголов характерно именно для русского языка и отличает его от большинства европейских языков. Существует, однако, широкий круг языков, где

¹³ Таково ограничение, приведенное в раб. Шведова, 1960. Земская, 1987: 145 указывает на явные отклонения от этого правила вроде *Ешьте не беспокойтесь* или *Читайте не спешите*. Такие отклонения встречаются, однако, только при императиве.

¹⁴ Временное совпадение в строгом смысле снимается тогда, когда оба глаголы представлены формами совершенного вида, ср. обсуждаемые в раб. Шведова, 1960: 60 примеры типа *сяду подумаю, поди погуляй* или *пошла заплакала*, где первый глагол описывает предварительный шаг к осуществлению действия, описанного вторым глаголом, и мыслится скорее всего как его часть. Таким образом, к выше отмеченным двум нестандартным значениям цепочки двух глагольных форм совершенного вида, наблюдаемым в случае пост-позитивного деепричастия и предложений с *причем* (см. выше, пример 12б), добавляется еще третье значение (предварительный этап того же действия); семантическим инвариантом всех трех рассмотренных типов следует как раз признать односитуативное прочтение данной цепочки.

подобный способ соединения глагольных форм гораздо более полно развит: речь идет о **сериализации** глаголов, выступающей нп. в южновосточной группе азиатских языков (китайский, кхмер, вьетнамский, тай, хмонг) или в целом ряде западноафриканских языков (в частности, хауса). В поисках критериев для определения "односитуативной" модели стоит на наш взгляд хотя бы коротко коснуться вопроса функционирования такой сериализации. Для большей наглядности процитируем сначала из раб. Bisang 1992: 9 одно предложение из языка Кхмер, которое состоит исключительно из глаголов (в числе 7):

23) tɯ̀ːp stùh tɯ̀u dɛ̀n sɑp uoːk mɔːk ʔɑop.

‘Потом (она) вскочила, поймала (утку) и взяла (ее) в руки’.

Как и следовало ожидать, тесная межглагольная связь внутри таких цепочек способствует их стягиванию одним "мысленным ремнем". Недаром один из исследователей сериализации в африканских языках приходит к выводу, что "...in the serial construction the verb phrases necessarily refer to sub-parts or aspects of a single overall event" (Lord 1973: 269). Заметим при этом, что в приведенном примере отдельные глаголы оформляют временную последовательность, что отличает его от рассмотренных выше русских примеров с двойными глаголами; следовательно, оказывается, что полное временное совпадение всех глагольных форм по мнению специалистов по сериализации не является необходимым критерием односитуативности. Кроме того создается впечатление, что вопреки процитированному мнению африканиста, сериализация не всегда сопровождается смыслом односитуативности; так, в следующем примере из вьетнамского языка (Bisang 1992: 34) мы имеем дело с эквивалентом условного сложного предложения:

24) Muốn biêt duoc thua phai di hoi
хотеть знать выиграть проиграть должен идти спросить

‘Если хотите узнать, выиграли ли (вы) или проиграли, (вам) придется пойти и спросить’.

В литературе о сериализации обсуждается кроме того целый ряд других употреблений, которые не свойственны союзу *причем*: так, обращается внимание на результативные

и каузативные конструкции, конструкции с включением второго конъюнкта в актантную позицию внутри первого конъюнкта (нп. после миропорождающих глаголов типа *думать*, *считать*) итп. Мало того: по Bisang 1992: 10 с понятием сериализации в широком понимании совместимы даже случаи с изменением субъекта внутри данной глагольной цепочки. В целом экскурс в область сериализации оказался для нашего предмета мало целесообразным, поскольку понятие односитуативности представляется в литературе предмета довольно расплывчатым (может потому, что оно трактуется слишком широко) и не удалось найти каких-либо общепринятых критериев, позволяющих для любого примера из любого языка с точностью определить, относится ли он к одному- или двуситуативному типу.

С другой стороны, ограничение анализа фактами лишь одного отдельного языка может привести к нежелательным результатам, поскольку лексемный состав данного языка иногда подсказывает ложное заключение: так, простой немецкий глагол *holen* (*идти за ...*, нп. *хлебом*) передает тот же смысл, который в языках, более склонных к аналитизму, описывается с помощью двух или больше глаголов, ср. франц. *aller chercher*. Однако из этого вряд ли следует, что во французском примере представлена последовательность двух действий, между тем как в немецком данное действие мыслится как единое. Вернее было бы считать, что аналитическая модель разлагает данную единую ситуацию на отдельные фазы, чем кстати отнюдь не предопределяется его лексический статус (одна или две лексические единицы?).

Ввиду того, что было сказано выше по поводу двойных глаголов в русском языке, напрашивается еще одно возражение: есть ли вообще смысл определять, с какого момента данный набор фактов воспринимается как единая ситуация, а не как две или три? Не является ли более обоснованным подход, допускающий существование различных промежуточных степеней между одно- и двуситуативным полюсами? При таком подходе подсчитываются для каждого отдельного случая все формальные, семантические и эвентуально прагматические критерии, которые говорят в пользу односитуативной

интерпретации; чем больше таких критериев накапливается, тем больше данный пример тяготеет к односитуативному полюсу. Думается, что такая картина вернее отражает языковую действительность.

Шкаларное понимание понятия ситуации имеет, кстати, весьма любопытную параллель. В раб. Wierzbicka, 1988: 169-223 развивается мысль, что часть человеческого тела может восприниматься как более или менее самостоятельный объект; в зависимости от этого событие, затрагивающее эту часть тела, будет мыслиться как затрагивающее в большей или меньшей степени ее носителя. Так, по поводу трех вариантов '*Pierre a lavé sa tête - Pierre s'est lavé sa tête sale - Pierre s'est lavé la tête*' автор пишет (с. 174): "Thus, French provides the means for viewing a part of the body in three different ways: (a) as an object like any other object; (b) as an object independent of but intimately related to the person; and (c) as an aspect of the person himself. Anything that happens to a part of a human body [...] can be viewed as affecting the person, and even as something that happens to a person himself, although it can also be viewed as a purely physical event". Но если естественный язык позволяет нам по-разному представлять даже столь тесную связь, какая имеется во внеязыковом мире между головой и телом, то почему бы он не обладал такой же возможностью при описании целой сложной ситуации, в которую входят различные актанты, сирконстанты и / или предикации?

Поэтому очередная наша задача заключается в том, чтобы составить хотя бы предварительный перечень возможных критериев в пользу "односитуативной" интерпретации. Так, пока удалось выделить два формальных показателя, а именно "вторичную" синтаксическую связь и совершенный вид со значением одновременности. Среди семантических критериев следует в первую очередь указать на референциальную зависимость одного конъюнкта от другого, которая несомненно является необходимым, хотя и не достаточным условием для возникновения "односитуативной" интерпретации. Желательно, однако, уточнить этот критерий: прежде всего имеется в виду кореференциальная связь или референциальное включение (можно спорить, следует ли одинаково трактовать случаи референциального пересечения). Кроме того, референциальное тождество или

включение должно касаться по крайней мере одного актанта в обоих конъюнктах: тождество же, к пр., локальных сирконстантов "не в счет", поскольку такие обстоятельства могут свободно создавать общий фон для описания нескольких различных ситуаций. Зато требуется независимо от присутствия или отсутствия временных обстоятельств полное совпадение обоих конъюнктов во времени.

В качестве частного случая упомянутой референциальной зависимости можно теперь рассматривать уточнение первого конъюкта вторым. Напомним, что сюда относится уже высокий процент всех употреблений союза *причем* в моем корпусе, в частности те 20 процентов из них, где наблюдается "вторичная" связь. Кроме того, эти уточнения могут распространять любой член главного предложения, т.е. актанта, предикат, сирконстант или атрибут; в отличие от этого, при деепричастных конструкциях возможно лишь уточнение сирконстантов, если не учитывать довольно редкие и не вполне правильные случаи вроде следующего:

25) Впервые пролита и столь обильная кровь, что тем более удивительно, учитывая затяжной характер трех предыдущих военных кризисов в 1987-1988 годах. (Правда, 9 дек. 1990)

Деепричастие здесь занимает позицию второго актанта коннектора *тем более*, ср. перифразу *тем более, если учесть...*

К односитуативной модели, кроме того, несомненно следует причислить те (в нашем корпусе очень немногочисленные) случаи, где второй конъюнкт содержит комментарий к ситуации, описанной в первом конъюнкте. По поводу результативных конструкций, о которых была речь выше в связи с сериальными глаголами, ограничимся лишь одним наблюдением: в следующей паре посредством союза *и* описывается обычная последовательность действия и его результата, между тем как *причем* как раз указывает на отклонение от обычного хода:

26а) Он повернул выключатель и зажег свет.

б) Он повернул выключатель, причем зажег свет.

Вариант б) уместен, если нп. выключатель раньше выпел из строя, а теперь, вопреки ожиданию, работает. Мыслимы и другие подходящие контексты: так, нп. если производителю

первого действия (*он*) неизвестно, какой эффект вызовет это действие, можно добавить *причем нечаянно зажег свет*. Пользуясь терминологией, принятой для искусственного интеллекта, можно сформулировать следующее заключение: если для описания ситуации (процесса, события итп.) *X* имеется скрипт (по другой традиции: фрейм) и эта ситуация в данном конкретном случае развивается "регулярно", т.е. в полном соответствии с упомянутым скриптом, то говорящий как правило не чувствует надобности называть все фазы или аспекты в отдельности (достаточно сказать или *Он повернул выключатель* или *Он зажег свет*); если же по каким-то причинам приходится все же подробно развернуть описание, подходящим коннектором для оформления связи между отдельными этапами скрипта будет *и*. С другой стороны, если функционирование скрипта каким-то способом нарушается, такое нарушение может сигнализироваться такими союзами, как *но* или *а*. Но при чем здесь *причем*? В только что обсужденном примере он указал на поворот к нормальности, к обычному ходу дел. Рассмотрим еще следующую пару предложений:

27а) Володя пошел к товарищу, *причем его не было дома.

б) Володя был у товарища, *причем* застал его не дома, а на работе.

В варианте а) описывается нарушение скрипта "навещать, заходить в гости"; *причем* для этой цели не годится. Вариант же б) "работает", потому что здесь не включается определенный скрипт (нп., ничего не говорится о возможной договоренности о встрече) и второй конъюнкт вносит только уточнение, где встреча состоялась.

Эти соображения наводят на мысль, что *причем* вообще не пригоден для обслуживания скриптов. Однако этот вывод представляется нам преждевременным: пока количество примеров, засвидетельствованных в нашем корпусе, в которых мы могли бы иметь дело со скриптом, не позволяет сформулировать никаких обобщений (это прежде всего обусловлено слабой употребительностью *причем* в повествовательных текстах). Как бы то ни было, все равно не ясно, какой вклад в нашу тему может внести учет скриптов: в примере с выключателем можно еще согласиться, что *повернуть* и *зажечь*, это два аспекта

(действие плюс результат) одной ситуации, но в таком более развернутом скрипте, как хождение в ресторан, мы вряд ли отнесем каждый отдельный акт к одной и той же ситуации. В конечном итоге приходится констатировать, что слишком емкое понятие "ситуации" нельзя прояснить с помощью понятий "скрипт" или "фрейм", едва ли менее емких.

До сих пор мы совсем не коснулись вопроса, как соотносить понятие ситуации с понятием **пропозиции**. На первый взгляд можно полагать, что нп. в случае "вторичной" связи союзом *причем* одной внеязыковой ситуации соответствует в семантическом плане всегда одна пропозиция. На самом деле это зависит от "глубины" семантического анализа: если нп. разложить лексические единицы на более мелкие смысловые компоненты, число пропозиций возрастет. Но даже если мы выберем более поверхностное определение пропозиции, мы все равно не можем претендовать на полный охват всех употреблений союза *причем*. Дело в том, что любой союз в принципе может соединять вместо двух пропозиций (или двух цепочек пропозиций) два **речевых акта**. К сожалению в литературе предмета нет единого термина для обозначения последней ситуации: Van Dijk 1981 нп. говорит о прагматическом употреблении союза (в отличие от семантического употребления), Halliday 1976 о "внутреннем" употреблении, Lakoff 1984 о "конструкциях речевых актов" и Иорданская 1988 об иллокутивном употреблении). При этом в зависимости от данного союза могут действовать определенные ограничения: так, союзы *оттого что* или *из-за того что* вообще не функционируют на иллокутивном уровне, между тем как союз *раз*, недавно описанный Л. Иорданской (1988), наоборот, предназначен исключительно для иллокутивного уровня. Кроме того, наблюдаются ограничения в сочетаемости различных речевых актов: даже такой довольно универсальный коннектор как *и* не допускает любую комбинацию иллокутивных сил, как в свое время было указано Mittwoch (1976) и Е. В. Падучевой (1985). Для иллюстрации этого положения цитируем из раб. Падучевой (с. 47) следующую пару предложений:

28) Помой посуду, *и куда ты дела веник?

29) Оставь в покое кошку, и почему ты до сих пор не спишь?

На первый взгляд не понятно, почему союз *и* только во втором случае приемлем: ведь в обоих примерах идет сначала побудительное, потом вопросительное предложение, и в обоих случаях имеем общее подлежащее для обоих конъюнктов. На самом деле оказывается, однако, что решающим фактором здесь является не внешняя форма вопросительного или повелительного предложения, а ее (прямая или косвенная) иллокутивная функция: в примере 29 второй конъюнкт выражает упрек и тем самым волеизъявление типа "Засыпай же наконец!", и в силу этой побудительной установки второй компонент согласуется прагматически с первым¹⁵.

Попробуем найти сходные сочетания, соединенные союзом *причем*. Следует заранее сделать одну оговорку: при всем обилии примеров из спонтанной разговорной речи (67 примеров) мой корпус не содержит ни одного явного случая сочетания двух различных иллокутивных сил. Следующий отрывок к пр. не выполняет требуемое условие:

- | | | | |
|-----|-------|---|---|
| 30) | <197> | А | Вот эти все муринские, это... |
| | <198> | Б | Да, это деревня, это деревня. |
| | <199> | А | Это деревня, да ? |
| | <200> | Б | Причём знаете что интересно? ведь (откашливается) думают что слово вот название Мурино происходит от "мурин", чёрт, (Машинный фонд) |

Вопросительное предложение, вводимое союзом *причем*, не относится к чисто информационным вопросам (говорящий ведь вообще не предоставляет собеседнику возможности отреагировать); оно имеет скорее предварительный характер, поскольку предсказывает особенно существенную дополнительную информацию. Опять ощущается здесь явное "риторическое действие говорящего" (см. выше, пр. 14). Похоже обстоит дело в следующем примере:

¹⁵ Следует, кстати, отметить, что пример 28 допускает подобную прагматически согласованную интерпретацию, особенно при наличии специфической упрекающей интонации и добавочных лексических показателей типа *Помой наконец посуду*; поэтому звездочка при примере 28 оказывается сомнительной.

31) Понимаешь, это должно быть место. Нет, это должно быть место. Понимаешь, должно быть место. Тань, ну это нельзя петь с эстрады. Понимаешь, это... Причём учти такую вещь, у неё ещё слов непонятно, ни одного слова. А она, там значит, бьёт ногой, и что-то вроде, знаешь ли, такой там значит мелодики. (Машинный фонд)

Форма повелительного наклонения *учти* здесь не меняет ассертивную установку, характерную для всего фрагмента¹⁶. То же самое верно для следующего примера:

32) Ольга Степановна, безусловно, женщина жертвенного склада, а это высший тип женщины. Но не забывайте, она мать двоих детей, она должна работать, а наш работодатель не жалуется конструкторов, их жен и их детей. Вот и задумаешься, дорогой Саша! Особенно когда дети хотят есть, *причем, заметьте*, не раз в день, а три. Вы еще, дорогой мой, не знаете истинной жизни, все еще витаете в облаках. (Рыбаков)

Форма императива здесь оформляет ассертивную или точнее напоминающую иллокуцию. В силу своей просодической обособленности она как бы наслаивается на существующую вторичную, т.е. уже в свою очередь добавочную синтаксическую структуру, выражаемую союзом *причем*.

Иногда в предложении с *причем* встречается глагол, который уже полностью заслуживает названия перформатива:

33) На въезд в Москву получи визу – тогда и въезжай, а так сиди дома, не рыпайся, по ночам иначе будет сниться, кричишь, бывало, во сне, на расстоянии ночи в дороге, *причем приведу факт*: туда поезд ходил переполненный, мест нет, как в метро, спят на багажных полках, зато обратно, бывало, в общем вагоне, доезжала почти одна-одинешенька. (В. Ерофеев)

Но и этот пример не отличается от предыдущих в том плане, что оба конъюнкта охарактеризованы той же ассертивной иллокуцией.

¹⁶ Обращает внимание, что сходный пример из английского языка приводится в раб. Лакофф, 1984: 476: *I'm staying because consider which girl pinched me!* По автору, *because* обычно не сочетается с повелительным наклонением, ср. нп. недопустимое **I'm staying because find out which girl pinched me!*, но форма *consider* как и его русское соответствие *учти* (ср. выше) функционирует не как побуждение, а как ассерция заранее уже известного факта.

Для дальнейшей проверки поведения союза *причем* на уровне речевого акта были построены следующие примеры, некоторые из которых столкнулись с полным одобрением опрошенных информантов:

34) Вы уже обедали сегодня? *Причем я спрашиваю* об этом не из любопытства.

35) Сколько вам лет? *Причем* это интересует не только меня.

36а) Ты не можешь мне объяснить, как пользоваться этой штукой? *Причем попробуй* выразаться как можно проще, я же не специалист.

б) Ты не можешь мне объяснить, как пользоваться этой штукой? *Причем прошу* тебя выразаться как можно проще...

в) Объясни мне, как пользоваться этой штукой! *Причем прошу* тебя...

По-видимому, возможны весьма различные комбинации формальных типов предложений: вопросительное + повествовательное (34, 35, 36б), вопросительное + побудительное (36а), побудительное + повествовательное (36в). Но дело не в этом: бросается в глаза факт, что во всех приведенных вариантах первый и второй конъюнкты входят в один и тот же речевой акт. Функция предложения с *причем*, т.е. второго конъюнкта, при этом бывает различна: в 34 объясняется мотивировка вопроса (эта иллокутивная функция эксплицируется во втором конъюнкте посредством перформативного глагола *спрашиваю*); данная цепочка может к пр. предварять предложение сходить вместе в кабак (пообедать). В 35 уточняется круг "отправителей" вопроса, а в 36 мы имеем дело с просьбой, причем второй конъюнкт уточняет способ выполнения этой просьбы. Отметим попутно, что за исключением 35 все приведенные примеры связаны с соблюдением грайсовских конверсационных максим или максимы такта.

Небезынтересно, что следующие два примера считались уже менее удачными:

37) Сходи на собрание, ?причем не забудь взять партбилет!

38) Ты лучше сходи к зубному врачу, ?причем не попади к этому коновалу!

Думается, что меньшая допустимость здесь обусловлена тем, что иллюкутивные силы двух конъюнктов не совсем совпадают: первый содержит совет, а второй - предостережение. *Причем* также неуместно, если в последующей фразе уточняются условия успешности:

39) Ты не могла бы вынуть тарелку из шкафа? **Причем* ты вообще достанешь?

Зато в принципе проходит сочетание ассертивного и восклицательного предложений, ср.

40) Наша команда опять выиграла, *причем* с каким счетом!

Желательно, однако, согласование оценок, содержащихся в обоих конъюнктах. Так, следующий пример вызвал у некоторых информантов возражение:

41) Она вообще стройная девушка, *причем* какие у нее ноги!

По их мнению, *причем* здесь вносит элемент пренебрежительности, поэтому нельзя нп. добавить положительную характеристику данных ног (*причем* какие у нее замечательные ноги). В качестве второго конъюнкта мыслим также риторический вопрос, как это имеет место в следующем примере с *хотя*¹⁷:

42) Они заучили слова о героизме нашем, о гуманности нашей, хотя о какой гуманности может идти речь, когда было уничтожено 60 млн. наших сограждан. (Книжное обозрение 27/1990)

Не удалось пока найти подобных засвидетельствованных примеров с *причем*. Следующая цепочка, однако, вполне приемлема:

43) Нет, она не его сестра. *Причем* о какой сестре вообще может идти речь, если родители его не известны!

¹⁷ Интересно, что уступительные союзы в различных языках особенно легко поддаются прагматическому употреблению и в частности сочетанию с риторическими вопросами. В немецком и голландском это сопровождается их большим просодическим (паузой) и синтаксическим (обращенным порядком слов) отделением от главного предложения, ср. нем. ...*obwohl* - *von welcher Humanität kann hier schon die Rede sein?* Подробнее об этом: König e.a., 1988.

В общем следует однако констатировать, что риторический вопрос редко входит как часть в единый речевой акт, как это, видимо, требуется от союза *причем*. Для него, по-видимому, более характерна роль отдельного речевого акта, подчиненного предыдущему “главному” акту (“master speech act”); отсюда нп. частое появление риторических вопросов, вводимых союзом *да и* и мотивирующих высказывание о не состоявшемся факте¹⁸, ср.:

44) Я ничего не отвечал, да и зачем мне было отвечать?
(Тургенев)

Остается еще выяснить, годится ли *причем* для соединения двух актов речи, совпадающих по иллокутивному типу, но не по пропозициональному содержанию. Для этой цели вернемся еще раз к примеру 29:

29') Оставь в покое кошку, *причем почему ты до сих пор не спишь?

Явная недопустимость такой подстановки показывает, что принадлежность обоих конъюнктов к той же иллокуции нельзя считать достаточным условием для употребления союза *причем*.

Все сказанное свидетельствует о том, что *причем* в принципе может функционировать как на уровне пропозиции, так и на уровне иллокуции, но в последнем случае оно не соединяет два различных речевых акта, но лишь модифицирует или уточняет иллокуцию, заданную первым конъюнктом. В таком употреблении явно ощущается метатекстовая интервенция говорящего, что и дает нам основание трактовать *причем* как “риторический союз” в смысле раб. Иорданская 1992. Таким образом, мы выявили еще одну разновидность односитуативной модели: *причем* может функционировать как средство связи внутри одной и той же иллокуции. Как это ни парадоксально, формальным показателем такой согласованности по иллокутивной функции как раз служит несогласованность по грамматическому наклонению и / или по перформативному глаголу (ср. пример 33, где представлено совпадение наклонения, но не

¹⁸ Подробнее об этом: Шувалова, 1988: 130 сл.

перформатива). В возможности появления особого показателя иллокуции в предложении с *причем* несомненно следует усматривать еще одну черту, характерную для сочинительной связи¹⁹.

Хотя оформление односитуативной модели предстает стандартным, как будто каноническим значением союза *причем*, приходится указать на примеры, которые не укладываются в рамки изложенной гипотезы. Так, следующее предложение в данном отношении по крайней мере затруднительно:

45) Кора лиственницы и ели является хорошим дубителем, причем кора лиственницы идет еще на приготовление краски и спирта.

Хотя здесь наблюдается частичное референциальное тождество, связывающее конъюнкты (*кора лиственницы*) и имеется общая тема (пригодность этой коры для различных целей), по применяемым до сих пор критериям нет основания счесть, что данное предложение описывает одну единственную ситуацию; препятствует этому различие предикатов, приписываемых коре лиственницы. Еще более сомнительно наличие односитуативной семантики в тех случаях, где один или оба конъюнкта охватывают более чем одно предложение. Такое положение дел наблюдалось уже в примерах 31 и 33, где первый конъюнкт состоял из цепочки самостоятельных предложений, причем даже нельзя с точностью определить, где именно эта цепочка начинается²⁰. И, наконец, в следующем примере отклонение от односитуативной модели бросается в глаза:

46) Бходила, волоча ногу... я не знаю, вот эти вот косточки, когда я легла, они были совершенно несимметричны. одной не было вообще, она была где-то здесь, а эта вылезла. и я

¹⁹ Подробнее о несовместимости подчинительной связи и отдельной иллокуции см. Lehmann, 1988: 193 сл. (там же об ограниченном выборе модуса в придаточном предложении) и Weiss, 1989: 311-313.

²⁰ Такая размытая граница многофразовых конъюнктов довольно характерна для устной речи; она проявляется также при других союзах, см. приведенный в раб. Weiss, 1989: 297 сл. пример с союзом *так что*.

ходила вот так. и ногу волочила. *причём*, однажды у меня было сорок, и моя хозяйка вызвала мне врача, не говоря ничего мне. а я убежала. от боли я не могла ни лежать, ни сидеть – ничего. и я куда-то убежала. в какие-то театры я ходила, в кино, вот так сидела ничего почти не сознавая. смотрела сеансы лишь бы убежать от этой боли. и... пришёл врач, старичок какой-то, видимо очень опытный, она симптомы ему рассказала, и хотя меня не было дома, он задал такой вопрос, скажите, говорит, она не хромает? она ответила : нет. на следующий день или через два дня я захромала, тогда я поверила, что старичок знает истину о моей болезни и я должна достукаться именно к нему попасть. я отправилась в поликлинику и стала его разыскивать. а мне сказали, что он тяжело заболел и не скоро выйдет на работу и что он меня очень ругал, что вот я пришёл к ней специально, а она ушла. но я не знаю, она меня не предупредила, что вызвала врача, надеялась, что я-то с температурой сорок никуда не выползу. вот. так что он, видимо, предполагал всё-таки что это такое и сказал мне первый диагноз, вот навёл на мысль о тяжёлом заболевании позвоночника, гомеопат. как ни странно. к частнику я уже прорвалась к какому-то знаменитому он сказал : вам надо лечь на исследование у вас что-то с позвоночником. нарушена подвижность. что-то очень серьёзное. потом вот... всю эту петрушку нашли. а врач институтский, когда я принесла ей диагноз, сказала, что вот... там освободите меня от чего-то, надо было от каких-то последних занятий, она он говорит : я бы дал вам медаль за героизм или за что-то ещё за отвагу. ходить с такой болью, с такими вообще показателями весь семестр. а я полгода. (Машинный фонд)

Где бы мы ни отметили конец второго конъюнкта, нельзя отрицать, что он охватывает больше чем одно предложение: начиная от *однажды*, рассказчица развертывает целую историю для того, чтобы иллюстрировать мужество, с каким она переносила боль. В следующем примере второй конъюнкт содержит метапредикат *история*, который явно сигнализирует о включении целого нарративного эпизода:

47) вот. она давно защитила, вот эта вот девчонка-то Дуся, она защитила, причём там тоже интересная была история. она на последних курсах выхо, вышла замуж... (Машинный фонд)

Весь этот эпизод занимает в письменной записи свыше полстраницы. Оба последних примера не поддаются даже

самому гибкому определению односитуативности. Дополняющая функция союза *причем* в них достигает своего предела: присоединяется уже не новый аспект ситуации, описанной в первом конъюнкте, а развивается целая новая подтема, отдельная история в истории. Количество таких примеров в моем корпусе весьма небольшое, но тем не менее их нельзя не учитывать.

Пора подвести итоги. Из разбора приведенных примеров следует, что необходимым условием для функционирования союза *причем* является тождество иллюкутивной функции в обоих конъюнктах. Кроме того, стандартное ("прототипическое") употребление этого союза предполагает принадлежность обоих конъюнктов к одной и той же ситуации. Последнее понятие понимается довольно узко: требуется кореферентность хотя бы одного актанта в обоих конъюнктах или референциальное включение и совпадение обоих предикатов по времени. Допускается, однако, возможность ступенчатого перехода от одной к двум различным ситуациям, что позволяет при надобности включать в периферию односитуативной модели другие семантические интерпретации, нехарактерные для *причем*, в том числе описание различных фаз одного процесса, действия + его результата итп.

Сказанное приводит к следующей не очень хитрой попытке толкования данного союза:

X, причем Y = X, и к тому же добавлю Y (Говорящий представляет факт *Y* или высказывание "*Y*" как дополнительный аспект факта *X* / высказывания "*X*").

Отметим, что введение метапредиката типа *добавлю* в описание лингвистических единиц само в себе не ново. Кроме указанных работ Л. Иорданской, где подобные метапредикаты появляются в толковании лексических единиц (союзов), такой прием применяется также в раб. Урысон 1990, где он употребляется для описания синтаксических конструкций: всеми выделенными авторами трем типам обособления приписывается в толкованиях общая рамка "*говорящий предупреждает слушающего, что...*", соответствующая просодической паузе (либо знакам препинания), характерной для обособления. Как известно, впервые такие метатекстовые предикаты рассматривались в раб. Wierzbicka, 1971/78, на которую и ссылается Урысон (1990).

Из предложенного выше толкования следует, что союз *причем* не "обслуживает" все случаи, допускающие односитуативное прочтение. Вне описанной разновидности односитуативности остается напр. пара "фигура - фон", которая создает благоприятные условия для употребления деепричастий несовершенного вида или двойных глаголов в том же виде, а также некоторых подчинительных союзов вроде *пока, когда* итп. Кроме того, союз *причем* также не способен оформить пояснительную связь типа *а именно*, столь характерную для нулевого коннектора (бессоюзие, обособление), выражаемого двоеточием или тире. И наконец, оказалось, что и смысл *тем самым*, оформляемый постпозицией совершенных деепричастий, не совместим со смыслом *причем*.

Итак, односитуативная семантика для предложений с *причем* стандартна, но тем не менее не все ее разновидности поддаются оформлению с этим союзом. Кроме того, не все употребления союза *причем* помещаются в рамки односитуативной модели. Исключениями следует прежде всего признать те случаи, в которых хотя бы один из конъюнктов охватывает больше чем одно синтаксическое и просодическое предложение, особенно тогда, когда второй конъюнкт представляет собой целый нарративный эпизод. В общем счете такие исключения составляют в моем материале не больше 2 процентов, причем почти все они относятся к устной спонтанной речи. Это позволяет сделать вывод, что основная функция союза *причем* действительно заключается в соединении двух фрагментов одной и той же ситуации.

В качестве **формальных показателей** односитуативной интерпретации удалось выделить "вторичное" употребление союза и тем самым синтаксическое вхождение второго конъюкта в состав первого ("embedding"), и наличие в обоих конъюнктах глагольных форм в совершенном виде со значением одновременности. Оба этих показателя встречаются, хотя в модифицированном виде, также при двух других рассмотренных конструкциях со значением односитуативности, а именно при деепричастиях и двойных глаголах. Однако как и там, в предложениях с *причем* ни синтаксическое включение, ни совершенный вид не обязательны, наоборот: в большинстве примеров не содержится

ни одного из этих показателей. Для полноты картины следует добавить, что третий индикатор односитуативной модели, обязательный для двойных глаголов и возможный при сочетаниях с деепричастиями, при предложениях с *причем* вообще отсутствует: последние никогда не входят в просодическое целое вместе с первым конъюнктом. Эта особенность явно свидетельствует о добавочном характере информации, содержащейся в предложениях с *причем*; думается, что именно в этом и заключается основное различие между ними и сопоставляемыми конструкциями.

Другие формальные показатели сигнализируют уже определенный подвид односитуативной интерпретации. Так, сочетание различных наклонений в обоих конъюнктах или выступление отдельного показателя иллокуции в предложениях с *причем* (типа *учти, заметьте* итп.) указывает на то, что союзная связь осуществляется не на пропозициональном, а на иллокутивном уровне.

Благодарности. Я искренне признателен Ю. Д. Апресяну, И. М. Богуславскому и И. А. Мельчуку за критические замечания и ценные наблюдения по поводу данной статьи. Само собой разумеется, что за все оставшиеся ошибки отвечаю только я.

ЛИТЕРАТУРА

— АПРЕСЯН Ю. Д., 1986: "Интегральное описание языка и толковый словарь", **Вопросы языкознания**, 2, стр. 57-70.

— БОГУСЛАВСКИЙ И. М., 1977: "О семантическом описании русских деепричастий: неопределенность или многозначность?" **Известия АН СССР, серия литературы и языка**, 36, стр. 270-282.

— БОГУСЛАВСКИЙ И. М., 1988: "О некоторых типах неканонических сочинительных конструкций", **Вопросы кибернетики**, Проблемы разработки формальной модели языка (под ред. В.А. Успенского), Москва, стр. 5-18.

— ИОРДАНСКАЯ Л. Н., 1988: "Семантика русского глагола *раз* (в сравнении с некоторыми другими русскими союзами)". **Russian Linguistics**, 12, стр. 239-267.

— ИОРДАНСКАЯ Л.Н., 1992 : **Перформативные глаголы и риторические союзы**, Ms.

— ПАДУЧЕВА Е.В., 1985 : **Высказывание и его соотносительность с действительностью** Москва .

— ПРИЯТКИНА А. Ф.; 1974 : "Вторичные союзные слова", в сб. **Исследования по славянской филологии**, Москва , стр. 269-274.

— ШВЕДОВА Н. Ю., 1960 : **Очерки по синтаксису русской разговорной речи**, Москва .

— ШУВАЛОВА С. А. 1988 : "Использование результатов классификации сложного предложения для построения фрагмента идеографической грамматики" В сб. **Идеографические аспекты русской грамматики** (под ред. В. А. Белошапковой и И. Г. Милославского), Москва, стр. 125-134.

— ЗЕМСКАЯ Е. А., 1987 : **Русская разговорная речь: лингвистический анализ и проблемы обучения**, Москва .

— BISANG W., 1992 : **Das Verb im Chinesischen, Hmong, Vietnamesischen, Thai und Khmer** (Vergleichende Grammatik im Rahmen der Verbserialisierung, der Grammatikalisierung und der Attraktorpositionen), Zürich.

— van DIJK T., 1981 : **Studies in the Pragmatics of Discourse**, The Hague-Paris-New York .

— HAIMAN J., 1985 : **Natural Syntax. Iconicity and erosion**, Cambridge-London .

— HALLIDAY M.A.K., HASAN R., 1976 : **Cohesion in English**, London .

— LAKOFF G., 1984 : "Performative Subordinate Clauses", in : **Proceedings of the Tenth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society** , pp. 472-480.

— LEHMANN Ch., 1988 : "Towards a typology of clause linkage", in : **Clause Combining in Grammar and Discourse** (J.Haiman, S. A. Thompson, eds.), Amsterdam-Philadelphia , pp. 181-225.

— C.LORD, 1973 : "Serial Verbs in Transition", in : **Studies in African Linguistics** 4, pp. 269-295.

— MITTWOCH A., 1976 : "Grammar and illocutionary force", **Lingua**, 40, pp. 21-42.

— RŮŽIČKA R., 1980 : **Studien zum Verhältnis von Syntax und Semantik im modernen Russischen**, Berlin .

— SHOPEN T. (ed.), 1985 : **Language Typology and Syntactic Description. Vol. II: Complex Constructions**, Cambridge .

— WEISS D., 1989 : "Parataxe und Hypotaxe – Versuch einer Skalarisierung", in : **Slavistische Linguistik 1988** (Hrsg. W. Girke), München , S. 287–322.

— WEISS D., 1990 : "Satzverknüpfung und Textverweis", in : **Slavistische Linguistik 1989** (Hrsg. W. Breu), München, S. 284–312.

— WEISS D., 1990 : "Nominale Ellipse und sekundär-prädikativer Verweis im Vergleich", in : **Linguistische Arbeitsberichte**, 73, S. 58-80.

— WEISS D., 1991 : "Russisch *pričem* - eine Konnexion der dritten Art?", in : **Slavistische Linguistik 1990** (Hrsg. K. Hartenstein, H. Jachnow), München , S. 301-326.

— WIERZBICKA A., 1971 : "Metatekst w tekście", in : **O spójności tekstu** (red. M. R. Mayenowa), Warszawa , 105-122. [traduction russe: Metatekst v tekste, in : **Novoe v zarubežnoj lingvistike**, vyp. VIII/1978].

— WIERZBICKA A., 1988 : **The Semantics of Grammar**, Amsterdam-Philadelphia .